

397

ANT
XVIII
126

5496

2

17 cm R-74.437

L. Zunnz



NOUVELLE
GRAMMAIRE
ESPAGNOLE

AVEC UNE
CHRESTOMATHIE

PAR
JEAN BAPTISTE CALVI

LECTEUR DE LA LANGUE ITALIENNE
ET ESPAGNOLE DANS L'AUGUSTE UNI-
VERSITÉ DE GÖTTINGUE.

A LEIPSIC,
DANS LA LIBRAIRIE DE WEIDMANN.

1792.



A SON EXCELLENCE

MONSIEUR

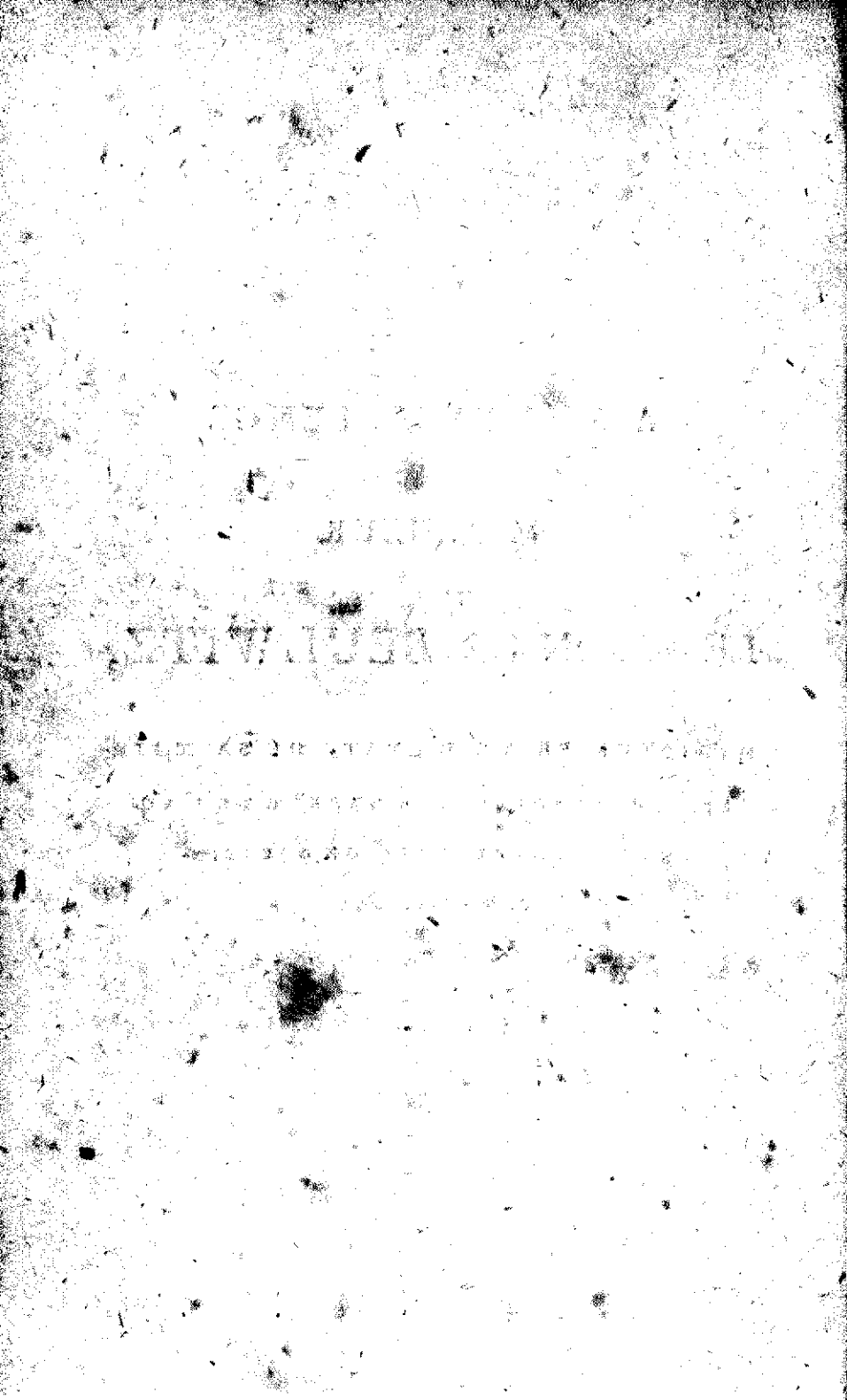
LE BARON DE BEULWITZ,

MINISTRE PRIVE' D'ETAT, DE SA MAIE-

STE BRITANNIQUE, CURATEUR DE L'AU-

GUSTE UNIVERSITE' DE GOETTIN-

QUE ETC. ETC.



MONSIEUR,

C'est un ancien privilege dont les lettres ont toujours joui, que les plus grands Seigneurs tiennent pour chose décente et honorable qu'on leur dédie des livres.

Octavien Auguste accepta le livre de l'art de bâtir, que Vitruvius lui dédia, et le Roi Dejotarus un autre que Diophane lui présenta, qui enseignoit l'art de cultiver les champs.

J'espere, MONSIEUR, que ce petit ouvrage, qui tend à cultiver l'esprit des amateurs de la langue et de la littérature Espa-

gnole obtiendra de *VOTRE EXCELLENCE* le même avantage, et que le mérite qu'il n'a pas du côté de l'Auteur, il l'acquerra par la bonne volonté, qu'il a de se rendre utile, et par le vif empressement, qui l'anime de témoigner à *VOTRE EXCELLENCE* la reconnoissance qu'il lui doit pour tous les bienfaits dont *ELLE* l'a comblé, et le profond respect avec lequel il a l'honneur d'être

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

le très-soumis et très-obligé
serviteur

J. B. CALVI.

PRÉ-

PRÉFACE.

Le long séjour que j'ai fait en Castille, qui est le seul pays, où se soit conservée la vraie prononciation de la langue m'a rendu capable d'en donner des règles certaines, et les Grammaires et les Dictionnaires des Auteurs Espagnols que j'ai consultés m'ont fourni toutes les lumières nécessaires pour composer une Grammaire instructive pour les étrangers, qui veulent apprendre à bien parler et écrire Espagnol, et entendre les livres les plus difficiles, dans cette langue.

Cette nouvelle Grammaire étant composée d'après celles des Grammairiens les plus célèbres d'Espagne, et du *Dialogo de las lenguas* produit par le célèbre, et immortel D. Gregorio Mayans y Sisear, auteur de l'éloquence Espagnole moderne, ne laissera plus rien à désirer aux lecteurs.

PRÉFACE.

La conjugaison des verbes étant rebutante dans les Grammaires par la méthode dans laquelle on l'arrange, je l'ai réduite à peu de feuilles à fin que la brièveté en facilité l'intelligence.

La langue Castillane abonde en verbes irréguliers, lesquels comme ils la rendent plus agréable et plus harmonieuse par la variété qu'ils permettent, la rendent aussi plus difficile à cause qu'ils s'écartent des communs dans la conjugaison.

Pour applanir cette difficulté j'ai mis après les exemples des réguliers tous les irréguliers et les tems dans lesquels ils le font de sorte qu'en cherchant seulement dans l'index le verbe irrégulier dans la conjugaison duquel il y a une doute, on pourra en sortir facilement.

Pour engager encore plus le lecteur à l'amour de la langue et de la littérature Espagnole, j'y ai ajouté une Chrestomathie de piéces profaïques et poétiques puisées dans les Auteurs de l'âge d'or de la même littérature, et je l'ai accompagnée d'une vocabulaire des mots les plus difficiles.

Enfin pour détromper bien de gens, qui ont des préjugés peu favorables à la nation

PRÉFACE.

nation Espagnole, il me faut ajouter a cette préface ce que dit l'immortel D. Gregorio Mayans,

Lisez, dit-il, vous autres qui osez dire qu'il n'y a aucun bon Philosophe en Espagne, un Alexio Venegas, qui par sa grande doctrine, et très-vaste érudition profane et sacrée fut célébré avec justice, parmi cette nation; un Fernand Perez de Oliva, qui étoit en son tems un Marcus Tullius d'un style si élégant, qui cause encore aujourd'hui de l'admiration; Pierre Ciruelo ennemi inébrable des superstitions vulgaires, et tant d'autres dont le détail traîneroit trop loin.

Et en nous approchant davantage de nos tems, lisez Antoine Lope de Vega, lequel dans le génie paroît un Sénèque, et dans le discours il le surpasse, découvrant en même tems un génie si plaisant, qu'on peut dire de lui qu'un moderne Démocrite a rendu sociable et moins grondeur un autre Heraclite.

L'auteur de D. Quixote dans la fiction entretenue, qui est une espece de récit fabuleux qui demande moins de gravité et plus d'artifice pour plaire surpasse Héliodore dans l'Eutrapélie et dans la pureté et douceur du style.

PRÉFACE.

A l'égard de tous ceux qui ont cultivé le Parnasse on les trouvera dans le chant de Caliope, qui est dans la Galatée de Miguel de Cervantes, dont ils étoient contemporains.

A la fin du siècle dernier parut la grande et incomparable fille Poëte Soeur Juana Inez dans la Ville du Mexique née dans Meca lieu de la nouvelle Espagne.

Les applaudissemens et les éloges qu'en ont fait les censeurs les plus rigoureux m'ont porté à inférer dans la Chrestomathie plusieurs morceaux de ses poësies, à fin que les lecteurs sçavans décident, si elle mérite le nom qu'on lui a donné de fille éminente d'Apollon.

Outre le vocabulaire des mots qui sont contenus dans la Chrestomathie on trouvera une grande quantité de mots Arabes qui sont restes dans la langue Castillane à fin que l'on puisse avoir toute la facilité d'entendre les auteurs anciens qui en sont remplis.

T A B L E

DE TOUTES LES CHOSES

CONTENUES DANS CETTE GRAMMAIRE.

<i>Chapitre 1.</i> Du nombre, de la division et de la prononciation des lettres	Pag. 1
<i>Chap. 2.</i> De l'article	8
<i>Chap. 3.</i> Des noms substantifs	11
Des adjectifs	13
Des comparatifs	15
Des superlatifs	15
<i>Chap. 4.</i> Des pronoms personnels	16
Pronoms possessifs	19
Pronoms démonstratifs	20
Pronoms relatifs	22
<i>Chap. 5.</i> Noms numéraux	24
<i>Chap. 6.</i> Règles pour la conjugaison des verbes réguliers et irréguliers	26
Conjugaison du verbe auxiliaire <i>haber</i>	26
Conjugaison du verbe substantif <i>ser</i>	29
Conjugaison régulière de la première en <i>ar</i>	32
Remarque sur la figure différente des verbes réguliers dans le tems ancien	37
<i>Chap. 7.</i> Des verbes irréguliers en général	39
Première conjugaison irrégulière	41
Le verbe, <i>andar</i> , aller	46
Le verbe, <i>estar</i> , être, demeurer	47
Le verbe, <i>dar</i> , donner	47
Le verbe, <i>jugar</i> , jouer	48
	Des

TABLE DE TOUTES LES CHOSES.

Des verbes irréguliers de la seconde conjugaison	P. 49
Des irréguliers de la troisième conjugaison	61
Observation sur la figure différente des verbes irréguliers du tems parfait passé	77
<i>Chap. 8.</i> Des verbes impersonnels et defectifs	79
Table des verbes irréguliers et impersonnels contenus dans cette grammaire	83
<i>Chap. 9.</i> Du participe	89
Participes irréguliers des verbes	91
Autres participes d'une terminaison passive et d'une signification active	92
Des fonctions du participe passif	94
<i>Chap. 10.</i> De l'adverbe, de sa définition et division	96
De diverses classes des adverbes	98
<i>Chap. 11.</i> De la préposition	105
<i>Chap. 12.</i> De la conjonction	118
<i>Chap. 13.</i> De l'interjection	120
<i>Chap. 14.</i> Des Hispanismes	122
Remarque importante sur les tems des verbes	127
Trois règles générales pour bien parler et écrire Espagnol	128
Analogie d'une grande quantité de mots tirés des origines de la langue Castillane	133
De l'origine de la langue Castillane	161
De la construction figurée et des quatre figures de la Grammaire	162

GRAMMAIRE ESPAGNOLE.

CHAPITRE PREMIER.

Du nombre, de la division & de la prononciation des lettres.

L'Alphabet Espagnol est semblable au François, et il n'en diffère qu'en ce que la langue Castillane a deux lettres de plus que la Française, savoir un double *ll*, qui vaut autant que *gli*, Italien, ou *ill* François. et le *ñ* tildé, qui ne diffère point du *gn* François et Italien.

Des Voyelles,

A.

Il n'y a aucune difficulté dans la lettre *a*. Elle se prononce comme en Italien, Latin, Allemand et François.

E.

L'*e* est de trois sortes dans la langue Castillane, en dépit de tous les Grammairiens, qui ne le veulent pas, l'un fermé, qui est marqué d'un accent aigu (*'*), par exemple *niève*, neige, *hielo*, gelée; le second marqué d'un accent grave, qu'on appelle *e* ouvert ou féminin, p. e. *guerra*, guerre, *perro*, chien etc.; le troisième sans accent appelé *e* obtus ou obscur: p. e. *chinche*, punaise, *temer*, craindre etc.

A

J. et Y.

J. et Y.

Lorsque *l'i* précède le *g*, et que celui-ci est suivi de *l'n*, il forme une syllabe par soi-même. p. e. *ignominia*, *ignorar*. Il en est de même devant les consonnes suivies d'une voyelle, p. e. *imitar*, *idea*, *iglesia*, église; mais devant *m* ou *n*, suivis d'une consonne, il forme une même syllabe avec la consonne qui suit, p. e. *impressor*, imprimeur, *incesto*, inceste: *incitar*, inciter, *introducir*, introduire etc.

L'y est pris de celui des Grecs appelé *ypsilon*, et on le met toujours devant une voyelle, p. e. *yegua*, cavale, *yugo*, joug, comme aussi entre deux voyelles, p. e. *mayor*, plus grand, *Reyes*, Roies, *leyes*, loix, *ayuno*, jeun. Avec les voyelles il est toujours consonne, et c'est improprement qu'on le met devant ou après une consonne.

O.

L'o est de deux prononciations différentes: il est ouvert, quand il est marqué d'un accent grave, par exemple dans, *amò*, il aima, *viò*, il vits *sintió*, il sentit, et enfin dans la troisième personne du parfait simple des verbes, de même qu'à la fin des noms devant le *n* ou *r*, p. e. *ocasión*, *reputación*, *doctor*, *lector*: dans les autres cas il est obscur ou obtus, et se prononce dans le creux de la bouche, p. e. *veo*, je vois, *cuerpo*, corps etc.

U.

L'u voyelle se prononce comme *l'ou* des Français: ainsi lorsqu'on trouve *publicar*, publier, *muger*, femme, *subir*, monter, il faut prononcer *poublicar*, *mouger*, *soubir* etc. Lorsque *l'u* se trouve après le *g*, et le *q*, il devient liquide, c'est à dire on le prononce comme si *l'u* n'y étoit pas, p. e.

p. e. *guerra*, *Guillermo*, *Guillaume*, prononcez *gherra*, *Ghillermo* etc.

Il en faut excepter quelques mots, comme les suivans: *aguéro*, augure, *antiguedad*, antiquité, *halagueño*, doux, affable, *vergüenza*, honte, *unguento*, onguent, etc. de même que les mots qui suivent: *averiguar*, vérifier, *guarnecer*, garnir, *guante*, gant, dans les quels on prononce l'*ua* comme *oua*, et dans la première personne du prétérit historique des verbes en *guar*, *ue*, comme *oué*, p. e. *averiqué*, je vérifiai.

Des Consonnes.

B. et V.

Le *b* se prononce comme *u*, consonne devant les voyelles, mais lorsqu'il est précédé ou suivi d'une consonne, il conserve sa prononciation naturelle, et l'on ne peut employer l'un pour l'autre sans tomber dans de grands équivoques à l'égard de la signification des mots. En effet le mot *boto*, signifie *hébété*, et *voto* signifie *vœu*: *bestia* signifie *bête*, et *vestia*, signifie *habilloit*. troisième personne de l'imparfait du verbe *vestir*: *basto* signifie *grossier*, et *vasto* signifie *étendu*. On pourroit citer beaucoup d'autres exemples, mais ceux-ci suffisent pour faire connoître l'inconvénient, qu'il y auroit à écrire l'un pour l'autre.

C.

Le *c* devant *a*, *o*, *u*, se prononce comme en Italien, Allemand et François, et avec la *cedille* *c* aussi comme en François.

Suivant le Dictionnaire de l'Académie Castillane dans les mots où l'on mettoit autre-fois un *c* avec la *cedille*, on met aujourd'hui un *z*.

Le *c* devant *e, i*, ne se trouve jamais marqué d'une virgule.

D.

Tout ce qu'on peut dire de la lettre *d*, c'est qu'elle se prononce fortement à la fin des mots, p. e. *caridad*, charité, *dignidad*, dignité, *amad*, aimez, et qu'on ne la prononce pas dans les supins de la première conjugaison.

F.

Effe fémivoyelle ne se double jamais en Espagnol, même dans les mots qui dérivent du Latin, et l'on écrit *osender* et non pas *offender*, *difcil*, et non pas *diffcil* etc.

G. J. X.

Le *g* devant *a, o, u*, sonne comme en Français, mais devant *e, i*, il est guttural, p. e. *engendrar*, engendrer, *gente*, gens, lesquels sont plus gutturaux qu'en Allemand. L'*j* devant *e* se prononce comme le *g* : p. e. *ojea*, jeter les yeux sur quelque chose; mais devant *a, o, u*, il est plus guttural que le *g*, p. e. *hija*, fille, *hijo*, fils, *joya*, bijou, *justicia*, justice, *ventaja*, avantage, *navaja*, rasoir etc., mais l'*x* est encore plus guttural que le *g* et que le *jota*, qu'on prononce *xota*, p. e. *caxa*, caisse : *baxo*, bas, *quexa*, plainte; mais on ne sauroit apprendre la prononciation de ces trois lettres que par l'usage. Les mots *exemplo*, exemple, *exercito*, armée, *reloxes*, horloges, et d'autres se prononcent *egemplo*, *egercito*, *reloges* etc. et il y a de bons auteurs qui les écrivent de la même manière.

Le *g* devant *n*, ne se prononce pas si gutturalement que devant les voyelles; mais à peu près
comme

comme en Allemand, et il semble qu'en le prononçant il soit séparé de l'*n* qui le suit, comme dans ces mots : *digno*, digne, *dignidad*, dignité, *insigne*, *magnifico*, *ignorancia*, qu'on prononce *dig-no*, *dig-nidad*, *mag-nifico*, *ig-norancia*, *insig-ne*.

H.

Quoiqu'on dise que la lettre *h* n'est pas une lettre, elle prend pourtant le son d'une consonne muette entre le *c* et une voyelle, p. e. *mecha*, mèche, *mucho*, beaucoup, *chinche*, panaise, *choza*, chaumière, qu'on prononce *moutcho*, *metcha*, *tchintche*, *tchoffa* etc. ; cela est si clair, que s'il n'y avoit pas l'*h*, la prononciation seroit toute différente.

L.

Elle fémivoyelle se prononce comme en François étant simple : mais le double *ll*, qu'on appelle lettre Espagnole, prend le son de *ill* François, ou *gli* Italien, p. e. *llama*, flâme, *lluvia*, pluye, *llevar*, porter, *llanto*, pleur, *llenar*, remplir, qu'on prononce *gliama*, *lliam*, *gliuvia*, *llievar*, *llianto*, *ò glianto*, *llienar*, *glienar*, qui sont les sons François et Italiens.

M.

Emme, fémivoyelle, n'a d'autre difficulté, qu'en ce que ne se met jamais à la fin des mots en Espagnol.

N.

Enne, aussi fémivoyelle ne diffère des autres langues, que lorsqu'elle est tildée *ñ* et alors on la prononce comme *gn* Italien et François, p. e. *montaña*, *hazaña*, exploit, *señor*, seigneur, *niño*, petit enfant, *niñez*, enfance.

P.

Le *p* ne se double jamais en Espagnol, et le *ph*, se prononce comme *f*, dans le mot Joseph, p. e. *espñera*, *philosophia* etc., qui se prononce *Josef*, *essera*, *filosofia* etc. et qu'on peut écrire aussi de cette manière.

Q.

La lettre *q* se prononce comme *cou François* et suivie de *u* elle est presque toujours liquide; p. e. *quien*, qui, *aquel*, celui-là, *que* conjunction, et *que*, qui, pronom relatif; mais devant *ua* il faut le prononcer comme *coua*, p. e. *quando*, couando, *quarenta*, couarenta, *quarefma*, couaresma.

R.

Erre, fémivoyelle se prononce toujours comme double au commencement des mots, p. e. *raro*, rare, *razon*, raison, prononcez, *rraro*, *rrasson* etc. Lorsqu'il se trouve seul entre deux voyelles, il est doux, p. e. *riguroso*, rigoureux etc., mais après le *n* on le prononce rudement, comme au commencement des mots, p. e. *honra*, honneur, *honrra* etc.

S.

Esse, aussi fémivoyelle a le son doux entre deux voyelles, p. e. *presa*, prise: etc. mais étant initiale devant une voyelle, elle se prononce comme si elle étoit double.

Tous les Grammairiens qui ont dit que le *s* simple a le même son que le double, sont tombés dans une grande erreur, de même que ceux qui écrivent avec *f* simple les imparfaits de l'optatif des verbes, qu'il faut écrire comme ci-après, *amasse*, que j'aimasse, ou qu'il aimât, *leyesse*, que je lusse, ou qu'il lût etc.

T.

Le *t* devant *i* se prononce toujours *ti*, p. e. *cortina*, rideau, *prometia*, il promettoit etc. et on ne le double jamais en Espagnol même dans les mots qui dérivent du Latin, p. e. *admitir*, admettre, *prometer*, promettre. On met l'*h* après le *t* dans les mots qui viennent du Grec, p. e. *Theologia*, *antipathia* et dans les noms propres comme *Matheo*, *Thoma*, *Theophylacto* etc. plusieurs les écrivent aussi sans *h*, comme *Teologia*, *Mateo* etc.

Z.

La lettre *z* devant *a*, *o*, *u*, se prononce comme le *c* avec la cedille; mais lorsqu'il est initial devant *e*, *i*, on la prononce comme *s* entre deux voyelles, et par conséquent plus doucement que le *c*. p. e. *Zenith*, *Zizaña*, se prononce beaucoup plus doucement que les mots *ceniza*, cendre, *cismatico*, schismatique. L'on ne peut donc écrire toujours le *c* pour le *z*, ni le *z* pour le *c*, comme d'autres l'ont prétendu.

Si l'on souhaite d'autres éclaircissements, on les trouvera à la fin de cette Grammaire dans les trois règles générales pour bien parler et écrire, ou l'on verra répété que l'écriture doit être telle, qu'elle même enseigne comme l'on doit prononcer.

CHAPITRE SECOND.

De l'Article.

La langue Castillane a comme la langue Grecque ses articles, qui sont *el, la, los, las*.

El sert pour le masculin, et l'on dit: *el hombre*, l'homme, au pluriel *los hombres*; *la* pour le féminin, par ex. *la muger*, la femme: au pluriel *las mugeres*: *lo* sert pour les neutres, quoique la langue Espagnole n'ait pas de genre neutre, et on ne le met que devant les adjectifs, qui tiennent lieu de substantifs, et l'on dit, *lo bueno*, *lo malo*, qui n'a pas de pluriel.

Déclinaison

Pour le masculin,

Pour le féminin.

Sing.

Nominatif *el*
 Genitif *del*
 Datif *al*
 Ablatif *del*

la
de la
à la
de là

Plur.

los
de los
à los
de los

las
de las
à las
de las

Il est superflu d'y mettre l'accusatif, qui est comme le nominatif, et l'article du vocatif est commun à toutes les langues.

Déclinaison

de l'article *lo*,

N.	<i>lo</i>	} on met aussi cet article devant les pronoms possessifs absolus, et l'on dit <i>lo mio</i> , le mien: <i>lo tuyo</i> , le tien: <i>lo suyo</i> , le sien, ou le leur etc.
G.	<i>de lo</i>	
D.	<i>à lo</i>	
Abl.	<i>de lo</i>	

La

La langue Castillane s'est conformée à la langue Hébraïque en ne changeant pas les cas, parce que dans le singulier ils ont tous une terminaison, et une autre dans le pluriel, comme *bueno, buenos, hombre, hombres*.

Elle se conforme à la même langue en mettant dans plusieurs mots les accens dans la dernière, et en se servant plusieurs fois du nombre singulier pour le pluriel : ainsi les Espagnols disent également *mucha, naranja*, beaucoup d'oranges, *mucha passa*, beaucoup de raisins secs.

Elle s'y conforme aussi en joignant le pronom avec le verbe, p. e. *al ruin dadle un palmo*, y *tomarse ha quatro* : à un grossier donnez-lui neuf pouces, et il en prendra trente six.

L'article se divise dans le défini, et l'indéfini.

Le défini marque le genre, le nombre, et le cas des noms qu'il précède ; c'est à dire qu'il détermine, spécifie, ou indique singulièrement et particulièrement les noms devant lesquels on le met, comme, *es hijo del Rey*, c'est le fils du Roi.

L'indéfini est tout le contraire de l'article défini : car au lieu que le défini spécifie les noms par leur genre, leur nombre et leur cas, l'indéfini ne spécifie et n'indique que généralement, indistinctement et confusément les noms devant lesquels il se trouve, p. e. *un vestido de Rey*, un habit de Roi, *un sombrero de paja*, un chapeau de paille, *una gorra de noche*, un bonnet de nuit etc.

L'article indéfini n'a que trois cas, qui sont *de, a, de*, qu'on met indifféremment devant les masculins, féminins et neutres, et devant le singulier comme devant le pluriel, comme on peut le voir dans les exemples suivans : *una libra de pan*, une livre de pain, *una carga de agua*, une charge

d'eau: *una tropa de soldados*, une troupe de soldats, *una multitud de gente*, une foule de gens, *de lo alto de una torre*, du haut d'une tour.

Remarque.

Quand on parle d'une partie sans déterminer, ne spécifier le tout, ni quelle est particulièrement la chose, on construit en Espagnol comme en Latin, et en Italien, c'est à dire qu'on met le nom après le verbe qui le régit sans article, p. e. *pido agua*, je demande de l'eau, *busco soldados*, je cherche de soldats, *traigo manzanas*, je porte des pommes: mais quand on parle en déterminant, spécifiant et indiquant particulièrement une chose, il faut mettre au nom et à l'accusatif les articles définis, *el, los, la, las*, p. e. *el Capitan manda las tropas*, le Capitaine commande les troupes; *he visto a la Reina*, j'ai vu la Reine etc. Il en est de même quand on parle d'une totalité, p. e. *dáme el pan*, donne moi le pain, c'est à dire donne moi le pain entier etc.

• Autre remarque.

Quoique l'article défini *el* soit destiné pour le genre masculin, on le met pourtant devant le féminin, qui commencent par *a* pour éviter le mauvais son qui résulte de la concurrence de deux *a*, *a*: ainsi les Espagnols ne disent pas *la agua*, l'eau, *la alma*, l'ame, mais *el agua*, et *alma* etc.

Cependant cette règle n'est pas sans exception; car l'usage l'a permis dans quelques mots, et non pas en d'autres: l'on dit *el agua*, *el alma*, *el ave*, l'oiseau, *el taguila*, l'aigle, mais non pas *el abeja*, l'abeille, *el aguja*, l'aiguille, *el aficion*, l'affection, *el afrenta*, l'affront, *el abundancia*, *el antigüedad*: mais on dit et on écrit *la abeja*, *la aguja*,

aguja, la afición, la afrenta, la antigüedad, la abundancia, en donnant à ces noms féminins leur article féminin, parce que l'usage n'a pas permis le contraire à leur égard. Les noms propres n'admettent pas l'article défini, car on ne peut pas dire *el Pedro, la Juana, la Mariana, la Marsella*: et quand on dit, *el Petrarca, el Tasso* etc., on sous-entend *el Autor, ou Poeta Tasso, ou Petrarca*.

CHAPITRE TROISIEME.

1) Des Noms Substantifs.

Pour le masculin

Pour le féminin

Singulier.

Nom. *El padre*

la madre

Gen. *de*

de la

Dat. *al*

à la

Abl. *del*

de la

Pluriel.

Nom. *los padres*

las madres

Gen. *de los*

de las

Dat. *à los*

à las

Adl. *de los*

de las.

- 1) L'on voit que la variation dans les déclinaisons n'est que dans la préposition des cas respectifs, et dans la terminaison du singulier et du pluriel.
- 2) Pour former le pluriel des mots qui finissent par une voyelle on y ajoute un *s*, mais s'ils finissent par une consonne, on y ajoute *es*, p. e. *dictamen, dictamenes* etc.
- 3) Pour connoître le genre d'un nom, il faut observer ce qui suit :

Tous ceux qui finissent en *a* sont féminins, excepté ceux qui sont masculins de leur nature, comme

comme *propheta, poeta, poema, patriarcha, monarca* etc.

Tous ceux qui se terminent en *l, n, r, s, x*, sont du genre masculin et d'autres en *d* féminins, mais avec exception.

- 4) Les Espagnols pour augmenter la signification d'un nom, ajoutent *on* au masculin, et *ona*, au féminin, p. e. *hombre, hombron*, gros ou grand homme, *muger, mugeron*, grosse ou grande femme. On s'en sert quelque fois pour éloge, p. e. *hombron*, pour un homme d'une grande science, sagesse ou valeur.
- 5) Les augmentatifs qui finissent en *azo, razo, nazo, acho*, marquent quelque chose de méprisable, p. e. *kombrazo, kombronazo, kombrazio*, vilain homme, *mugeronaza, mugeraza*, vilaine femme.

D'autres signifient seulement la grande corpulence, comme *moceton, mocetonazo*, grand ou gros garçon : *grandazo, grandonazo* id.

Il y en a en *azo*, qui signifient deux choses différentes, comme *zapatazo*, grand foulier, et aussi coup de foulier.

- 6) Les diminutifs diminuent la signification des primitifs dont ils sortent, comme, de *hombre, hombrecito, hombrecillo, hombrecico, kombrezuelo* ; petit homme ; de *muger, mugercita, mugercica, mugercilla, mugerzuela*, petite femme ; de *chico, chiquito, chiquillo, chicuelo, chiquituelo, chicote*, fort petit ; pour le féminin on n'a qu'à changer l'*o* en *a*.

Ceux qui finissent en *ito* et en *ico*, marquent de la flatterie, mais ceux qui se terminent en *uelo* marquent toujours du mépris.

Les augmentatifs de même que les diminutifs se forment aussi bien des substantifs que des adjectifs,

cifs, et la langue Espagnole a en cela tant de liberté et de facilité, que ce seroit en vain de donner des exemples de toutes les formes; et il paroît suffisant d'en avoir indiqué les plus usitées.

Remarque.

Quoique les noms ne se déclinent pas par le changement de la terminaison, et que toute la différence consiste dans les articles, il y en a quelques uns qui ont le singulier, et non pas le pluriel, et d'autres qui ont le pluriel et non pas le singulier.

Les noms qui signifient une chose unique, ne devroient pas avoir le pluriel, comme *mundo*, *sol*, *luna*, et les autres planetes, les noms des quatre élémens, et d'autres semblables; mais l'usage veut plusieurs fois le contraire, puisqu'on dit: *el Rey es Emperador de dos mundos*, le Roi est Empereur de deux mondes: *los soles sont picantes*, les soleils sont ardens; *no todas las lunas son buenas para corte de maderas*, toutes lunes ne sont pas bonnes pour la coupure du bois.

2) Des Adjectifs.

Pour le masculin

Pour le féminin

Singulier.

Nom. *el bueno*
Gen. *del*
Dat. *al*
Abl. *del*

la buena
de la
à la
de la

Pluriel.

Nom. *los buenos*
Gen. *de los*
Dat. *à los*
Abl. *de los*

las buenas
de las
à las
de las.

Les

Les adjectifs dans la langue Espagnole ont fix terminaisons différentes, *savoir* en *e, o, l, n, r, z.*

Ceux qui finissent en *e* n'ont qu'une terminaison pour le masculin et pour le féminin, p. e. *hombre grande, grand homme, muger grande, grande femme, grave, triste, alegre, dulce, suave, insigne, solemne, sublime* etc.

En *l*: *paternal, maternal, filial, igual, fiel, vil, varonil, viril, feminit, sutil, facil, dificil, debil, azul.*

En *r*: *secular, familiar, particular, mayor, menor, mejor, peor.*

En *z*: *capaz, capable, tenaz, chiche, loquaz, jaseur, veraz, veritable, sohez, brutal, feroz, feroce, atroz, atroce, veloz, rapide.*

Ceux qui finissent en changeant l'*o* en *a* dans le féminin, comme *blanco, blanca, blanc, blanche.*

Les adjectifs et pronoms *bueno, malo, uno, alguno, ninguno, primero, postrero*, perdent toujours la dernière voyelle devant un substantif, p. e. *buen señor, bon maître, mal hombre, méchant homme, un Rey, un Roi, algun Reino, aucun, ou quelque Royaume, ningun hombre, pas un homme, al primer sueño, au premier sommeil, al primer encuentro, à la premier rencontre, el postrer Rey de los Godos, le dernier Roy des Goths, el postrer duelo de España, le dernier chagrin de l'Espagne.*

L'adjectif *santo* perd la dernière syllabe, quand on le met devant les noms de quelques Saints, p. e. *San Pedro, San Pablo, San Juan*, excepte *Santo Thomas, Santo Toribio, et Santo Domingo.*

Le numéral *ciento*, cent la perd aussi devant les noms p. e. *cien ducados, cent ducats.*

L'ad-

L'adjectif *grande* la perd presque toujours, p. e. *un gran caballero*, un grand chevalier: l'on peut pourtant dire *un grande hombre*.

L'adjectif *tercero*, troisième, perd quelque fois l'o devant le substantif, et quelquefois il le retient: car on dit *al tercer dia* et *al tercero dia*, au troisième jour.

3) Des Comparatifs.

Le comparatif se forme de *mas* plus, *menos*, moins, p. e. *mas santo*, plus saint, *menos santo*. Devant les participes on met *mejor*, mieux, p. e. *mejor dicho*, mieux dit, *mejor hecho*, mieux fait.

Toutes les exceptions qu'on trouve en Latin, se trouvent dans la langue Espagnole, et l'on voit par-la qu'elle imite beaucoup sa mère latine, p. e. *bueno*, bon, fém. *buena*, *mejor*, meilleur, meilleure, fém. *mala*, mauvais, *peor* plus mauvais, plus méchant, ou pis, pire, *pequeño*, petit, comparatif *menor*, moindre, plus petit, *mayor*, plus grand, *grande*, et *pequeño* forment aussi le comparatif en y ajoutant, *mas* ou *menos*.

Pour former le superlatif on ajoute au positif *íssimo*, pour le masculin, et *íssima*, pour le féminin, p. e. *debil*, *debilísimo*, féminin *debilísima*, *rico*, *riquísimo*, *riquísima*.

Le positif finissant par une voyelle, il la perd dans le superlatif: p. e. *glorioso*, *gloriosísimo*, *bueno*, *bonísimo*, *grande*, *grandísimo*, *prudente*, *prudentísimo*, *docto*, *doctísimo* etc.

Les adverbes se forment du féminin, et de *docta* l'on dit *doctamente*, sagement, de *generosa*, *generosamente*, de *gloriosa*, *gloriosamente*, et l'on dit dans

dans le superlatif *doctissimamente, generosissimamente, prudentissimamente* etc.

El mas grande, le plus grand, et *menos grande* etc. sont aussi des superlatifs.

CHAPITRE QVATRIEME.

Des pronoms personnels.

Premiere Personne.

Seconde Personne.

Singulier.

Nom.	<i>Yo, moi</i>	<i>Tu, tu, ou toi</i>
Gen.	<i>de mi, de moi</i>	<i>de ti</i>
Dat.	<i>à mi, à moi</i>	<i>à ti</i>
Acc.	<i>me, me</i>	<i>te</i>
Abl.	<i>de mi, de moi</i>	<i>de ti.</i>

N.	<i>Yo mismo, moi même</i>	<i>tu mismo, toi même</i>
G.	<i>de mi mismo</i>	<i>de ti</i>
D.	<i>à mi</i>	<i>à ti</i>
Abl.	<i>de mi</i>	<i>de ti.</i>

Pour former le féminin de *mismo*, on change l'*o* en *a*, et l'on dit *yo misma, tu misma* etc. et au pluriel en ajoutant un *s* on dit *mismos, mismas*.

Premiere personne

Seconde personne.

Pluriel.

N.	<i>nos, nosotros, nous</i>	<i>vos vosotros (féminin as)</i>
	(féminin as) <i>nos</i>	<i>vous</i>
G.	<i>de nos. nosotros</i>	<i>de vosotros, vos.</i>
D.	<i>a</i>	<i>a</i>
Acc.		
Abl.	<i>de</i>	

Masculin

Troisième personne

Masculin Singulier.	Singulier Féminin.
N. <i>El, lui, il</i>	<i>Ella, elle</i>
G. <i>de el, del</i>	<i>de ella, della</i>
D. <i>à el, al</i>	<i>à ella</i>
Acc. <i>de el</i>	<i>ella, la</i>

Pluriel.	Pluriel.
N. <i>Ellos, ils</i>	<i>Ellas, elles</i>
G. <i>de ellos-dellos, d'eux</i>	<i>de ellas, dellas</i>
D. <i>à ellos</i>	<i>à ellas</i>
Acc. <i>ellos, los</i>	<i>ellas, las</i>
Abl. <i>de ellos, dellos</i>	<i>de ellas, dellas.</i>

Il faut remarquer qu'au singulier ce ne sont que les Souverains, qui disent *nos*, p. e. *nos Rey à nuestros vassallos hacemos saber*, nous Roi faisons savoir à nos sujets.

L'on ne se sert jamais en parlant au singulier ou au pluriel de *vos*, si ce n'est un pere qui parle à ses enfans, ou un supérieur à ses inférieurs, ou dans les livres, car les Espagnols parlent toujours dans la troisième personne, et au singulier on dit *Usted*, et au pluriel *Ustedes*, et en écrivant à quelqu'un l'on dit toujours *Vuestra Merced* au singulier et *Vuestras Mercedes* au pluriel, qu'on abrège comme ci-après *Vmd*, *Vmdes*.

Déclinaison du pronom personnel réciproque.

Nom. —
G. <i>de si, de soi</i>
D. <i>à si</i>
Acc. <i>se</i>
Abl. <i>de si</i>

Pour donner plus d'affirmation à ce pronom l'on ajoute l'adjectif, *mismo*, *misma*, même, comme aux pronoms personnels.

Les variations du dit pronom réciproque sont communes aux trois genres masculin, féminin et neutre, et au nombre, singulier et pluriel de la signification directe, et ainsi les Espagnols disent : *el piensa bien de si*, ou *de si mismo*, pour le féminin *de si misma* : *se estiman à si mismos*, à *si mismas*.

Quoiqu'on ait dit des pronoms personnels et réciproques tout ce qui paroît nécessaire, il est si facile d'équivoquer l'usage et leur fonction dans leurs terminaisons *me*, *te*, *se*, *nos*, *vos*, *les*, qu'il faut remarquer que les pronoms personnels font l'action, et les conjonctifs ou reciproques la reçoivent, p. e. *yo me amo*, je m'aime, *yo te amo*, ou *te quiero*, je t'aime, *tu te alabas*, tu te loues, *el se atormenta*, il se tourmente, *nos vamos*, nous nous en allons.

Vos, admet un changement, et au lieu de *vos*, on dit *os*, p. e. *yo os lo mando*, je vous le commande etc.

Le pluriel de la troisième personne dans une signification directe, c'est *ellos*, et *los*, pour le masculin, et *ellas*, *les* et *las* pour le féminin, comme à *ellos les dixerón*, que *los castigarian*, ils dirent à eux, qu'ils les puniroient, à *ellas les parecio que las miraban*, il parut à elles qu'ils les regardoient, ou qu'on les regardoit.

La terminaison *les*, est bien employée lorsque l'action du verbe ne finit pas dans ce pronom, et lorsqu'elle y finit, on se sert à propos de la terminaison *los*, comme dans ces exemples : *hicieronles mucho perjuicio*, ils leur firent beaucoup de mal, *dixeronsles palabras afrentosas*, ils leur dirent des paroles injurieuses ; *contaronles cosas inciertas*, ils

2) Des pronoms possessifs absolus. 19

ils leur racontèrent des choses incertaines : dans le premier exemple l'action du verbe *hacer* finit dans le nom *perjuicio* ; dans le second celle du verbe *decir* dans le nom *palabras*, dans le troisième celle de, *contar* dans le nom, *cosas* : mais si l'on dit *acusaronlos del robo*, on les accusa du vol, *pusieronlos en la carcel*, on les mit en prison, *visitaronlos en su casa*, on les visita chez-eux, il faut se servir de *los* parceque l'action des verbes *acusar*, *poner*, *visitar*, se termine dans le pronom, *los*.

2) Pronoms possessifs absolus.

Singulier.

El mio, la mia
tuyo, tuya
suyo, suya

le mien, la mienne
le tien, la tienne
le sien, la sienne.

Pluriel.

Los mios, las mias
tuyos, tuyas
suyos, suyas

les miens, les miennes
les tiens, les tiennes
les siens, les siennes.

Devant un nom, l'on dit, *mi, tu, su*, au singulier, et *mis, tus, sus* au pluriel, tant pour le masculin, que pour le féminin.

mi padre, mi madre — mon père, ma mère
de mi padre — de mi madre etc.
à mi padre
de mi padre

Pluriel.

mis hermanos — mes frères
mis hermanas — mes soeurs.

Nuestro, a, notre Sing. - Plur. *nuestros, as.*
Vuestro, a, " " " " *vuestros, as.*

Lorsque tous ces pronoms sont à la fin de la phrase ou après les noms substantifs, ils prennent l'article défini, et l'on dit, — *el padre mio, la madre mia.*

El hermano mio — la hermana mia

El padre nuestro — la madre nuestra etc.

3) Pronoms démonstratifs.

Singulier.

Este, celui-ci, *esta*, celle-ci. *esto*, ceci;

Esse, celui-là, *essa*, celle-là, *esso*, cela;

Aquel, celui-là, *aquella*, celle-là, *aquello*. cela.

Pluriel.

Estos, ceux-ci

Estas, celles-ci

Essos, ceux-là

Essas, celles-là

Aquellos, ceux-là

aquells, celles-là.

Tous ces pronoms se déclinent par l'article

indefini *de, a, de*

Este — celui-ci

de este, (*deste*)

à este

de este, (*deste*.)

et se joignent souvent à l'adjectif, *otro, a, otros, as*, p. e. *estotro, a; essotro, a; estotros, as; essotros, as*, etc.

Remarque.

Quoique tous ces pronoms supposent toujours tant en Espagnol qu'en François un substantif au quel ils se rapportent, et que très-souvent il soit permis d'employer l'un pour l'autre, il y a pourtant des occasions où l'on feroit une faute considérable en confondant l'usage; ainsi il faut que le lecteur soit fort attentif à éviter cette confusion, ce qu'il pour-

ra faire sans peine, pourvu qu'il se rende familières les règles suivantes.

Comme les personnes, ou les choses dont on parle sont proches ou éloignées du lieu ou du tems, il faut tenir pour principe infailible que *esse*, ou *este*, *essa*, ou *esta* servent pour désigner les personnes qui sont présentes ou proches, je suppose que je parle d'une personne ou d'une chose qui est sous mes yeux, et que je veuille les indiquer: je dirai: *este caballero es mui galan*, ce cavalier est très-galant, *esta Señora es mui hermosa*, cette Dame est très-belle, *este sombrero es bueno*, ce chapeau est bon, *este palacio es magnifico*, ce palais est magnifique. *esta manzana es amarga*, cette pomme est amère: mais si je parle d'une personne ou d'une chose qui n'est pas présente, il faut que je me serve de *aquel*, et non pas de *este*: p. e. si je parle des conquerans de l'antiquité, il faut que je dise: *Aquellos conquistadores atropellaron los mayores peligros*, ces conquerans bravoient les plus grands perils; *en aquel tiempo los Romanos mandaban à todo el Orbe*, dans ce tems-là les Romains commandoient à tout l'univers; *aquel Principe se hace querver de todos sus vassallos*, y *este se hace aborrecer de la mayor parte dellos*, ce Prince-là se fait aimer de tous ses sujets, et celui-ci se fait haïr de la plupart d'eux; *aquel me viste*, y *este me calza*, celui-là m'habille, et celui-ci me chauffe, *aquella Señora es mui donosa y esta es mui fea*, cette Dame-là est très-gracieuse, et celle-ci est très-laide; *pagad estos*, y *desptdid aquellos*, payez ceux-ci, et renvoyez ceux-là.

Il faut observer que les Espagnols se servent élégamment au lieu de *esse*, de *essa que*, *essos*, *essas que*, de, *el que*, *la que*, *los que*, *las que*.

Este, esse, estos, estos, estas, estas, esto, esto, se joignent souvent à l'adjectif, otro, a. otros, as, p. e. Estotro, a, essotro, a, estotros, as, essotros, as, etc. cet outre, ces autres.

4) Pronoms relatifs.

a) *Que*, ne change jamais, ni au masculin, ni au féminin, ni au singulier, ni au pluriel, p. e. *el que dice esto tiene razon*, celui qui dit cela a raison, *la muger que Usted tiene*, la femme que vous avez; *los hijos, las hijas que Usted tiene* les fils, les filles que vous avez.

b) *Qual* se décline selon la règle ordinaire par l'article défini, *el qual*, lequel, *los quales*, lesquels, *la qual*; *las quales*, *lo qual*, neutre, ce que.

Que, qua, quales deviennent des pronoms interrogatifs quand on parle par interrogation. *Cuyo, a*, plur. *cuyos, as*, sont à peu près une façon de parler selon les Latins, qu'on appelle ellipse: p. e. au lieu de dire *por cuya causa*, on peut dire, *la causa por laqual*. *Cuyo, a*, terminaison masculine et féminine peut s'accorder avec la chose dont on parle; mais non pas avec la personne à la quelle elle se rapporte: ainsi l'on dit: *aquel, ou aquella cuyo sea el dinero le cobre*, celui ou celle à qui est l'argent, le recouvre, *aquel ou aquella cuya sea la hacienda la cuide*, que celui ou celle à qui est le bien, en ait soin; ou l'on voit que quoique *cuyo* et *cuya* s'accordent avec *dinero*, et *hacienda* sont relatifs à une personne soit un homme, ou une femme à qui appartient l'argent ou le bien. Ce pronom relatif sert aussi à interroger? p. e. *cuya es esta casa?* à qui est cette maison? *cuyos son estos zapatos?* à qui appartiennent ces souliers? *cuyas son*

son estas muchachas ? à qui appartiennent ces jeunes filles ?

Tous les pronoms se réduisent à ces quatre classes, puisque ceux qu'on appelle interrogatifs ce n'est que le ton qui les forme, et ils sont compris dans les relatifs; comme: *quien es esse hombre ? qui est cet homme-là ? quien es essa muger ? qui est cette femme-là ? quienes son essos Señoras, essas Señoras ?* qui sont ces Messieurs, ces Dames-la ?

Il paroît qu'il faudroit faire une autre classe de pronoms d'admiration, puisqu'on dit en Espagnol: *que gordo que estás ! que tu es gras ! que bueno que vienes ! que tu arrives sain !*

Les pronoms que d'autres appellent indéfinis, se réduisent aussi à la classe des relatifs, puisqu'ils n'ont qu'une addition matérielle du mot *quiera* troisième personne du singulier, du présent. du conjonctif *querver* vouloir, qui se met dans sa signification naturelle: ainsi l'on dit; *qualquiera ou quienquiera*, quiconque, qui que ce soit, si cette terminaison pouvoit former une classe distincte, on devroit les appeler adverbes indéfinis; p. e. *donde quiera*, en quel endroit que ce soit, *fiquiera*, du moins, *como quiera*, de la façon que l'on veut.

Le mot *alguien*, peut être appelé pronom indéfini, parce qu'il ne se rapporte pas à une personne, ou chose déterminée: il n'a ni genre, ni nombre. Il convient également aux hommes qu'aux femmes, puisque l'on dit: *hai alguien ? y a-t-il quelqu'un ? viene alguien ? vient-il quelqu'un ?* et c'est comme si l'on disoit quelque ou quelques personnes.

Nadie, personne, *alguno*, quelqu'un, *ninguno*, pas un aucun, servent aussi comme des pronoms indéfinis et ainsi l'on dit: *nadie viene*, personne ne vient, *alguno dira lo contrario*, quelqu'un dira le

contraire, *ninguno corre tras ti*, personne ne court après toi. *Cadauno, cada una*, chacun, chacune, sont aussi de cette classe, dont *cadaqual* prend origine qui signifie aussi chacun.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des noms numéraux.

Cardinaux	Ordinaux
Uno, una,	Primero,
dos	segundo,
tres,	tercero,
cuatro,	quarto,
cinco,	quinto,
seis,	sexto,
siete,	septimo,
ocho,	octavo,
nueve,	nono,
diez,	decimo,
once,	undecimo,
doce,	duodecimo,
trece,	decimo tercio,
catorce,	decimo quarto,
quince,	decimo quinto,
diez y seis,	decimo sexto,
diez y siete,	decimo septimo,
diez y ocho,	decimo octavo,
diez y nueve,	decimo nono,
veinte,	vigésimo,
veinte y uno,	vigésimo primo.

Quelques uns de ces noms ordinaux finissent aussi en *eno*, comme : *noveno, deceno, oncenno, doceno, catorcenno*.

Ceux

Ceux qui signifient une quantité de choses déterminée s'appellent collectifs, comme: *docena*, douzaine, *centenar*, centaine, *millar*, millier, *millon*, million, dans la poésie les noms, *quarteta*, *quintilla*, *decima*, et los tercetos et quartetos des sonnets.

Les noms partitifs sont: *mitad*, moitié, *tercio*, tiers, *quinto*, cinquième, *diezmo*, dixième, *tercia*, *cuarta* etc. ainsi l'on dit *la mitad*, *el tercio*, ou *el quinto de los bienes*, *el diezmo de la cosecha*, la dixième partie de la récolte: *una tercia*, ou *una quarta de pano*, un tiers ou un quart de drap.

Remarque.

Depuis deux cents jusqu'à mille les noms numéraux sont adjectifs, et ils s'accordent dans leur genre avec le substantif qui les suit, p. e. *docientos hombres*, deux cents hommes, *docientas mugeres*, deux cents femmes, *treciento*, *trecientas*, *cuatrocientos* etc. *mil*, *dosmil*, *tres mil*, *cien mil*, *quinientos mil*, *un millon*, *dos millones*. L'on dit *ciento* lorsqu'on parle de l'année, p. e. *mil siete cientos* etc.

Le mot *ciento* perd sa dernière syllabe devant un nom, p. e. *cien mil hombres*, cent mille hommes, mais lorsqu'il est devant un y Grec, ou qu'il est seul, on dit *ciento*; p. e. *quantos son?* combien sont ils? *ciento y diez*, cent dix, non pas *cien*.

CHAPITRE SIXIEME.

Regles pour la conjugaison des Verbes tant réguliers qu'irréguliers.

On distingue dans la langue Espagnole, comme dans la Françoisé les verbes en réguliers et irréguliers. Les réguliers sont ceux qui suivent les regles communes des conjugaisons, comme: *amo*, j'aime, *amas*, tu aimes, etc. *amé*, j'aimai, *amaste*, tu aimois etc. Les irréguliers sont ceux qui dans leur conjugaison ne suivent pas le train commun des autres verbes, comme: *despertar*, éveiller, *despierto*, je m'éveille, *despiertas*, tu t'éveilles etc.

La langue Espagnole comme la Françoisé divise les verbes en *actifs*, *passifs*, *neutres* et *réci-proques*, et comme le secours du verbe auxiliaire, *haber* est également nécessaire pour la formation des verbes actifs, neutres et réci-proques dans leurs préterits, et que celui du verbe *ser* l'est absolument pour la formation de tous les tems des verbes passifs nous commencerons les conjugaisons par ces deux verbes.

Conjugaison du verbe auxiliaire *Haber*, avoir, dans tous les tems simples.

Indicatif.

Présent.

Personnes,

Singulier.

Pluriel.

1. *he*, j'ai

hemos, nous avons

2. *has*

habeis

3. *ha*

han

Impar-

Regles pour la conjugaison des Verbes. 27

Imparfait.

1. <i>habia</i> , j'avois	<i>habiamos</i>
2. <i>habias</i>	<i>habiais</i> (<i>habiades</i>)
3. <i>habia</i>	<i>habian</i> .

Parfait.

1. <i>huvé</i> , j'eus	<i>huvimos</i>
2. <i>huviste</i>	<i>huvisteis</i> (<i>huvistes</i>)
3. <i>huvó</i>	<i>huvieron</i> .

Futur.

1. <i>habré</i> , j'aurai	<i>habremos</i>
2. <i>habrás</i>	<i>habreis</i>
3. <i>habrá</i>	<i>habrán</i> .

Subjonctif.

1. <i>haya</i> , que j'aye	<i>hayamos</i>
2. <i>hayas</i>	<i>hayais</i>
3. <i>haya</i>	<i>hayán</i> .

Trois Imparfais.

1. { <i>huviera</i> , que j'eusse <i>habría</i> , j'aurois <i>huviesse</i> , que j'eusse	<i>huvieramos</i> <i>habriamos</i> <i>huviessemos</i> .
2. { <i>huvieras</i> <i>habrias</i> <i>huviesSES</i>	<i>huvierais</i> <i>habriais</i> (<i>habriades</i>) <i>huviesseis</i> (<i>huviesseSedes</i>)
3. { <i>huviera</i> <i>habría</i> <i>huviesse</i>	<i>huvieran</i> <i>habrian</i> <i>huviesSen</i> .

Futur.

1. <i>huviere</i>	<i>huvieremos</i>
2. <i>huvieres</i>	<i>huviereis</i> (<i>huvieredes</i>)
3. <i>huviere</i>	<i>huvieren</i> .

Impera-

Impératif.

L'impératif est dans la signification du verbe *tener*, *habe*, aye, *habe*d, ayez, *haya*, qu'il ait, *hayan*, qu'ils aient; *habe* dans la seconde du singulier n'a plus d'usage.

Gérondif - - *habiendo*.

Participe, qui n'est, comme auxiliaire en usage qu'avec son verbe.

Conjugaison des temps composés du même verbe *Haber*.

Indicatif.

Parfait.

Personnes.	Singulier.	Pluriel.	
1.	<i>hé</i> , ou <i>huve</i>	<i>hemos</i> , <i>huvimos</i>	} <i>habido</i> .
2.	<i>has</i> , <i>huviste</i>	<i>habeis</i> , <i>huvisteis</i> (<i>huvistes</i>)	
3.	<i>ha</i> , <i>huvo</i>	<i>han</i> , <i>huvieron</i>	

Plusqueparfait.

1.	<i>habia</i>	<i>habiamos</i>	} <i>habido</i> .
2.	<i>habias</i>	<i>habiais</i> (<i>habiades</i>)	
3.	<i>habia</i>	<i>habian</i>	

Futur.

1.	<i>hé</i>	<i>hemos</i>	} <i>de haber</i> .
2.	<i>has</i>	<i>habeis</i>	
3.	<i>ha</i>	<i>han</i>	

Subjonctif.

Parfait.

1.	<i>haya</i>	<i>hayamos</i>	} <i>habido</i> .
2.	<i>hayas</i>	<i>hayais</i>	
3.	<i>haya</i>	<i>hayan</i>	

Plusque-

Regles pour la conjugaison des Verbes. 29

Plusqueparfait.

1.	<i>huviera</i> <i>habria</i> <i>huviesse</i>	<i>huvieramos</i> <i>habriamos</i> <i>huviessemos</i>	} <i>habido.</i>
2.	<i>huvieras</i> <i>habrias</i> <i>huviesseis</i>	<i>huvierais (huvieriades)</i> <i>habriais (habriades)</i> <i>huviesseis (huviesseides)</i>	
3.	<i>huviera</i> <i>habria</i> <i>huviesse</i>	<i>huvieran</i> <i>habrian</i> <i>huviesseis</i>	

Futur.

1.	<i>habré</i> <i>huviere</i>	<i>habrémos</i> <i>huvieremos</i>	} <i>habido.</i>
2.	<i>havràs</i> <i>huvieres</i>	<i>habreis</i> <i>huviereis (huvieredes)</i>	
3.	<i>habrà</i> <i>huviere</i>	<i>habrán</i> <i>huvieren</i>	

Préterit infini . . *haber, habido.*

Futur . . . *haber, de haber.*

Nota. Que les Espagnols se servent de ce verbe auxiliaire *haber* pour les verbes de mouvement, comme : *he ido* . je suis allé, *haber ido*, être allé, *he venido*, je suis venu etc.

Conjugaison du verbe substantif *Ser*, *etre*, dans ses tems simples.

Indicatif.

Présent.

Personnes.	Singulier.	Pluriel.
1.	- <i>soy</i>	<i>somos</i>
2.	- <i>eres</i>	<i>sois</i>
3.	- <i>es</i>	<i>son.</i>

Impar-

Chapitre VI.

Imparfait.

1.	<i>era</i>	<i>eramos</i>
2.	<i>eras</i>	<i>erais (erades)</i>
3.	<i>era</i>	<i>eran.</i>

Parfait.

1.	<i>fui</i>	<i>fuimos</i>
2.	<i>fuiſte</i>	<i>fuiſtais (fuiſtes)</i>
3.	<i>fue</i>	<i>fucron.</i>

Futur.

1.	<i>ſeré</i>	<i>ſerémos</i>
2.	<i>ſerás</i>	<i>ſereis</i>
3.	<i>ſerà</i>	<i>ſeràn.</i>

Subjonctif.

Présent.

1.	<i>ſea</i>	<i>ſeamos</i>
2.	<i>ſeas</i>	<i>ſeais</i>
3.	<i>ſea</i>	<i>ſean.</i>

Trois Imparfaits.

1.	<i>{ fuera</i>	<i>fuéramos</i>
	<i>{ ſeria</i>	<i>ſeríamos</i>
	<i>{ fueſſe</i>	<i>fueſſemos.</i>
2.	<i>{ fueras</i>	<i>fuérais (fuérades)</i>
	<i>{ ſerías</i>	<i>ſeríais (ſeríades)</i>
	<i>{ fueſſes</i>	<i>fueſſeis (fueſſedes).</i>
3.	<i>{ fuera</i>	<i>fuéran</i>
	<i>{ ſería</i>	<i>ſerían</i>
	<i>{ fueſſe</i>	<i>fueſſen.</i>

Futur.

1.	<i>fuere</i>	<i>fuéremos</i>
2.	<i>fuereſ</i>	<i>fuereis (fueredes)</i>
3.	<i>fuere</i>	<i>fuéren,</i>

Impéra-

Regles pour la conjugaison des Verbes. 31

Impératif.

- | | | |
|----|------------|-----------------------|
| 2. | <i>se</i> | <i>sed</i> |
| 3. | <i>sea</i> | <i>seamos (sean).</i> |

Gérondif - *siendo*

supin, dont on n'use qu'avec le verbe } *fido.*
 auxiliaire *haber*

Conjugaison des tems composés du même verbe *Ser.*

Indicatif.

Perf.	Singulier.	Pluriel.	
1.	<i>he, have</i>	<i>hemos, huvimos</i>	} <i>fido.</i>
2.	<i>has, huviste</i>	<i>habeis, huvisteis, (huvistes)</i>	
3.	<i>ha, huvo</i>	<i>han, huvieron</i>	

Plusqueparfait.

1.	<i>habia</i>	<i>habiamos</i>	} <i>fido.</i>
2.	<i>habias</i>	<i>habiais (habiades)</i>	
3.	<i>habia</i>	<i>habian</i>	

Futur.

1.	<i>he</i>	<i>hemos</i>	} <i>de Ser.</i>
2.	<i>has</i>	<i>habeis</i>	
3.	<i>ha</i>	<i>han</i>	

Subjonctif.

1.	<i>haya</i>	<i>hayamos</i>	} <i>fido.</i>
2.	<i>hayas</i>	<i>hayais</i>	
3.	<i>haya</i>	<i>hayan</i>	

Plusqueparfait.

1.	<i>huviera</i>	<i>huvieramos</i>	} <i>fido.</i>
	<i>habria</i>	<i>habriamos</i>	
	<i>huviesse</i>	<i>huviessemos</i>	

2. *huvir-*

2.	<i>huvieras</i>	<i>huvierais</i>	} <i>vido.</i>
	<i>habrias</i>	<i>habriais (habriades)</i>	
	<i>huvieffes</i>	<i>huvieffeis (huvieffedes)</i>	
3.	<i>huviera</i>	<i>huvieran</i>	}
	<i>habria</i>	<i>habrian</i>	
	<i>huvieffe</i>	<i>huvieffen</i>	

Infinitif.

Préterit - *haber vido.*Futur - *haber de ser.*Gérondif - *haviendo vido.*

Il faut remarquer que les verbes de mouvement en Espagnol, ne prennent pas pour auxiliaire comme en François le verbe *ser*, être, mais le verbe *haber*, avoir, et l'on dit *he ido*; je suis allé, *habia ido*, j'étois allé, *he venido*, je suis venu etc. La langue Espagnole n'a que trois conjugaisons dont la première en *ar*, comme *amar*, la seconde en *er*, comme *leer*, lire; et la troisième en *ir*, comme *oir*, entendre.

Remarque.

L'on trouve encore deux verbes auxiliaires dans les Grammaires Espagnoles composées par des étrangers et dont se servent quelquefois les plus anciens auteurs; mais selon les modernes ils ne le sont pas.

Conjugaison régulière de la première en *ar*.

Indicatif.

Présent.			Imparfait.
<i>Yo</i>	- <i>am-</i>	<i>o, j'aime</i>	<i>aba</i>
<i>tu</i>	- <i>am-</i>	<i>as</i>	<i>abas</i>
<i>el</i>	- <i>am-</i>	<i>a</i>	<i>aba.</i>

Pluriel.

Regles pour la conjugaison des Verbes. 33

Pluriel.

<i>nosotros</i>	<i>amos</i>
<i>vosotros</i>	<i>ais</i>
<i>ellos</i>	<i>an</i>

abamos
abais (abades)
aban.

Passé défini.

P. composé.

Singulier.

<i>am-</i>	<i>é</i>
	<i>aste</i>
	<i>o</i>

he amado
has
ha.

Pluriel.

<i>am</i>	<i>amos</i>
	<i>asteis</i>
	<i>aron</i>

hemos amado
habeis
han.

Plusqueparfait.

Singulier.

Pluriel.

1. *habia*
2. *habias*
3. *habia*

<i>habiamos</i>	} <i>amado.</i>
<i>habiais (habiades)</i>	
<i>habian.</i>	

Futur.

Singulier.

Pluriel.

1. *amare*
2. *amaras*
3. *amarà*

amaremos
amareis
amaràn.

Subjonctif.

Présent.

1. *ame*
2. *ames*
3. *ame*

amemos
ameis
amen.

Trois imparfaits.

1.	am-	$\begin{cases} \grave{a}ra \\ aria \\ asse \end{cases}$	$\begin{cases} amaramos \\ amariamamos \\ amassemos. \end{cases}$
2.	-	$\begin{cases} amaras \\ amarias \\ amasses \end{cases}$	$\begin{cases} amavais \\ amariais (amariades) \\ amasseis (amassedes) \end{cases}$
3.	am-	$\begin{cases} \grave{a}ra \\ aria \\ asse \end{cases}$	$\begin{cases} aran \\ arian \\ assen. \end{cases}$

Futur.

1.	am — are	àremos
2.	am — ares	areis
3.	am — are	aren.

Impératif.

2.	am — a	ad
3.	am — e	amamos, amen.

Gérondif am — ando.

* * *

Exemple de la seconde conjugaison,

Infinitif - temer, craindre.

Indicatif.

Présent.

Personnes.

1.	tem-	o	emos
2.	tem	es	eis
3.	tem-	e	en.

Imparfait.

1.	tem-	ia	iamos
2.	tem-	ias	iais
3.	tem-	ia	iam.

Préterit

Regles pour la conjugaison des Verbes. 35

Préterit simple.

1.	tem-	i	imos
2.	tem-	iste	isteis (istes)
3.	tem-	io	ieron.

Je ne mettrai plus les tems composés puisque ce n'est que le verbe auxiliaire avec le participe.

Futur.

1.	tem-	eré	erémos
2.	tem-	erás	ereis
3.	tem-	erá	erán.

Subjonctif.

Présent.

1.	tem-	a	amos
2.	tem-	as	ais
3.	tem-	a	an.

Trois imparfaits.

1.	tem-	{ iera eria ieffe	ieramos eriamos ieffemos.
2.	tem-	{ ieras erias ieffes	ierais (ierades) eriais (eriades) ieffeis (ieffedes).
3.	tem-	{ iera eria ieffe	ieran erian ieffen.

Futur.

1.	tem-	iere	ieremos
2.	tem-	ieres	iereis (ieredes)
3.	tem-	iere	ieren.

Impératif.

2.	tem-	e		ed
3.	tem-	a		an.
	Gérondif	tem	-	iendo.

* * *

Exemple de la troisième Conjugaison.

Infinitif

Participe

Partir

partido.

Indicatif.

Présent.

1.	part-	o	imos
2.	part-	es	is
3.	part-	e	en.

Imparfait.

1.	part-	ia	iamos
2.	part-	ias	iais (iades)
3.	part-	ia	ian.

Parfait simple.

1.	part-	i	imos
2.	part-	iste	isteis
3.	part-	io	ieron.

Futur.

1.	part-	iré	iremos
2.	part-	irás	ireis
3.	part-	irá	irán.

Subjonctif.

Présent.

1.	part-	a	amos
2.	part-	as	ais
3.	part-	a	an.

Regles pour la conjugaison des Verbes. 37

Trois imparfaits.

1. part-	$\begin{cases} \text{iera} \\ \text{iria} \\ \text{ieffe} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{ieramos} \\ \text{iriamos} \\ \text{ieffemos.} \end{cases}$
2. part-	$\begin{cases} \text{ieras} \\ \text{irias} \\ \text{ieffes} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{ierais (ierades)} \\ \text{iriamis (iriades)} \\ \text{ieffeis (ieffedes).} \end{cases}$
3. part-	$\begin{cases} \text{iera} \\ \text{iria} \\ \text{ieffe} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{ieran} \\ \text{irian} \\ \text{ieffen.} \end{cases}$

Futur.

1. part-	$\begin{cases} \text{iere} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{ieremos} \end{cases}$
2. part-	$\begin{cases} \text{ieres} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{iereis (ieredes)} \end{cases}$
3. part-	$\begin{cases} \text{iere} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{ieren.} \end{cases}$

Impératif.

2. part-	$\begin{cases} \text{e} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{id} \end{cases}$
3. part-	$\begin{cases} \text{a} \end{cases}$	$\begin{cases} \text{an.} \end{cases}$

Gérondif - part - *iendo.*

Il sera facile à qui que ce soit de joindre les lettres radicales avec les terminaisons en disant dans la premiere conjugaison *amo*, *amamos*, dans la seconde *temo*, *tememos*, dans la troisieme *parto*, *partimos* etc. c'est pourquoi on a omis leur répétition.

Remarque sur la figure différente des Verbes réguliers dans le tems ancien.

Les terminaisons dont les Espagnols se servent aujourd'hui étoient alors différentes dans la seconde personne du pluriel, puisqu'au lieu de la dernière *i* d'aprésent, ils mettaient *d* comme on le montre dans l'exemple suivant.

Premiere Conjugaison.

Usage ancien.

Usage moderne.

amades, vous aimez
amabades, vous aimiez
amastedes, vous aimâtes
amaredes, vous aimeriez
amedes, que vous aimiez
amarêdes, vous aimerez
amariades, vous aimeriez
amassêdes, que vous aimassiez
amaredes, vous aimerez

amais
amabais
amasteis
amareis
amêis
amavais
amariais
amasseis
amareis.

Seconde Conjugaison.

temedes, vous craignez
temiades, vous craigniez
temistêdes, vous craignîtes
temerêdes, vous craindriez
temadês, que vous craigniez
temierades, vous craindriez
temiessêdes, que vous craignissiez
temierêdes, vous craindriez

temeis
temiais
temisteis
temereis
temais
temeriais
temiessêis
temereis.

Troisieme Conjugaison.

partides, vous partez
partiades, vous partiez
partistêdes, vous partîtes
partirêdes, vous partiriez
partades, que vous partiez
partievades, que vous partissiez
partiriades, vous partiriez
partiessêdes, que vous partissiez
partierêdes, vous partiriez

partis
partiais
partisteis
partireis
partais
partierais
partiriais
partiessêis
partiereis.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Verbes irréguliers en général.

Ceux-ci sont des verbes irréguliers qui s'écartent des règles qui sont suivies par les réguliers. Mais l'identité des lettres radicales, et terminaisons quoiqu'elle serve à distinguer les verbes réguliers des irréguliers, ne comprend pas les légers changemens auxquels l'orthographe oblige; ainsi les verbes qui finissent en *car*, en *cer* en *cir*, et en *gar* ne laisseront pas d'être réguliers seulement à cause que quelques personnes changent la *c* en *qu* ou en *z*, et que d'autres admettent *u* après le *g*, puisque cela consiste dans la valeur que le *c* et le *q* ont avec les lettres *a*, *o*, *u*, qui est différente de celle qu'ils ont avec l'*e*, et l'*i*; p. e. dans les verbes *tocar*, toucher: *vencer*, vaincre; *resarcir*, dédommager; *pagar*, payer, les Espagnols disent au préterit simple *toqué*, je touchai, *venzo*, je vains, *resarzo*, je dédommage, *pague*, je payai; parce que ceux qui apprennent à lire savent qu'on ne peut pas dire *tocé*, *venco*, *resarco*: ainsi l'on cherche des lettres équivalentes pour égaler la forte ou douce prononciation requise.

Par la même raison le verbe *delinquir* prévariquer, bien que quelques uns de ses personnes n'aient pas le *qu*, comme *delinco*, je prévarique, *delincamos*, nous prévariquons, à cause que le *q* et l'*u* font la fonction du *c* quand il suit l'*e* ou l'*i* pour suppléer à la prononciation forte que le *c* n'a pas avec ces deux lettres, il faut avoir les règles de l'orthographe présentes pour ne pas qualifier d'irréguliers ceux qui ne le sont pas.

Les verbes de la premiere conjugaison, dont l'infinitif a pour derniere lettre radicale *e* ne sont pas non plus irréguliers, et ils doublent l'*e* en quelques uns de leurs tems, comme

aguijonear, aiguillonner
alancear
golpear

aguijoneé
alanceé
golpeé

parce que l'*e* premier est radical, et le second est une terminaison invariable de tous les verbes réguliers de la premiere conjugaison pour les mêmes tems.

Les verbes qui finissent en *eer*, comme *creer*, *croire*, *leer*, *lire*, *posseer*, posséder, *proveer*, pourvoir: dans leurs terminaisons en *i*, ils changent l'*i* en *y* quand il suit une autre voyelle; p. e. *creyó*, il crut, *créyeron*, ils crurent, *leyera*, je lirois, ou il liroit: *leyessemos*, nous lussions: *posseyére*, quand je posséderai, *posseyeremos*, quand nous posséderons.

Les verbes qui finissent en *uir* demandent le même changement lorsque l'*u* et l'*i* sont séparés, et forment deux syllabes, comme ci-après

Arguir. Disputer, accuser.

Ce verbe avec tous ceux qui terminent en *uir* a les terminaisons suivantes au passé défini

Arguir
Atribuir
Constituir
Excluir
Fluir
Huir
Imbuir
Incluir
Instituir
Instruir

arguyó
atribuyó
constituyó
excluyó
fluyó
huyó
imbuyó
incluyó
instituyó
instruyó

Luir

<i>Luir</i>	<i>luyô</i>
<i>Obstruir</i>	<i>obstruyô</i>
<i>Prostituir</i>	<i>prostituyô</i>
<i>Retribuir</i>	<i>retribuyô</i>
<i>Substituir</i>	<i>substituyô.</i>

Tous ces verbes sont réguliers, parce qu'ils n'ont d'autre changement que celui qui réquis par l'Orthographie.

Les autres verbes qui s'écartent de la règle proposée, sont irréguliers, et on parle d'eux dans les trois articles suivans.

Article premier.

Première Conjugaison irrégulière.

Acertar, aller au but.

Indicatif.

Présent.

Singulier.

Acierto
aciertas
acierta

Conjonctif.

acierte
aciertes
acierte.

Pluriel.

aciertan

acierten.

Impératif.

Singulier.

acierta
acierte

Pluriel.

acierten.

Les verbes suivans se conjuguent comme le verbe *acertar*.

3. perf. Sing. prés.

<i>Acrecentar</i> , accroître	<i>acrecienta</i>
<i>Adestrar</i> , conduire	<i>adiestra</i>
<i>Alentar</i> , ralentir	<i>alienta</i>
<i>Apacentar</i> , paître	<i>apacienta</i>
<i>Apretar</i> , presser, serrer	<i>aprieta</i>
<i>Arrendar</i> , arrenter	<i>arrienda</i>
<i>Assentar</i> , asséoir, s'asséoir	<i>assienta</i>
<i>Asserrar</i> , scier	<i>assierra</i>
<i>Atestar</i> , attester	<i>atiesta</i>
<i>Atravesar</i> , traverser	<i>atraviesa</i>
<i>Aventar</i> , éventer	<i>avienta</i>
<i>Calentar</i> , chauffer	<i>calienta</i>
<i>Cegar</i> , aveugler	<i>ciega</i>
<i>Cerrar</i> , fermer	<i>cierra</i>
<i>Comenzar</i> , commencer	<i>comienza</i>
<i>Concertar</i> , concerter, accorder	<i>concierta</i>
<i>Confessar</i> , confesser, avouer	<i>confiesa</i>
<i>Decentar</i> , entâmer	<i>decienta</i>
<i>Denegar</i> , dénier	<i>deniega</i>
<i>Derrengar</i> , rompre les reins	<i>derrienga</i>
<i>Desacertar</i> , se méprendre	<i>desacierta</i>
<i>Desalentar</i> , perdre haleine	<i>desalienta</i>
<i>Desapretar</i> , élargir, dégager	<i>desaprieta</i>
<i>Desasosseggar</i> , inquiéter	<i>desasosiega</i>
<i>Desconcertar</i> , déconcerter	<i>desconcierta</i>
<i>Desempedrar</i> , dépaver	<i>desempiedra</i>
<i>Descencerrar</i> , défermer, manifester,	<i>descencierra</i>
<i>Deshelar</i> , dégeler	<i>deshiela</i>
<i>Despernar</i> , rompre les jambes	<i>despierna</i>
<i>Despertar</i> , éveiller ou s'éveiller	<i>despierta</i>
<i>Desterrar</i> , exiler	<i>destierra</i>
<i>Empedrar</i> , paver	<i>empiedra</i>
<i>Empezar</i> , commencer	<i>empieza</i>
<i>Encerrar</i> , enfermer	<i>encierra</i>
<i>Encomendar</i> , recommander	<i>encomienda</i>

Enterrar , ensevelir	<i>entierra</i>
Escarmentar , éprouver	<i>escaermienta</i>
Fregar , frotter	<i>friega</i>
Gobernar , gouverner	<i>gobierna</i>
Helar , geler	<i>hiela</i>
Herrar , ferrer	<i>hierra</i>
Infernar , tourmenter, damner	<i>infierna</i>
Invernar , passer l'hiver	<i>invierna</i>
Mentar , mentionner, rappeler	<i>mienta</i>
Merendar , goûter	<i>merienda</i>
Negar , nier	<i>niega</i>
Nevar , neiger	<i>nieva</i>
Pensar , penser	<i>piensa</i>
Perniquebrar , briser les jambes	<i>perniquebra</i>
Quebrar , rompre	<i>quiebra</i>
Recomendar , recommander	<i>recomienda</i>
Renegar , renier	<i>reniega</i>
Requebrar , mettre en pièces	<i>requiebra</i>
Retemblar , trembler	<i>retiembla</i>
Retentar , retenter, menacer	<i>retienta</i>
Reventar , crever	<i>revienta</i>
Segar , scier	<i>siega</i>
Sembrar , semer	<i>siembra</i>
Sentar , asséoir	<i>sienta</i>
Sossegar , appaiser, réposer	<i>sossiega</i>
Soterrar , mettre sous terre	<i>sotierra</i>
Subarrendar , arrenter sous main	<i>subarrienda</i>
Temblar , trembler	<i>tiembla</i>
Tentar , tenter	<i>tienta</i>
Trafegar , survider	<i>trafiega</i>
Tropezar , glisser, heurter	<i>tropieza.</i>

Acostar & coucher.

Ce verbe change l'o radical en ue dans les mêmes tems et personnes où le verbe *acertar* admet l'i de cette façon.

Indicatif.

Présent.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>Acuesto</i>	
2.	<i>acuestas</i>	
3.	<i>acuesta</i>	<i>acuestan.</i>

Conjonctif.

1.	<i>acueste</i>	
2.	<i>acuestes</i>	
3.	<i>acueste</i>	<i>acuesten.</i>

Impératif.

2.	<i>acuesta.</i>	
3.	<i>acueste</i>	<i>acuesten.</i>

Son irrégularité est commune aux verbes contenus dans la liste suivante.

Liste des verbes irréguliers

de la première conjugaison qui changent leur o radical en ue et se

conjuguent comme le verbe *acostar*.

<i>Acordar</i> , accorder,	<i>acuerda</i>
<i>Agorar</i> , augurer,	<i>aguera</i>
<i>Almorzar</i> , déjeuner,	<i>almuerza</i>
<i>Amolar</i> , aiguïser,	<i>amuela</i>
<i>Apostar</i> , parier,	<i>apuesta</i>
<i>Aprobar</i> , approuver,	<i>aprueba</i>
<i>Affolar</i> , détruire,	<i>afuela</i>
<i>Avergonzar</i> , faire honte,	<i>averguena</i>
<i>Colar</i> , couler,	<i>cuela</i>
<i>Comprobar</i> , confirmer,	<i>comprueba</i>
<i>Consolar</i> , consoler,	<i>consuela</i>
<i>Cantar</i> , compter,	<i>cuenta</i>
<i>Costar</i> , couter,	<i>cuesta</i>

<i>Demoftrar</i> , démontrer,	<i>demueftra</i>
<i>Defaprobar</i> , defapprouver,	<i>defapruueba</i>
<i>Defcollar</i> , furpaffer,	<i>defcuello</i>
<i>Defconfolar</i> , défoler,	<i>defconfuela</i>
<i>Defcontar</i> , déduire,	<i>defcuenta</i>
<i>Defengroffar</i> , dégroffir,	<i>defengruelfa</i>
<i>Defolar</i> , défoler	<i>defuela</i>
<i>Defollar</i> , écorcher,	<i>defuella</i>
<i>Despoblar</i> , dépeupler,	<i>despuebla</i>
<i>Deftrócar</i> , défaire un troc.	<i>deftrúeca</i>
<i>Desvergonzarfe</i> , perdre la honte,	<i>fe defvergüenza</i>
<i>Emporcar</i> , fouiller,	<i>empuerca</i>
<i>Encordar</i> , garnir de cordes,	<i>encuerda</i>
<i>Encontrar</i> , rencontrer,	<i>encuentra</i>
<i>Engroffar</i> , engroffir,	<i>engruelfa</i>
<i>Esforzar</i> , efforcer,	<i>esfuerza</i>
<i>Forzar</i> , forcer,	<i>fuerza</i>
<i>Holgar</i> , récréer,	<i>huelga</i>
<i>Hollar</i> , fouler aux pieds,	<i>huella</i>
<i>Jugar</i> , jouer,	<i>juega</i>
<i>Mofter</i> , montrer,	<i>mueftra</i>
<i>Poblar</i> , peupler,	<i>puebla</i>
<i>Probar</i> , prouver,	<i>prueba</i>
<i>Recordar</i> , rappelle,	<i>recuerda</i>
<i>Recoftar</i> , coucher,	<i>recueftra</i>
<i>Reforzar</i> , renforcer,	<i>refuerza</i>
<i>Regoldar</i> , roter,	<i>reguelda</i>
<i>Renovar</i> , renouveler,	<i>renueva</i>
<i>Reprobar</i> , reproüver,	<i>reprueba</i>
<i>Refcontrar</i> , confronter,	<i>refcuentra</i>
<i>Refollar</i> , respirer avec force,	<i>refuella</i>
<i>Refonar</i> , retentir,	<i>refuena</i>
<i>Revolar</i> , revoler,	<i>revuela</i>
<i>Revolearfe</i> , fe veautrer,	<i>fe revuelca</i>
<i>Rodar</i> , rouler,	<i>rueda</i>
<i>Soldar</i> , fonder,	<i>fuelda</i>
<i>Soltar</i> , délier,	<i>fuelta</i>

Sonar,

<i>Sonar</i> , sonner,	<i>fuena</i>
<i>Soñar</i> , rever,	<i>sueña</i>
<i>Tostar</i> , rôtir, griller,	<i>tuesta</i>
<i>Trocar</i> , troquer,	<i>trueca</i>
<i>Tronar</i> , tonner,	<i>truena</i>
<i>Volar</i> , voler,	<i>vuela</i>
<i>Volcar</i> , pervertir,	<i>vuelca</i> .

Andar, aller.

Ce verbe a son irrégularité dans le parfait simple de l'indicatif, dans l'imparfait du conjonctif, et dans le futur du même, comme on le fait voir dans l'exemple suivant.

Parfait simple.

Perf. Singulier.	Pluriel.
1. <i>Anduve</i> , j'allai	<i>anduvimos</i>
2. <i>anduviste</i>	<i>anduvisteis</i>
3. <i>anduvo</i>	<i>anduvieron</i> .

Imparfait du conjonctif.

1. { <i>anduviera</i> <i>anduviesse</i>	<i>anduvieramos</i> <i>anduviessemos.</i>
2. { <i>anduvieras</i> <i>anduviesSES</i>	<i>anduvierais</i> <i>anduviesseis.</i>
3. { <i>anduviera</i> <i>anduviesse</i>	<i>anduvieran</i> <i>anduviesen.</i>

Futur du subjonctif.

1. <i>anduviere</i>	<i>anduvieremos</i>
2. <i>anduvieres</i>	<i>anduviereis</i>
3. <i>anduviere</i>	<i>anduvieren.</i>

Estar;

Estar, *etre*, *demeurer*.

L'irrégularité de ce verbe se trouve dans la première personne du singulier de du l'indicatif présent *estoy*, je demeure, dans le parfait simple de l'indicatif, et dans l'imparfait le futur du subjonctif. Il suit en tout le verbe *andar*, puisqu'il garde les mêmes terminaisons.

Parfait simple.

Perf. Singulier.

Pluriel.

1. *Estuve**estuvimos*2. *estuviste**estuvisteis*3. *estuvo**estuvieron.*

Imparfait du subjonctif.

1. { *estuviera*
*estuviesse**estuvieramos*
*estuviessemos.*2. { *estuvieras*
*estuviesSES**estuvierais*
*estuviesseis.*3. { *estuviera*
*estuviesse**estuvieran*
estuviesSEN.

Futur du subjonctif.

1. *estuviere**estuvieremos*2. *estuvieres**estuviereis*3. *estuviere**estuvieren.**Dar*, *donner*.

Le verbe *dar* a son irrégularité dans les mêmes personnes que le précédent, mais avec quelque variété dans les terminaisons de quelques unes.

I n d i c a t i f.

Perf. Singulier.

Pluriel.

1. *doy*

Parfait

Parfait simple.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>di</i>	<i>dimos</i>
2.	<i>difte</i>	<i>difteis</i>
3.	<i>dio</i>	<i>diéron.</i>

Imparfait du subjonctif.

1.	{ <i>diéva</i> <i>dieffe</i>	<i>dieramos</i> <i>dieffemos.</i>
2.	{ <i>dieras</i> <i>dieffes</i>	<i>dierais</i> <i>dieffeis.</i>
3.	{ <i>diera</i> <i>dieffe</i>	<i>dieran</i> <i>dieffen.</i>

Futur du subjonctif.

1.	<i>diére</i>	<i>dierémos</i>
2.	<i>diéres</i>	<i>diereis</i>
3.	<i>diére</i>	<i>dieren.</i>

Jugar, jouer.

Ce verbe admet un *e* après l'*u* radical dans les personnes qui suivent.

Indicatif.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>juego</i>	
2.	<i>juegas</i>	
3.	<i>juega</i>	<i>juegan.</i>

Présent du subjonctif.

1.	<i>juégue</i>	
2.	<i>juegues</i>	
3.	<i>juégue</i>	<i>jueguen.</i>

Impéra-

Impératif.

2. *juéga*3. *juégue**jueguen.*

L'*u* qui se trouve entre *g* et *e* dans le subjonctif et l'impératif de ce verbe n'est pas une irrégularité, mais une règle d'orthographe.

Article second.

Des Verbes irréguliers de la seconde conjugaison.

Tous les verbes qui finissent en *ecer*, comme *empobrecer*, appauvrir, *enriquecer*, enrichir, *permanecer*, rester, reçoivent *z* devant le *c* radical dans la première personne du singulier du présent de l'indicatif, dans toutes celles du présent du subjonctif, et dans la troisième du singulier et du pluriel de l'impératif.

Indicatif.

Perf. Singulier.

Pluriel.

1. *Empobrezco*, j'appauvris

Subjonctif.

1. *empobrezca**empobrezcamos*2. *empobrezcas**empobrezcais*3. *empobrezca**empobrezcan.*

Impératif.

3. *empobrezca**empobrezcan.*

Ceux qui finissent en *acer*, et *ocer* ont la même irrégularité, p. e. *nacer*, naître, *complacer*, complaire, *conocer*, connoître, *reconocer*; *nazco*, je nais, *complazco*, je complais, *conozco*, je connois, *reconozco*, je reconnois.

L'on excepte le verbe *hacer*, faire, et ses composés, dont l'irrégularité est dans les tems et personnes suivantes.

H a c e r.

Indicatif.

Perf.	Singular.	Pluriel.
-------	-----------	----------

1. *Hago*, je fais

Parfait simple.

1. *hice*

hicimos

2. *hiciste*

hicisteis

3. *hizo*

hicieron.

Futur.

1. *haré*

haremos

2. *harás*

haréis

3. *harà*

haràn.

Subjonctif.

1. *haga*

hagamos

2. *hagas*

hagais

3. *haga*

hagan.

Imparfait.

1. { *hiciera*
haria
hiciesse

hicieramos

hariamós.

hiciessemos

2. { *hicieras*
harias
hiciesseis

hicierais

hariais

hiciesseis.

3. { *hiciera*
haria
hiciesse

hicieran

harian

hiciesseñ.

Futur.

1. *hiciere*

hiciéremos

2. *hicieres*

hiciereis

3. *hiciere*

hiciéren.

Impéra.

Impératif.

2. *haz*3. *haga**hagan.*

Cette même irrégularité se trouve dans les composés *deshacer*, *défaire*, *rehacer*, *réfaire*. *Satisfacer*, *satisfaire*, suit la conjugaison du verbe *hacer* en mettant au commencement l'adverbe latin *satis*, et en changeant l'*h* en *f*. Il s'écarte seulement dans le singulier de la seconde personne de l'impératif, qui est *satisfaz*, et *satisface*.

On excepte aussi de ceux qui finissent en *ocer*, les verbes *cocer*, *cuire*, *escoger*, *choisir*, *recocer*, *récuire*, qui outre l'irrégularité de changer l'*o* en *ue* ne reçoivent pas *z* avant l'*o* et l'*a*, à cause de l'orthographe, et ainsi l'on ne dit pas *cuezco*, *je cuis*, ni *cuezca*, *cuise*; mais *cuezo* et *cueza*.

Ascender.

Ce verbe admet un *i* avant son *e* radical dans les mêmes tems et personnes que le verbe *acertar*, et cette même irrégularité se trouve dans les verbes suivans.

<i>Atender</i> , être attentif, s'appliquer,	<i>atiende</i>
<i>Cerner</i> , bluter, tamiser, cribler,	<i>cierne</i>
<i>Condescender</i> , adhérer,	<i>condesciende</i>
<i>Contender</i> , plaider, disputer,	<i>contiende</i>
<i>Defender</i> , défendre,	<i>defiende</i>
<i>Desatender</i> , être distrait,	<i>desatiende</i>
<i>Encender</i> , embraser,	<i>enciende</i>
<i>Entender</i> , entendre,	<i>entiende</i>
<i>Extender</i> , étendre,	<i>extiende</i>
<i>Heder</i> , puer,	<i>hiede</i>
<i>Hender</i> , fendre,	<i>hiende</i>
<i>Perder</i> , perdre,	<i>pierde</i>

<i>Reverter</i> , se repandre de nouveau,	<i>revierte</i>
<i>Tender</i> , tendre, étendre,	<i>tiende</i>
<i>Trascender</i> , surpasser,	<i>trasciende</i>
<i>Verter</i> , verser,	<i>vierte.</i>

Absolver, absoudre.

Ce verbe change l'o radical en *ue* dans les mêmes tems et personnes que le verbe *acostar*, coucher. Les verbes suivans ont la même irrégularité, et se conjuguent comme le verbe *Absolver*.

* <i>Cocer</i> , cuire,	<i>cuece</i>
<i>Commover</i> , emouvoir,	<i>commueve</i>
<i>Condoler</i> ,	<i>conduela</i>
<i>Demoler</i> , démolir, abolir,	<i>demuele</i>
<i>Desenvolver</i> , envelopper,	<i>desenvuelve</i>
<i>Destorcer</i> , détordre,	<i>destuerce</i>
<i>Devolver</i> , retourner à sa premiere origine,	<i>devuelve</i>
<i>Dissolver</i> , dissoudre,	<i>dissuelve</i>
<i>Doler</i> , avoir mal,	<i>duela</i>
<i>Envolver</i> , envelopper,	<i>envuelve</i>
<i>Escocer</i> , piquer, cuire,	<i>escuece</i>
<i>Llover</i> , pleuvoir,	<i>llueve</i>
<i>Moler</i> , moudre,	<i>muele</i>
<i>Morder</i> , mordre,	<i>muerde</i>
<i>Mover</i> , mouvoir,	<i>mueve</i>
<i>Oler</i> , avoir odeur,	<i>huele</i>
<i>Poder</i> , pouvoir,	<i>puede</i>
<i>Promover</i> , élever,	<i>promueve</i>
<i>Recocer</i> , récuire,	<i>recuece</i>
<i>Remorder</i> , remordre,	<i>remuerde</i>
<i>Remover</i> , écarter,	<i>remueve</i>
<i>Resolver</i> , résoudre,	<i>resuelve</i>
<i>Retorcer</i> , rétordre,	<i>retuerce</i>
<i>Revolver</i> , retourner,	<i>revuelve</i>

Torcer,

Torcer, tordre,
Volver, retourner,

tuerce
vuelve.

Caer, tomber.

Le verbe *caer* et ses composés *decaer*, déchoir, *recaer*, retomber, sont irréguliers dans la première personne du présent de l'indicatif dans toutes celles du présent du conjonctif, et dans le singulier et pluriel de la troisième personne de l'impératif en cette manière.

Indicatif présent.

Perf. Singulier.	Pluriel.
1. <i>Caigo</i> , je tombe.	

Conjonctif présent.

1. <i>caiga</i> , que je tombe	<i>caigamos</i>
2. <i>caigas</i>	<i>caigais</i>
3. <i>caiga</i>	<i>caigan.</i>

Impératif.

3. <i>caiga</i> , qu'il tombe	<i>caigan.</i>
-------------------------------	----------------

C a b e r.

Indicatif présent.

Perf. Singulier.	Pluriel.
1. <i>Quepo.</i>	

Parfait.

1. <i>cupe</i>	<i>cupimos</i>
2. <i>cupiste</i>	<i>cupisteis</i>
3. <i>cupo</i>	<i>cupieron</i>

Futur.

1. <i>cabré</i>	<i>cabremos</i>
2. <i>cabrás</i>	<i>cabreis</i>
3. <i>cabrá</i>	<i>cabrán.</i>

Conjonctif présent.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>quepa</i>	<i>quepamos</i>
2.	<i>quepas</i>	<i>quepais</i>
3.	<i>quepa</i>	<i>quepan.</i>
Imparfait.		
1.	<i>cupiéra</i> <i>cabria</i> <i>cupiessa</i>	<i>cupieramos</i> <i>cabriamos</i> <i>cupiessemos.</i>
2.	<i>cupieras</i> <i>cabrias</i> <i>cupiesses</i>	<i>cupierais</i> <i>cabriais</i> <i>cupiesses.</i>
3.	<i>cupiera</i> <i>cabria</i> <i>cupiessa</i>	<i>cupieran</i> <i>cabrian</i> <i>cupiessen.</i>
Futur.		
1.	<i>cupiere</i>	<i>cupieramos</i>
2.	<i>cupieres</i>	<i>cupiereis</i>
3.	<i>cupiero</i>	<i>cupiéren.</i>
Impératif.		
3.	<i>quepa</i>	<i>quepan.</i>

Poner, mettre.

Indicatif.

Perf.	Singulier	Pluriel.
1.	<i>Pongo</i> , je mets.	
Parfait.		
1.	<i>puse</i>	<i>pusemos</i>
2.	<i>pufiste</i>	<i>pufisteis</i>
3.	<i>puso</i>	<i>pufiéron.</i>
Futur.		
1.	<i>pondré</i>	<i>pondremos</i>
2.	<i>pondrás</i>	<i>pondreis</i>
3.	<i>pondrá</i>	<i>pondrán.</i>

Con-

		Conjonctif.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>ponga</i>		<i>pongamos</i>
2.	<i>pongas</i>		<i>pongais</i>
3.	<i>ponga</i>		<i>pongan.</i>
		Imparfait.	
1.	<i>pusiera</i> <i>pondria</i> <i>pusiesse</i>		<i>pusieramos</i> <i>pondriamos</i> <i>pusiessemos.</i>
2.	<i>pusieras</i> <i>pondrias</i> <i>pusiesseis</i>		<i>pusierais</i> <i>pondriais</i> <i>pusiesseis.</i>
3.	<i>pusiera</i> <i>pondria</i> <i>pusiesse</i>		<i>pusieran</i> <i>pondrian</i> <i>pusiesssen.</i>
		Futur.	
1.	<i>pusiere</i>		<i>pusieremos</i>
2.	<i>pusieres</i>		<i>pusiereis</i>
3.	<i>pusiere</i>		<i>pusieren.</i>
		Impératif.	
2.	<i>pon</i>		
3.	<i>ponga</i>		<i>pongan.</i>

La même irrégularité se trouve dans les suivans :

Anteponer, préférer
Deponer, déposer
Descomponer, déranger
Disponer, disposer
Exponer, exposer
Imponer, imposer
Indisponer, indisposer
Oponer, opposer

Proponer, proposer
Reponer, remettre
Sobreponer, mettre au
 dessus
Suponer, supposer
Trasponer, transposer,
 transmettre.

Querér, aimer, vouloir.

Indicatif.

Perf. Singulier.

1. *Quiéro*
2. *quieres*
3. *quière*

Pluriel.

quieren.

Parfait.

1. *quise*
2. *quisiste*
3. *quiso*

quisimos
quisisteis
quisieron.

Futur.

1. *querré*
2. *querrás*
3. *querra*

querremos
querreis
querrán.

Conjonctif.

Présent.

1. *quiera*
2. *quieras*
3. *quiera*

quieran.

Imparfait.

1. { *quisiera*
querria
quisiesse
2. { *quisieras*
querrias
quisiesseis
3. { *quisiera*
querria
quisiesse

quisiéramos
querriamos
quisiessemos.

quisierais
querriaís
quisiesseis.

quisieran
querrian
quisiesen.

Futur.

1. *quisiere*
2. *quisieres*
3. *quisiere*

quisieremos
quisiereis
quisieren.

Impéra.

Impératif.

- | | | |
|----|---------------|-----------------|
| 2. | <i>quiera</i> | |
| 3. | <i>quiera</i> | <i>quieran.</i> |

Saber. Savoir.

Indicatif.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
-------	------------	----------

- | | |
|----|--------------------|
| 1. | <i>Sé, je sai.</i> |
|----|--------------------|

Parfait.

- | | | |
|----|----------------|------------------|
| 1. | <i>supe</i> | <i>supimos</i> |
| 2. | <i>supiste</i> | <i>supisteis</i> |
| 3. | <i>supo</i> | <i>supieron.</i> |

Futur.

- | | | |
|----|---------------|-----------------|
| 1. | <i>sabré</i> | <i>sabremos</i> |
| 2. | <i>sabràs</i> | <i>sabréis</i> |
| 3. | <i>sabrà</i> | <i>sabràn.</i> |

Conjonctif.

- | | | |
|----|--------------|----------------|
| 1. | <i>sepa</i> | <i>sepamos</i> |
| 2. | <i>sepas</i> | <i>sepais</i> |
| 3. | <i>sepa</i> | <i>sepan.</i> |

Imparfait.

- | | | |
|----|--|--|
| 1. | { <i>supiera</i>
<i>sabria</i>
<i>supieffe</i> | <i>supieramos</i>
<i>sabriamos</i>
<i>supieffemos.</i> |
|----|--|--|

- | | | |
|----|---|---|
| 2. | { <i>supieras</i>
<i>sabrias</i>
<i>supieffes</i> | <i>supierais</i>
<i>sabriais</i>
<i>supiefféis.</i> |
|----|---|---|

- | | | |
|----|--|--|
| 3. | { <i>supiera</i>
<i>sabria</i>
<i>supieffe</i> | <i>supieran</i>
<i>sabrian</i>
<i>supieffen.</i> |
|----|--|--|

Futur.

- | | | |
|----|-----------------|-------------------|
| 1. | <i>supière</i> | <i>supieremos</i> |
| 2. | <i>supieres</i> | <i>supiereis</i> |
| 3. | <i>supiere</i> | <i>supieren.</i> |

Impératif.

- | | | |
|----|-------------|---------------|
| 3. | <i>sepa</i> | <i>sepan.</i> |
|----|-------------|---------------|

Tener, tenir.

		Indicatif.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>Tengo</i>		
2.	<i>tienes</i>		
3.	<i>tiene</i>		<i>tienen.</i>
		Parfait.	
1.	<i>tuve</i>		<i>tuvimos</i>
2.	<i>tuviste</i>		<i>tuvisteis</i>
3.	<i>tuvo</i>		<i>tuvieron.</i>
		Futur.	
1.	<i>tendré</i>		<i>tendremos</i>
2.	<i>tendrás</i>		<i>tendreis</i>
3.	<i>tendrá</i>		<i>tendrán.</i>
		Conjonctif.	
1.	<i>tenga</i>		<i>tengamos</i>
2.	<i>tengas</i>		<i>tengais</i>
3.	<i>tenga</i>		<i>tengan.</i>
		Imparfait.	
1.	<i>tuviéra</i> <i>tendría</i> <i>tuviesso</i>		<i>tuvieramos</i> <i>tendriamos</i> <i>tuviessemos</i>
2.	<i>tuvieras</i> <i>tendrias</i> <i>tuviesses</i>		<i>tuvierais</i> <i>tendriais</i> <i>tuviesséis.</i>
3.	<i>tuviéra</i> <i>tendría</i> <i>tuviesso</i>		<i>tuvieran</i> <i>tendrían</i> <i>tuviessen.</i>
		Futur.	
1.	<i>tuviere</i>		<i>tuvieremos</i>
2.	<i>tuvieres</i>		<i>tuviereis</i>
3.	<i>tuviere</i>		<i>tuvieren.</i>
		Impératif.	
2.	<i>ten</i>		
3.	<i>tenga</i>		<i>tengan.</i>

La même irrégularité se trouve dans les suivants :

Atener, marcher avec égalité.

Contener, contenir.

Detener, detenir.

Mantener, maintenir.

Obtener, obtenir.

Retener, reténir.

Softener, soutenir.

Traher, porter.

Indicatif.

Perf. Singulier.

Pluriel.

1. *Traigo*, je porte.

Parfait.

1. *truxe*

truximos

2. *truxiste*

truxisteis

3. *truxo*

truxeron.

Conjonctif.

1. *traiga*

traigamos

2. *traigas*

traigais

3. *traiga*

traigan.

Imparfait.

1. *truxera*

truxeramos

1. *truxesse*

truxessemos.

2. *truxeras*

truxerais

2. *truxesses*

truxessetis.

3. *truxera*

truxerant

3. *truxessen*

truxessen.

Futur.

		Futur.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>truxere</i>		<i>truxeremos</i>
2.	<i>truxeres</i>		<i>truxereis</i>
3.	<i>truxere</i>		<i>truxeren.</i>
		Impératif.	
	3. <i>traiga</i>		<i>traigan.</i>

Les suivans ont la même irrégularité que le verbe *traher*.

Abstraher, abstraire.

Atraher, attirer.

Contraher, contracter.

Detraher, éloigner quelque chose.

Distraher, distraire.

Extraher, extraire.

Retraher, rapporter.

Retrotraher, porter, rapporter.

Substraher, soustraire.

Valer, valoir.

		Indicatif.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>Valgo</i> , je vauz.		
		Futur.	
1.	<i>valdré</i> , je vaudrai		<i>valdremos</i>
2.	<i>valdras</i>		<i>valdreis</i>
3.	<i>valdrà</i>		<i>valdràn.</i>
		Conjonctif.	
1.	<i>valga</i>		<i>valgamos</i>
2.	<i>valgas</i>		<i>valgais</i>
3.	<i>valga</i>		<i>valgan.</i>

Impar-

		Imparfait.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>valdria</i>		<i>valdriamos</i>
2.	<i>valdrias</i>		<i>valdriais</i>
3.	<i>valdria</i>		<i>valdrian.</i>
		Impératif.	
	3. <i>valgā</i>		<i>valgan.</i>

Le verbe, *equivaler*, *equivaloir* a la même irrégularité.

Les verbes qui finissent en *eer*, comme, *creer*, croire: *leer*, lire, *posseer*, posséder; *proveer*, pourvoir: Dans les terminaisons qu'ils ont en *i*, ils les changent en *y*, quand il suit une voyelle: p. e. *creyó*, il crut, *creyeron*, ils crurent, *leyera*, je lirois, *leyessemos*, que nous lussions.

Article troisieme.

Des verbes irréguliers de la troisieme conjugaison.

Tous les verbes qui finissent en, *ucir*, comme: *lucir*, luire, *relucir*, reluire; *conducir*, conduire; ont la même irrégularité que ceux qui se terminent en, *ecer*, ainsi que *encarecer*, enchérir, *encarezca*, que j'encherisse: de *lucir*, vient, *luzco*, je Luis, *luzca* ou *luzga* que je luisse, ou qu'il luisse.

Outre cette irrégularité commune à tous les verbes qui finissent en *ucir*, ceux en *ducir* en ont une autre, et c'est celle qu'on montre dans l'exemple suivant.

Conducir.

Singulier. Indicatif.
Conduzgo.

Parfait.

Parfait.

Perf. Singulier.

1. *conduxe*
2. *conduxiste*
3. *conduxo*

Pluriel.

conduximos
conduxistis
conduxeron.

Conjonctif.

Singulier.

1. *conduxga.*

Imparfait.

1. { *conduxéra*

conduxeramos

1. { *conduxesse*

conduxessemos.

2. { *conduxéras*

conduxerais

2. { *conduxésses*

conduxesséis.

3. { *conduxéra*

conduxeran

3. { *conduxesse*

conduxessen.

Futur.

1. *conduxére*

conduxeremos

2. *conduxéres*

conduxereis

3. *conduxére*

conduxeren.

Les suivants ont la même irrégularité,

Deducir, déduire.*Inducir*, induire.*Indroducir*, introduire.*Producir*, produire.*Reproducir*, reproduire.*Sentir.*

Ce verbe admet *i* avant son *e* radical dans quelques personnes, et en d'autres il change l'*e* en *i* et l'on dit comme ci-après.

Indica-

Indicatif.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>Siento</i>	
2.	<i>sientes</i>	
3.	<i>siente</i>	<i>sienten.</i>
		Parfait.
3.	<i>sintio</i>	<i>sintieron.</i>

Conjonctif.

1.	<i>sienta</i>	<i>sintamos</i>
2.	<i>sientas</i>	<i>sintais</i>
3.	<i>sienta</i>	<i>sientan.</i>

Imparfait.

1.	<i>sintiera</i>	<i>sintieramos</i>
	<i>sintiese</i>	<i>sintiesemos</i>
	<i>sintieras</i>	<i>sintierais</i>
2.	<i>sintieses</i>	<i>sintiesseis.</i>
	<i>sintiera</i>	<i>sintieran</i>
3.	<i>sintiese</i>	<i>sintiesen.</i>

Futur.

1.	<i>sintiere</i>	<i>sintieremos</i>
2.	<i>sintieres</i>	<i>sintiereis</i>
3.	<i>sintiere</i>	<i>sintieren.</i>

Impératif.

2.	<i>siente</i>	
3.	<i>sienta</i>	<i>sientan.</i>

Gérondif

sintiendo.

Les suivans ont la même irrégularité :

<i>Adhérer, consentir,</i>	<i>adhiera,</i>	<i>adhirio</i>
<i>Advertir, avertir,</i>	<i>advierte,</i>	<i>advirtio</i>
<i>Arrepentir-se, se repentir, se arrepiante,</i>	<i>se arrepiante,</i>	<i>se arrepiatio</i>
<i>Assentir, consentir,</i>	<i>assiente,</i>	<i>assintio</i>

Conferir,

<i>Conferir</i> , conférer,	<i>confiere</i> ,	<i>confirio</i>
<i>Consentir</i> , être d'accord,	<i>consiente</i> ,	<i>consintio</i>
<i>Controvertir</i> , contester,	<i>controvierte</i> ,	<i>controvirtio</i>
<i>Convertir</i> , changer,	<i>convierte</i> ,	<i>convirtio</i>
<i>Deferir</i> , déferer	<i>desfiere</i> ,	<i>desfrio</i>
<i>Desconsentir</i> , ne point consentir,	<i>desconsiente</i> ,	<i>desconsintio</i>
<i>Desmentir</i> , dementir,	<i>desmiente</i> ,	<i>desmintio</i>
<i>Diferir</i> , différer,	<i>disfiere</i> ,	<i>disfrio</i>
<i>Digerir</i> , digérer,	<i>digiere</i> ,	<i>digirio</i>
<i>Dissentir</i> , être d'un sen- timent opposé,	<i>dissiente</i> ,	<i>dissintio</i>
<i>Herir</i> , blesser,	<i>hiere</i> ,	<i>hirio</i>
<i>Hervir</i> , bouillir,	<i>hierue</i> ,	<i>hirvio</i>
<i>Invertir</i> , renverser,	<i>invierte</i> ,	<i>invirtio</i>
<i>Inxerir</i> , enter,	<i>inxiere</i> ,	<i>inxirio</i>
<i>Mentir</i> , mentir,	<i>miente</i> ,	<i>mintio</i>
<i>Pervertir</i> , corrompre,	<i>pervierte</i> ,	<i>pervirtio</i>
<i>Presentir</i> , sentir aupa- ravant,	<i>presiente</i> ,	<i>presintio</i>
<i>Referir</i> , rapporter,	<i>refiere</i> ,	<i>refrio</i>
<i>Requerir</i> , rechercher,	<i>requiere</i> ,	<i>requirio</i>
<i>Resentir</i> , ressentir,	<i>resiente</i> ,	<i>resintio</i>

Dormir.

Le verbe *dormir* change l'o radical ; quelque fois en ue, et d'autres en u, selon l'exemple suivant.

Indicatif.

Perf. Singulier.

Pluriel.

1. *Duermo*2. *duermes*3. *duerme**duermen.*

Parfait,

3. *durmio**durmieron.*

Conjon-

Des Verbes irréguliers.

63

		Conjonctif.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>duerma</i>		<i>durmamos</i>
2.	<i>duermas</i>		<i>durmais</i>
3.	<i>duerma</i>		<i>duerman.</i>
		Imparfait.	
1.	<i>durmiera</i>		<i>durmieramos</i>
	<i>durmieffe</i>		<i>durmieffemos.</i>
	<i>durmieras</i>		<i>durmierais</i>
2.	<i>durmieffes</i>		<i>durmieffes.</i>
	<i>durmiera</i>		<i>durmieran</i>
3.	<i>durmieffe</i>		<i>durmieffen.</i>
		Futur.	
1.	<i>durmiere</i>		<i>durmieremos</i>
2.	<i>durmieres</i>		<i>durmiereis</i>
3.	<i>durmiere</i>		<i>durmieren.</i>
		Impératif.	
2.	<i>duerme</i>		
3.	<i>duerma</i>		<i>duerman.</i>
		Gérondif	<i>durmiendo.</i>

Le verbe *morir* a la même irrégularité.

Pedir, demander.

Ce verbe a l'irrégularité de changer l'e en i dans les tems et personnes qui suivent.

		Indicatif.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>pido</i>		
1.	<i>pides</i>		
3.	<i>pide</i>		<i>piden.</i>

E

Parfait.

		Parfait.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
3.	<i>pidio</i>	Conjonctif.	<i>pidieron.</i>
1.	<i>pida</i>		<i>pidamos</i>
2.	<i>pidas</i>		<i>pidais</i>
3.	<i>pida</i>		<i>pidan.</i>
		Imparfait.	
1.	<i>pidiera</i>		<i>pidieramos</i>
	<i>pidieffe</i>		<i>pidieffemos</i>
	<i>pidieras</i>		<i>pidierais</i>
2.	<i>pidieffe</i>		<i>pidieffen.</i>
		Futur.	
1.	<i>pidiere</i>		<i>pidieremos</i>
2.	<i>pidieres</i>		<i>pidiereis</i>
3.	<i>pidiere</i>		<i>pidieren.</i>
		Impératif.	
2.	<i>pide</i>		
3.	<i>pida</i>		<i>pidan.</i>
	Gérondif		<i>pidiendo.</i>

Cette même irrégularité se trouve dans les verbes suivans :

<i>Ceñir</i> , ceindre,	<i>ciñe</i>
<i>Colegir</i> , recueillir,	<i>colige</i>
<i>Competir</i> , débattre,	<i>compite</i>
<i>Concebir</i> , concevoir,	<i>concibe</i>
<i>Conseguir</i> , atteindre,	<i>configue</i>
<i>Constreñir</i> , contraindre,	<i>constrîne</i>
<i>Corregir</i> , corriger,	<i>corrige</i>
<i>Dervetir</i> , fondre,	<i>derrite</i>
<i>Desceñir</i> , deceindre,	<i>desciñe</i>
<i>Desleir</i> , délager, dissoudre,	<i>deslie</i>
<i>Despedir</i> , congédier	<i>despide</i>
<i>Desteñir</i> , déteindre,	<i>destiñe</i>
	<i>Elegir</i> ,

Des Verbes irréguliers.

27

<i>Elegir</i> , élire,	<i>elige</i>
<i>Engreir</i> , rendre orgueilleux,	<i>engrie</i>
<i>Envestir</i> , investir,	<i>enviste</i>
<i>Expedir</i> , expédier,	<i>expide</i>
<i>Freir</i> , frire,	<i>frie</i>
<i>Gemir</i> , gemir,	<i>gime</i>
<i>Impedir</i> , empêcher,	<i>impide</i>
<i>Medir</i> , mesurer,	<i>mide</i>
<i>Perseguir</i> , persécuter,	<i>perfigue</i>
<i>Proseguir</i> , poursuivre,	<i>profigue</i>
<i>Régir</i> , régir,	<i>rige</i>
<i>Reir</i> , rire,	<i>rie</i>
<i>Rendir</i> , rendre,	<i>rinde</i>
<i>Renir</i> , gronder,	<i>rine</i>
<i>Repetir</i> , répéter,	<i>repita</i>
<i>Retenir</i> , retenir,	<i>retine</i>
<i>Revestir</i> , revêtir,	<i>reviste</i>
<i>Seguir</i> , suivre,	<i>figue</i>
<i>Servir</i> , servir,	<i>serve</i>
<i>Sonreir</i> , sourire,	<i>sonrie</i>
<i>Tenir</i> , teindre,	<i>taine</i>
<i>Vestir</i> , habiller,	<i>viste</i>

Venir.

Le verbe *venir* est irrégulier dans les tems et personnes suivantes-

Indicatif.

Préf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>Vengo</i>	
2.	<i>vienes</i>	
3.	<i>viene</i>	<i>vienen</i> .

Chapitre VII.

Parfait.

1. <i>vine</i>	<i>vinimos</i> *)
2. <i>viniste</i>	<i>vinisteis</i>
3. <i>vino</i>	<i>vinieron.</i>

Futur.

1. <i>vendre</i>	<i>vendremos</i>
2. <i>vendrás</i>	<i>vendréis</i>
3. <i>vendra</i>	<i>vendrán</i>

Conjonctif.

1. <i>venga</i>	<i>vengamos</i>
2. <i>vengas</i>	<i>vengáis</i>
3. <i>venga</i>	<i>vengan.</i>

Imparfait.

1. <i>viniera</i>	<i>vinieramos</i>
<i>vendria</i>	<i>vendríamos</i>
<i>viniese</i>	<i>viniésemos</i>
2. <i>vinieras</i>	<i>vinierais</i>
<i>vendrias</i>	<i>vendrías</i>
<i>vinieses</i>	<i>vinieścieis.</i>
3. <i>viniera</i>	<i>vinieran</i>
<i>vendria</i>	<i>vendrían</i>
<i>viniese</i>	<i>viniesen.</i>

Futur.

1. <i>viniere</i>	<i>vinieremos</i>
2. <i>vinieres</i>	<i>viniereis</i>
3. <i>viniere</i>	<i>vinieren.</i>

Impératif.

2. <i>ven</i>	
3. <i>venga</i>	<i>vengan.</i>

Gérondif

viniendo.

Les

*) Quelques uns disent: *venimos*, nous vinmes, *veniste*, tu vins, *venisteis*, vous vintes; mais avec moins de propriété, car *venimos* est du présent de l'indicatif, et *vinimos*, *viniste*, *vinisteis* sortent de *vino*, je vins etc.

Des Verbes irréguliers.

89

Les suivans ont la même irrégularité.

<i>Avénir</i> , survenir, concilier,	<i>avienne</i> ,	<i>avino</i>
<i>Convenir</i> , être convenable,	<i>convienne</i> ,	<i>convino</i>
<i>Desavénir</i> , brouiller,	<i>desavine</i> ,	<i>desavino</i>
<i>Prevenir</i> , prévenir,	<i>previenne</i>	<i>previno</i>
<i>Revenir</i> , retourner,	<i>revienne</i> ,	<i>revino</i>
<i>Sobrevénir</i> , survenir,	<i>sobrevienne</i> ,	<i>sobrevino</i> .

Afir, saisir.

Ce verbe est irrégulier dans le présent du conjonctif, et dans la troisième personne de l'impératif de la manière suivante.

Conjonctif.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>Afga</i>	<i>afgamos</i>
2.	<i>afgas</i>	<i>afgais</i>
3.	<i>afga</i>	<i>afgan.</i>
	Impératif.	
3.	<i>afga</i>	<i>afgan.</i>

Decir, dire.

Le verbe *decir* a l'irrégularité qu'on montre dans l'exemple suivant.

Indicatif.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>Digo</i>	
2.	<i>dices</i>	
3.	<i>dice</i>	<i>dicen.</i>

Parfait.

1.	<i>dixe</i>	<i>diximos</i>
2.	<i>dixiste</i>	<i>dixisteis</i>
3.	<i>dixero</i>	<i>dixeron.</i>

Futur.

Perf.	Singulier.	Pluriel.
1.	<i>diré</i>	<i>diremos</i>
2.	<i>diràs</i>	<i>direis</i>
3.	<i>dirà</i>	<i>diran.</i>

Conjonctif.

1.	<i>diga</i>	<i>digamos</i>
2.	<i>digas</i>	<i>digais</i>
3.	<i>diga</i>	<i>digan.</i>

Imparfait.

1.	<i>dixéra</i> <i>diria</i> <i>dixesse</i>	<i>dixeramos</i> <i>diríamos</i> <i>dixessemos.</i>
2.	<i>dixeras</i> <i>dirias</i> <i>dixesses</i>	<i>dixerais</i> <i>diriais</i> <i>dixesseis.</i>
3.	<i>dixera</i> <i>diria</i> <i>dixesse</i>	<i>dixeran</i> <i>dirían</i> <i>dixessen.</i>

Futur.

1.	<i>dixere</i>	<i>dixeremos</i>
2.	<i>dixerès</i>	<i>dixereis</i>
3.	<i>dixere</i>	<i>dixerén.</i>

Impératif.

2.	<i>di</i>	
3.	<i>diga</i>	<i>digan.</i>

Gérondif

diciendo.

Predecir, prédire a la même irrégularité que le verbe **décir**, dire.

Bendecir, bénir.

Ce verbe est régulier dans la première et seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif, dans toutes

Des Verbes irréguliers.

71

toutes celles de son imparfait, et du futur, dans la seconde terminaison des trois personnes de l'imparfait du subjonctif, et dans la seconde du pluriel de l'impératif.

Dans les autres tems il suit l'irrégularité du verbe *decir*, mais il en diffère dans la seconde du singulier de l'impératif, qui est *bendice*, bénis, et non pas *bendi* : à cause de ces variétés il est nécessaire de mettre son entière conjugaison.

Indicatif présent.

Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>Bendigo</i>		<i>bendecimos</i>
2.	<i>bendices</i>		<i>bendecis</i>
3.	<i>bendice</i>		<i>bendicen.</i>
		Imparfait.	
1.	<i>bendecia</i>		<i>bendeciamos</i>
2.	<i>bendecias</i>		<i>bendeciais</i>
3.	<i>bendecia</i>		<i>bendecian.</i>
		Parfait.	
1.	<i>bendixe</i>		<i>bendiximos</i>
2.	<i>bendixiste</i>		<i>bendixisteis</i>
3.	<i>bendixo</i>		<i>bendixeron.</i>
		Futur.	
1.	<i>bendeciré</i>		<i>bendecirémos</i>
2.	<i>bendeciràs</i>		<i>bendecireis</i>
3.	<i>bendecirà</i>		<i>bendeciran.</i>

Conjonctif.

Présent.

1.	<i>bendiga</i>	<i>bendigamos</i>
2.	<i>bendigas</i>	<i>bendigais</i>
3.	<i>bendiga</i>	<i>bendigan.</i>

		Imparfait.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>bendixera</i>		<i>bendixeramos</i>
	<i>bendeciria</i>		<i>bendeciriamos</i>
	<i>bendixesse</i>		<i>bendixessemos.</i>
2.	<i>bendixeras</i>		<i>bendixerais</i>
	<i>bendecirias</i>		<i>bendeciriais</i>
	<i>bendixesses</i>		<i>bendixesseis.</i>
3.	<i>bendixera</i>		<i>bendixeran</i>
	<i>bendeciria</i>		<i>bendecirian</i>
	<i>bendixesse</i>		<i>bendixessen.</i>
Futur.			
1.	<i>bendixere</i>		<i>bendixeremos</i>
2.	<i>bendixeres</i>		<i>bendixereis</i>
3.	<i>bendixere</i>		<i>bendixeren.</i>
Impératif.			
2.	<i>bendice</i>		<i>bendecid</i>
3.	<i>bendiga</i>		<i>bendigan</i>
Gérondif			
			<i>bendiciendo.</i>

Maldecir, maudire suit en tout la conjugaison du verbe *bendecir*, bénir.

Contradecir, contredire.

Ce verbe suit l'irrégularité du verbe *decir*, dire, et il s'en écarte seulement dans la seconde personne du singulier de l'impératif puisqu'au lieu de *contradi* l'on dit *contradice*.

Le verbe *desdecir*, *dédire* suit en tout la conjugaison du verbe *contradecir*.

Podrir, pourrir.

Ce verbe a l'irrégularité de changer l'o radical en u dans les tems et personnes suivantes.

Indica-

Des Verbes irréguliers.

73

Indicatif.

Présent.

Perf. Singulier.

1. *puđro*
2. *puđres*
3. *puđre*

Pluriel.

puđren.

Parfait.

1. *puđri*
2. *puđriste*
3. *puđrio*

*puđrimos
puđristeis
puđrieron.*

Futur.

1. *puđriré*
2. *puđriràs*
3. *puđrirà*

*puđrirémós
puđriveis
puđriran.*

Conjonctif.

Présent.

1. *puđra*
2. *puđras*
3. *puđra*

*puđramos
puđrais
puđran.*

Imparfait.

1. { *puđriéra*
-
puđrieſſe
2. { *puđrieras*
-
puđrieſſes
3. { *puđriera*
-
puđrieſſe

*puđrieramos
puđrieſſemos.
puđrierais
puđrieſſeis.
puđrieran
puđricſſen.*

Futur.

1. *puđriere*
2. *puđrieres*
3. *puđriere*

*puđrieremos
puđriereis
puđrieren.*

Impératif.

2. *pudre*3. *pudra**pudran.*

Gérondif

*putriendo.**Oir*, ouir.

Le verbe *oir* a l'irrégularité d'admettre un *g* après l'*i* dans les personnes suivantes.

Indicatif.

Présent.

Perf. Singulier.

Pluriel.

1. *Oigo.*

Conjonctif.

1. *oiga**oigamos*2. *oigas**oigais*3. *oiga**oigan.*

Impératif.

3. *oiga**oigan.*

Gérondif

oyendo.

Le verbe *entreoir* a la même irrégularité *entreouir*.

Salir, fortir.

Le verbe *salir* admet le *g* après son *l* radical dans les mêmes personnes du verbe *oir*.

Outre cette irrégularité il a celle de changer l'*i* en *d* dans le futur de l'indicatif, et de perdre l'*e* finale de la seconde personne du singulier de l'impératif de cette façon.

Indicatif.

Présent.

Perf. Singulier.

1. *Salgo.*

Futur.

		Futur.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>saldre</i>		<i>saldremos</i>
2.	<i>saldrás</i>		<i>saldreis</i>
3.	<i>saldrà</i>		<i>saldran.</i>
		Conjonctif.	
1.	<i>salga</i>		<i>salgamos</i>
2.	<i>salgas</i>		<i>salgais</i>
3.	<i>salga</i>		<i>salgan.</i>
		Impératif.	
2.	<i>sal</i>		
3.	<i>salga</i>		<i>salgan.</i>

Le verbe *sobresalir* a la même irrégularité.

Ir, aller.

Le verbe *ir* est un des plus irréguliers de la langue Espagnole, puisque dans quelques tems il ne conserva aucun trait de l'infinitif, c'est pourquoi on mettra sa conjugaison entière.

		Indicatif.	
Perf.	Singulier.		Pluriel.
1.	<i>voy</i>		<i>vamos</i>
2.	<i>vas</i>		<i>vais</i>
3.	<i>vá</i>		<i>van</i>
		Imparfait.	
1.	<i>iba</i>		<i>ibamos</i>
2.	<i>ibas</i>		<i>ibais</i>
3.	<i>iba</i>		<i>iban.</i>
		Parfait.	
1.	<i>fui</i>		<i>fuimos</i>
2.	<i>fuiſte</i>		<i>fuiſteis</i>
3.	<i>fue</i>		<i>fueron.</i>

Futur.

		Futur.		Pluriel.
Perf.	Singulier.			
1.	<i>ire</i>			<i>iremos</i>
2.	<i>iras</i>			<i>ireis</i>
3.	<i>irà</i>			<i>iran.</i>
		Conjonctif.		
1.	<i>vaya</i>			<i>vayamos</i>
2.	<i>vayas</i>			<i>vayas</i>
3.	<i>vaya</i>			<i>vayan.</i>
		Imparfait.		
1.	<i>fuera</i> <i>iria</i> <i>fuesse</i>			<i>fuera</i> <i>iriamos</i> <i>fuessemos.</i>
2.	<i>fueras</i> <i>irias</i> <i>fuesse</i>			<i>fuerais</i> <i>iriais</i> <i>fuesseis.</i>
3.	<i>fuera</i> <i>iria</i> <i>fuesse</i>			<i>fuera</i> <i>irian</i> <i>fuesse.</i>
		Futur.		
1.	<i>fuere</i>			<i>fuere</i> <i>fuere</i> <i>fuere</i>
2.	<i>fuere</i>			<i>fuere</i> <i>fuere</i> <i>fuere</i>
3.	<i>fuere</i>			<i>fuere</i> <i>fuere</i> <i>fuere</i>
		Impératif.		
2.	<i>ve</i>			<i>id</i>
3.	<i>vaya</i>			<i>vayan.</i>
		Gérondif		<i>yendo, allant.</i>

On n'a pas mis comme irréguliers quelques verbes qui en apparence devroient avoir une conformité avec eux, parce que l'usage prévaut sur les règles de l'analogie : Les suivans serviront l'exemple.

Confessar, confesser, *renovar*, renouveler, *defender*, défendre, ont l'analogie avec *professar*, professer, *innovar*, innover, *ofender*, offenser. Non obstant

obstant cela, les trois premiers sont irréguliers, et les autres trois réguliers: de *confessar*, fort *confesso*, j'avoue, et de *professar*, *professo*, de *renovar*, *renuevo*, et de *innovar*, *innovo*, de *defender*, *defiendo*, et de *ofender*, *ofendo*.

Cette remarque a paru convenable pour éviter l'erreur dans lequel nous tomberions fréquemment, si nous préferions les regles de l'analogie à l'autorité de l'usage pour distinguer la régularité et l'irrégularité des verbes; et comme nous devons suivre par l'usage il a été nécessaire de le faire connaître en exposant la conjugaison longue, mais indispensable des verbes irréguliers qui sont usités dans la langue Espagnole. Pour rendre moins ennuyante leur conjugaison, et plus perceptible leur irrégularité on a mis seulement les tems et les personnes où ils l'ont, et on a partagé en classes et en listes ceux qui appartiennent à chacune. Il est facile, malgré la diligence qu'on a employé, qu'on en ait oublié quelques uns: mais il sera aussi facile aux curieux d'ajouter à la classe et à la liste qui correspondent aux verbes irréguliers qu'ils découvriront.

Observation sur la figure différente des verbes irréguliers du tems passé.

Les verbes irréguliers avoient dans le tems ancien dans les secondes personnes du pluriel la même différence qu'on a marqué pour les réguliers, et l'on disoit ainsi:

<i>soades</i>	} vous êtes	por	<i>sois</i>
<i>habedes</i>			<i>habeis</i>
<i>acertades</i>			<i>acertais</i>
<i>ascendedes</i>			<i>ascendeis</i>
<i>sentides</i>			<i>sentis</i>

Ceux

78 Chap. VII. Des Verbes irréguliers.

Ceux qui finissent aujourd'hui en *i* ou en *y* dans la première personne du singulier du présent de l'indicatif ne n'avoient pas dans la même personne, et ils finissoient en *o* comme on le voit dans ces exemples :

Usage ancien.

fo, je suis
do, je donne
vo, je vais

Usage moderne.

soy
doy
voy.

Plusieurs de ceux qui finissent aujourd'hui en *go* et *ga*, perdoient le *g* dans quelques personnes, et l'on disoit.

cayo, je tombe,
caya, que je tombe,
oyo, j'entends,
trayo, je porte,
traya,
valo, je vauz,
vala, qu'il vaille

caigo
caiga
oigo
traigo
traiga
valgo
valga.

Ceux qui aujourd'hui ont *u* dans leurs radicales avoient à sa place *o* et l'on disoit ainsi :

cobrio, il couvrit,
copo, il se contint
ovo, il eut,
morio, il mourut
dormio, il dormit
poso, il mit,
sopo, il fût,

cubrio
cupo
huvo
murio
durmio
puso
supo.

CHAPITRE HVITIEME.

Des verbes impersonnels et défectifs.

Le verbes impersonnels n'ont que la troisieme personne du singulier, comme

amanecer, se faire jour

anochecer, se faire nuit

escarchar, geler blanc, boucler les cheveux.

helar, geler

granizar, grêler

llover, pleuvoir

lloviznar, pleuvoir à petites gouttes

nevar, neiger

relampaguear, faire des éclairs

tronar, tonner.

dont sortent les troisieme personnes

amanece, il se fait jour,

amanecia,

anochere, il se fait nuit,

anochecia,

escarcha, il gèle blanc,

escarchaba, il geloit

hiela, il gèle,

helaba, il geloit

graniza, il grêle,

granizaba, il grêloit

lueve, il pleut,

llovía, il pleuvoit

llovizna, il pleut un peu,

lloviznaba, la pluie commençait

nieva, il neige,

nevaba,

relampaguea, il fait des éclairs,

relampagueaba,

truena, il tonne,

tronaba, il tonnoit.

On les appelle impersonnels ou parce qu'ils n'ont ni la premiere, ni la seconde personne, ou parce qu'on ne découvre pas même la troisieme, et il faut l'imaginer, si l'on veut trouver, un agent du verbe. p. e. *Dios*. Dieu, *el cielo*, le ciel, *la nube*, le nuage etc.

Quelque-

Quelquefois nous exprimons la personne en disant : quando Dios amanezca : lorsque Dieu paroîtra ; *amaneció el día*, le jour apparut ; *llovía Dios á cantaros*, Dieu pleuvoit à verse.

Amanecer, et *anochecer*, sont employés en toutes les trois personnes ; mais alors la personne n'est pas un agent du verbe, elle marque seulement où, comme elle étoit au tems de se faire, jour ou nuit, et l'on dit ainsi : *yo amaneci en Paris* ; j'arrivai le matin à Paris ; *yo anocheci en Brusselas*, j'arrivai la nuit à Bruxelles ; *tu anocheciste bueno*, y *amaneciste malo*, tu te portas bien à la nuit, et tu fus malade le matin ; *el anochecio*, y *no amanecio*, il apparut la nuit, et disparut au jour : on le dit de quelqu'un qui fait banqueroute.

Il y a d'autres verbes impersonnels de leur nature et ils n'ont pas de personne déterminée, qui serve de mobile ou principe de leur signification ; p. e. *es tarde*, il est tard, *mucha gente hay*, il y a beaucoup de monde, *mal tiempo hace*, il fait mauvais tems ; *importa trabajar*, il importe de travailler ; *conviene leer*, il faut lire ; *acaece una desgracia*, il arrive un malheur ; *acontece morir de repente*, il arrive de mourir soudainement ; *sucede lo que no se pensaba*, il arrive ce qu'on ne pensoit pas ; *parece que llueve*, il semble qu'il pleuve ; dans toutes ces phrases on ne découvre personne à qui l'on puisse rapporter la troisième personne des verbes, *ser*, être, *haber*, avoir : *importar*, convenir, *acaecer*, *acontecer*, *suceder*, *parecer*, parce que le tems n'est pas l'agent de ces verbes, mais le terme de leur signification, et ainsi dans les autres exemples.

Lorsque le verbe *haber*, est employé comme impersonnel dans les troisièmes personnes du singulier, il a la propriété de convenir aussi au pluriel du substantif, dans le quel sa signification se termine, et l'on

l'on dit: *hay un hombre*, il y a un homme; *hay muchos hombres*, il y a plusieurs hommes, *habia una hora*, il y avoit une heure, *habia tres horas*, il y avoit trois heures, *huvo fiesta*: il y eut une fête; *huvo fiestas*: il y eut des fêtes etc. Dans ces phrases l'on ne peut pas se servir de ce verbe au pluriel.

Les verbes impersonnels s'appellent aussi défectifs par le défaut qu'ils ont de personne; mais ayant déjà leur denomination suffisante, il seroit plus propre de limiter celle des défectifs aux verbes, qui non seulement sont privés de la première et seconde personne, mais de quelques tems, comme: *placer*, *plaire*, *yacer*, être couché.

L'on se sert du premier dans la troisième personne de l'indicatif; p. e. à *mi me place*, il plaît à moi, à *ti te place*, il plaît à toi, à *el le place*, il plaît à lui etc. où ce verbe est de la troisième personne quoiqu'on le trouve avec des pronoms de la première, et seconde, parce que ces pronoms ne régissent pas le verbe, mais c'est le verbe qui les régit.

Dans l'imparfait on dit: à *mi me placia*, il plaisoit à moi, à *nosotros nos placia*, il nous plaisoit, dans le parfait: *me plugo*, il me plut, *nos plugo*, il nous plut.

Dans le présent du conjonctif: *plague a Dios*, plaise à Dieu.

A l'imparfait, dans la première et troisième terminaison: *pluguiera*, et *pluguiera a Dios*, plût à Dieu.

Dans le futur du subjonctif: *si me pluguiera*, s'il me plaisoit, mais non dans le futur de l'indicatif, ni dans la seconde terminaison de l'imparfait du subjonctif, puisqu'on ne dit pas: *placera*, ni *placera ni placiese*.

Le second verbe *yacer*, être couché, qu'on a mis pour exemple, n'est guere en usage hors de la troisieme personne du présent de l'indicatif, et cela seulement dans les épitaphes des tombeaux où l'on dit : *aqui yace*, N. ci-git. N. ou *aqui yacen los huesos* de N. ci gisent les os.

Autres dénominations des verbes.

Tous les verbes se divisent en simples, et composés : les simples sont ceux qui n'ont pas avec eux aucune autre partie du discours ; et les composés ceux qui se forment ou composent d'un verbe et d'une autre partie de l'oraison : p. e. *hacer* et *decir*, faire et dire, sont des verbes simples, mais *contrahacer* et *maldecir*, contrefaire et maudire sont des verbes composés.

Ceux qui se composent de deux mots, qui étant séparés ont par soi un usage, et une signification, comme *sobreponer*, mettre dessus *sobrefulir*, surpasser, *sobrevenir*, survenir, *contradecir*, contredire, *anteponer*, préférer, qui sont de composés propres à la langue Espagnole ; et l'on peut comprendre dans la même classe quelques uns, dans les quels la partie qui entre en composition avec le verbe est un peu défigurée, comme, *maniatar* lier les mains, *perniquebrar* rompre les jambes.

Les verbes composés et impropres sont ceux qui se forment d'un verbe simple, et de quelqu'une des particules qu'on appelle de composition, les quelles par elles seules n'ont aucune signification dans la langue Espagnole comme : *des*, *dis*, *in*, *re* : p. e. *deshacer*, défaire, *distráher*, distraire, *indisponer*, indisposer, *retráher*, ramener, ou reporter ça et là.

Quelques uns de ceux qui commencent par *a*, *en*, *con*, pourroient passer pour composés propres, parce

parce que ces prépositions ont leur valeur, comme : *abatantar*, fouler les draps, *abaxar*, abaisser, *acampar*, camper, *conformar*, conformer, *conjugar*, conjuguer, *convenir*, être convenable, *enlucir*, blanchir, ou polir, *envolver*, envelopper, *emballer* : mais cela est *accidentel*, et on les doit considérer comme simples de la même façon que, *acostumbrar*, accoutumer, *acostar*, poursuivre, *acotar*, marquer, noter, *acreditar*, accrediter, *consolar*, consoler, *consagrar*, consacrer, *consultar*, consulter, *conferir*, conférer, *enardecer*, enflûmer et embraser, *enriquecer*, enrichir.

D'autres verbes sont appelés fréquentatifs, parce qu'ils marquent une continuation de l'action qu'ils signifient, comme : *aguijonear*, aiguillonner, *apedrear* lapider, *bribonear*, gneuser, *mandier*, *corretear* courir, ça et là, *golpear*, donner des coups, et généralement presque tous ceux, qui finissent en *ear*.

T a b l e

des verbes irréguliers et impersonnels contenus
dans cette grammaire.

Absolver, absoudre,
Abstraher, abstraire,
Acaecer, arriver,
Acertar, réussir, aller au but,
Acontecer, arriver,
Acoroar, accorder,
Acostar, coucher,
Acrecentar, accroître,
Adestrar, dresser,

Adherir, consentir,
Agorar, prédire,
Alentar, ralentir,
Almorzar, déjeuner,
Amanecer, se faire jour
Amolar, aiguïser,
Andar, aller,
Anochecer, se faire
nuit,

Anteponer, préférer,
Apacentar, paitre,
Apostar, aposter, parier,
Apretar, presser;
Aprobar, approuver,
Arrendar, arrenter, attacher un cheval,
Ascender, s'élever, monter,
Assentar, mettre. ou enregistrer,
Assentir, consentir,
Asserrar, scier avec la scie,
Assolar, détruire,
Atender, être attentif, s'appliquer,
Atener, marcher avec égalité,
Atestar, attester,
Atraher, tirer à soi,
Atravesar, traverser,
Avenir, survenir,
Aventar, eventer, prendre la suite,
Avergonzar, faire honte à quelqu'un,

B.

Bendecir, bénir,

C.

Caber, contenir,
Caer, tomber,
Calentar, chauffer,
Cegar, aveugler,
Ceñir, ceindre,
Cerner, bluter, tamiser,
Cerrar, fermer,
Cocer, cuire,

Colar, couler, passer la lessive,

Colegir, assembler,
Comenzar, commencer.
Comover, emouvoir,
Competir, être compétiteur,
Comprobar, confirmer, prouver,

Coucebir, concevoir,
Concertar, s'accorder, concorder,

Condescender, adhérer,
Condoler, plaindre,
Conducir, conduire,
Conferir, conférer,
Confessar, avouer,
Conseguir, atteindre,
Consentir, consentir,
Consolar, consoler,
Constreñir, forcer,

Contar, compter, raconter,
Contender, plaider, disputer,

Contener, détenir,
Contradecir, contredire,
Contractar, contracter,
Controvertir, contester,
Convencir, se convenir,
Convertir, convertir, changer,

Corregir, corriger,

D.

Dar, donner,
Decaer, décheoir,
Decentar, entamer,

Decir,

Decir, dire,
Deducir, déduire,
Defender, défendre, protéger,
Deferir, déferer,
Delinquir, prévariquer,
Demoler, démolir,
Demosttrar, démontrer,
Denegar, nier, refuser,
Deponer, déposer,
Derrengar, rompre les reins,
Dervretir, fondre,
Desacertar, se méprendre, manquer le coup,
Desalentar, perdre haleine,
Desapretar, élargir,
Desaprobar, désapprouver,
Desasosseggar, inquiéter,
Desatender, être distrait,
Desavenir, brouiller, mettre endiscorde,
Desceñir, déceindre,
Descollar, surpasser, excéder,
Descomponer, derranger,
Desconcertar, déconcerter,
Desconsentir, être de sentiment opposé,
Desconsolar, désoler, chagriner,
Descontar, déduire,
Desdecir, dédire, disconvenir,

Desempedrar, dépaver,
Desencerrar, mettre en liberté, *metaph.* découvrir,
Desengrossar, dégrossir,
Desentender, feindre de ne pas entendre,
Desenvolver, développer,
Deshazer, défaire,
Deshelar, dégeler,
Desleir, délayer,
Desmentir, démentir,
Desolar, désoler,
Desollar, écorcher,
Despedir, congédier,
Despernar, couper les jambes,
Despertar, s'éveiller,
Despoblar, dépeupler,
Dessténir, déteindre,
Desterrar, réleguer,
Destorcer, détordre,
Destrocar, défaire un troc,
Desuergonzarse, manquer de respect,
Detener, détenir,
Detraher, écarter quelque chose,
Devolver, retourner à sa première origine,
Diferir, différer,
Digerir, digérer,
Disponer, disposer,
Dissentir, être de sentiment opposé,
Dissolver, dissoudre.

Distraher, distraire.
Doler, sentir de la douleur,

Dormir, dormir.
 E.

Elegir, élire,

Empedrar, paver,
Empezar, commencer,

Emporcar, souiller,

Encender, allumer,

Encerrar, enfermer,

Encomendar, recommander,

Encontrar, rencontrer,

Encordar, garnir de cordes,

Engreir, rendre orgueilleux,

Engrossar, grossir,

Enrodar, rouer,

Entender, entendre,

Enterrar, enterrer,

Entreoir, entre-ouir,

Envestir, revêtir,

Envolver, envelopper,

Equivaler, équivaloir,

Escarmentar, prendre exemple,

Escocer, piquer, cuire,

Esforzar, presser.

Estar, être-demeurer,

Expedir, expédier,

Exponer, exposer.

Extender, étendre,

Extraher, extraire.

F.

Forzar, forcer,

Fregar, frotter,

Frein, frire,

G.

Gemir, gémir,

Gobernar, gouverner,

H.

Haber, avoir, y avoir,

Hacer, faire,

Heder, puer,

Helar, geler,

Hender, fendre,

Hervir, bouillir,

Herir, blesser,

Herrar, ferrer,

Holgar, se reposer, se réjouir,

Hollar, fouler aux pieds,
 I.

Impedir, empêcher,

Imponer, imposer,

Importar, importer,

Indisponer, indisposer,

Inducir, induire,

Infernar, tourmenter,

Introducir, introduire,

Invernar, hiverner,

Invertir, renverser,

Interir, entremettre,

Ir, aller.

Jugar, jouer,

L.

Llover, pleuvoir,

Lucir, luire.

M.

Maldecir, maudire,

Mantener, maintenir.

Medir,

Medir, méférer,
Mentar, rappeler,
Mentir, mentir,
Merendar, goûter,
Moler, moudre,
Morder, mordre,
Morir, mourir,
Mostrar, montrer,
Mover, mouvoir,

N.

Negar, nier,
Nevar, neiger,

O.

Obtener, obtenir,
Oir, entendre,
Oler, avoir de l'odeur,
 flairer,

Oponer, opposer.

P.

Parecer, paroître,
Pedir, demander,
Penjar, penser,
Perder, perdre,
Perniquebrar, rompre les
 jambes,

Perseguir, persecuter,
Pervertir, pervertir,
Poblar, peupler,
Poder, pouvoir,
Podrir, pourrir,
Poner, mettre,
Predecir, prédire,
Presentir, pressentir,
Prevenir, prévenir,
Probar, prouver,
Producir, produire,
Promover, promouvoir,

Proponer, proposer,
Profeguir, poursuivre,

Q.

Quebrar, rompre,
Querer, vouloir, aimer,

R.

Recacer, retomber,
Recocer, récuire,
Recomendar, recomman-
 der,
Recordar, faire ressou-
 venir,

Recostar, coucher,
Reducir, réduire,
Referir, rapporter,
Reforzar, renforcer,
Regir, régir, soutenir,
Regoldar, rôter,
Rechacer, refaire,
Rcir, rirc,

Remorder, remordre,
Remover, écarter, agiter,
Rendir, rendre,
Renegar, renier,
Renovar, renouveler,
Reñir, gronder, disputer,
Repetir, répéter,
Reponer, remettre,
Reprovar, reprover,
Reproducir, reproduire,
Requebrar, rompre,
Requerir, requérir,
Rescontrar, confronter,
Sesentir, ressentir,
Resolver, résoudre,
Resollar, respirer,
Resonar, retentir,

Retemblar, trembler,
Retener, retenir,
Retentar, tenter,
Reteñir, réteindre,
Retorcer, retordre,
Retraher, rapporter,
Retrotraher, rapporter le
passé,

Revenir, revenir,
Reventar, crever,
Revertir, se répandre de
nouveau,

Revestir, revêtir,
Revolar, revoler,
Revolcarse, se veautrer,
Revolver, retourner,
Rodar, rouler,

S.

Saber, savoir,
Salir, monter,
Satisfacer, satisfaire,
Seducir, séduire,
Segar, scier,
Seguir, suivre,
Sembrar, semer,
Sentar, asseoir,
Sentir, sentir,
Ser, être,

Servir, servir,
Sobreponer, mettre au
dessus,

Sobresalir, surmonter,
Sobrevenir, survenir,
Soldar, souder,
Soltar, délier,
Sonar, sonner,

Soñar, songer, rever,
Sonreir, sourire,
Soffegar, reposer,
Sostener, soutenir,
Soterrar, mettre sous ter-
re,

Subarrendar, sous renter,
Substraher, soustraire,
Succeder, arriver,
Suponer, supposer,
T.

Temblar, trembler,
Temer, craindre,
Tender, étendre,
Tener, tenir,
Teñir, teindre.

Tentar, tenter,
Torcer, tordre,
Tostar, rôtir,
Traducir, traduire,
Traher, apporter,
Trascender, surpasser,
Trajsponer, transmettre,
Trafegar, survaider,
Trocar, troquer.

Tronar, tonner,
Tropezar, heurter,

V.

Valer, valoir,
Venir, venir,
Verter, répandre,
Vestir, habiller,
Volar, voler,
Volcar, vautrer, boule-
verser,
Volver, retourner, rendre.

CHAPITRE NEUVIEME.

Du Participe.

Article premier.

De sa définition et division.

Le participe est une partie du discours, appelée ainsi parcequ'en Latin elle participe du verbe dans la formation et signification, et du nom dans la déclinaison. Entre les Espagnols seulement elle peut être appelée participe par la participation du verbe; mais non par la déclinaison du nom.

On le divise en actif et passif. L'actif est celui qui signifie l'action, comme: *causante, legente, oyente*. Le passif est celui qui signifie la passion, comme: *causado, leido, oido*.

Les participes actifs formés des verbes de la première conjugaison finissent en *ante*, comme: *amante*, ceux de la seconde et troisième en *ente*, comme: *corriente, escribiente*.

Les participes passifs formés de la première conjugaison finissent en *ado*, comme: *amado*, ceux de la seconde et troisième en *ido*, comme: *obtenido, adquirido*, obtenu, acquis.

Les actifs aussi bien que les passifs expriment le tems de leur action par le moyen des verbes exprimés ou suppléés qui se joignent; p. e. *es amante*, et *es amado*, il est amant, et il est aimé signifient un tems présent, *era amante*, et *era amado*, marquent un passé imparfait, et ainsi les autres.

Les participes passifs qui ne finissent pas en *ado, ido*, s'appellent irréguliers, et sont les suivans:

Participes des verbes.

Abierto, ouvert : *abrir*, ouvrir.

Absuelto, absolu : *absolver*, absoudre.

Compuesto, composé : *componer*, composer.

Contradicho, contredit : *contradecir*, contredire.

Contrahecho, contrefait : *contrahacer*, contrefaire.

Contrapuesto, contremis : *contraponer*, contremettre.

Cubierto, couvert : *cubrir*, couvrir.

Depuesto, démis : *deponer*, déposer, démettre.

Descompuesto, déplacé : *descomponer*, déplacer.

Descubierto, découvert : *descubrir*, découvrir.

Desenvuelto, délié : *desenvolver*, délier.

Deshecho, défait : *deshacer*, défaire.

Devuelto, renvoyé : *devolver*, renvoyer.

Dicho, dit : *decir*, dire.

Dispuesto, disposé : *disponer*, disposer.

Disuelto, dissous : *dissolver*, dissoudre.

Envolto, enveloppé : *envolver*, envelopper.

Escrito, écrit : *escribir*, écrire.

Expuesto, exposé : *exponer*, exposer.

Fecho, fait : *facer*, faire.

Hecho, fait : *hacer*, faire.

Impuesto, imposé : *imponer*, imposer.

Indispuesto, indisposé : *indisponer*, indisposer.

Interpuesto, entremis : *interponer*, entremettre.

Muerto, mort : *morir*, mourir.

Opuesto, opposé : *oponer*, opposer.

Postpuesto, postposé : *posponer*, postposer.

Predicho, prédit : *predecir*, prédire.

Presupuesto, supposé : *presuponer*, supposer.

Previsto, prévu : *prever*, prévoir.

Propuesto, proposé : *proponer*, proposer.

Puesto, mis : *poner*, mettre.

Repuesto, remis : *reponer*, remettre.

Resuelto, résolu : *resolver*, résoudre.

Revisto, revu : *rever*, revoir.

Revuelto,

Revuelto, retourné : *revolver*, retourner.

Satisfecho, fatissait : *satisfacer*, satisfaire.

Sobrepuesto, mis au dessus : *sobreponer*, mettre dessus.

Traspuerto, transmis : *trasponer*, transmettre.

Visto, vu : *ver*, voir,

Vuelto, tourné, retourné : *volver*, retourner.

Les participes rapportés n'ont jamais en Espagnol de terminaison régulière, et ils n'admettent jamais de terminaison féminine, ni pluriel avec l'irrégulière, lorsqu'on s'en sert avec le verbe *haber* pour former les tems composés ou impropres, puisqu'on ne peut pas dire : *yo habia abrido*, *habia abierta*, *habia abiertas la ventana*, ou *las ventanas* ; mais : *yo habia abierto la ventana*, ou *las ventanas*, j'avois ouvert la fenêtre ou les fenêtres.

Il y a des verbes qui ont deux participes passifs, l'un régulier, et l'autre irrégulier, et sont les suivans.

Verbes qui ont deux participes.	Participes réguliers.	Irréguliers.
<i>Ahitar</i> , manger trop,	<i>ahitado</i> ,	<i>ahito</i> , qui a trop mangé
<i>Bendecir</i> , bénir,	<i>bendecido</i> , béni,	<i>bendito</i>
<i>Compeler</i> , pousser,	<i>compelido</i> , poussé,	<i>compulso</i>
<i>Concluire</i> , conclure,	<i>concluido</i> ,	<i>concluso</i>
<i>Confundir</i> , confondre,	<i>confundido</i> ,	<i>confuso</i>
<i>Convencer</i> , convaincre,	<i>convencido</i> ,	<i>convicto</i>
<i>Convertir</i> , convertir,	<i>convertido</i> ,	<i>converso</i>
<i>Despertar</i> , éveiller,	<i>despertado</i> ,	<i>despierto</i>
<i>Elegir</i> , élire,	<i>elegido</i> ,	<i>electo</i>
<i>Enxugar</i> , essuyer,	<i>enxugado</i> ,	<i>enxuto</i>
<i>Exclure</i> , exclure,	<i>excluido</i> ,	<i>excluso</i>
<i>Expeler</i> , expulser,	<i>expelido</i> ,	<i>expulso</i>

Expres.

<i>Expressar</i> , exprimer,	<i>expressado</i> ,	<i>expresse</i>
<i>Extinguir</i> , éteindre,	<i>extinguido</i> ,	<i>extinto</i>
<i>Fixar</i> , fixer,	<i>fixato</i> ,	<i>fixo</i>
<i>Hartar</i> , rassasier,	<i>hartado</i> ,	<i>harto</i>
<i>Incluir</i> , inclure,	<i>incluido</i> ,	<i>incluso</i>
<i>Incurrir</i> , encourir,	<i>incurrido</i> ,	<i>incurso</i>
<i>Insertar</i> , insérer,	<i>insertado</i> ,	<i>inserto</i>
<i>Invertir</i> , renverser,	<i>invertido</i> ,	<i>inverso</i>
<i>Inxerir</i> , enter,	<i>inxerido</i> ,	<i>inxerto</i>
<i>Juntar</i> , joindre,	<i>juntado</i> ,	<i>junto</i>
<i>Maldecir</i> , maudire,	<i>maldecido</i> ,	<i>maldito</i>
<i>Manifestar</i> , manifester,	<i>manifestado</i> ,	<i>manifesto</i>
<i>Marchitar</i> , gâter, pourrir,	<i>marchitado</i> ,	<i>marchito</i>
<i>Omitir</i> , omettre,	<i>omitido</i> ,	<i>omisso</i>
<i>Oprimir</i> , opprimer,	<i>oprimido</i> ,	<i>opresso</i>
<i>Perfeccionar</i> , perfecti-	<i>perfeccionado</i>	<i>perfecto</i>
onner,		
<i>Prender</i> , prendre,	<i>prendido</i> ,	<i>preso</i>
<i>Prescribir</i> , prescrire,	<i>prescrito</i> ,	<i>prescrito</i>
<i>Proveer</i> , pourvoir,	<i>proveido</i> ,	<i>provisio</i>
<i>Recluir</i> , - - -	<i>recluido</i> ,	<i>recluso</i>
<i>Romper</i> , rompre,	<i>vompido</i> ,	<i>roto</i>
<i>Soltar</i> , délier,	<i>soldado</i> ,	<i>suelto</i>
<i>Suprimir</i> , supprimer,	<i>suprimido</i> ,	<i>supresso</i>

Il y a d'autres participes d'une terminaison passive, et d'une signification active, comme les suivants :

Acostumbrado, accoutumé.

Agradecido, reconnoissant.

Atrevido, hardi, audacieux.

Bien comido, qui a bien mangé.

Bien cenado, qui a bien soupe.

Bien hablado, celui qui est poli en parlant.

Callado, celui qui se tait, ou qui sait se taire.

Cansado,

Canfado, celui qui fatigue, ou qui ennuye dans ses manieres, ou discours,

Comedido, celui qui a de la civilité.

Désesperado, désespéré.

Disfingulado, dissimulé.

Entendido, celui qui a de l'intelligence.

Esforzado, qui fait des efforts.

Fingido, qui feint.

Leído, celui qui a lu beaucoup.

Medido, qui mesure ses termes, et ses paroles,

Mirado, qui a des égards, de la considération.

Moderado, modéré.

Negado, celui qui n'a pas de la capacité pour les sciences.

Ocasionalado, celui qui dans son proceder donne occasion de dégoût.

Osado, qui a de l'audace.

Parato, qui est lent, ou qui n'a pas d'activité.

Parecido, qui a de la ressemblance avec un autre ou qui a belle présence.

Partido, libéral, qui partage avec d'autres ce qu'il a.

Pausado, celui qui agit tranquillement.

Porfiado, celui qui s'opiniâtre, ou a coutume de s'entêter.

Preciado, celui qui se vante de ce qu'il dit, ou fait.

Precavido, qui a de la précaution.

Presumido, qui a de la présomption.

Recatado, qui a de la prudence, et de la modestie.

Sacudido, qui est délié, et fait se défendre.

Sufrido, patient.

Trascendido, pénétrant.

Valido, qui a de la privauté, ou faveur auprès d'un grand Seigneur.

Tous ces participes ont aussi une signification passive en d'autres expressions, et on le connoit aisément.

sément par le sens qu'elles forment dans le discours, p. e. quoique les Espagnols disent : *hombre leido*, *muger leida*, *libro leido*, *carta leida*; le sens fait connoître que lorsque ces participes se rapportent à un homme, ou à une femme, ils ont une signification active, et lorsqu'ils ont rapport à *libro* ou *carta*, ils ont une signification passive; p. e. si l'on dit : *fulano es un hombre cansado*, l'on se sert de ce participe dans une signification active, parce que cet homme fatigue ou ennuye les autres, mais si l'on dit ; *este hombre está cansado*, on l'employe dans la signification passive, et l'on veut dire que l'homme est fatigué.

Ces participes ont la propriété de devenir des adjectifs verbaux comme les actifs, et on les employe aussi comme substantifs; p. e. *sebrado*, sème, *texido*, tissu, sont des participes lorsqu'ils, se trouvent avec le verbe *haber* dans les tems lcompesés comme : *habia sembrado mucho*, il avoit semé beaucoup : *hubiera texido el paño*, il auroit tissu, ou ourdi le drap, mais ils sont des adjectifs quand on dit, *terreno sembrado*, terrein semé : *pañó texido*, drap ourdi : *hai buenos sembrados*, il y a de beaux champs pour y semer : *se venden malos texidos*, on vend de mauvais tissus.

Article second.

Des fonctions du participe passif.

Ce participe n'admet la terminaison masculine ou féminine que lorsqu'il est après le verbe *ser*, être, pour suppléer la voix passive des verbes, et par là il acquiert aussi la figure et la valeur d'un adjectif; p. e. *el dinero es buscado por mi*, l'argent est cherché par moi : *la riqueza es apetecida por ti*, la richesse est

est désirée de tois los empleos son deseados, y las honras apetecidas por los hombres, les emplois sont désirés et les honneurs sont aimés des hommes : dont les expressions correspondent dans la voix active aux suivantes : *yo busco dinero*, je cherche l'argent : *tu apetece la riqueza*, tu désires la richesse : *los hombres desean los empleos, y aman las honras*, les hommes désirent les emplois, et aiment les honneurs.

Mais étant employé avec le verbe *haber* il est toujours neutre, et ainsi l'on dit : *has confundido los papeles*, tu as confondu les papiers : *han despertado del sueño*, ils se sont éveillés du sommeil ; *se han hartado de fruta*, ils se sont rassasiés de fruits, *he incluido tus cartas*, j'ai inclu tes lettres.

La langue Espagnole ne permet pas même de faire concorder ces participes, lorsque le verbe *haber*, est précédé des pronoms relatifs ; *la, los, las*, p. e. dans ces phrases : *los he visto*, je les ai vus, *las he visto*, je les ai vues ; *has incluido tu carta* ? as tu inclus ta lettre ? *la he incluido*, je l'ai incluse ; *has tu despachado tus cartas* ? as tu dépêché tes lettres ? *las he despachado*, je les ai dépêchées ; *ha Usted visto mis hermanos, mis hermanas* ? avez-vous vu mes freres, mes soeurs ? *los he visto, las he visto*, je les ai vus, ou vues etc.

CHAPITRE DIXIEME.

De l'Adverbe.

Article premier.

De sa définition et division.

L'adverbe est un mot qui se joint au verbe pour modifier et déterminer sa signification comme: *es tarde*, il est tard, *come bien*, il mange bien, *duerme mal*, il dort mal.

C'est une propriété de l'adverbe de se joindre avec le verbe exprimé ou suppléé: comme son même nom le fait voir, qui signifie joint au verbe.

Quand on le voit avec d'autres parties du discours, ce n'est pas à cause qu'il va avec elles, mais avec quelque verbe qui précède ou que l'on doit suppléer; p. e. dans cette clause: *el hombre naturalmente bueno es facil de enganar por los malos*, l'homme naturellement bon est facile à être trompé par les méchants, cet adverbe *naturalmente* ne va pas avec *hombre*, ni avec *bueno*, mais avec le verbe *ser*, être, qui y est sous entendu.

Les adverbes se divisent en simples et composés: les simples sont ceux qui n'ont qu'une seule voix, sans avoir avec eux aucune autre partie du discours, tels que sont les suivans:

Adverbes simples.

Mas, plus

Menos, moins

Lejos, loin

Cerca, près

Dentro, dedans

Fuera, dehors

Mucho, beaucoup

Poco, peu

Bien, bien

Abaxo, en bas

Aqui,

Aqui, ici
Alli, là
Aca, ici
Aculla, là
Si, oui
No, non
Assi, ainsi
Peor, pis
Mejor, mieux

Mal, mal
Tarde, tard
Temprano, de bonne heure
Quando, quand
Entonces, alors
Siempre, toujours
Nunca, jamais
Donde, où
Arriba, en haut.

Adverbes composés.

<i>Amas</i> , outre	<i>Sino</i> , mais
<i>Demas</i> , davantage	<i>Enfin</i> , enfin
<i>Ademas</i> , outre cela	<i>En hora buena</i> , à la bonne
<i>Amenos</i> , à moins	heure, heureusement
<i>Assicomo</i> , de même que	<i>En hora mala</i> , malheureu-
<i>Assimismo</i> , aussi	sement
<i>Adonde</i> , ou	<i>Buenamente</i> , bonnement.

Et tous ceux qui finissent en, *mente*, comme: *facilmente*, sagement, *facilmente*. D'autres sont employés séparément, et on les appelle ordinairement modes adverbiaux.

comme :

D, ou desde	$\left[\begin{array}{l} \text{ahi, là,} \\ \text{aqui, ici,} \\ \text{alli, là,} \\ \text{acà, ici,} \\ \text{allà, là,} \\ \text{acullà, là,} \end{array} \right]$	d'ici, de là,
-------------	--	---------------

Hacia, ou *hasta*, *ahi*, *aqui*, *acà*, *acullà* etc.
 jusqu'ici, jusques-là.

Para, *ahi*, *por ahi*, *aqui*, *alli*, *allà*, etc.
 par ici, par là.

<i>De donde, d'où.</i>	<i>Por ventura, par bonheur,</i>
<i>Desde donde, d'où.</i>	<i>par hazard.</i>
<i>En donde, où.</i>	<i>Par arriba, par en haut.</i>
<i>Por donde, par où.</i>	<i>Por abaxo, par en bas.</i>
<i>Para donde, par où.</i>	<i>A sabiendas, expressement</i>
<i>Hacia donde, jusqu'où.</i>	<i>de propos délibéré.</i>
<i>Hafia donde, jusqu'où.</i>	<i>A hurtadillas, furtive-</i>
<i>De lejos, de loin.</i>	<i>ment.</i>
<i>De cerca, de près.</i>	<i>A diestro y siniestro, à</i>
<i>De repente, subitement.</i>	<i>droite et à gauche.</i>
<i>De veras, vraiment.</i>	<i>A roso y velloso, à la de-</i>
<i>De balde, pour rien, gra-</i>	<i>struction de toute chose.</i>
<i>tis.</i>	

Article second.

De diverses classes des adverbess.

On subdivise les adverbess en plusieurs classes selon leur différente signification comme on va le voir ci-après.

Ceux qui marquent, où se fait, où arrive la chose que signifient les verbes, avec lesquels ils se joignent, sont les suivans: *Ahi, aqui, alli, acá, acullà, cerca, lejos, donde, adonde, dentro* etc. et ils sont appellees adverbess de lieu.

Ceux qui marquent le tems, dans lequel on fait ou arrive la chose s'appellent adverbess de tems et sont les suivans: *Oy, aujourd'hui, ayer, hier, mañana, demain, ahora, à présent, luego, d'abord, tarde, tard, temprano, de bonne heure, siempre, toujours, nunca, jamas, jamais.*

Ceux qui marquent comme se font les choses s'appellent adverbess de mode, comme: *Bien, mal, assi, ainsi, quedo, doucement, recio, fortement, presto,*

presto, vite, *pronto*, promptement, *despacio*, lentement, *baxo*, bassement, *alto*, hautement, *buena-mente*, bonnement, *malamente*, mal, et la plupart de ceux qui finissent en, *mente*.

Il y en a d'autres de quantité comme : *mucho*, beaucoup, *poco*, peu, *muy*, fort, *harto*, assez, *bastante*, suffisamment : d'autres de comparaison, comme : *mas*, plus, *menos*, moins, *mejor*, mieux, *peor*, pis ; d'autres ordinaux, comme : *primeramente*, premièrement, *ultimamente*, dernièrement, *antes*, auparavant, *despues*, après ; d'autres affirmatifs, comme : *si*, oui, *cierto*, certainement, *verdaderamente*, véritablement, *indubitablemente*, infailliblement ; d'autres de négation, comme : *no*, non ; d'autres de doute, comme : *a caso*, peut-être ou casuellement : *quiza*, peut-être.

L'adverbe peut rester dans le discours sans régime, c'est à dire, sans autre mot suivant, et en cela il se distingue de la préposition, qui veut après elle quelque nom, pronom, ou verbe qui perfectionne le sens ; p. e. lorsqu'on dit : *el caballo corre bien*, le cheval court bien, il ne demande après lui d'autre mot pour former un sens complet ; mais si au lieu de l'adverbe, l'on employe une préposition en disant : *el caballo corre por* etc. le sens reste imparfait, et il faut que la préposition ait bon régime, c'est à dire, un autre mot qui marque l'endroit où il court, comme : *corre por el prado*, il court par la prairie, *por el campo* par la campagne.

On ne doit pas pour cela entendre que les ad-
verbes ne puissent avoir quelque fois leur régime
moyennant une préposition, parceque l'on dit : *su-
lano habló antes del tiempo*, un certain parla avant
le tems, *se sentó despues de su compañero*, il s'assit
après son compagnon ; mais on doit entendre que
le régime n'est pas forcé comme dans les préposi-

tions , puisque l'on dit : *fulano habló antes*, et tel parla auparavant , *su compañero habló despues*, son compagnon parla après.

Article troisieme.

Jamas, jamais.

L'on se fert quelquefois de cet adverbe comme de *nunca*, ainsi l'on dit : *jamás vi tal cosa*, je n'ai jamais vu une chose semblable ; mais on l'emploie communement avec les adverbes *nunca*, ou *siempre* ; p. e. *nunca jamás lo haré*, je ne le ferai jamais, *siempre jamás me acordaré*, je m'en souviendrai toujours.

No, non.

Cet adverbe quelquefois ne nie pas ; mais plutôt il renforce en Espagnol l'affirmation comme : dans ces exemples : *mejor es el trabajo que no la ociosidad*, la fatigue vaut mieux que l'oïiveté, *mas quiero ayunar que no enfermar*, je veux plutôt jeuner que tomber malade.

Deux adverbes négatifs, ou deux mots qui expriment la négation nient plus fortement en Espagnol , et ainsi l'on dit : *no quiero nada*, je ne veux rien ; *no hai ninguno*, il n'y a personne. Ceux qui ne connoissent pas la propriété de la langue Espagnole , et qui sont persuades avec erreur que deux négatives affirment , tâchent de les éviter , et si on leur demande : *quien está ahí?* qui est ici ? ou *quien ha venido?* ou qui est venu ? ils répondent *no hay alguno*, ou *no ha venido alguno*, devant dire , *nadie* ou *ninguno ha venido*, personne n'est venu. Ce qu'on peut faire avec un bon usage pour éviter les deux négations, c'est d'omettre l'adverbe *no*, et de mettre l'autre devant le verbe , comme ci-après : p. e. dans ces expressions : *nada quiero*, je ne veux rien ;

rien; *ninguno hay*, il n'y a personne; *nadie sabe*, personne ne sait; *nunca dire*, je ne dirai jamais.

Mas y menos, plus ou moins.

Ces adverbes outre qu'ils vont avec leurs verbes, ils se joignent avec des adjectifs positifs, et servent pour les expressions comparatives, comme: *el maestro es mas docto que el discipulo*, le maître est plus savant que l'écolier; *los niños son menos prudentes que los ancianos*, les enfans sont moins prudents que les anciens.

Quelquefois ils se joignent avec des substantifs, comme lorsqu'on dit: *fulano es mas hombre*, ô *menos hombre que xutano*, un tel est plus homme ou moins homme qu'un tel, *la hija es mas muger*, ou *menos muger que su madre*, la fille est plus femme, ou moins femme que sa mère.

Ils se joignent aussi avec des verbes sans mettre un nom substantif ni adjectif, comme: lorsqu'on dit: *mas es hacer que decir*, il vaut mieux le faire, que de le dire; *menos es decir que hacer*, il vaut moins le dire que de le faire; *mas vale tarde que nunca*, il vaut mieux tard que jamais.

* Ils se joignent avec d'autres adverbes, et l'on dit: *vive menos mal*, il vit moins mal: *canta menos bien*, il chante moins bien, *oye mas atentamente*, il écoute plus attentivement, et avec des mots adverbiaux, comme: *se empeño mas ó menos de veras*, il s'engagea plus ou moins sincèrement,

Muy, fort.

Cet adverbe joint avec des adjectifs positifs et quelque verbe sert pour exprimer par detour le degré superlatif: ainsi l'on dit: *es muy santo*, il est bien saint, pour *sanctissimo*, *muy docto*, pour *doctissimo*,

etissimo, très-savant : *muy prudente*, pour *prudētissimo*, très-prudent.

Avec des substantifs l'on dit : *es muy maestro*, *muy Doctor*.

Il se joint aussi avec d'autres adverbes comme : *muy bien*, fort bien, *muy mal*, fort mal, *muy santamente*, fort saintement ; et avec des modes adverbiaux comme : *muy de veras*, fort sincèrement, *muy de prissa*, fort vite, *muy de corazon*, de très bon cœur, *muy de mala gana*, de fort mauvaise volonté, *muy por encima*, fort au dessus, ou par dessus.

Donde, ou *quando*, quand.

Ces adverbes servent à interroger, p. e. *donde está ?* où est-il ? *quando viene ?* quand vient-il ?

On les emploie aussi affirmativement : *donde está tu dinero*, *está tu corazon*, où est ton argent est ton cœur, *quando venga*, que avise, s'il vient qu'il en donne avis.

Tous les autres adverbes sont mis avant les verbes pour former un sens. Si quelquefois on les met après sans qu'il suive un verbe exprès, c'est dans les demandes, parce qu'on l'entend dans la réponse qu'on donne ; p. e. *es verdad que estaba*, *pero donde ?* il est vrai qu'il étoit, mais où ? il est vrai qu'il est venu, mais quand ?

Adverbes finis en *mente*.

Ces adverbes marquent communément la manière de l'action ou de la signification des verbes avec lesquels ils se joignent, comme : *diestramente*, adroitement, *discretamente*, avec discrétion, *neciamente*, sottement, quoique quelquefois ils expriment l'ordre
ou

ou le tems comme : *primeramente*, *primerement*, *ultimamente*, *dernierement*, et d'autres fois l'affirmation, comme : *ciertamente*, *certainement*.

Ils ne se forment pas comme quelques uns ont cru, des adverbes Latins finis en *enter*, p. e. *prudenter*, *diligenter*; mais de deux voix Latines, qui font un adjectif, et l'ablatif *ente*, p. e. *prudentermente*, *prudemment*, *diligentermente*, *diligemment*.

Les Espagnols prennent l'adjectif, qui correspond dans la terminaison féminine, lorsqu'elle en a deux, et quand l'adjectif n'est que d'une terminaison, ils s'en servent sans aucune variation; p. e. *sabiamente*, *sagement*, *cuerdamente*, *adroitement*, *felizmente*, *heureusement*, *atrozmente*, *cruellement*, *afreusement*.

Comme ces adverbes finis en *mente* se font trouvent en grande quantité, et que leur répétition entière seroit ennuyante, la langue Espagnole veut que lorsqu'il faut mettre deux ou trois, ou plusieurs ensemble, on évite la terminaison *mente*, et qu'on ne le met que dans le dernier, p. e. *Ciceron habló sabia, y eloquentemente*, *Cicéron parla sagement, et éloquentement*, *Cesar escribió clara, oportuna, y concisamente*, *Cesar écrivit clairement, à propos et brièvement*.

L'on se sert de plusieurs adjectifs dans une terminaison masculine, comme des adverbes, et on le connoit facilement en observant avec quelle partie du discours ils se joignent: si c'est avec des substantifs, ils sont des adjectifs: si c'est avec des verbes, ils sont des adverbes: p. e. en disant: *es día claro*, il est jour clair, on ne peut douter que *claro* soit un adjectif, mais si l'on dit: *fulano habló claro, obscuro, baxo, alto*, l'on distingue que ces voix sont des adverbes.

Peor, pire, et *mejor*, meilleur, sont des adjectifs, lorsqu'on dit: *peor es la medicina que la enfermedad*, la médecine est pire que la maladie, *mejor es la virtud que la riqueza*, la vertu est meilleure que la richesse, parce qu'ici les adjectifs *peor* et *mejor* expriment comparativement la qualité de deux noms substantifs; mais si l'on dit: *peor ou mejor habla que escribe*, il parle plus mal, ou mieux qu'il n'écrit, *peor* et *mejor* sont des adverbes.

Mucho et *poco* sont des adverbes lorsqu'on dit: *mucho corre*, il court beaucoup, *poco anda*, il marche peu: mais ils sont des adjectifs lorsqu'on dit: *tiene mucho dinero*, et *poco gusto*, il a beaucoup d'argent et peu de gout.

La phrase, *en hora buena*, composée d'une préposition, d'un substantif et d'un adjectif, est un adverbe lorsqu'on dit: *sea en hora buena!* Dieu soit loué! et c'est un substantif lorsqu'on dit: *vamos a dar la en hora buena*, allons féliciter cet homme, cette femme-là.

Luego, d'abord, et *despues*: d'abord *despues*, et après sont des adverbes de tems, lorsqu'on dit: *luego vendra*, il viendra d'abord, *despues ire*, j'irai après.

Luego et *despues* sont aussi des adverbes d'ordre, quand on dit: *primero estaba sentado el Presidente*, *despues el Decano*, premièrement étoit assis le Président, après le Doyen.

Ces différences, et d'autres semblables se connoissent assez par le sens. ainsi pour ne pas causer de confusion, on n'a pas répété dans les classes ces adverbes ambigus, et on les doit placer dans celle qui est plus en usage.

CHAPITRE ONZIEME.

De la Préposition.

Celles-là sont de véritables prépositions qui sont formées d'une seule diction, et on les emploie ensemble. Celles dont on n'use qu'en composition ne doivent pas être regardées comme des prépositions ; mais comme une partie de voix composées avec elles.

Celles qui se forment de deux ou plusieurs diction séparées ne doivent pas non plus être regardées comme des prépositions, mais comme des modes ou phrases adverbiales. Celles-ci sont donc de véritables prépositions :

<i>A</i> , à,	<i>Entre</i> , dedans, entre,
<i>Ante</i> , devant	ou parmi
<i>Cada</i> , chaque	<i>Hacia</i> , vers
<i>Como</i> , comme	<i>Hasta</i> , jusqu'à
<i>Con</i> , avec	<i>Para</i> , pour
<i>Contra</i> , contre	<i>Por</i> , pour, par
<i>De</i> , de	<i>Segun</i> , selon
<i>Desde</i> , dès, depuis	<i>Sin</i> , sans
<i>En</i> , en	<i>Sobre</i> , sur
	<i>Tras</i> , après.

Il faut parler séparément de chacune de ces prépositions de la manière suivante.

A, à.

Cette préposition est d'un usage fréquent et fort variable en Espagnol.

Avec elle on désigne la personne dans laquelle l'action des verbes finit, comme : *favorece à Pedro*, il favorise Pierre, *aborrece à Juan*, il hait Jean ; comme aussi à qui, à quelle part va une personne,

ou une chose, p. e. *voy à Roma, à Palacio*, je vais à Rome. au Palais: *estos libros van à Pedro, à Cadiz, à Indias*, ces livres vont ou sont adressés à Pierre, à Cadiz, aux Indes; la fin de l'action du verbe qui précède: p. e. *voy à jugar, à estudiar, à dormir*, je m'en vais jouer, étudier, dormir; le lieu et le tems où arrive quelque chose, p. e. *le cogieron à la puerta*, ils le saisirent à la porte, *vendrá à la noche*, il viendra vers la nuit, *à las ocho*, à huit heures; la distance et le tems d'un terme à l'autre, p. e. *de calle à calle*, d'une rue à l'autre, *de las once à las doce*, de onze à douze heures; la maniere avec laquelle on fait quelque chose: *à pié, à caballo, à mano*, à pied, à cheval, avec la main; la quantité et le nombre, p. e. *el gasto sube à cien doblones*, la dépense monte à cent pistoles, *el exercito llega à cien mil hombres*, l'armée monte jusques à cent mille hommes; la conformité ou le reglement à quelque chose, p. e. *à ley de Castilla*, selon la loi de Castille, *à fuero de Aragon*, selon les droits d'Aragon; la distribution ou le compte proportionnel: *à tres por ciento*, à trois pour cent, *à real porvecino*, à un real pour chaque habitant, *dos à dos*, deux à deux; le prix des choses: *a como vale la fanega de trigo?* combien vaut la mesure de vingt cinq livres de bled? *a treinta reales*, à trente reaux; le terme ou la fin de quelque intervalle de tems: *desde aqui à San Juan*, d'ici à la Saint Jean, *a Navidad*, à la Noël, *à la cosecha pagaré*, à la recolte je payerai; la situation des pays; *à oriente*, à l'orient, à l'occident, *à medio dio*, au midi; la coutume, l'usage ou la façon de quelque chose, p. e. *à la Española*, à la Française; *à la Inglesa*, à la mode Espagnole, à la Francoise, à l'Angloise; le mobile, ou principe, et la fin de quelque action, p. e. *à instancia de la Villa*, à l'instance du village, *à que proposito?* à quel propos?

pos ? l'instrument avec lequel on exécute une chose : *quien à hierro mata, a hierro muere*, qui tue avec le fer, meurt par le fer ; la connexion, ou l'inconnexion que certaines choses ont avec d'autres : p. e. *à proposito de esso*, à propos de cela, *à diferencia de esso*, excepté ceci ; la différence de certaines choses, ou actions avec d'autres ; p. e. *và mucho de bueno à malo*, il y a une grande différence du bien au mal, *de reir à llorar*, de rire à pleurer ; l'excès ou l'avantage que l'un a ou prétend avoir en quelque chose, p. e. *le ganó à correr*, il le gagna à la course, *apostò à saltar*, il paria à sauter.

L'on se sert quelquefois de l'*a* au lieu de *hasta*, jusques, p. e. *passé el rio con el agua à la cintura*, je passai la rivière avec l'eau jusqu'à la ceinture, *me llegaba el agua à la garganta*, l'eau m'arrivoit jusqu'à la gorge, *no le alcanza la ropa à la rodilla*, la robe ne lui arrive pas jusqu'au genou.

D'autres fois la préposition *a* sert pour *hacia* ou *contra*, vers ou contre, p. e. *volvió la cara à tal parte*, il tourna le visage vers un tel côté, *à los enemigos*, vers ou contre les ennemis.

Lorsqu'on dit en Espagnol : *à saber yo : à decir verdad*, c'est comme si l'on disoit : *si yo supiera*, si je savois, *si huviera sabido*, si j'avois su, *si he de decir verdad*, si je dois dire la vérité.

Elle forme une contraction ou synalephe avec l'article masculin *el* en supprimant la voyelle de l'article : ainsi au lieu de *à el* on dit *al*, p. e. *al Rey*, au Roi : *al Papa*, au Pape.

Elle sert pour le commencement de plusieurs phrases et modes adverbiaux : *à la verdad*, en vérité, *à sabiendas*, expressément, *à hurtadillas*, furtivement, *à tontas y à locas*, follement, *à roso y velloso*, à tort et à travers, *à pesar del contrario*, malgré

malgré le contraire, *a mas no poder*, de toutes les forces.

Le régime de la préposition *a* s'étend presque à toutes les parties de l'oraison.

Ante, devant.

Cette préposition sert pour marquer devant ou à la présence de qui on est, ou l'on fait une chose, p. e. *compareció ante el juez*, il apparut devant le juge, *ante mi passò*, il passa devant moi, *ante mi el presente escribano*, devant moi le présent notaire.

Elle vaut aussi autant que *antes que*, p. e. *ante todas cosas*, avant toute chose, *ante todo*, avant tout.

Employée en composition elle est une partie d'autres mots, et marqué antériorité de tems, de lieu, d'action etc. comme: *ante ayer*, avant hier, *ante noche*, avant la nuit, *ante camara*, antichambre, *ante sala*, *ante mural*, *ante poner*.

Quand on l'emploie simplement, elle régit les substantifs et les pronoms, comme on le voit par les exemples ci-dessus.

Cada, chaque.

Elle sert pour marquer la séparation de personnes ou choses en parties égales, p. e. *cada soldado*, chaque soldat, *cada cien soldados*, chaque centaine de soldats, *cada hora*, chaque heure, *cada mes*, chaque mois, *cada año*, chaque année, *cada dos dias*, chaque deux jours, *cada tres años*, chaque trois ans, *a cada uno le tocò su parte*, à chacun fut donnée sa part, ou chacun eut sa part; *cada qual mire lo que hace*, que chacun regarde ce qu'il fait.

Cette

Cette préposition en admet d'autres avant elle, comme: *de cada vecino*, de chaque habitant, *ou* voisin, *en cada lugar*, en chaque lieu, *por cada persona*, pour chaque personne; *tras cada bocao*, après chaque morceau.

Como, comme.

Sert pour comparer ou exprimer la ressemblance d'une personne, chose ou action avec une autre, p. e. *el hijo es como su padre*, le fils est comme son père, *la Provincia es como un Reino*, la Province est comme un Royaume, *escriba como habla*, il écrit comme il parle.

Elle sert aussi pour marquer la manière: p. e. *ya se yo como he de salir de este londe*, je sai déjà comme je dois sortir de cet embarras, *no se como me va ya sin que lo vean*, je ne sai comment je m'en aille sans qu'ils le voyent.

Con, avec.

Sert pour signifier la compagnie qu'on a, ou avec la quelle on fait quelque chose, que ce soit la une compagnie des choses animées, ou inanimées, p. e. *estoy con mis padres*, je suis avec mes parens, *va con sus hijos*, il va avec ses enfans, *trabaja con afan*, il travaille avec inquiétude, *duerme con susto*, il dort avec frayeur.

Elle sert aussi pour signifier le moyen ou l'instrument avec lesquels on obtient, ou fait quelque chose, p. e. *con la gracia se alcanza la gloria*, avec la grace on obtient la gloire, *le cogió con las manos*, il le saisit avec les mains, *le hirió con espada*, il le blessa avec l'épée.

Son régime est de ces parties de l'oraison qui peuvent servir de compagnie, moyen ou instrument
pour

pour le sujet dont on parle, et ainsi elle peut régir des noms substantifs exprimés ou suppléés, comme : *estoy con cuidado*, je suis inquiet, je reste sur mes gardes; *con hombres porfiados no porfies*, ne t'obstine pas avec des opiniâtres, *con estudiar se aprende*, en étudiant on apprend, *voy con el*, je vais avec lui.

Contra, contre.

Avec cette préposition on marque l'opposition qu'il y a entre les personnes, et les choses : *Pedro va contra Juan*, Pierre va contre Jean, *yo voy contra ti*, je vais contre toi, *tu contra mi*, toi contre moi; *un exercito contra otro*, une armée contre l'autre : *la thriaca es contra el veneno*, la thériaque est contre le poison.

De, de.

La fonction et le régime de cette préposition est si étendu, qu'il seroit difficile d'en marquer tous les usages.

Les principaux sont trois, 1) pour marquer possession ou l'appartenance de propriété ou d'usage, 2) la matière dont est, ou se fait une chose; 3) d'où vient ou sort quelque chose, p. e. *la casa de mi padre tiene las paredes de piedra*, que vino de Colmenar, la maison de mon père a les murailles de pierre, qui est venue de Colmenar.

Outre ces usages elle sert aussi pour signifier le tems, ou dans quel tems arrive une chose, p. e. *de dia*, de jour, *de noche*, de nuit, *de madrugada*, à la matinée.

Elle signifie aussi l'opportunité lorsqu'on dit : *ya es tiempo de sembrar*, il est déjà le tems de semer; *ya es hora de comer*, il est déjà l'heure de diner, ou de manger.

Elle

Elle sert aussi pour marquer l'abondance ou la rareté de quelque chose, comme: *año de nieves*, année de neiges, *tiempo de guerras*, tems de guerre, *abundanza de trigo*, abondance de bled, *falta de cebada*, manque de fourrage, *libre de peligros*, libre de dangers.

Entre quelques adjectifs et verbes dans l'infinif elle vaut autant que *para*, et ainsi les Espagnols disent: *esto es bueno de comer*, cela est bon à manger, *facil de digerir*, facile à digérer, *difícil de alcanzar*, difficile à obtenir,

On s'en sert entre des adjectifs qui marquent la pitié, ou plainte, et entre des subitantis et pronoms, qui correspondent aux mêmes adjectifs pour donner plus de force à l'expression, et ainsi l'on dit: *pobre de mi padre!* mon pauvre père! *desdichado de ti!* malheureux que tu es! *infeliz de ella!* malheureuse qu'elle est!

Desde, dès, depuis.

Sert pour marquer un commencement de tems ou de lieu, comme: *desde la creacion del mundo*, dès, ou depuis la création du monde, *desde Madrid á Sevilla*, de Madrid à Seville.

Par cette raison elle est une partie de plusieurs modes adverbiaux qui signifient le tems ou le lieu, comme: *desde á hora*, dès à présent, *desde luego*, d'abord, *desde entonces*, dès lors, *desde aqui*, d'ici, *desde alli*, de-là.

En, en, dans.

Cette préposition signifie le tems et le lieu où l'on est, où il arrive, ou se fait quelque chose. Elle signifie le tems lorsqu'on dit: *estamos en Pascuas*, nous sommes à Pâques, *en dia de fiesta no se trabaja*, dans un jour de fête on ne travaille pas,

en

en el mes de Mayo es conveniente que llueva, dans le mois de May il faut qu'il pleuve.

Elle signifie le lieu lorsqu'on dit : *está en casa*, il est dans la maison ; *sucedio una desgracia en París*, il est arrive un malheur à Paris, *el reo se metió en la iglesia*, le criminel se mit dans l'église.

Elle sert aussi pour marquer le degré dans lequel on possède quelque science, faculté, art ou qualité de l'esprit, comme : *en la Mathematica era docto*, il étoit savant dans la Mathématique, *muy versado en la Theologia, y en las lenguas orientales*, fort versé dans la Théologie, et dans les langues orientales, *en la bondad y en las demas prendas del animo nadie le excedia*, dans la bonté et dans les autres prérogatives de l'esprit personne ne le surpassoit.

On la met aussi quelquefois devant l'infinitif des verbes, comme : *en decir esto no hay inconveniente*, en disant cela on ne risque rien.

On la met aussi devant le gérondif, comme : *en diciendo esto te irás*, en disant cela tu t'en iras, et alors elle correspond à *despues que lo hayas dicho*, après que tu l'auras dit.

Entre, entre.

Cette préposition sert seulement pour marquer la situation ou l'état au milieu de deux, ou plusieurs choses ou actions, comme : *entre la espada y la pared*, entre l'épée et la muraille, *entre agradecido y quejoso*, entre reconnoissant et mécontent, *entre hablar y callar*, entre parler et se taire.

Hacia, vers.

Sert pour marquer avec peu de différence le lieu où est, où il arrive quelque chose, où une personne regarde ou s'achemine, p. e. *hacia alli está el Palacio*

lecio del Rey, vers ce côté est le Palais du Roi, *hacia mi casa llueve*, il pleut vers mon logis, *mira hacia el Norte*, il regarde vers le Nord, *voy hacia mi tierra*, je vais vers mon pays.

On l'employe aussi comme un mode adverbial précède de la préposition] *de* pour marquer avec peu de différence de quel côté vient la personne ou la chose : p. e. *venia un hombre de hacia el prado*, il venoit un homme du côté de la prairie ; *la nube vino de hacia a mi casa*, le nuage vint du côté de mon logis.

Hasta, jusques.

Cette préposition sert pour marquer le terme de lieux et d'action, comme : *voy hasta a Paris*, je vais jusqu'à Paris ; *despues llegare hasta a Orleans*, après j'arriverai jusqu'à Orleans, *Alexandro fue hasta a las Indias*, Alexandre alla jusqu'aux Indes, *es necessario pelear hasta vencer*, il est nécessaire de combattre jusqu'à vaincre.

Elle sert aussi pour compléter un nombre, comme : *llevaba hasta mil soldados*, il conduisoit jusqu'à mille soldats.

Para, pour.

Cette préposition sert à marquer la personne pour laquelle est, se donne ou s'adresse quelque chose à son utilité ou dommage, comme : *esta carta es para Juan*, cette lettre est pour Jean ; *estos libros son para Pedro*, ces livres sont pour Pierre, *el dinero es para ti*, l'argent est pour toi ; *la honra es para el*, l'honneur est pour lui ; *doy limosna para los pobres*, je donne l'aumône pour les pauvres.

Elle sert aussi à signifier la fin des actions, et l'usage auquel on destine les choses : p. e. *trabajo para ganar*, je travaille pour gagner ; *estudio para*

saber, j'étudie pour savoir; *quiero papel para escribir*, je veux du papier pour écrire; *libros para leer*, des livres pour lire.

Dans ce même sens l'on dit: *para que te afanas?* pourquoi te tourmentes-tu? *para que lo preguntas?* pourquoi le demandes-tu? *para que lo quieres?* pourquoi l'aimes-tu? ou le veux-tu? c'est à dire à quelle fin, à quel usage?

Quelquefois elle signifie le mouvement, et vaut autant que *à* ou *hacia*, comme: *voy para Galicia*, je vais en Galice; *para Italia*, en Italie ou vers l'Italie.

Elle signifie aussi le tems ou l'intervalle dans le quel on doit faire une chose, comme: *lo dexaremos para mañana*, nous le laisserons pour demain; *para San Juan pagaré*, je payerai à la Saint Jean.

Elle sert aussi pour marquer le respect ou rapport d'une chose, ou action avec une autre attendu leurs circonstances: p. e. *para principiante no lo ha hecho mal*, pour un apprentif il ne l'a pas mal fait; *para ser muchacho se porta muy bien*, pour un enfant il se conduit fort bien; *para el tiempo que hace no va mal el campo*, pour le tems ou en égard au tems qu'il fait, la campagne ne va pas mal; *para ser un hombre tan rico no gasta mucho*, pour un homme riche, ou quoi qu'il soit riche, ou tout riche qu'il est il ne dépense pas beaucoup.

Quelquefois elle vaut autant que *segun* comme: *para lo que el merece, poco le han dado*, selon son mérite on lui a donné peu.

Elle signifie aussi la proximité de tems, dans le quel on doit faire quelque chose, p. e. *estoy para partir*, je m'en vais partir; *ya está para salir el decreto*, le décret va sortir.

Elle sert aussi pour comparer, p. e. *quien es la criatura para con el Criador?* qu'est-ce que la créature auprès ou en comparaison du Créateur? *quien es el esclavo para con su dueño?* qu'est ce que l'esclave vis à vis de son maître, ou en comparaison de son maître?

On s'en sert aussi devant les adverbess, p. e. *para hora lo quiero*, je le veux à présent, *para dentro de un mes*, dans un mois inclusivement; *para entonces lo veremos*, pour lors nous le verrons; *para quando venga*, quand il viendra.

Por, pour.

Signifie la cause, le motif, la fin, comme: *lo hago por Dios*, je le fais pour l'amour de Dieu; *puleo por alcanzar premio*, je combats pour obtenir la récompense, *ando por averiguar una tal cosa*, je vais pour vérifier une telle chose.

Por, signifie le lieu, p. e. *voy por el camino*, *por la calle*, je vais par le chemin, par la rue; *anda por los cerros*, il s'en va par les montagnes; le tems, comme: *salgo de casa por un mes*, je sors de la maison pour un mois, *por un año*, pour un an; le moyen, comme: *sirve su oficio por teniente*, il fait l'office de Lieutenant, *pleitea por procurador*, il plaide pour procureur.

Elle correspond au même qu'en faveur de, lorsqu'on dit: *hago este empeño por Pedro*, *por mi amigo*, je fais cet engagement pour Pierre, pour mon ami.

D'autres fois on s'en sert pour au lieu de, comme lorsqu'on dit: *vengo à suplir por mi compañero que esta ocupado*, je viens prendre la place de mon compagnon qui est occupé.

Por, signifie le prix, lorsqu'on dit: *daré el caballo por cien doblones*, je donnerai le cheval pour

cent pistoles ; l'équivalent, p. e. *uno vale por muchos*, un vaut plusieurs, *pocos soldados buenos valen por un exercito*, peu de bons soldats, valent une armée.

Elle signifie aussi en *qualité* ou *exercice* de, p. e. *recibió à Maria por su esposa*, il reçut Marie pour son épouse ; *Antonio está por Corregidor de tal parte*, Antoine est gouverneur d'un tel lieu.

On s'en sert aussi pour exprimer la manière lorsqu'on dit : *lo hace por fuerza*, il le fait par force, *por temor*, par crainte, *por bien*, pour un bien, *por mal*, pour un mal.

Elle signifie encore en *échange* ou en *troc* de, quelque chose, p. e. *te doy mi vestido por tu capa*, je te donne mon habit pour ton manteau, *la montéa por el sombrero*, le bonnet pour le chapeau ; en *opinion* de, p. e. *tengo à fulano por santo*, pour docto, *por hombre de bien*, je tiens un tel pour saint, pour savant, pour un homme de bien.

Elle marque aussi qu'une chose n'est pas encore faite, mais près de se faire, comme la *casa*, p. e. *la casa está por acabar*, la maison n'est pas encore achevée, *la carta está por escribir*, la lettre n'est pas encore écrite.

Elle vaut autant que *pour* apporter, ou chercher lorsqu'on dit : *va por leña*, pour pan, pour vino, il va apporter ou chercher du bois, du pain, du vin.

Segun, selon.

Marque une conformité ou règlement d'une chose ou action à une autre, p. e. *dió la sententia segun la ley*, il donna la sentence selon la loi, *procede segun razon*, il agit selon la raison ; *vive segun sus padres*, il vit selon ses parens ; *lo cuento segun me lo han contado*, je le compte ou raconte selon qu'on

qu'on me l'a raconté, *los trataré segun me tratan*, je les traiterai selon qu'ils me traiteront, *segun lo hagan con migo*, *assi lo haré con ellos*, selon qu'ils en agiront avec moi, j'en agirai avec eux.

Sin, sans.

Sert pour exprimer la privation de quelque chose, p. e. *estoy sin empleo*, je suis sans emploi ; *sin honra*, sans honneur, *sin dinero*, sans argent, *trabaja sin prudencia*, il travaille sans prudence, *habla sin cordura*, il parle sans discrétion, *escribe sin critica*, il écrit sans critique.

Quand elle précède les verbes, elle signifie la négation de ce qu'ils expriment ; p. e. *estoy sin comer*, reste sans manger, *sin beber*, sans boire, *la obra esta sin acabar*, l'ouvrage n'est pas fini, *busco la vida sin hallarla*, je cherche la vie sans la trouver.

Elle vaut encore autant que *ademas de*, outre que : p. e. *llevaba joyas de diamantes sin otras muchas al hajas de oro y plata*, il portoit des pierres de diamant sans beaucoup d'autres bijoux, d'or et d'argent.

Sobre, sur.

Sert à marquer la supériorité de quelques choses à l'égard des autres, tant par leur situation matérielle, que par leur dignité ou pouvoir ; p. e. *la ciudad está sobre un monte*, la ville est sur une montagne, *la caridad es sobre todas las virtudes*, la charité est au dessus de toutes les vertus, *la justicia prevalece sobre la iniquidad*, la justice prévaut sur l'iniquité.

Elle sert aussi à indiquer le sujet dont on parle, p. e. *este libro es sobre agricultura, y sobre comercio*, ce livre est sur l'agriculture et sur le commerce, *hablamos sobre las cosas del tiempo*, nous

parlons des affaires du tems, *se disputa sobre el sentido de esta clausula*, l'on dispute sur le sens de cette clause.

Tras, derrière.

Signifie l'ordre avec le quel les choses suivent après les autres, p. e. *voy tras ti*, je vais derrière ou après toi; *vienes tras mi*, tu viens après moi; *tras la fortuna viene la adversidad*, après la fortune vient l'adversité.

Elle vaut autant que, *ademas de*, outre que; p. e. *tras ser ellos los culpados son los que levantan el grito*, outre qu'ils sont les coupables, ce sont ceux qui élèvent le cri.

CHAPITRE DOUZIEME.

De la Conjonction.

Les conjonctions se divisent en copulatives, disjonctives, adversatives, conditionnelles, causales, et continuatives.

Les copulatives sont *y*, *e*, *ni*, *que*, p. e. *Pedro y Juan*, Pierre et Jean, *reir y llorar*, rire et pleurer.

Au lieu de *y* l'on met *e* lorsque le mot qui suit commence par *i*, p. e. *sabiduria e ignorancia*, sagesse et ignorance, *señal e indicio*, signe et indice; par là on évite le mauvais son, qui résulte de la concurrence de deux *y*, *i*. *Ni* demande une autre négation exprimée ou supplée, et sert à joindre les deux négations ou les deux membres du discours, p. e. *no estuvieron alli, ni Pedro, ni Antonio, ni Pierre, ni Antoine*, ne s'y trouvoit; *no quiso cor-*
rer,

ver, ni aun andar, il ne voulut courir, ni même marcher, *no es bueno ni para uno, ni para otro*, il n'est bon, ni pour l'un, ni pour l'autre, *no descansaba de dia, ni de noche*, il ne repose ni le jour, ni la nuit.

Que, joint et enfile le sens de deux verbes dépendans l'un de l'autre; p. e. *los hombres dicen que no quieren riquezas, y las buscan*, les hommes disent qu'ils ne veulent pas de richesses, et ils les recherchent; *importa que cadauno mire por si*, il faut que chacun régarde à lui-même.

Les conjonctions disjonctives sont celles qui marquent l'alternative entre les choses, comme: *ò, ù, ya*, p. e. *Juan ò Francisco*, Jean ou François, *tu ò yo*, toi ou moi, *entrar ò salir*, entrer ou sortir.

L'*ù* est au lieu d'*ò* lorsque le mot suivant commence par *o*, p. e. *siete ù ocho*, sept ou huit.

Ya, marque aussi l'alternative, lorsqu'on dit: *ya reia, ya lloraba*, tantôt il rioit, tantôt il pleuroit, *ya queria una cosa, ya otra*, tantôt il vouloit une chose, tantôt une autre.

Les adversatives sont celles qui servent pour à exprimer quelque opposition entre les choses ou les actions, ou bien à limiter ou corriger leur signification, comme: *mas*, mais, *pero*, mais, *quando*, quand, *aunque*, quoique: p. e. *quisiera correr, mas no puedo*, je voudrois courir, mais je ne puis pas; *el dinero hace ricos, pero no dichosos*, l'argent fait riche, mais non pas heureux; *quando esso sea, no lo creo*, quand même cela seroit, je ne le crois pas; *no haria yo una injusticia, quando me importara un tesoro*, je ne ferois pas une injustice, quand elle me vaudroit un trésor, *el juez aunque severo es justo*, le juge quoique sévère, il est juste; *la virtud aun-*

que persiguida es amable, la vertu quoique persécutée elle est aimable.

Les conditionnelles sont *si, fino, p. e. puedes venir si quieres*, tu peux venir, si tu veux; *si aspiras à ser docto, estudia*, si tu aspires à être savant étudie; *si no estudias serás ignorante*, si tu n'étudies pas, tu seras un ignorant.

Les causales sont *porque*, parce que, *pues*, donc, *pues que*, puisque: *p. e. no pudo asistir porque estaba ausente*, il ne put assister parce qu'il étoit absent; *bien lo habrá examinado, pues que lo ha resuelto*, il l'aura bien examiné, puisqu'il l'a résolu.

Les continuatives sont *mientras, pues, assi que, p. e. mientras el dormia, yo velaba*, tandis qu'il dormoit je vellois, *digo pues, que sali de aquel peligro, assi que como queda visto, no tuvo razon para ausentarse*, je dis donc que je suis sorti de ce peril, ainsi que comme on l'a vu, il n'eut pas raison de s'absenter.

CHAPITRE TREIZIEME.

De l'Interjection.

Les Grammairiens divisent cette partie en plusieurs classes selon les diverses passions, les unes marquent la tristesse, les autres la douleur, et d'autres la joye etc. mais l'expérience fait voir qu'une même interjection explique des passions différentes selon l'occasion et le ton avec lequel on les prononce, ou selon les mots qui précèdent ou suivent; *p. e. lorsqu'on dit: ay que viene mi padre! hélas que mon père vient*, l'interjection *ay* peut être de joye, ou de tristesse, car lorsqu'on dit: *ay que pesa!* hélas quelle

quelle peine! *ay que gozo!* hélas quel plaisir! la même interjection acquiert un sens différent par les mots avec lesquels elle se joint. On n'a donc pas besoin de s'arrêter à former ces classes et divisions volontaires, et il faut seulement observer qu'on ne doit reconnoître pour interjections, que ces sons courts dans lesquels l'ame éclate presque involontairement par un de ses transports, p. e. *ay! ah! eh! oh! ta! tate! chito! ea! holà.*

Les expressions qui se composent de deux ou plusieurs voix, et que quelques uns appellent interjections, comme: *gracias à Dios*, grâces à Dieu; *bendito sea Dios*, béni soit Dieu; *Jesus mil veces*, Jésus mille fois, et d'autres semblables ne doivent pas être considérées comme des interjections; mais comme de véritables prières,

Je trouve fort inutile de mettre une syntaxe après cette Grammaire, puisqu'elle contient toutes les règles pour l'arrangement des parties du discours dans la construction naturelle: d'ailleurs la nature même les dicte, et j'en suis d'autant plus dispensé par les Hispanismes qui suivent et par les trois règles générales de la Grammaire que j'y ai ajoutées pour supplément etc.

CHAPITRE QUATORZIEME.

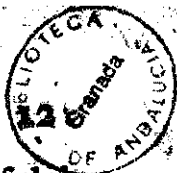
Des Hispanismes.

De toutes les langues vivantes l'Espagnole est une de celles qui est la plus féconde en termes dérivatifs, et quand on peut en former, ils ont beaucoup d'agrément dans le discours; par exemple: *caudal*, est un mot qui signifie richesse, de sorte que pour peindre un homme très-riche par un seul mot: l'on dit: *es un hombre muy acaudalado*; *dinero*: signifie argent monnoyé: ainsi pour dire qu'un homme a beaucoup d'argent comptant on dit: *es muy adinerado*; *prenda*: dans le sens figuré signifie vertu personnelle bonne qualité; ainsi pour faire le portrait de quelqu'un qui a de belles qualités, on dit: *fulano es muy prendado*, un tel est bien partagé dans les dons de la nature, de l'éducation; *antojo*: dans le sens figuré signifie, envie, désir, aussi l'envie d'une femme grosse; de sorte que pour dire qu'un homme est assujetti à des envies, on dit, *antojadizo*: si l'on veut dire qu'une personne a envie de faire quelque chose on se servira du verbe *antojar*; p. e. *me hé antojado*, ou *se me ha autojado* de ir à Madrid, la fantaisie, l'envie m'a pris d'aller à Madrid.

D'où l'on voit non seulement que des noms adjectifs, on forme des substantifs, mais encore des verbes: ainsi pour dire qu'on a fourni des fonds à un homme pour faire ses affaires, l'on dit: p. e. *Pedro acaudalo à Juan*, Pierre a fourni des fonds, a enrichi Jean; de même pour dire que la nature a favorisé une personne d'excellentes qualités; l'on dit: *la naturaleza prendo muy bien à esta Señora*, la nature a donné de grandes qualités cette Dame.

Quoique

Des Hispanismes.



Quoique le terme de l'action du verbe actif doive être toujours dans l'accusatif, p. e. *desear la paz*, désirer la paix: *platicar la virtud*, pratiquer la vertu, *quebrantar las leyes*, violer les loix, *estudiar su leccion*, étudier sa leçon, il y a une certaine bizarrerie dans la langue Espagnole, qu'elle permet de placer la particule *a*, devant les accusatifs lorsqu'on parle des personnes, ou des créatures spirituelles, p. e. *amar à Dios*, aimer Dieu, *amar à Pedro*, aimer Pierre, *imitar à los santos*, imiter les saints, *el imita los caballos*, *e yo imito à los Angeles*, il imite les chevaux, et moi j'imite les Anges; et quoiqu'il semble qu'en cela il y ait une irrégularité, l'usage paroît fondé sur une raison de convenance, qui veut qu'on en use ainsi pour rendre en Espagnol le style plus coulant et plus doux. En effet il n'y a personne qui ne convienne que *amar à Dios*, est incomparablement plus doux et plus agréable, que *amar Dios*, et ainsi des autres.

Quelquefois même on met l'*a* devant les accusatifs des choses inanimées; p. e. *los Austrianos sitiaron à Belgrado*, les Autrichiens ont assiégé Belgrade; mais il faut observer que devant les choses inanimées on peut le supprimer quand on veut, puisque l'*a* n'y est placée que par pléonasmе, au lieu qu'il n'est jamais permis de la supprimer devant les accusatifs quand on parle des personnes ou des créatures spirituelles.

Lorsque le pronom personnel joint au verbe est au datif, comme dans *imaginarse*; le verbe conserve toujours son régime; p. e. *imaginarse ciertas cosas impossibles*; mais quand le pronom est à l'accusatif, il faut dire ainsi: *amarse à si mismo*, s'aimer soi-même: *quemarse à si mismo*, se brûler soi-même etc.

La langue Espagnole abonde en ablatifs absolus, et elle s'en sert élégamment, p. e. *escritas mis cartas las envie à la esclafeta*, ayant écrit mes lettres, je les envoyai à la poste; *acabada la cena me eché sobre la cama*, ayant soupé je me jettai sur le lit; *vencido el enemigo di parte al Rey de la victoria*, ayant vaincu l'ennemi, je fis part au Roi de la victoire; *salida la Reyna, entrò el Rey*, la Reine étant sortie, le Roi entra etc.

Dans les cas où les François se servent du verbe impersonnel *il faut*: les Espagnols se servent du verbe auxiliaire *haber*, ou *tener*, p. e. *hé de ir* ou *tengo de ir* à Roma, il faut que j'aille à Rome; *hé de pagar* ou *tengo de pagar una letra de cambio*, il faut que je paye une lettre de change: *hé* ou *tengo de vencer* ou *de morir*, il faut que je vainque, ou que je meure.

Lorsque la préposition *con* accompagne les pronoms personnels, on ajoute la syllabe *go* comme: dans les phrases suivantes: *quando iré à la Corte vendrá conmigo*, lorsque j'irai à la Cour tu viendras avec moi; *quando viniéres à mi casa, lleva à tu muger contigo*, quand tu viendras chez moi, amène ta femme avec toi; *esta Señora nunca va al paseo que no traiga à su amante consigo*, cette Dame ne va jamais à la promenade qu'elle ne traîne son amant avec elle.

Palo: signifie bâton, ou bois, et de ce nom on forme le verbe *apalear*, qui signifie, donner des coups de bâton.

Le nom de *baraja*, signifie un jeu de cartes, et de ce mot se forme le verbe *barajar*, qui signifie mêler les cartes, et dans le figuratif contester avec quelqu'un.

De *noche*, on forme *anochecer*, qui signifie se faire nuit.

De *mañana*, on forme *amanecer*, qui signifie se faire jour.

Je réviens à la préposition *con*: cette préposition s'emploie très élégamment au lieu de *par* ou du gérondif; p. e. *empezò con decirme que queria que le payasse*, il commença par me dire qu'il vouloit que je le pagasse, aussi élégamment pour *quoi*, p. e. *con ser el Archiduque favorecido de los Catalanes, no pudo mantenerse en España*, quoique l'Archiduc fût favorisé par les Catalans, il ne put pas se soutenir en Espagne. La même préposition jointe avec l'adjectif *tal* a le même emploi que la conjonction conditionnelle *pourvuque*, p. e. *con tal que me prometas de venir*, pourvu que tu promettes de venir.

A l'égard du de pronom *tal*, il faut remarquer en passant, que très souvent on l'emploie pour marquer des sentimens de surprise, d'étonnement, de compassion, et quelquefois de dérision. Il est vrai que ce n'est pas précisément par lui même, qu'il exprime ces sentimens, d'autant que la particule *que* y contribue autant que lui, mais on ne sauroit disconvenir que la plus grande force de l'expression tombe sur *tal*, comme il est aisé de voir dans les exemples suivans: *que tal de veo hijo mio!* dans quel état te vois-je, mon fils! *o Dios, mio que tal es este hombre!* o mon Dieu quel homme est celui-ci! *que tal le pusieron!* dans quel état l'a-t-on mis!

Lorsque *tal* est suivi de *qual*, il signifie tellement, quellement, ou bien de tems en tems; mais il faut remarquer que dans la première signification, il n'a gueres d'autre emploi que dans la réponse qu'on fait à une demande, comme dans la phrase suivante: *como estás amiga mia?* comment te portes-tu ma chère amie? *estoy tal qual*, je me porte

la, la, ni bien, ni mal; mais dans la seconde on l'emploie en répondant, et en interrogeant, avec cette condition pourtant, qu'à fin que ces deux mots forment un sens complet, il faut qu'ils soient accompagnés d'un substantif; p. e. *vendrásme à visitar tal qual vez?* viendras-tu me visiter de tems en tems? *el marido tal qual vez pegaba à su muger*, le mari frapport la femme de tems en tems.

L'adverbe *menos*, moins, sert à former une façon de parler qu'on emploie très-élegamment pour marquer deux choses directement opposées. Quand on l'emploie affirmativement, il marque le cas, l'estime qu'on a d'une personne, ou d'une chose, p. e. *el cariño que te tengo hacia que echaba menos de ti*, la tendresse que j'ai pour toi faisoit que s'étois inquiet à ton égard: mais quand on l'emploie négativement, il marque le dédain, le mépris, l'indifférence, p. e. *aunque me hiciesse algun servicio no le echo menos*, quoiqu'il me rendit quelque service, je ne le regrette pas. *Menos*, précédé de la particule à s'emploie pour à moins que, ou si ce n'est que, p. e. à *menos que le diese palos no le podia hacer peor*, à moins que de lui donner des coups de bâton, il ne pouvoit lui faire pis.

Les Espagnols en donnant le bon jour, le bon soir, la bonne nuit, se servent du pluriel, p. e. *buenos dias, buenas noches*, tenga Usted.

Ils se servent aussi du pluriel de *Rey*, lorsqu'ils parlent du Roi avec sa famille, ou de la famille Royale, p. e. *los Reyes han solido oy à la caza*, le Roi et sa famille ou la famille Royal, est allée aujourd'hui à la chasse.

Quand on leur demande quelle heure il est? ils répondent, *la una, las dos, las diez* etc. sans dire *horas*,

Les Espagnols se servent du mot *civil* pour *vil* ; comme on le voit dans le proverbe suivant , p. e. *caséme con la civil por el florin*, où *civil*, pour *vil* ou *baxa* ce qui signifie en François : je me suis marié avec une femme basse pour le florin, c'est à dire pour de l'argent.

Il y a une remarque importante à faire sur les tems des verbes.

Comme la langue Castillane doit son origine à la Latine elle se sert comme elle de l'optatif au lieu de l'imparfait de l'indicatif après la conjonction *si*, lorsqu'on parle par souhait ou d'un tems à venir, p. e. *si luviera ou tuviéra diez mil ducados, compraria el puesto de Presidente de la Chancilleria de Granada*, si j'avois dix mille ducats, j'acheterois la charge de Président de la Chancellerie de Grenade ; *si quisiéra valerme de mis derechos podria recuperar el empleo que me han quitado*, si je voulois me servir de mes droits, je pourrais recouvrer la place qu'on m'a ôtée : mais si on parle d'un tems passé, il faut comme en François laisser le verbe à l'indicatif ; p. e. *si habia querido pelear era para grangear la amistad del Rey*, si j'avois voulu combattre c'étoit pour aquerir la grace du Roi ; *si platicaba la virtud era par dar buen exemplo à mis hijos*, si je pratiquois la vertu, c'étoit pour donner bon exemple à mes enfans.

Le parfait simple ne peut servir que lorsqu'on parle d'un tems qui n'est plus, p. e. *escribi ayer*, j'écrivis hier, et non pas *escribi esta mañana*, mais, *he escrito esta mañana, esta semana, este mes, este año*, j'ai écrit ce matin, cette semaine, ce mois, cette année, parce que celui qui parle marque un tems dans lequel il est. On ne peut pas dire non plus

128 Trois règles générales pour bien parler

plus *nuestro siglo fue memorable*, nôtre siècle fut mémorable, parce que nous sommes encore dans ce siècle. Voilà précisément ce qui marque la différence qu'il y a entre le parfait simple et le composé, puisque ce dernier peut servir jusqu'à un moment auparavant que la chose soit arrivée, p. e. j'ai rencontré ton père en allant à l'église. *hé encontrado tu padre yendo à la iglesia*.

* *

SUPPLEMENT.

Pour fournir toute la facilité de bien parler et écrire Espagnol, j'ajoute à cette Grammaire trois Regles générales.

La première consiste à observer attentivement, si les mots qu'on lit, ou que l'on veut dire ou écrire viennent de l'Arabe ou du Latin.

Pour avoir cette connoissance il faut se figurer que la plupart des mots, qui n'ont aucune ressemblance avec les Latins ou Grecs sont Arabes, qu'on écrit toujours par *h*, *x* ou *z*, et de-là vient qu'en plusieurs endroits de la Castille on change l'*s* en *x*, et pour *sastre*, tailleur, on dit *xastre*.

Ils en font de même en changeant le *f* en *h*, et de *faba* ils disent *haba*, fève: pour *faciunt* en changeant le *c* latin en *h*, ils disent *hacen*, ils font, qui sont toutes des prononciations Arabes.

Les mots qui commencent par *al* sont presque toujours Arabes, p. e. *almohada*, oreiller, *alhombra*, tapis de Turquie, *almohaza*, espece de peigne de fer, *alhaveme*, espece de voile pour couvrir la tête.

Ceux qui commencent par *az*, comme *azahar*, fleur d'orange, *azagaya*, javelot, par *co* : comme *colcha*, courte pointe, *colgajo*, pendeloque, haillon, *collecha*, subornement, par *ca* ou *za*, comme *caherir* ou *zaherir*, reprocher, *zaquixami*, grenier, *zafio*, lourd ; par *cha*, *chi*, *cho*, *chui*, comme : *chapin*, sandale, *chinela*, pantoufle, *choza*, chaumière, *chueca*, la crosse jeu de payfans ; par *en* comme ; *endechas*, plaintes ; et enfin ceux qui commencent en *xa*, *xe*, comme : *xaquima*, tétière de corde pour attacher, *xerga*, étoffe en laine, poil ou fil.

La seconde règle est de savoir placer chaque mot avec son article respectif, je veux dire joindre aux noms masculins, féminins ou neutres l'article qui leur est propre.

L'observation de cette règle est si importante que les étrangers qui ne savent pas le Latin pèchent très souvent dans l'usage des articles malgré la connaissance qu'ils ont de la langue Espagnole.

La troisième consiste à bien observer dans la prononciation des mots, dans quelles syllabes il faut mettre l'accent, parce que celui-ci fait changer leur signification, comme il paroît dans cet exemple : *dure lo que durare*, *como cuchara de pan*, qu'il dure autant que durera une cuillère de pain, où si l'on met l'accent sur *duré* et *duraré*, l'on ne dit rien, parce qu'on fait l'un préterit, et l'autre futur. Cela arrive en plusieurs autres verbes, comme dans les suivans, *barlo y lloro*, je raille et je pleure ; mais dans la phrase suivante on fait voir que les verbes sont à la troisième personne du singulier du préterit, p. e. *quien con su mayor burló, luego reyo, y despues lloro*, celui qui raila avec son supérieur il rit au commencement, et après il pleura.

Et enfin la plupart des verbes qui ont l'accent sur la dernière sont à la troisième du préterit, p. e.

130 Trois règles générales pour bien parler

hablò, il parla, *cantò*, il chanta: ou à la première ou troisième du singulier du futur comme: *amaré*, j'aimerai, *amara*, il aimera: et à suivre l'orthographe des anciens Grammairiens, qui sans contredit est la meilleure, on devoit admettre dans la langue Espagnole comme dans la Française trois accens, c'est à dire le grave (') l'aigu (') et le circonflexe (^): le premier pour distinguer les adverbess des prépositions, les noms, et les verbes, comme: *hasta*, jusques, qui s'écrit comme *hassa*, qui est le bois d'une lance, *hacia*, vers, qui s'écrit comme *hacia*, il faisoit: le second sert pour distinguer l'*e* clair de l'*e* muet, et pour allonger les autres voyelles comme: *leia*, je lisois, *leyera*, je lirais etc. et le troisième pour marquer la clarté de l'*ô*, et des autres préterits parfaits comme: *amò*, il aima, *amamòs*, nous aimâmes, *leimòs*, nous lûmes etc. *creimòs*, nous crûmes etc, mais un usage fondé sur un abus invétéré a prévalu sur les règles les plus solides: néanmoins les Grammairiens qui ont dit que les voyelles n'étoient pas accentuées, ont erré d'autant plus grossièrement que non seulement la vraie prononciation Castillane dépend des accens; mais même l'intelligence des termes qui s'écrivent d'une même manière et qui signifient des choses tout à fait opposées.

Les Espagnols mettent aussi un accent sur la dernière syllabe de la troisième personne du présent de l'indicatif, et du conjonctif du verbe *estar*, être ou rester: *en salvo está el que repica*, celui-là est sauvé, qui fait le repic: *el que bien está nose muda*, celui qui est bien ne doit abandonner pas sa place, et cela pour ne pas confondre la signification du verbe avec les pronoms démonstratifs *este*, *esta*, *estas*, comme: *si tras este que anda mato, tres me saltan para quatro*, si après celui-ci que je poursuis,

fais, je tue quelqu'un, il me manque trois pour faire le quatrieme, *si de esta escapo, y no me muero, nunca mas bodas al cielo*, si j'échappe de celle-ci et que je ne meure pas, jamais plus de réjouissance.

On trouvera aussi que tous les verbes ont l'accent aigu (') à la premiere et seconde du pluriel des deux imparfaits du conjonctif dans la pénultieme syllabe.

Les Espagnols ont trois sortes d'*i*, l'une petite, l'autre longue *j jota*, et l'autre Grecque *y* et chacune garde sa place.

Sur la premiere il n'y a rien à dire.

Le *jota* sied bien dans ces mots : *mejor*, mieux, et meilleur, *trabajo*, fatigue, *jugar*, jouer, *juzgar*, juger, *jamás*, jamais, *naranja*, orange : et dans tous les autres qui ont *ja*, *jo*, *ju*.

L'*y* se met nécessairement en deux lieux, où les autres ne peuvent pas se mettre.

L'un, est lorsque l'*y* Grec est une consonne, et l'autre quand il est une conjonction ; lorsqu'il est une consonne, on le met dans les mots suivans : *mayor*, plus grand, *Reyes*, Rois, *leyes*, loix, *ayuno*, jeûn, *yunque*, enclume, *yerro*, erreur.

On se sert de l'*y* Grec dans *ay*, qui signifie aujourd'hui, et non pas dans *oi* j'entendis. L'on dit *yà*, déjà, *yo*, moi, parceque l'*y* est une consonne.

Dans les mots suivans l'*y* est une conjonction *Cesar y Pompeyo* : On doit aussi écrire *ley*, loi, et *lei*, je lus : *Rey*, roi, *rei*, je ris.

Il y en a, qui écrivent *traxo* il apporta, troisieme personne du parfait défini du verbe *traher* ; mais *truxo* est mieux dit : p. e. *fue la negra al baño y*

132 Trois règles générales pour bien parler

traxo que contar un año, la Negresse fut au bain, et elle apporta de quoi raconter pendant une année.

Ceux qui parlent et écrivent bien en prose ne mettent jamais le *v*, au pronom conjonctif *os* de la seconde personne du pluriel. Il faut donc dire, *yo os diré*, je vous dirai, et non pas *vos diré*, *porque os hablen*, pour qu'ils vous parlent, et non pas *vos hablen*, c'est une mode antique de parler.

Dans les infinitifs des verbes composés avec les pronoms relatifs, plusieurs changent le *r* en *l*, et ils écrivent *decillo*, le dire, *hacello*, le faire; au lieu de *decirlo*, *hacerlo*: mais il n'est permis qu'en poésie pour la rime, comme on peut le voir dans la question suivante d'un Cavalier à un autre:

Qu'es la cosa que fin ella
Mas claramente la vemos?
Y si acaso la tenemos
No sabemos conocella?
Quanto ella es mas perfeta
En aquel que la possee,
Tanto à el es mas secreta,
Y todo el mundo la vée.

où l'on voit qu'il dit *conocella*, et non pas *conocerla*, pour la rime, qui répond à *ella*.

Il faut doubler le *ss* dans tous les superlatifs *bonissimo*, *prudentissimo* etc. dans le pronom *esso*, de même que dans les mots en *esso*, comme *huesso*, *professo*, *traviesso*; dans l'imparfait du conjonctif de tous les verbes, p. e. *huviesse*, *fuesse*, *amasse*, *hiciesse*, *truxesse*, *creyesse* etc. et généralement lorsque la prononciation doit être forte.

Aucun Grammairien n'a observé jusqu'à présent aucune différence entre *aguardar* et *esperar*, cependant j'ai trouvé qu'il faut dire *aguardar* en
des

des choses certaines *aguardo que se haga hora de comer*, j'attends qu'il vienne l'heure de diner, et *espero que este año no habrá guerra*, j'espère que cette année il n'y aura pas de guerre où l'on voit que *aguardar* signifie attendre et *esperar*, esperer;

Quelques uns prétendent que *trasquilar* et *esquilar* ayent la même signification; mais ils se trompent, puisque *trasquilar* signifie *cortar los cabellos*, couper les cheveux, et *esquilar* n'appartient qu'aux troupeaux, p. e. *esquilar la lana*, tondre la laine.

Enfin suivant la vraie prononciation Castillane il faudroit au lieu, d'écrire *exemplo*, *exercicio*, *exercito* etc. on écrive *egemplo*, *egercicio*, *egercito* etc. ou pour mieux dire qu'on ne mît jamais la lettre *e* se mettre devant *e*; car la *sa* prononciation y est plus gutturale que le *g* et que le *jota*: et il y a actuellement plusieurs bons Auteurs qui se servent de cette orthographe.

Celui qui connoit la langue Latine, Toscane et Castillane trouvera que la Toscane a beaucoup plus de mots entiers Latins que l'Espagnole, et que celle-ci en a beaucoup plus de corrompus que la Toscane qu'on peut néanmoins faire aisément Latins.

* * *

Analogie d'une grande quantité de mots tirés
de l'Origine de la langue Castillane de
D. Gregorio Mayans.

A ajouté au commencement de la diction, p. e. *basis*, *abaxo*; en bas, comme si on disoit *a d basim*, parceque la base est le pied, qui soutient la colonne, statue ou chose semblable; *vespa*, *avispa*,

134 Analogie d'une grande quantité de mots

jsa, guêpe; *cōtingere*, *acōntecer*, arriver; *dolere*, *adolecer*, s'affliger; *foedare*, *afear*, enlaidir; *galla*, *agalla*, noix de galle; *fellire*, *helear*, rendre amer; *jejunium*, *ayuno*, jeûn; *latratus*, *alarido*, abboisement; *minacia*, *amenazas*, menaces; *nidulari*, *anidar*, nicher; *placare*, *aplacar*, apaiser; *a quiete*, *aquietar*, apaiser; *rugare*, *arrugar*, rider; *ferro*, *asserrar*, scier; *thaona*, Hébreu *atahona*, moulin à bras; *ululare*, *aullar*, hurler; *sulphur*, *azufre*, souffre.

A ôté du commencement: *ars accipitria*, *cetreria*, fauconnerie; *ab adamante*, *diamante*, diamant; *avant garde*, *vanguardia*, en Espagnol.

A ajouté au milieu: *alnus*, *alamo*, peuplier.

A ôté du milieu: *Andreas*, *Andres*, André.

A ajouté à la fin: *hac*, *aca*, ici.

A changé en *e*: *axis*, *exe*, axe; *axundia*, *surundia*, sain doux; *abscondere*, *esconder*, cacher; *asparagi*, *esparragos*, asperges; *alacris*, et *alacre*, *alegre*, joyeux; *a basio*, *beso*, baiser; *cafaria*, mot Latin barbare, *caferia*, métairie; *a ceraso*, *cerezo*, cerise; *a denario*, *dinero*, denier; *a facto*, *fecho*, aujourd'hui, *hecho*, fait; *a granario*, *granero*, grenier; *latrina*, *letrina*, latrine; *a mortario*, *mortero*, mortier; *a tractu*, *trecho*, trajet.

A changé en *i*: *Agnes*, *Ines*, nom propre de femme, *laterna*, *linterna*, lanterne.

A changé en *o*: *a ferraculo*, *cerrojo*, verrou; *talpa*, *topo*, taupe.

A changé en *u*: *a sensato*, *sesudo*, avisé.

A changé en *ai*, diphthongue: *aër*, *aire*, air.

A changé

A changé en *au* diphthongue: capitale, *caudal*, fond; *a crasso*, *grueso*, ou *gordo*, gros, gras.

Ae, diphthongue, restant seulement *a*: *aeramentum*, *arambre*, airain ou cuivre.

Ae diphthongue, ne restant que l'*e*: *aetas*, *edad*, âge; *aedificare*, *edificar*, bâtir; *Aegyptus*, *Egypto*, Egypte, nom de province; *aemulari*, *emular*, imiter; *aenigma*, *enigma*, énigme; *ab aequinoctio*, *equinocio*, equinoxe; *ab aenario*, *evario*, trésor public; *ab aestivo*, *estio*, été; *Baetis*, *Betis*, nom de province; *Caesar*, *Cesar*, nom propre; *a daemonio*, *demonio*, diable; *faex*, *faecis*, *feces*, mot antique, à présent *heces*, lie; *a laesione*, *lesion*, offense; *a Maeandro*, *Meandro*, Meandre, nom de fleuve: *a paedagogo*, *pedagogo*, précepteur; *a quaestione*, *question*, demande; *saecularis* et *saeculare*, *seglar*, séculier, laïque; *taeda*, *tea*, bois gommeux.

Ae diphthongue changée en *i*: *aequalis*, *igual*, égal.

Ae diphthongue changée en *ie*: *caecus*, *ciego*, aveugle; *Graecus*, *Griego*, Grec.

Ae, ôté du commencement: *Aegidius*, *Gil*, *Aemilianus*, *Millan*, Emilien, nom propre.

Ae, changée en *o*: *ab aerugine*, *orin*, rouille.

Au perdant *u*: *augurator*, *agorador*, antique, à présent *agovero*, devin; *ab Augusto*, *Agosto*, Auguste, Août; *Augustinus*, *Agostino*, Augustin.

Au, changée en *e*: *auscultare*, *escuchar*, écouter.

Au, changée en *o*: *auricula*, *oreja*, oreille; *ab autumn*, *otoño*, automne: *ab auro*, *oro*,

136 Analogie d'une grande quantité de mots

or; a baccale Grec *brocal*, mardelle; *canda*, oola, gueue; *aurata*, *dorada*, *gaudere*, *gozar*, se réjouir; *laudare*, *loar*, louer; a Mauro, *Moro*, *More*; a paupere, *pobre*, pauvre; a rauco, *ronco*, enroué; a tauro, *toro*, taureau.

B ajouté au milieu: ab homine, *hombre*, homme; ab lumine, *lumbre*, lumière; a flumine, *estambre*, étain; a vimine, *mimbre*, osier.

A ôté du milieu: Abbas, *Abad*, Abbé; cupiditas, antique *cobdicia*, aujourd'hui *codicia*, cupidité; dubitare, *dubitar*, douter; abscondere, *esconder*, cacher; gibba, *giba*, bosse; lambere, *lamer*, lécher; oblivio, *olvido*, oubli; a plumbo, *plomo*, plomb; Rabbi, *Rabi*, naître chez les Juifs, et de la *Rabino*, Rabbin, Docteur de la Loi; subtilis, *sutil*, subtil.

B ôté de la fin: Berceebub, *Bercebu*, diable; Sancto Jacobo, *San Tiago*, Saint Jacques.

B, changé en f: scobina, *escosina*, égoïne.

B, change en h: bubo, *buho*, hibou.

B, changé en ch: reprobare, *reprochar*, reprocher.

B, changé en p: de rabo, queue on disoit *rabosa*, et c'est ainsi que l'appellent les Valenciens, en Castille *raposa*, renard; de rabaz, qui en Arabe signifie, *criado*, *rapaz*, domestique.

B, changé en u voyelle: absentia, *ausencia*, absence; debitor, *deudor*, débiteur.

B, changé en v consonne: brassica, *verza*, chou.

C, ajouté au commencement; apud, *cabe*, mot antique, qui signifie *junto*, auprès de.

C, ôté

C, ôté du milieu; auctor, *autor*, auteur; buca, *boca*, bouche; Decanus, *Dean*, Doyen; ab effectu, *efeto*, effet; a fructu, *fruto*, fruit; leuca, *legua*, lieue; mactare, *matar*, tuer; pectorina, *petrina*, ceinture; a sancto, *santo*, saint; tractare, *tratar*, traiter.

C, ôté de la fin: illac, *allá*, là.

C, changé en g: creta, *greda*, craye: crypta, *gruta*, grotte; alacris, *alegre*, joyeux; arcus colli, *argolla*, carcan; tecum, *contigo*, avec toi; dico, *digo*, je dis; a foco, *fuego*, feu; formica, *hormiga*, fourmi; ecclesia, *iglesia*, eglise; a succo, *xugo*, suc; lacuna, *laguna*, lac; mica, *miga*, mie; pertica, *pertiga*, perche; a securi, *segur*, hache; triticaria, *triguera*, alpiste, espece de millet pour les oiseaux; vindicare, *vengar*, venger.

C, changé en g impropre ou en jota selon l'orthographe de Lebrija: cachexia, *jaqueca* migraine: l'on écrit aujourd'hui *xaqueca*, parce qu'il vient de l'Arabe.

C, changé en ch: aprovecer, antique aujourd'hui *aprovechar*, profiter; lactuca, *lechuga*, laitue; a marcido, *marchito*, flétri.

C, changé en i: delectare, *deleitar*, divertir.

C, changé en ll lettre Espagnole: clamare, *llamar*, appeller; clavis, *llave*, clef.

C, propre changé en qu, ou pour mieux dire restant comme c, parce que cette lettre, et la qu sont une même lettre: arca, *caisse*, *arquero*, faiseur de coffre; arquilla, *petite caisse*; barca, *barque*, *barquero*, batelier, *barquilla*, bateau; queso, *fromage*; cremare, *quemar*, bruler; hic, *aquí*, ici; ab halece, *harenque*, harenge; chimæra, *quimera*, chimere; peco, *peque*, je pe-

138 Analogie d'une grande quantité de mots

che, je pêchai; *faco*, *saqué*, j'arrache, j'arrachai; *troco*, antique, à présent, *truco*, *troqué*, je troque, je troquai; *vaco*, *vaqué*, je vaque, je vaquai.

C, changé en *t*: *a marculo*, *martillo*, marteau.

C, changé en *z*: *ab ericeo*, *erizo*, hérisson, de là vient *erizarfe*, hériffer, dresser le poil; *lancea*, *lanza*, lance; *lumbricus*, *lombriz*, ver de terre.

Ch, ôté du milieu, *echo*, *eco*, *echo*.

Ch, le *c* propre restant sans aspiration: *character*, *caracter*, caractère; *charta*, *carta*, papier; *cholera*, *colera*, colere; *chorda*, *cuerda*, corde; *chorus*, *coro*, chœur; *eucharistia*, *eucaristia*, eucharistie; *schola*, *escuela*, école.

Ch, changé en *c* impropre sans aspiration, *schedula*, *cedula*; *chimaera*, *cimera*, devise; *chirurgia*, *cirugia*, chirurgie; *schisma*, *cisma*, schisme.

Ch, changé en *g*: *a stomacho*, *estomago*, estomac.

Ch, ou *c* aspiré qui est le même changé en *ch*, non aspiré lettre Espagnole; *concha*, *concha*, coquille.

Ch, changé en *qu*, *Cherub*, *Querubin*, *Cherubin*; *alchymia*, *alquimia*, alchymie; *machinari*, *maquinar*, machiner; *Rachel*, *Raquel*, *Rachel*, nom propre.

Ch, changé en *z*: *a brachio*, *brazo*, bras.

Ch, changé en *ll*: *clamare*, *llamar*, appeller; *clavis*, *llave*, clef.

Ci changé en *ch*: *ab aqueductu*, *aguaducto*, *aqueduc*; *a biscocto*, *biscocho*, biscuit; *a cinctu*,

cinctu, *cincho*, ceinture; a despectu, *despecho*, dépit; ab interdicto, *entradicho*, interdit; a facto, *hecho*, fait; lucta, *lucha*, lutte; mel coctum, *melcocha*, miel cuit; a nocte, *noche*, nuit; octo, *ocho*, huit; a pectore, *pecho*, poitrine; a refecto, *rechecho*, refait; a tractu, *trecho*, trait.

D ôté du commencement: diurnale, *jornal*, journal; Domingo, *mingo*, Dominique.

D ajouté au commencement: intro, *dentro*, dedans; a spolio, *despojo*, dépouille; jaspis, *diaspro*, jaspe; unde, *donde*, d'où; aurata, *dorada*, truite.

D ajouté au milieu: moretum, *almodrote*, sorte de sauce blanche; adventus, *avenida*, avenue; humile, *humilde*, humble.

D ôté du milieu: podium, *apoyo*, appui; adjuvo, *ayudo*, j'aide; cadere, *caer*, tomber; credere, *creer*, croire; desiderare, *desear*, désirer; excludere, *excluir*, exclurre: fido, *fi*, je fie; fidelis, *fiel*, fidele; hodie, *oy*, aujourd'hui; judicium, *juicio*, jugement; laudare, *loar*, louer; a medietate, *mitad*, moitié; a paradiso, *paraíso*, paradis; peditones, *peones*, pietons; sedere, *seer*, verbe ancien a présent *sentarse*, s'asseoir; radere, *raer*, raser; de prodesse, on disoit anciennement *proeza*, et à présent *proeza*, valeur; taeda, *tea*, bois de pin; videre, *ver*, voir.

D ajouté à la fin: Abba, *Abad*, Abbé.

D ôté de la fin: ad, *à*, préposition.

D ôté du milieu, et de la fin: cercanidad, diction antique, aujourd'hui *cercania*, voisinage.

D changé en g propre: dama, *gama*, ou *gamo*, daim; a dasypo, ou *gamo*, *gazapo*, lapereau.

D changé

160 Analogie d'une grande quantité de mots

même, sans autre différence, que d'être ou ne pas être finale, et que seulement pour éviter l'équivoque, l'on écrit *z* et non pas *c* comme *Ajax*, *Ajace*, *Ayaz*, et non *Ayac*; *calix*, *calice*, *caliz*, et non *calic*; mais si le *c* impropre doit servir à la voyelle, alors comme il a déjà sa propre fonction pour cette expression, on se fert du *c*, comme *artifex*, *artificis*, *artifice*, *artisan* en Latin et en Espagnol; *apex*, *apice*, haut ou sommet d'une chose; *obex*, *obice*, empêchement, dans les deux langues. Je dis de même dans le pluriel de tous les noms ci-dessus, comme: *artifices*, *apices* *calices* etc.

X changeant le *c* en *s*: *taxare*, *tassar*, estimer.

T appelé Grec non pas à cause que les Espagnols lui donnent le même son que les Grecs, mais pour avoir pris d'eux la figure, se changé en *e*: *Corcyra*, *Corcega*, Corse, île; *papyrus*, *papel*, papier; *sylva*, *selva*, forêt.

T changé en *i*: *ab asylo*, *asilo*; martyr, *martir*; *tyrannus*, *tirano*, tyran; *zephyrus*, *zephiro*, zephir.

T changé en jota: *hyacinthus*, *jacinto*, hyacinthe.

T changé en *o*: *styrace*, *estoraque*, *storax*, forte de gomme.

Z ajouté au milieu: on l'ôte des mots qui se terminent en *co* dans les tems où l'*o* se changé en *i*, comme *conozeo*, *conocia*, *conociera*, *conociesse*, je connois, je connoissois, je connoîtrois, je connois-
se; *crezco*, *crecia*, *creciera*, *creciesse*, je crois, je croissois, je croîtrois, je crusse etc. Par cette analogie on voit assez clairement que la langue Latine est la mere légitime de l'Espagnole, et que si les
mots

mots que celle-ci en a pris, étoient écrits et prononces entiers, à peine y auroit-il un seul Latiniste qui n'entendit pas l'Espagnol.

De l'origine de la langue Castellane.

Le Maître Antoine Lebrija dans le prologue de son Art, qu'il dédia à la Reine Isabelle, dit qu'elle eut son commencement dans le tems des juges, et des Rois de Castille, et qu'elle commença à montrer ses forces dans celui du très-eclairé et digne d'une *eternelle memoire* Roi Alphonse le Sage, par ordre du quel on ecrivit *las siete partidas* ou l'Histoire générale; et beaucoup de livres furent traduits du Latin et de l'Arabe en langue Castellane; la quelle s'étendit jusqu'en Aragon, et Navarre, et de la en Italie en suivant la compagnie des Infants, qui furent envoyés pour y gouverner.

Après Antoine Lebrija, cette langue fit des progrès dans la Régence de Charles Quint, et elle se perfectionna beaucoup dans celle de Philippe second, tellement qu'il n'y a rien autre à ajouter; comme dit l'immortel D. Gregoire Mayans, qu'un plus grand génie et un plus grand art pour la perfectionner entierement.

Des figures de la Grammaire.

La figure dans sa juste signification n'est autre chose qu'une fiction, parce que les expressions figurées ou feintes sont mises pour en remplacer d'autres naturelles et véritables.

Il y a quatre figures principales dans la Grammaire, lesquelles sont l'*Hyperbaton*, l'*Ellipse*, le *Pléonasme*, et la *Syllepse*. Hyperbaton, terme Grec

Grec et de Rhétorique est une construction figurée qui renverse l'ordre légitime et naturel du discours. Cette figure n'est pas tolérable quand on met l'article ou la préposition après le nom, qui doit toujours précéder, et celle-ci est sa nature invariable.

Au contraire quoiqu'il soit conforme à l'ordre et à la construction naturelle, que le substantif précède l'adjectif, le nom et le pronom, le verbe; quand ils sont le principe de son action, et le verbe l'adverbe, l'on peut, et même plusieurs fois il convient de renverser cet ordre naturel en mettant le substantif après l'adjectif, le nom et le pronom après le verbe, et le verbe après l'adverbe; p. e. si l'on dit: *dichosos los padres que tienen buenos hijos*, heureux les pères qui ont de bons enfans; *feliz et Reino donde viven los hombres en paz*, heureux le royaume où les hommes vivent en paix; *acertadamente gobierna el que sabe evitar los delitos*, celui-là gouverne prudemment qui fait éviter les crimes, on employe cette figure hyperbaton, parce que dans le premier exemple se trouvent les adjectifs *dichosos* et *buenos* devant les substantifs *padres y hijos*, dans le second l'adjectif *feliz* devant le substantif *reino*, et le verbe, *vivir* devant le substantif (agent) *hombres*, dans le troisieme parce que l'adverbe *acertadamente* est devant le verbe *governar*.

L'objet du premier exemple est d'exprimer le bonheur des peres qui ont de bons enfans, et comme le bonheur des peres ne consiste pas à avoir des enfans; mais en ce qu'ils sont bons, cet adjectif précède le substantif *hijos*, parce que l'adjectif est celui qui marque la bonté.

L'objet du second exemple est d'exprimer la félicité du royaume où l'on vit en paix, c'est pourquoi il commence par l'adjectif, qui marque cette
féli.

félicité. Celui du troisieme est d'exprimer la prudence, avec la quelle gouverne celui qui empêche qu'on commette des crimes, c'est pourquoy il commence par un adverbe qui signifie cette prudence.

Lorsque le célèbre Saavedra dit dans l'Embleme 39: *tan terrible se mostro en una audiencia el Rey Asuero à la Reina Esther, que cayó desmayada*, le Roi Assuere se montra si terrible dans une audience à la Reine Esther qu'elle tomba en défaillance; il fit précéder sans doute l'adjectif terrible au substantif Asuero, parce que son intention principale étoit d'exprimer la terreur que causa dans Esther le visage irrité de Assuerus, car il auroit pu dire d'une autre maniere: *el Rey Assuero se mostro tan terrible en una audiencia à la Reina Esther*, mais le discours dans la langue Espagnole n'auroit, ni la même force, ni le même agrément, parce qu'il n'annonceroit pas d'abord la terreur.

De-là on infère, que quoique l'usage de cette figure ou d'autres paroisse quelquefois arbitraire et indifférent, il est d'ordinaire fondé en quelque raison de convenance, et que pour bien parler en Espagnol il faut suivre cet usage fondé dans la raison ou du moins dans l'autorité, quand la raison manque.

L'usage est si puissant qu'il a rendu déjà comme naturelles plusieurs expressions figurées, tellement qu'elles seroient défectueuses, si on vouloit les réduire à l'ordre rigoureux et naturel. Dans les propositions affirmatives les Espagnols font toujours précéder les adjectifs *alguno y ninguno*, et ils disent: *algunos libros tengo*, j'ai quelques livres, *ningun hombre viene*, aucun homme ne vient, et celui-là parleroit mal qui diroit: *tengo libros algunos*, *viene hombre ninguno*, mais si on fait négatives ces mêmes prépositions, on met les adjectifs après,

et l'on dit: *no tengo libros algunos, no viene hombre ninguno.*

Les adjectifs *mucho* et *poco* ne peuvent pas se mettre après, quand ils se joignent immédiatement avec les substantifs, et l'on dit: *muchos soldados hai*, il y a beaucoup de soldats, *pocos viveres tienen*, ils ont peu de vivres, et l'on ne dit pas: *hai soldados muchos, tienen viveres pocos*; mais si on met le verbe entre le substantif et l'adjectif, ou peut commencer par le substantif, et dire dans le dénombrement de plusieurs choses: *soldados habia muchos, viveres tenían pocos.*

L'adjectif *cierto*, quand on l'emploie dans un sens vague et indéterminé il précède toujours le substantif, et l'on dit: *cierto amigo me vino à ver*, un certain ami est venu me voir, *cierta persona le escrive*, une certaine personne lui écrit, *hai ciertos hombres con quienes no se puede tratar*, il y a certains hommes avec les quels on ne peut traiter; *ciertas señales suelen pronosticar lo que ha de suceder*, certains signes ont coutume de présager ce qui doit arriver: mais si le même adjectif est pris dans un sens déterminé, on le met après le substantif en disant; *el haber favorecido fulano à su enemigo es una señal cierta de su generosidad*, un tel en favorisant son ennemi donne une marque certaine de sa générosité.

Par les mêmes raisons que les adjectifs sont mis quelquefois devant les substantifs, on met en d'autres les verbes devant les noms qui sont le principe de leur action ou signification comme dans les exemples suivans: *en la guerra puede mucho la autoridad de la sangre; pero no se vence con ella, sino con el valor y la industria*, l'autorité du sang peut beaucoup dans la guerre; mais on ne vainc pas avec elle; mais avec la valeur et l'industrie; *obran*

en el relox las ruedas con tan mudo y oculto silencio, que ni se ven, ni se oyen, les roues agissent dans l'horloge avec un silence si muet et si caché, qu'on ne les voit, et on ne les entend pas; *no se contentò el entendimiento humano con la especulacion de las cosas terrestres*, l'entendement humain ne s'est pas contenté de la spéculation des choses terrestres. Par ces exemples on voit que les Espagnols peuvent troubler l'ordre naturel en faveur de l'élégance, et que ce qui est une élégance chez-eux, feroit une monstruosité dans la langue Françoisse.

Les Espagnols mettent fréquemment les adverbes devant les verbes, en disant *bien està*, il se porte bien, ou cela va bien; *mucho corre*, il court beaucoup; *poco vale*, il vaut peu; *tardo viene*, il vient tard; *nunca llega*, il n'arrive jamais.

Lorsqu'on omet quelques mots nécessaires à l'intégrité grammaticale, on employe la figure dite *Ellipse*. Le mot Grec *ellipsis* est le même que *defaut*; celui-ci se trouve véritablement dans les mots qu'on ne dit pas, et dans ceux qui y sont sous-entendus. Cette figure est d'un usage assés fréquent dans toutes les langues, sur tout dans la maniere commune de parler, et de se saluer, lorsque nous disons: à *Dios*, Adieu, *buenos dias*, bon jour, *bien venido*, foyez le bien venu.

Dans ces expressions prises grammaticalement il n'y a aucun sens, parce qu'il y manque le verbe pour le former; mais en y ajoutant celui qui y répond, on trouve le sens à celles-ci et à d'autres expressions, p. e. à *Dios te encomiendo*, je te recommande à Dieu, à *Dios pido que te guarde*, je prie Dieu qu'il te conserve; *buenos dias te dé Dios*, Dieu te donne le bon jour, *buenos dias te deseo*, je te souhaite de bons jours; *bien venido seas*, sois le bien venu. Par la même raison on pourroit

prétendre que les adverbes non seulement se joignent avec les verbes ; mais avec les adjectifs, puisque Saavedra dit : *los animos demasadamente rezelosos por huir de un peligro, dan en otros mayores*, les esprits trop craintifs pour éviter un danger, tombent en d'autres plus grands ; mais si on remarque qu'après le substantif *animos*, on doit suppléer ces deux mots *que son*, on verra que l'adverbe *demasadamente* ne se joint pas avec l'adjectif *rezelosos* ; mais avec le verbe supplée *son*. Il semble que ces exemples suffisent pour connoître la nature et l'usage de la figure dite ellipse.

Pléonafme n'est autre chose que surplus ou superfluité de paroles. C'est une figure vicieuse quand on employe des mots superflus sans nécessité, et c'est une figure convenable, quoique opposée à l'ellipse, quand on se sert de mots, qui semblent superflus ; mais nécessaires pour donner plus de force à l'expression, et pour ne laisser aucun doute à ceux qui nous entendent, sur ce que nous voulons leur dire ou leur faire croire. Quand on dit : *yo lo vi por mis ojos*, je le vis par mes yeux ; *yo lo escrivi de mi mano*, je l'écrivis de ma main, on commet le pléonafme, parce que rigoureusement, *por mis ojos*, *de mi mano*, ne sont pas nécessaires, et il suffisoit de dire : *yo lo vi*, *yo lo escribi*, mais comme l'on veut donner une plus grande énergie à l'expression afin qu'on n'en doute plus, on ajoute celles-ci ou d'autres semblables paroles. Nous nous servons de la même figure, lorsque nous disons : *volar por el aire*, voler dans l'air, *subir arriba*, monter en haut, *baxar abaxo*, descendre en bas, parce que dans la rigueur grammaticale les mots *por el aire*, *arriba*, *abaxo* sont superflus, puisqu'on ne vole pas par terre ; on ne descend pas en haut, et on ne monte pas en bas ; mais l'usage fondé dans le désir de ne
laisser

laisser aucun doute en ce qu'on dit, a fait ajouter ces mots.

La *Syllepse* ou conception est une figure par laquelle on accorde quelquesfois les mots non pas selon la valeur qu'ils ont, mais selon le sens que nous concevons; par exemple quand on dit: *una infinidad de soldados peleaban*, une infinité de soldats combattoient; *una multitud de Hombres acudieron*, une multitude d'hommes accoururent. Dans ces exemples les verbes *pelear*, *acudir* ne s'accordent pas avec les noms collectifs du nombre singulier *infinidad* et *multitud*; mais avec les pluriels *soldados* et *hombres*; mais quand après le substantif pluriel qui est après le collectif il y a un pronom relatif, on peut faire la concordance du verbe avec le substantif pluriel, qui précède le pronom, soit en usant de cette figure, ou soit en considérant comme un discours interposé le pronom et le verbe au pluriel, et par-là le nom collectif singulier a besoin d'un autre verbe qui s'accorde avec lui: p. e. *una cuadrilla de hombres que llegaron, hizo lugar*, une compagnie d'hommes qui arriverent, fit place; *una cantidad de luces que pusieron, alumbró la calle*, une quantité de lumières qu'ils mirent, éclaira la rue.

Ces quatre figures *hyperbaton*, *ellipse*, *pléonasmie* et *syllepse* sont les principales et même les seules pour la construction, puisque d'autres qu'on a coutume d'ajouter, ce sont des fruits monstrueux des Grammairiens, qui en vérité ne servent qu'à accabler la mémoire, et à éblouir l'entendement de ceux qui apprennent une langue comme le dit François Sanchez de las Brozas dans sa *Minerve* liv. 4.

Toutes les fois qu'on change, qu'on ôte ou que l'on ajoute des lettres à une diction, c'est par une

figure que les Grammairiens appellent *Métaplasme*, qui signifie transformation. Elle se divise en d'autres figures subalternes qui sont les suivantes.

Lorsque dans le tems ancien on changeoit l'ordre des lettres, comme *Peylado* au lieu de *Prelado*, Prélat, *dexalde*, *hacelde* au lieu de *dexadle*, *hacedle*, laissez-le, faites-le, c'étoit par la figure appelée *Métathèse* ou transposition.

Lorsqu'on omet une lettre ou syllabe au commencement d'une diction, c'est par la figure *Aphérèse* ou coupure, comme: *nora buena*, *nora mala*, pour *en hora buena*, *en hora mala*, en bonne heure, en mauvaise heure. Le premier mot est un compliment de félicitation, le second est comme si l'on disoit en François: va t'en au diable.

CHRESTOMATHIE

ESPAGNOLE.

THE MATHIE

AND

PARTIE PROSAIQUE.

MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA,

I.

De la Señora Cornelia.

Nouvelle IV.

Cette histoire se trouve dans le second volume de las Novelas Exemplares de Cervantes, qui furent premièrement imprimées à Madrid 1613, le jugement de Diez, qu'elles sont admirables à tous égards, est décidé. En effet elles divertissent autant le cœur que l'esprit par la pureté du style, la philosophie de la vie, la représentation des passions humaines, et enfin par les traits satyriques des récits les plus intéressans. On admire sur tout dans ces nouvelles, comme dans le Don Quixote, ces traits que chacun observe dans la nature, mais que personne ne pense à les approfondir. On les trouve bien expliqués, et l'on se sent surprendre par leurs vérités. C'est pourquoi on peut comparer l'éloquence de Cervantes à une mer bordée de mille plantes, et de mille fleurs, qui exhalent les vapeurs les plus douces, que chacun voit ; mais auxquelles, à force de les voir, souvent l'on cesse de réfléchir. On les voit se mirer dans l'eau, elles frappent la vue. C'est pourquoi Cervantes appelle ses nouvelles : *exemplares*.

Don

Don Antonio de Ysunza, y Don Juan de Gamboa, caballeros principales de una edad, mui discretos y grandes amigos, siendo estudiantes en Salamanca, determinaron de dexar sus estudios por irse à Flandes, llevados del hervor de la sangre moza, y del deseo, (como decir se suele) de ver mundo, y por pareceres, que el exercicio de las armas, aunque arma, y dice bien à todos, principalmente assienta, y dice mejor en los bien nacidos, y de illustre sangre. Llegaron pues à Flandes à tiempo, que estaban las cosas en paz, ó en conciertos, y tratos de tenerla, presto recibieron en Amberes cartas de sus padres, donde les escribieron el grande enojo que habian recibido, por haber dexado sus estudios, sin avisarfelo, para que huvieran venido con la comodidad que pedia el ser quien eran. Finalmente conociendo la pesadumbre de sus padres, acordaron de volverse à España, pues no habia que hacer en Flandes, pero antes de volverse quisiéron ver todas las mas famosas ciudades de Italia: y habiendolas visto todas, pararon en Bolonia, y admirados de los estudios de aquella insigne Universidad, quisiéron en ella proseguir los suyos. Diéron noticia de su intento à sus padres, de que se holgaron infinito, y lo mostraron con proveerles magníficamente, y de modo, que mostrassen en su tratamiento, quienes eran, y que padres tenian, y desde el priméro dia que salieron à las escuelas, fueron conocidos de todos por Caballeros, galanes, discretos, y bien criados. Tendria Don Antonio hasta veinte y quatro años, y Don Juan no passava de veinte y seis: y adornaban esta buena edad con ser mui gentiles hombres, musicos, Poetas, diestros y valientes: partes que los hacian amables, y bien queridos de quantos los comunicaban. Tuviéron luego

uego muchos amigos, assi Estudiantes Españoles, de los muchos que en aquella Universidad cursaban, como de los mismos de la ciudad, y de los extranjeros. Mostrabanse con todos, liberales, y comedidos, y muy ajenos de la arrogancia, que dicen que suelen tener los Españoles; y como eran mozos, y alegres, no se desgustaban de tener noticia de las hermosas de la ciudad: y aunque habia muchas Señoras doncellas, y casadas, con gran fama de ser honestas, y hermosas, à todas se aventajaba la Señora Cornelia Bentivolli, de la antigua y generosa familia de los Bentivollis, que un tiempo fueron Señores de Bolonia. Era Cornelia hermosísima en extremo, y estaba debaxo de la guarda, y amparo, de Lorenzo Bentivolli su hermano; honradísimo, y valiente Caballero, huerphanos de padre, y madre: que aunque los dexaron solos, los dexaron ricos: y la riqueza es grande alivio de orphanidad.

para leer.
Era el recato de Cornelia tanto, y la solitud de su hermano tanta en guardarla, que ni ella se dexaba ver, ni su hermano consentia; que la viesse. Esta fama trahian deseosos à Don Juan; y à Don Antonio de verla, aunque fuera en la iglesia. Pero el trabajo que en ello pusieron fue en balde, y el deseo; por la impossibilidad; cuchillo de la esperanza, fue menguando: y assi con solo el amor de sus estudios, y el entretenimiento de algunas honestas mocedades passaban una vida tan alegre como honrada. Pocas veces salian de noche, y si salian, iban juntos, y bien armados. Sucedió pues, que habiendo de salir una noche, dixo Don Antonio à Don Juan, que el se queria quedar à rezar ciertas devociones, que se fuesse, que luego le seguiria. No hai para que, dixo Don Juan, que yo os aguardare, y fino salieremos esta noche, importa poco:

poco. No por vida vuestra replicò Don Antonio, salid á coger el aire, que yo seré luego con vos, si es que vais por donde solemos ir. Haced vuestro gusto, dixo Don Juan, quedaos en buen ora, y si falleredes, las mismas estaciones andaré esta noche, que las passadas. Fuése Don Juan, y quedóse Don Antonio.

Era la noche entre escura, y la hora las once: y habiendo andado dos, ó tres calles, y viendose solo, y que no tenia con quien hablar, de terminó volverse á casa, y poniendolo en efecto, al passar por una calle que tenia portales, sustentados en marmoles, oyò, que de una puerta le ceceaban. La escuridad de la noche, y la que causaban los portales, no le dexaban aminorar el ceceo. Detuvo se un poco, estuvo atento, y viò entreabrir una puerta: llegóse á ella, y oyò una voz baxa, que dixo: Sois por ventura Fabio? Don Juan, por si ò por no, respondió: si. Pues tomad, respondieron de dentro, y ponedlo en cobro, y volved luego, no importa. Alargo la mano Don Juan, y topo un bulto, y queriendolo tomar, viò que eran menester las dos manos, y allí le huvo de asir con entrambas: y apenas se le dexaron en ellas, quando le cerraron la puerta, y él se halló en la calle cargado, y sin saber de que. Pero casi luego comenzó á llorar una criatura, al parecer recién nacida, á cuyo lloro quedo Don Juan confuso, y suspenso, sin saber que hacerse, ni que corte dar en aquel caso; porque en volver á llamar á la puerta, le pareció, que podia correr algun peligro cuya era la criatura, y en dexarla allí, la criatura misma: pues el llevarla á su casa, no tenia en ella quien la remediasse, ni él conocia en toda la ciudad persona adonde poder llevarla. Pero viendo que le habian dicho, que la pusiesse en cobro, y que volviesse luego, determino de traerla á la

à sa casa, y dexarla en poder de una ama, que los servia, y volver luego à ver, si era menester su favor en alguna cosa, puesto que bien habia visto, que le habian tenido por otro, y que habia sido error darle à el la criatura. Finalmente sin hacer mas discursos se vino à casa con ella, è tiempo que ya Don Antonio no estaba en ella. Entróse en un aposento, y halló al ama, descubrió la criatura, y vió que ~~era~~ ^{era} la mas hermosa, que jamas huviesse visto. Los paños en que venia ^{envuelta} mostraban ser de ricos padres nacida. Desenvolvióla el ama, y hallaron que era varon. Menester es dixo Don Juan, dar de mamar à este niño, y ha de ser de esta manera: que vos ama le habeis de quitar estas ^{ricas} mantillas, y ponerle otras mas humildes, y sin decir que yo le he trahido, la habeis de llevar en casa de una partera, ^{mantilla} que las tales siempre suelen dar recado, y remedio à semejantes necesidades: llevareis dineros con que la dexeis satisfecha, y dareis los padres que quisiereis, para encubrir la verdad de haberle yo trahido. Respondió el ama, que assi lo haria, y Don Juan con la priessa que pudo volvió à ver si le ceceaban otra vez; pero un poco antes que llegasse à la casa adonde se habian llamado, oyó gran ruido de espadas; como de mucha gente que se acuchillaba. Estuvo atento, y no sintió palabra alguna: la herrería ^{rumor} era à la sorda, y à la luz de las contellas, que las piedras heridas de las espadas levantaban casi pudo ver, que eran muchos los que à uno solo acometian, confirmóse en esta verdad oyendo decir; Ah traidores, que sois muchos, y yo solo; pero con todo esso no os ha de valer vuestra supercheria.

Oyendo, y viendo lo qual Don Juan, llevado de su valeroso corazon, en dos bríncos se puso al lado, y metiendo mano à la espada, y à un broquel

quel que llevaba, dixo al que defendia en lengua Italiana, por no ser conocido por Español. No temais, que socorro os ha venido, que no os saltará hasta perder la vida, menead los puños, que traidores pueden poco, aunque sean muchos. A estas razones respondió uno de los contrarios: Mientes, que aqui no hai ningun traidor, que el querer cobrar la honra perdida à toda demasiada licencia. No le habló mas palabras, porque no les daba lugar à ello la priesa que se daban à herirse los enemigos, que al parecer de Don Juan devian de ser seis. Apretaron tanto à su compañero, que de dos estocadas, que le diéron à un tiempo en los pechos diéron con él en tierra: Don Juan creyó que le habian muerto, y con ligereza, y valor extraño se puso delante de todos, y los hizo arredrar à fuerza de una lluvia de cuchilladas, y estocadas. Pero no fuera bastante su diligencia para ofender, y defender, sino le ayudara la buena suerte, con hacer que los vecinos de la calle sacasen lambres à las ventanas, y à grandes voces llamasen à la justicia; lo qual visto por los contrarios, dexaron la calle, y à espaldas vuestras se ausentaron. Ya en esto se habia levantado el caído, porque las estocadas hallaron un peto como de diamante en que toparon. Habia se le caído à Don Juan el sombrero en la retrega, y buscándole; halló otro, que se puso à caso, sin mirar si era el suyo ó no. El caído se llegó à él, y le dixo: Señor Caballero, quien quiera que seais, yo confieso, que os debo la vida que tengo, la qual con lo que valgo, y puedo gastaré à vuestro servicio: hacedme merced de decirme quien sois, y vuestro nombre, para que yo sepa à quien tengo de mostrarme agradecido. A lo qual respondió Don Juan: No quiero ser descortes, ya que soi desinteresado. Por hacer, Señor, lo que me pedis, y por daros solamente gusto os digo, que
foi

foi un Caballero Español, y Estudiante en esta ciudad: si el nombre os importara saberlo, os lo diera; mas por si acaso os quisierdes servir de mi en otra cosa, sabed que me llamo Don Juan de Gamba. Mucha merced me habeis hecho, respondió el caído, pero yo, Señor Don Juan de Gambua, no quiero deciros quien soi ni mi nombre, porque hé de gustar mucho, de que lo sepais de otro, que de mi, y yo tendré cuidado de que os hagan sabidor dello. Habiale preguntado priméro Don Juan, si estaba herido, porque le habia visto dar dos grandes estocadas: y habiale respondido, que un famoso peto, que trahia puesto, despues de Dios, le habia defendido: pero que con todo esto sus enemigos le acabaran, si el no se hallára à su lado. En esto vieron venir hacia ellos un bulto de gente, y Don Juan dixo: si estos son los enemigos que vuelven, apercebidos, Señor, y haced como quien sois. A lo que yo creo non son enemigos, sino amigos los que aqui vienen, y assi fue la verdad: porque los que llegaron, que fueron ocho hombres, rodearon el caído, y hablaron con él pocas palabras, pero tan calladas y secretas, que Don Juan no las pudo oir. Volvio luego el defendido à Don Juan, y dixole: A no haber venido estos amigos, en ninguna manera, Señor Don Juan, os dexára hasta ponerme en salvo: pero ahora os suplico con todo encarecimiento, que os vais, y me dexeis que me importa. Hablando esto, se tentó la cabeza, y vió que estaba sin sombrero, y volviendose à los que habian venido, pidió que le diessen un sombrero, que se le habia caído el fuyo. Apenas lo hubo dicho, quando Don Juan le puso el que habia hallado en la calle. Tentóle el caído, y volviendesele à Don Juan dixo: este sombrero no es mio, por vida del Señor Don Juan, que se le lleve por tropheo de esta refriega: y guardele, que creo que es conocido. Dieronle

otro sombrero al defendido: y Don Juan por cumplir lo que le habia pedido, passando algunos, aunque breves comendamientos, le dexó, sin saber quien era, y se vino à su casa, sin querer llegar à la puerta donde le habian dado la criatura, por parecerle, que todo el barrio estaba despierto, y alborotado con la penñencia. Sucedió pues, que volviendose à su posada, en la mitad del camino encontró con Don Antonio de Ysunza su camarada, y conociendose, dixo Don Antonio: Volved conmigo Don Juan hasta aquí arriba, y en el camino os contaré un extraño cuento, que me ha sucedido, que no le habreis oído tal en toda vuestra vida. Como esos cuentos os podré contar yo respondió Don Juan, pero vamos donde quereis, y contadme el vuestro. Guió Don Antonio, y dixo: babeis de saber, que poco mas de una hora despues que salistes de casa, sali à buscaros, y no treinta passos de aquí vi venir, casi à encontrarme un vulto negro de persona, que venia mui aguijando: y llegandose cerca, conocí ser muger en el hábito largo, la qual con voz interrumpida de sollozos, y de suspiros: me dixo: Por ventura, Señor, sois extrangero, ó de la ciudad? Extrangero soi y Español, respondí yo: y ella: Gracias al Cielo, que no quiere que muera sin sacramentos. Venís herida, Señora, repliqué yo, ó trahéis algun mal de muerte.

Podria ser que el que traigo la fuesse, si presto no se me dá remedio. Por la cortesia, que siempre fuele reinar en los de vuestra nacion, os suplico Señor Español que me saqueis de esas calles, y me lleveis à vuestra posada, con la mayor priessa que pudieredes, que allá, si gustaredes de ello, fabreis el mal que llevo, y quien soi aunque sea à costa de mi credito. Oyendo lo qual pareciendome, queonia necesidad de lo que pedia, sin replicarla mas,

la

la así de la mano, y por calles desusadas, la llevé à la posada. Abrióme Santistevan el page, hicle que se retirasse y sin que el la viese, la llevé à mi estancia, y ella entrando se arrojó encima de mi lecho desmayada; lleguéme a ella, y descubríle el rostro, que con el manto trahia cubierto, y descubrí en él la mayor belleza, que humanos ojos han visto: será à mi parecer do edad de diez y ocho años, antes menos, que mas. Quedé suspenso de ver tal extremo de belleza. Acudí a echarle un poco de agua en el rostro, con que volvió en sí, suspirando tiernamente. Y lo priméro que me dijo, fue: Conoceisme Señor? No, respondí yo, ni es bien, que yo haya tenido ventura de haber conocido tanta hermosura. Desdichada de aquella, respondió ella, à quien se la dá el Cielo, para mayor desgracia suya: pero, Señor, no es tiempo este de alabar hermosuras, sino de remediar desdichas. Por quien sois que me dexeis aquí encerrada, y no permitais que ninguno me vea, y volved luego al mismo lugar que me topastes, y mirad, si riñe alguna gente, y no favorezcáis à ninguno de los que riñeren, sino poned paz, que qualquier daño de las partes ha de resultar en acrecentar el mio. Dexola encerrada, y vengo à poner en paz esta pendencia. Teneis mas que decir Don Antonio? preguntó Don Juan. Pues no os parece que he dicho harto, respondió Don Antonio, pues he dicho, que tengo debaxo de llave, en mi aposento la mayor belleza, que humanos ojos han visto. El caso es extraño sin duda, dixo Don Juan: pero oid el mio, y luego le contó todo lo que le habia sucedido, y como la criatura que le havian dado estava en casa en poder de su ama, y la orden que le habia dexado de mudarle las ricas mantillas en pobres, y de llevarle adonde le criassen, ò à lo menos socorriesen la presente necesidad. Y dixo mas, que la pendencia

que el venia à buscar, ya era acabada, y puesta en paz, que el se habia hallado en ella: y que à lo que el imaginaba, todos los de la riña, debian de ser gentes de prendas, y de gran valor. Quedaron entrambos admirados del suceso de cada uno, y con priessa se volviéron à la posada, por ver lo que habia menester la encerrada. En el camino dixo Don Antonio à Don Juan, que el habia prometido à aquella Señora, que no la dexaria ver de nadie, ni entraria en aquel aposento, sino el solo, en tanto que ella no gustasse de otra cosa. No importa nada, respondió Don Juan, que no faltará orden para verla, que ya lo deseo en extremo, segun me la habeis alabado de hermosa. Llegaron à esto, y a la luz que sacó uno de tres pages que tenian, alzó los ojos Don Antonio al sombrero que Don Juan trahia, y vióle resplandeciente de diamantes: quitósele, y vió que los luces salian de muchos, que en un cintillo riquissimo trahia. Miraronle entrambos, y concluyeron, que si todos eran finos, como parecian, valia mas de doce mil ducados. Aqui acabaron de conocer ser gente principal la dela pendencia, especialmente el focorrido de Don Juan, de quien se acordó haberle dicho, que truxesse el sombrero, y le guardasse, porque era conocido. Mandaron retirar los pages, y Don Antonio abrió su aposento, y halló à la Señora sentada en la cama, con la mano en la mejilla, derramando tiernas lagrymas. Don Juan, con el deseo que tenia de verla, se asomó à la puerta tanto, quanto pudo entrar la cabeza, y al punto la lumbré de los diamantes dió en los ojos de la que lloraba, y alzandolos, dixo; Entrad Señor Duque, entrad, para, que quereis dar con tanta eicaleza el bien de vuestra vista. A esto dixo Don Antonio: Aqui Señora no hai ningun Duque que se excuse de veros. Como no? replico ella, el que allí se asomó ahora es el Duque de Ferra-

Ferrara, que mal le puede encubrir la riqueza de su sombrero. En verdad Señora, que el sombrero que visteis no le trae ningun Duque; y si quereis desengañaros con ver quien le trae, dadle licencia que entre. Entre nora buena, dixo ella, aunque si no fuesse el Duque, mis desdichas serian mayores. Todas estas razones habia oido Don Juan y viendo que tenia licencia para entrar, con el sombrero en la mano entro en el aposento, y assi como se le puso delante, y ella conocio no ser quien decia el del rico sombrero, con voz turbada, y lengua pressurosa, dixo: Ay desdichada de mi, Señor mio: decidme luego, sin tenerme mas suspensa: conoceis el dueño de esse sombrero? donde lo dexastes, ó como vino à vuestro poder? es vivo por ventura, ó son essas las nuevas que me envia de su muerte? Ay bien mio, que sucesos son estos? Aquí veo tus prendas! aquí me veo sin ti encerrada, y en poder (que à no saber que es de gentiles hombres españoles) et temor de perder mi honestidad, me huviera quitado la vida. Sollegaos Señora, dixe Don Juan, que ni el dueño de este sombrero es muerto, ni estais en parte donde se os de[hacer agravio alguno, sino serviros con quanto las fuerzas nuestras alcanzaren, hasta poner las vidas por defenderos, y ampararos: que no es bien que os salga vana la fé que teneis de la bondad de los Españoles: y pues nos otros lo somos, y principales (que aquí viene bien aquesta que parece arrogancia) estad segura que se os guardará el decoro, que vuestra presençia merece. Assi lo creo yo, respondio ella: pero con todo esso decidme Señor, como vino à vuestro poder esse rico sombrero, ó adonde está su dueño, que por lo menos es Alphonso de Este, Duque de Ferrara? Entonces Don Juan, por no tenerla mas suspensa, le conto como le habia hallado en una pendencia, y

en ella habia favorecido y agudado à un Caballero, que por lo que ella decia, sin duda debia de ser el Duque de Ferrara, y que en la pendencia habia perdido el sombrero, y hallado aquel: y que aquel Caballero le habia dicho, que le guardasse, que era conocido, y que la refriega se habia concluido sin quedar herido el Caballero, ni el tampoco: y que despues de acabada habia llegado gente, que al parecer debian de ser criados, ò amigos del que el pensaba ser el Duque el qual le habia pedido, le dexasse, y se viniesse, mostrandose mui agradecido al favor que yo le habia dado. De manera Señora mia, que este rico sombrero vino à mi poder por la manera que os he dicho: y su dueño, si es Duque como vos decis, no ha una hora que le dexé bueno, sano y salvo: sea esta verdad, parte para vuestro consuelo, si es que le tendreis con saber del buen estado del Duque. Para que sepais, Señores, si tengo razon y causa para preguntar por el, estadme atentos, y escuchad la, no sé si diga mi desdichada historia. Todo el tiempo en que esto passó, le entretuvo el ama en ^{mullendo} paladear al niño con miel, y en mudarle las mantillas de ricas en pobres: y ya que lo tuvo todo aderezado, quiso llevarlo en casa de una partera, como Don Juan se lo dexó ordenado: y al passar con el por junto à la estancia donde estaba la que queria comenzar su historia, lloro la criatura de modo, que lo sintio la Señora, y levantandose en pié, puso se atentamente à escuchar, y oyó mas distintamente el llanto de la criatura, y dixo: Señores mios, que criatura es aquella; que parece recién nacida? Don Juan respondió: Es un niño que esta noche nos han echado à la puerta de casa, y va el ama à buscar, quien le dé de mamar. Traiganme le aqui por amor de Dios, dixo la Señora, que yo haré essa caridad à los hijos ajenos, pues no quiere el Cielo que la haga

haga con los propios. Llamó Don Juan al ama, y tomóle el niño, y ^{entrosóle} ~~entrosóle~~ à la que le pedia, y pufoselo en los brazos, diciendo: Veis aqui, Senora, el presente que nos han hecho esta noche, y no ha sido este priméro, que pocos meses se passan, que no hallemos à los ^{gangheros} ~~quiclos~~ de nuestras puertas semejantes hallazgos. Tomóle ella en los brazos, y miróle atentamente, assi el rostro, como los pobres, aunque limpios paños en que venia envuelto, y luego sin poder ^{tenen} ~~tener~~ las lagrymas se echó la toca de la cabeza ^{encima} ~~encima~~ de los pechos, para poder dar con honestidad de mamar à la criatura, y aplicandofela à ellos, ^{justó} ~~justó~~ su rostro con el fuyo, y con la leche le sustentaba, y con las lagrymas le ^{bañaba} ~~bañaba~~ el rostro: y de esta manera estuvo, sin levantar el fuyo, tanto espacio, quanto el niño no quiso dexar el pecho. En este espacio guardaban todos quatro el silencio: el niño mamaba, pero no era assi, porque las recién paridas no pueden dar el pecho, y assi cayendo en la cuenta la que se le daba, se le volvió à Don Juan, diciendo: en balde me hé mostrado caritativa, bien parezco nueva en estos casos: haced Señor, que à este niño le paladeen con un poco de miel, y no consintais, que à estas horas le lleven por las calles: dexad llegar el dia, y antes que le lleven vuelvan me le à traher, que me consuelo en verle. Volvió el niño Don Juan à la ama, y ordenóle le entretuviesse hasta el dia, y que le pusiesse las ricas mantillas con que le habia trahido, y que no le llevasse, sin priméro decirselo; y volviendo à entrar, y estando los tres solos, la hermosa dixo: Si quereis que hable, dadme priméro algo que coma, que ^{me delmayo} ~~me delmayo~~, y tengo bastante ocasion para ello. ^{Acudió} ~~Acudió~~ prestamente Don Antonio à un escritorio, y sacó de él muchas conservas, y de algunas comió la desmayada, y bebió un vidrio de agua fria, con que volvió

en si, y algo sossegada dixo. Sentaos Señores, y
 escuchadme. Hicieronlo assi, y ella recogíendose
 encima del lecho, y abrigándose bien con las fal-
 das del vestido, dexó delcolgar por las espaldas un
 velo, que en la cabeza trahia, dexando el rostro
 exento, y descubierto mostrando en el el mismo de
 la luna. o por mejor decir, del mismo sol, quando
 mas hermoso, y mas claro se muestra: lloviante li-
 quidas perlas de los ojos, y limpiabafelas con un
 lienzo blanquissimo, y con unas manos tales, que
 entre ellas, y el lienzo, fuera de buen juicio el
 que supiera diferenciar la blancura. Finalmente
 despues de haber dado muchos suspiros, y despues
 de haber procurado sossegar algún tanto el pecho,
 con voz algo doliente, y turbada dixo: Yo Seño-
 res soi aquella, que muchas veces habreis sin duda
 alguna oido nombrar por ahi, porque la fama de
 mi belleza, tal qual ella es, pocas lenguas hai, que
 no la publiquen. Soi en efeto Cornelia Bentivolli,
 hermana de Lorenzo Bentivolli, que con deciros
 esto, quizá habré dicho dos verdades: la una de
 mi nobleza, la otra de mi hermosura. De pequeña
 edad quedé huerphana de padre y madre, en po-
 der de mi hermano, el qual desde niña puso en mi
 guarda el recato mismo, puesto que mas confiaba
 de mi honrada condicion, que de la sollicitud que
 ponía en guardarme. Finalmente entre paredes, y
 soledades, acompañada, no mas que de mis criadas,
 fui creciendo, y juntamente conmigo crecía la fama,
 de mi gentileza, sacada en publico de los criados,
 y de aquellos, que en secreto me trataban: y de
 un retrato, que mi hermano mandó hacer à un fa-
 moso pintor, para que, como el decia, no quedasse
 sin mi el mundo, ya que el cielo à mejor vida me
 llevasse: pero todo esto fuera poca parte para apre-
 surar mi perdicion, si no sucediera venir el Duque
 de Ferrara à ser padrino de unas bodas de una
 prima

prima mia, donde me llevó mi hermano con sana intencion. y por honra de mi parienta: allí miré y fui vista: allí segun creo, rendí corazones, avasallé voluntades, allí sentí, que daban gusto las alabanzas, aunque fuesen dadas por lisongeras lenguas: allí finalmente vi al Duque, y el me vió à mi, de cuya vista ha resultado verme ahora como me veo. No os quiero decir Señores (porque sería proceder en infinito) los terminos, las tracas, y los modos por donde el Duque, y yo venimos a conseguir al cabo de dos años los deseos que en aquellas bodas nacióron: porque ni guardas, ni recatos, ni tanrosas amonestaciones, ni otra humanidad me bastante, para efforbar el juntarme con el Duque, de ser debaxo de la palabra, que me dio de ser mi esposo, porque sin ella fuera imposible de rendir la poca de la valerosa, y honrada primicia mia. Mil veces le dixe, que publicamente me pidiesse à mi hermano, pues no era possible que me negasse, y que no habia que dar disculpas al vulgo de la culpa, que le pondrian de la desigualdad de nuestro casamiento, pues no desmentia en nada la nobleza del linage Bentivolli à la suya Estense. A esto me respondió con excusas, que yo las tuve por bastantes, y necesarias, y confiada como rendida, creí como enamorada, y entreguéme de toda mi voluntad, à la suya, por intercession de una criada mia, mas blanda à las dadivas, y promessas del Duque, que lo que debia à la confianza que de su fidelidad mi hermano hacia.

En resolucion al cabo de pocos dias me senti preñada, y antes que mis vestidos manifestassen mis libertades (por no darles otro nombre) me fingí enferma, y melancholica. y hice con mi hermano me truxesse en casa de aquella mi prima, de quien habia sido padrino el Duque. Allí le hice saber el

termino en que estaba, y el peligro que me amena-
 zaba, y la poca seguridad que tenia de mi vida,
 por tener ^{lo que} barruntos de que mi hermano sospechaba
 de mi deservoltura. Quedó de acuerdo entre los
 dos, que en entrando en el mes mayor se lo avi-
 fiasse, que el vendria por mi con otros ^{amigos} su-
 yos y me llevaria à Ferrara, donde en la sazón que
 esperaba, se casaria publicamente conmigo, esta
 noche en que estamos fue la del concierto de su
 venida, y esta misma noche, estandole esperando,
 senti passar à mi hermano con otros muchos hom-
 bres, al parecer armados segun les cruxian las ar-
 mas, de cuyo sobresalto de improviso me sobre-
 vino el parto, y en un instante nació un hermo-
 niño. Aquella criada mia, sabidora, y ^{asustada} de mis hechos que estava ya prevenida para el
 caso, envolvió la criatura en otros paños, que no
 los que tiene la que à vuestra puerta cobaron; y
 saliendo à la puerta de la calle la dió (à lo que ella
 dixo) à un criado del Duque. Yo desde alli à un
 poco, acomodandome el mejor que pude (segun la
 presente necesidad) sali de la casa creyendo, que
 estaba en la calle el Duque, y no lo debiera hacer
 hasta qué el llegara à la puerta: mas el miedo que
 me habia puesto la cuadrilla armada de mi herma-
 no, creyendo, que ya ^{estaba} su espada sobre mi
 cuello, no me dexó hacer otro mejor discurso, y
 así ^{desalentada} y loca sali donde me sucedió lo
 que habeis visto. Y aunque me veo sin hijo, y sin
 esposo, y con temor de peores sucesos, doi gra-
 cias al Cielo, que me ha trahido à vuestro poder,
 de quien me prometo todo aquello, que de la cor-
 tesia Española puedo prometerme, y mas de la vue-
 stra; que la sabreis ^{realizar}, por ser tan nobles co-
 mo parecis. Diciendo esto, se dexó caer del todo
 encima del lecho, y acudiendo los dos à ver si se
 desmayaba, viéron que no, sino que amargamente
 lloraba,

lloreba, y dixole Don Juan: si hasta aqui hermosa Señora, yo, y Don Antonio mi camarada os teniamos compassion, y lastima, por ser muger, ahora que sabemos vuestra calidad, la lastima, y compassion passar à ser obligacion precisa de serviros: cobrad animo, y no desmayeis, y aunque no acostumbrada a semejantes casos, tanto mas mostrareis quien sois, quanto mas con paciencia supieredes llevarlos: creed Señora que imagino, que estos tan extraños sucesos han de tener un felice fin, que no han de permitir los cielos, que tanta belleza se goce mal, y tan honestos pensamientos se malogren. Acoftaos, Señora, y curad de vuestra persona, que lo habeis menester, que aqui entrara una criada nuestra que os sirva, de quien podeis hacer la misma confianza que de nuestras personas: tambien sabrá tener en silencio vuestras desgracias, como acudir à vuestras necesidades. Tal es la que tengo, que à cosas mas dificultosas me obliga, respondió ella, entre Señor, quien vos quisieredes, que encaminada por vuestra parte, no puedo dexar de tenerla mui buena en la que menester huviere: pero con todo effo os suplico, que no me vea mas que vuestra criada. Assi fera, respondió Don Antonio, y dexandola sola, se salieron: y Don Juan dixo al ama, que entrasse dentro y llevasse la criatura, con los ricos panos, si se los habia puestos: el ama dixo que si, y que ya estaba de la misma manera que el la habia trahido. Entró el ama advertida de lo que habia de responder, à lo que ^{acercósele} de aquella criatura la Señora que hallaria alli dentro, le preguntasse. En viendola Cornelia, le dixo: Vengais en buena hora amiga mia, dadme essa criatura, y llegadme aqui esta vela. Hizola assi el ama, y tomando el niño Cornelia en sus brazos se turbó toda, y le miró ^{atentamente} ahincadamente, y dixo al ama. Decidme Señora, este niño, y el que me traxisteis. o me truxeron

truxeron poco ha, es todo uno? si Señora respondió el ama: Pues como trahe tan trocadas las mantillas? replicó Cornelia: en verdad amiga, que me parece, ò que estas son otras mantillas, ò que esta no es la misma criatura. Todo podria ser, respondió el ama. Pecadora de mi, dixo Cornelia, como todo podria ser? Como es esto ama mia, que el corazon me revienta en el pecho, hasta saber este truco; decidmelo amiga, por todo aquello que bien quereis, digo, que me digais de donde habeis habido estas tan ricas mantillas, porque os hago saber que son mias, si la vista no me miente, ò la memoria no se acuerda. Con estas mismas, ò otras semejantes entregué yo à mi doncella la prenda querida de mi alma: quien se las quitó, ay desdichada, y quien las truxo aqui? ay sin ventura. Don Juan, y Don Antonio que todas estas quejas escuchaban, no quisieron que mas adelante passasse en ellas, ni permitiéron que el engaño de las trocadas mantillas la tuviesse mas en pena, y assi entraron, y Don Juan le dixo: Estas mantillas, y este niño son cosa vuestra, Señora Cornelia, y luego le contó punto por punto, como él habia sido la persona à quien su doncella habia dado el niño, y de como le habia trahido à casa con el orden que habia dado al ama del truco de las mantillas, y la ocasion porque lo habia hecho: aunque despues que le contó su parto, siempre tuvo por cierto, que aquel era su hijo; y que si no se lo habia dicho, habia sido, porque tras el sobresalto del estar en duda de conocerle, sobreviniesse la alegria de haberle conocido. Allí fueron infinitas las lagrymas de alegria de Cornelia, infinitos los besos que dió à su hijo, infinitas las gracias que rindió à sus favorecedores, llamandolos Angeles humanos de su guarda, y otros titulos que de su agradecimiento daban notoria muestra. Dexaron la con el ama, encomendándole

dole mirasse por ella, y la sirviesse, quanto fuere possible, advirtiendola en el termino en que estaba, para que acudiesse à su remedio, pues ella por ser muger sabia mas de aquel menester, que no ellos. Con esto se fueron à reposar lo que faltaba de la noche, con intencion de no entrar en el aposento de Cornelia, sino fuesse, ò que ella los llamasse, ò la necesidad precisa. Vino el dia, y el ama truxo à quien secretamente, y a escuras diessse de mamar al niño, y ellos preguntaron por Cornelia, dixo el ama, que reposaba un poco. Fueronse à las escuelas, y passaron por la calle de la pendencia, y por la casa de donde habia salido Cornelia, por ver si ya era publica su falta, ò si hacian corrillos de ella: pero en ningun modo sintieron, ni oyeron cosa, ni de la riña, ni de la ausencia de Cornelia. Con esto oidas sus lecciones se volvieron à su posada. Llamólos Cornelia con el ama, à quien respondiéron, que tenian determinado de no poner los piés en su aposento, para que con mas decoro se guardasse el que à su honestidad se debia: pero ella replico con lagrymas, y con ruegos, que entrassen à verla, que aquel era el decoro mas conveniente, sino para su remedio, à lo menos para su consuelo. Hicieronlo assi, y ella los recibió con rostro alegre, y con mucha cortesia: pidióles le hiciesen merced de salir por la ciudad, y ver si oian algunas nuevas de su atrevimiento: respondierónle que ya estaba hecha aquella diligencia con toda curiosidad, pero que no se decia nada. En esto llegó un page de tres que tenian, à la puerta del aposento, y desde fuera dixo: à la puerta está un Caballero con dos criados, que dice se llama Lorenzo Bentivollo y busca à mi Señor Don Juan de Gamboa. A este recado cerró Cornelia ambos puños, y se los puso en la boca, y por entre ellos salio la voz baxa, y temerosa, y dixo: Mi hermano, Señores, mi hermano

es esse sin duda debe haber sabido que estoí aqui, y viene à quitarme la vida: socorro, Señores, y amparo. Sossegaos, Señora, le dixo Don Antonio, que en parte estais, y en poder de quien no os dexará hacer el menor agravio del mundo. Acudid vos, Señor Don Juan, y mirad lo que quiere esse Caballero, y yo me quedaré aqui à defender si meñester fuere à Cornelia. Don Juan sin mudar semblante, baxó abaxo, y luego Don Antonio hizo traer dos pistoletes armados, y mandó à los pages, que tomassen sus espadas, y estuviessen apercebidos.

El ama viendo aquellas prevenciones, temblaba: Cornelia temerosa de algun mal suceso tremia: solos Don Antonio y Don Juan estaban en si, y muy bien puestos en lo que habian de hacer. En la puerta de la calle halló Don Juan à Don Lorenzo, el qual en viendo à Don Juan, le dixo: Suplico à V. S. (que esta es la manera de Italia) me haga merced de venirse conmigo à aquella Iglesia, que esta alli frontera, que tengo un negocio que comunicar con V. S. en que me va la vida y la honra. De muy buena gana, respondió Don Juan, vamos, Señor, donde quisiereades. Dicho esto, mano à mano se fueron à la Iglesia, sentandose en un escaño, y en parte donde no pudiesen ser oidos. Lorenzo habló priméro, y dixo: Yo Señor Español soi Lorenzo Bentivolli, fino de los mas ricos de los mas principales de esta ciudad, ser esta verdad tan notoria, servirá de disculpa de alabarme yo propio. Quede huerphano algunos años ha, y quedó en mi poder una mi hermana, tan hermosa, que à no tocarme tanto, quizá os la alabára de manera, que me saltaran encarecimientos, por no poder corresponder del todo ninguno à su belleza. Ser yo honrado, y ella muchacha, y hermosa, me hacian andar solícito en guardarla; pero todas mis preven-

ciones,

ciones, y diligencias las ha defraudado la voluntad
 arrojada de mi hermana Cornelia, que este es su
 nombre. Finalmente por acortar, y no cansaros,
 este que pudiera ser cuento largo digo, que el Du-
 que de Ferrara Alphonso de Este, con ojos de lyn-
 ce venció á los de Argos, ^{riba/cian} derribo, y triunfó de
 mi industria, venciendo á mi hermana, y a noche
 me la llevó, y sacó de casa de una parienta nuestra,
 y aun dicen, que recién parida. A noche lo supe,
 y á noche le salí á buscar, y creo, que le hallé:
 y acuchillé: pero fue socorrido de algun Angel,
 que no consintió que con su sangre sacasse la man- ^{mucha}
 cha de mi agravio: hame dicho mi parienta, que
 es la que todo esto me ha dicho, que el Duque en-
 gaña á mi hermana, debaxo de palabra de recibirlo
 por muger: esto yo no lo creí, por ser designal el
 matrimonio en quanto á los bienes de fortuna, que
 en los de la naturaleza, el mundo sabe la calidad
 de los Bentivollis de Bolonia. Lo que creo es,
 que el se ^{remedio} á lo que se atienen los poderosos,
 que quieren atropellar una doncella temerosa, y
 recatada, poniendole á la vista el dulce nombre de
 esposo, haciendole creer que por ciertos respetos
 no se desposaba luego: mentiras aparentes de ver-
 dades, pero falsas, y mal intencionadas. Pero sea
 lo que fuere, yo me veo sin hermana, y sin honra,
 puesto que todo esto hasta ahora, por mi parte lo
 tengo puesto debaxo de la llave del silencio, e yo
 no he querido contar á nadie este agravio, hasta
 ver si le puedo remediar, y satisfacer en alguna
 manera, que las infamias es mejor que se presu-
 man, y sospechen, que no que se sepan de cierto,
 y distintamente, que entre el si, y el no de la du-
 da, cada uno puede inclinarse á la parte que mas
 quisiere, y cada una tendra sus valedores. Final-
 mente yo tengo determinado de ir á Ferrara, y pe-
 dir al mismo Duque la satisfaccion de mi ofensa, y
 si la

Si dire
 si la negáre, desafiárele sobre el caso: y esto no ha
 de ser con esquadrones de gente, pues no los pue-
 do ni formar, ni sustentar, sino de persona à per-
 sona para lo qual queria el ayuda de la vuestra, y
 que me acompañádes en este camino, confiado
 en que lo hareis por ser Español, y Caballéro como
 ya estoi informado. Y por no dar cuenta à nin-
 gun pariente, ni amigo mio, de quien no espero,
 sino consejos, y dissuaciones, y de vos puedo espe-
 rar los que sean buenos, y honrosos, aunque rom-
 pan por qualquier peligro. Vos, Señor, me ha-
 beis de hacer merced de venir conmigo, qui lle-
 vando un Español à mi lado, y tal como vos me
 parecis, haré cuenta que llevo en mi guarda les
 exercitos de Xerxes. Mucho os pido, pero à mas
 obliga la deuda de responder à lo que la fama de
 vuestra nacion pregona. No mas, Señor Lorenzo,
 dixo à esta *razon* Don Juan (que hasta allí, sin in-
 terrumpirle palabra, le habia estado escuchando) no
 mas, que desde aqui me constituyo por vuestro de-
 fensor, y consejéro, y tomo à mi cargo la satisfac-
 cion, o venganza de vuestro agravio: y esto no so-
 lo por ser Español, sino por ser Caballero, y serlo
 vos tan principal como habeis dicho, y como yo
 sé, y como todo el mundo sabe, Mirad quando
 quereis que sea nuestra partida, y seria mejor que
 fuesse luego, porque el hierro se ha de labrar mien-
 tras estuviére encendido, y el ardor de la colera
 acrecienta el animo, y la injuria reciente despierta
 la venganza. Levantose Lorenzo y abrazó apreta-
 damente à Don Juan, y dixo: A tan generoso pe-
 cho como el vuestro, Señor Don Juan, no es me-
 nester moverle, con ponerle otro interes delante,
 que el de la honra, que ha de ganar en este hecho,
 la qual desde aqui os la doi, si salimos felizmente
 de este caso, y por añadidura os ofrezco quanto
 tengo, puedo y valgo. La ida quiero que sea
 mañana,

mañana, porque oy pueda prevenir lo necesario para ella. Bien me parece, dixo Don Juan, y dadme licencia Señor Lorenzo, que yo pueda dar cuenta de este hecho à un Caballero camarada mio, de cuyo valor, y silencio os podeis prometer hartomas que del mio. Pues vos, Señor Don Juan, segun decís habeis tomado mi honra à vuestro cargo, disponed de ella como quisiereis, y decid de ella lo que quisiereis, y à quien quisiereis, quantomas, que camarada vuestro, quien puede ser, que mui bueno no sea. Con esto se abrazaron, y despidieron, quedando que otro dia por la mañana le enviaria, à llamar, para que fuera de la ciudad se pusiesen à caballo, y siguiessen distrizados su jornada. Volvió Don Juan, y dió cuenta à Don Antonio y à Cornelia de lo que con Lorenzo habiapassado, y el concierto que quedaba hecho. Valamedios, dixo Cornelia: grande es Señor vuestra correfia, y grande vuestra confianza: como, y tan presto os habeis arrojado à emprender una hazaña llena de inconvenientes? y que sabeis vos Señor, si os lleva mi hermano à Ferrara, ò à otra parte? Pero donde quiera que os llevare bien podeis hacer cuenta que van con vos la fidelidad misma, aunque yo como desdichada, en los atomos del sol tropiezo, de qualquier sombra temo, y no quereis que tema si está puesta en la respuesta del Duque, mi vida, ò mi muerte: y que sé yo, si responderá tan atentamente, que la colera de mi hermano se contenga en los limites de su discrecion: y quando salga, parecos que tiene flaco enemigo? y no os parece, que los dias que tardareis, he de quedar colgada, temerosa, y suspensa esperando las dulces, ò amargas nuevas del suceso? Quiero yo tan poco al Duque, ò à mi hermano, que de qualquiera de los dos no tema las desgracias, y las sienta en el alma. Mucho discurris, y mucho temeis, Señora Cornelia, N dixo

dixo Don Juan, pero dad lugar entre tantos miedos à la esperanza, y fiad en Dios, en mi industria, y buen deseo, que habeis de vér, con toda felicidad, cumplido el vuestro: la ida de Ferrara no se excusa, ni el dexar de ayudar yo à vuestro hermano tampoco. Hasta ahora no sabemos la intencion del Duque, ni tampoco si él sabe vuestra falta, y todo esto se ha de saber, de su boca, y nadie se lo podrá preguntar como yo. Y entended, Señora Cornelia, que la salud, y contento de vuestro hermano, y el del Duque llevo puestos en las niñas de mis ojos: yo miraré por ellos como por ellas. Si assi os dá el Cielo, Señor Don Juan, respondió Cornelia, poder para remediar, como gracia para consolar en medio de estos mis trabajos, me cuento por bien afortunada, ya querria veros ir, y volver, por mas que el temor me aflija en vuestra ausencia, o la esperanza me sospenda. Don Antonio aprobó la determinacion de Don Juan y le alabó la buena correspondencia, que en él habia hallado la confianza de Lorenzo Bentivolli. Dixole mas, que el queria ir à acompañarlos, por lo que podja suceder. E esso no, dixo Don Juan, assi porque no será bien, que la Señora Cornelia quede sola, como porque no piense el Señor Lorenzo, que me quiero valer de esfuerzos ajenos. El mio es el vuestro mismo replicó Don Antonio, y assi aunque sea desconocido, y desde lejos os ^{aspiraban} tengo de seguir, que la Señora Cornelia fé que ^{aspiraban} gustará de ello, y no queda tan sola, que le falte, quien la sirva, la guarde, y acompañe. A lo qual Cornelia dixo. Gran Consuelo será para mi, Señores: si fé que vais juntos. ó à lo menos de modo, que os favorezcai el uno à otro, si el caso lo pidiere: y pues al que vais à mi se me semeja ser de peligro, hacedme merced, o Señores, de llevar estas reliquias con vosotros, y diciendo esto, sacó del seno una cruz de diamantes

de inestimable valor, y un Agnus de oro, tan rico como la Cruz.

Miraron los dos las ricas joyas, y apreciaronlas aun mas que lo que habian apreciado el cintillo, pero volvieronfelas, no queriendo tomarlas en ninguna manera, diciendo, que ellos llevarian reliquias consigo, fino tan bien adornadas, à lo menos en su calidad tan buenas. Pesele à Cornelia el no aceptarlas, pero a fin huvo de estar à lo que ellos querian. El aman tenia gran cuidado de regalar à Cornelia, y sabiendo la partida de sus amos, de que le dieron cuenta, pero no à lo que iban, ni adonde iban, se encargò de mirar por la Señora (cuyo nombre aun no sabia) de manera, que sus mercedes no hiciesen falta. Otro dia bien de mañana ya estava Lorenzo à la puerta, y Don Juan de camino con el sombrero del cintillo, à quien adornò de plumas negras, y amarillas, y cubrió el cintillo con una toquilla negra. Despidióse de Cornelia, la qual imaginando, que tenia à su hermano tan cerca, estaba tan temerosa, que no acertó à decir palabra à los dos, que de ella se despidieron. Salió primero Don Juan, y Don Lorenzo se fue fuera de la ciudad, y en una huerta algo desviada hallaron dos mui buenos caballos con dos mozos, que de diestro los tenian. Subieron en ellos, y los mozos delante, por sendas, y caminos desviados, caminaron à Ferrara, Don Antonio sobre un quártaço fuyo, y otro vestido, y dissimulado, los seguia: pero parecióle que se recataban de él, especialmente Lorenzo, y assi accordé de seguir el camino derecho de Ferrara, con seguridad que assi los encontraria. Apenas huvieron salido de la ciudad, quando Cornelia dió cuenta al ama de todos su sucessos, y de como aquel niño era fuyo, y del Duque de Ferrara, con todos los puntos que hasta aqui se han contado,

tocantes à su historia, no encubriendole como el viage que llevaban sus Señores era à Ferrara, acompañando à su hermano, que iba à desafiar al Duque Alphonso. Oyendo lo qual el ama (como si el demonio se lo mandára, para intrigar, ^{intrigare, plotare} estorbar ó dilatar el remedio de Cornelia) dixo: Ay Señora de mi alma, y todas essas cosas han passado por vos, y estais os aqui descuidada, y à pierna tendida? ó no teneis alma, ó teneisla tan delmazalada, que no siente como, y pensais vos por ventura que vuestro hermano va à Ferrara? no lo penseis, sino pensad, y creed, que ha querido llevar à mis amos de aqui, y ausentarlos de esta casa, para volver à ella, y quitáros la vida, que lo podra hacer, como quien bebe un jarro de agua. Mirad debaxo de que guarda, y amparo que damos, sino en la de tres pages, que harto tienen ellos que hacer en ^{en} rascarle la fama ^{en rascarle la fama} de que están llenos, que en meterle en dibuxos: lo menos de mi sé decir que no tendré animo para esperar el suceso, y ruino que esta casa amenaza.

El Señor Lorenzo Italiano, y que se fie de Españoles, y les pide favor, y ayuda, para mi ojo si tal crea (y dióse ella misma una higa) si vos hija mia quisiese des tomar mi consejo, yo os le daria tal, que os ^{habría} luciese. Palmada, atonita, y confusa estaba Cornelia, oyendo las razones del ama, que las decia con tanto ahinco, y con tantas muestras de temor, que le pareció ser todo verdad lo que le decia, y quizá estaban muertos Don Juan, y Don Antonio, y que su hermano entraba por aquellas puertas, y la ^{por} cosa ^{por} a puntadas. Y assi le dixo: y que consejo me dariades vos amiga, que fuese saludable, y que previniese la sobrestante desventura? Y como que le daré tal, y tan bueno que no pueda majorarle, dixo el ama. Yo Señora, he servido à un Piovano, à un Cura digo de una aldea, que

que está dos millas de Ferrara: es una persona santa y buena, y que hará por mi todo lo que yo le pidiere, porque me tiene obligacion mas que de amo. Vamonos allá, que yo buscaré quien nos lleve luego, y la que viene à dar de mamar al niño es muger pobre, y se irá con nosotras al cabo del mundo, y ya, Señora, que presupongamos que has de ser hallada, mejor será, que te hallen en casa de sacerdote, viejo, y honrado, que en poder de dos Estudiantes mozos, y Españoles, ^{que los tales} como soi yo buen testigo no ^{que no te ofenda} delectan ripio: y agora, Senora, como estás màla, te han guardado respero: pero si sanas, y convaleces en su poder, Dios lo podrá remediar. Porque en verdad, que si à mi no me ^{me han} hubieran guardado mis repulsas, ^{me han} celdenes, y enterrezas, ya hubieran dado con migo, y con mi honra al traste: porque no es todo oro lo que en ellos reluce: uno dicen, y otro piensan: pero han lo habido conmigo, que soi ^{hoy} taimada, y sé do me aprieta el zapato, y sobre todo soi bien nacida, que soi de los Cribelos de Milan y tengo el punto de la honra diez millas mas allá de las nubes: y en esto se podrá echar de ver, Señora mia, las calamidades, que por mi han pasado, pues con ser quien soi, he venido à ser ^{hoy} masara de Españoles, à quien ellos llaman ama: aunque à la verdad no tengo de que quejarme de mis amos, porque son unos ^{malvados} beneditos, como no estén enojados: y en esto parecen Vizcainos, como ellos dicen que lo son. Pero quiza, para consigo serán Galle-
gos que es otra nacion, segun es fama, algo me-
nos puntual, y bien mirada que la ^{hoy} Vizcaina. En
efeito tantas, y tales razones le dixo, que la po-
bre Cornelia se dispuso à seguir su parecer: y assi
en menos de quatro horas, disponiendolo el ama,
y consintiendo ella, se vieron dentro de una car-
roza las dos, y la ama del niño, y ^{sin} ser sentidas

de los pages, se pusieron en camino para la aldea del Cura; y todo esto se hizo à persuasión del ama, y con sus dineros, porque habia poco que la habian payado sus Señores un año de su sueldo, y assi no fue menester empeñar una joya, que Cornelia le daba. Y como habian oido decir à Don Juan que él, y su hermano no habian de seguir el camino derecho de Ferrara, sino por sendas apartadas, quisieron ellas seguir el derecho, y poco à poco, por no encontrarle con ellos, y el dueño de la carroza se acomodó al passo de la voluntad de ellas, porque le pagaron al gusto de la suya. Dexemolas ir, que ellas van tan atrevidas, como bien encaminadas, y sepamos que les sucedió à Don Juan de Gamboa, y al Senor Lorenzo Bentivolti: de los quales se dice, que en el camino supieron, que el Duque no estaba en Ferrara, sino en Bolonia: y assi dexando el rodeo que llevaban, se viniéron al camino real ó a la estrada maestra, como alla se dice considerando, que aquella habia de traer el Duque, quando de Bolonia volviesse; y à poco espacio, que en ella habian entrado, habiendo tendido la vestida hacia Bolonia por ver, si por él alguno venia, vieron un tropel de gente de à caballo, y entonces dixo Don Juan à Lorenzo, que se desviasse del camino, porque si acaso entre aquella gente viniesse, el Duque le queria hablar alli antes que se encerrasse en Ferrara, que estaba poco distante. Hizolo assi Lorenzo, y aprobó el parecer de Don Juan. Assi como se apartó Lorenzo, quitó Don Juan la toquilla, que encubria el rico cintillo, y esto no sin falta de discreto discurso, como él despues lo dixo. En esto llegó la tropa de los caminantes, y entre ellos venia una muger sobre una pia, vestida de camino, y el vostro cubierto con una mascarilla, ó por mejor encubrirse, ó por guardarse del aire. Paró el caballo Don Juan en medio del camino, y estuvo

estuvo con el rostro descubierto, à que llegassen los caminantes; y en llegando cerca ^{del} el talle, el brio, el poderoso caballo, la bizarria del vestido, y las luces de los diamantes, llevaron tras si los ojos de quantos alli venian: especialmente los del Duque de Ferrara, que era uno de ellos, el qual como puso los ojos en el cintillo, luego se dió à entender que el que le trahia era Don Juan de Gamboa, el que le habia librado en la pendencia, y tan de veras aprendió esta verdad, que sin hacer otro discurso, arremetió su caballo hacia Don Juan, diciendo. No creo que me engañare en nada, Señor Caballero, si os llamo Don Juan de Gamboa, que vuestra gallarda disposicion, y el adorno de este sombrero me lo estan diciendo. Assi es la verdad respondió Don Juan, porque jamas supe, ni quise encubrir mi nombre: pero decidme Señor quien sois, porque yo no caiga en alguna descortesia. Eso será imposible, respondió el Duque, que para mi tengo, que no podeis descortés en ningun caso: con todo esto os digo, Señor Don Juan, que yo soi el Duque de Ferrara, y él que está obligado à servirlos todos los dias de su vida, pues no ha quatro noches, que vos se la distes. No acabó de decir esto el Duque, quando Don Juan con extraña ligereza saltó del caballo, acudió à besar los piés del Duque: pero por presto que llegó, ya el Duque estaba fuera de la silla de modo que le acabó de apelar en brazos Don Juan. El Señor Don Lorenzo que desde algo lejos miraba estas ceremonias, no pensando que lo era de cortesia, sino de colera, arremetió su caballo: pero en la mitad del repelón le detuvo, porque vió abrazados mui estrechamente al Duque y à Don Juan (que ya habia conocido al Duque) el Duque por cima de los hombros de Don Juan miró à Lorenzo, y conocióle, de cuyo conocimiento algun tanto se sobrefaltó, y assi como estaba abrazado pre-

guntó à Don Juan, si Lorenzo Bentrivolli que alli estaba, venia con él ò no. A lo qual Don Juan respondió: Apartemonos algo de aqui, y contaréte à V. Excelencia grandes cosas. Hizolo assi el Duque, y Don Juan le dixo: Señor, Lorenzo Bentrivolli, que alli veis, tiene una queja de vos no pequeña: dice, que habrá quatro noches que le facastes à su hermana la Señora Cornelia de casa de una prima suya, y que la habeis engañado y deshonrado, y quiere saber de vos que satisfaccion le pensais hacer, para que el vea lo que le conviene. Pidiome, que fuese su valedor y medianero: yo se lo ofreci, porque por los barruntos que el me dió de la pendencia, conocí, que vos Señor erades el dueño de este cintillo, que por liberalidad y cortesía vuestra quisisteis que fuese mio: y viendo que ninguno podia hacer vuestras partes mejor que yo, como ya he dicho, le ofreci mi ayuda. Querria yo agora Señor, me dixessedes lo que sabeis acerca de este caso, y si es verdad lo que Lorenzo dice. Ay amigo, respondió el Duque, es tan verdad, que no me atreveria à negarla, aunque quisiese: yo no he engañado à Cornelia, aunque se que falta dela casa que dice; no la he engañado, porque la tengo por mi esposa: no la he sacado, porque no sé de ella: si publicamente no celebre mis desposorios, fue porque aguardaba que mi madre (que esté ya en lo ultimo) passasse de esta à mejor vida, que tiene deseo que sea mi esposa la Señora Livia, hija del Duque de Mantua, y por otros inconvenientes quizá mas eficaces, que los dichos, y no conviene que ahora se digan. Lo que passa es, que la noche que me socorristes la habia de traer à Ferrara porque estaba ya en el mes de dar à luz la prenda que ordeno el Cielo que en ella depositasse, ò ya fuese por la riña, ò ya por mi descuido, quando llegué à su casa hallé que salia la secretaria de nuestros

fros conciertos. Preguntéle por Cornelia, dixome que ya habia salido, y que aquella noche habia parido un niño, el mas bello del mundo, y que se le habia dado à un Fabio mi criado. La doncella es aquella que alli viene: el Fabio esta aqui, y el niño, ni Cornelia no parecen. Yo he estado estos dos dias en Bolonia, esperando, y escudimando oir algunas nuevas de Cornelia, pero no he sentido nada.

De modo Señor, dixo Don Juan, quando Cornelia y vuestro hijo pareciesen, no negareis ser vuestra esposa, y él vuestro hijo? No por cierto, porque aunque me precio de Caballero, mas me precio de Christiano: y mas que Cornelia es tal que merece ser Señora de un Reino. Pareciesse ella, y viva ò muera mi madre, que el mundo sabrá, que si supe ser amante, supe la fé que di en secreto, guardarla en publico. Luego bien direis, dixo Don Juan, lo que à mi me habeis dicho à vuestro hermano el Señor Lorenzo? Antes me pesa, respondió el Duque, de que tarde tanto en saberlo. Al instante hizo, Don Juan de señas à Lorenzo, que se apeasse, y viniesse donde ellos estaban, como lo hizo, bien ageno de pensar la buena nueva que él esperaba. Adelantóse el Duque à recibirle con los brazos abiertos, y la primera palabra que le dixo, fue llamarle hermano. Apenas supo Lorenzo responder à salucion tan amorosa, ni à tan cortés recibimiento: y estando allí suspenso, antes que hablasse palabra, Don Juan le dixo: El Duque (Señor Lorenzo) confiesa la conversacion secreta que ha tenido con vuestra hermana la Señora Cornelia. Confiesa asimismo, que es su legitima esposa, y que como lo dice aqui, lo dirá publicamente, quando se ofreciere. Concede asimismo, que fue quatro noches ha à sacarla de casa de su prima, para traerla à Ferrara, y aguardar coyuntura de cele-

brar sus bodas que las ha dilatado por justísimas
 causas que me ha dicho. Dice asimismo la pen-
 dencia, que con vos tuvo y que quando fue por
 Cornelia encontró Sulpicia su doncella, que es aque-
 la muger que allí viene, de quien supo Cornelia no
 habia una hora que habia parido, y que ella dió la
 criatura à un criado del Duque, y que luego Cor-
 nelia, creyendo que estaba allí el Duque habia sali-
 do de casa medrosa, porque imaginaba, que ya vos
 Señor Lorenzo sabíades sus tratos. Sulpicia no dió
 el niño al criado del Duque, sino à otro en su cam-
 bio. Cornelia no parece, él se culpa de todo, y
 dice que cada y quando que la Señora Cornelia pa-
 rezca, la recibirá como à su verdadera esposa.
 Mirad Señor Lorenzo, si hai mas que decir, ni mas
 que desear, fino es el hallazgo de las dos tan ricas,
 como desgraciadas prendas. A esto respondió el
 Señor Lorenzo (arrojandose à los piés del Duque,
 que porfiaba por levantarlo) de vuestra Christiandad
 y grandeza, Serenísimo Señor, y hermano mio, no
 podíamos mi hermana, y yo esperar menor bien
 del que à entrambos nos haceis: à ella en igualarla
 con vos, y à mi en ponerme en el numero de vue-
 stro. Ya en esto se le arrastraban los ojos de lagry-
 mas, y al Duque lo mismo enternecidos: el uno
 con la perdida de su esposa, y el otro con el hal-
 lazgo de tan buen cuñado. Pero consideraron, que
 parecia flaqueza dar muestras con lagrymas de tan-
 to sentimiento, las reprimieron, y volviéron à en-
 cerrar en los ojos: y los de Don Juan alegres, casi
 les pedian las albricias, de haber parecido Cornelia
 y hijo, pues los dexaba en su misma casa. En esto
 estaban, quando se descubrió Don Antonio de Ysun-
 za, que fue conocido de Don Juan en el quártao,
 desde algo lejos: pero quando llegó cerca se paró,
 y vió los caballos de Don Juan, y de Lorenzo,
 que los mozos tenian de diestro, y aculla desviados
 cono-

conoció à Don Juan, y à Lorenzo: pero no al Duque, y no sabia que hacerse, si llegaria, ò no, adonde Don Juan estaba, llegando à los criados del Duque les preguntó. si conocian aquel Caballero, que con los otros dos estaba (señalando al Duque) fuéle respondido, ser el Duque de Ferrara, con que quedò mas confuso, y menos sin saber que hacerse: pero sacóle de su perplexidad Don Juan llamandole por su nombre. Apeóse Don Antonio viendo que todes estaban à pié, y llegóse à ellos: recibióle el Duque con mucha cortesia: porque Don Juan le dixo, que era su camarada. Finalmente Don Juan contó à Don Antonio todo lo que con el Duque le habia sucedido, hasta que él llegó. Alegróse en extremo Don Antonio, y dixo à Don Juan, porque Señor Don Juan, no acabais de poner la alegría, y el contento de estos Señores en su punto, pidiendo las albricias del hallazgo de la Señora Cornelia, y de su hijo? Si vos no llegaredes Señor Don Antonio, yo las pidiera pero pediolas vos, que yo segaro que os las den de mui buena gana. Como el Duque, y Lorenzo oyeron tratar del hallazgo de Cornelia, y de albricias, preguntaron que era aquello? Que ha de ser, respondió Don Antonio, fino que yo quiero hacer un personage en esta tragica comedia, y ha de ser el que pide las albricias del hallazgo de la Señora Cornelia, y de su hijo que quedan en mi casa, y luego les conto punto por punto todo lo que hasta aqui se ha dicho: de lo qual el Duque, y el Señor Lorenzo recibieron tanto placer, y gusto, que Don Lorenzo se abrazó con Don Juan, y el Duque con Don Antonio. El Duque prometido todo su estado en albricias, y el Señor Lorenzo su hacienda ^{manera} su vida y su alma. Llamaron à la doncella, que entregó à Don Juan la criatura, la qual habiendo conocido à Lorenzo, estaba temblando. Preguntaronle si conoceria al
hombre

hombre à quien habia dado el niño, dixo que no, sino, que ella le habia preguntado si era Fabio, y el habia respondido, que si, y con esta buena fé se le habia entregado. Assi es la verdad, respondió Don Juan, y vos Señora cerrasteis luego la puerta, y me dixisteis, que la pudiesse en cobro, y diessse luego vuelta? Assi es Señor, respondió la doncella llorando: y el Duque dixo: ya no son menester lagrymas aqui, sino jubilos, y fiestas.

El caso es, que no tengo de entrar en Ferrara, sino dar la vuelta luego en Bolonia, porque todos estos contentos son en ^{forma} sombra, hasta que los haga verdaderos la vista de Cornelia; y sin mas decir, de comun consentimiento dieron la vuelta à Bolonia. Adelantóse Don Antonio, para apercebir à Cornelia, por no sobresaltarla con la improvisa llegada del Duque, y de su hermano. Pero como no la halló, ni los pages le supieron decir nuevas de ella, quedó él mas triste, y confuso hombre del mundo: y como vió, que faltaba el ama, imaginó, que por su industria faltaba Cornelia. Los pages le dixeron, que faltó el ama el mismo dia que ellos habian faltado, y que la Cornelia por quien preguntaba nunca ellos la vieron.

Fuera de si quedó Don Antonio con el no pensado caso, temiendo, quizá el Duque los tendria por mentirosos, ò embusteros, ò quizá imaginaria otras peores cosas, que redundassen en perjuicio de su honra, y del buen credito de Cornelia. En esta imaginacion estaba, quando entraron el Duque, y Don Juan, y Lorenzo, que por calles desusadas y encubiertas, dexaron la demas gente fuera de la ciudad. Llegaron à la casa de Don Juan, y hallaron à Don Antonio sentado en una silla, con la mano en la mejilla, y con una color de muerto. Preguntóle Don Juan,

Juan, que mal tenia y adonde estaba Cornelia? Respondió Don Antonio: que mal quereis que no tenga, pues Cornelia no parece, que con el ama que le dexamos para su compañía, el mismo dia que de aqui faltamos, faltó ella. Poco le faltó al Duque para espirar, y à Lorenzo para desesperarse, oyendo tales nuevas. Finalmente todos quedaron turbados, suspensos, è imaginativos. En esto se llegó un page à Don Antonio, y al oido le dixo: Señor, Santistevan el page del Señor Don Juan desde el dia que Vuestras Mercedes se fueron tiene una muger muy bonita encerrada en su aposento, y yo creo, que se llama Cornelia, que assi la he oido llamar. Alborotóse de nuevo Don Antonio, y mas quisiera que no huviéra parecido Cornelia, que sin duda penso que era la que el page tenia escondida, que no que la hallaran en tal lugar. Con todo esso no dixo nada, sino callando se fue al aposento del page, y halló cerrada la puerta, y que el page no estaba en casa. Llegose à la puerta, y dixo con voz baxa: Abrid Señora Cornelia, y salid à recibir à vuestro hermano y al Duque vuestro Esposo, que vienen à buscaros. Respondieronle de dentro: Hacen burla de mi? pues en verdad que no soi tan fea, ni tan desechada que no podian buscarme Duques, y Condes, y esso se merece la persona que trata con pages. Por las quales palabras entendió Don Antonio, que no era Cornelia la que respondia. Estando en esto vino Santistevan el page, y acudio luego à su aposento, y hallando alli à Don Antonio, que pedia que le truxessen las llaves que habia en casa, por ver, si alguna hacia à la puerta. El page hincado de rodillas, y con la llave en la mano le dixo: El ausencia de Vuestras Mercedes, y mi bellaquería, por mejor decir, me hizo, traer una muger estas tres noches à estar conmigo, suplico à V. M. Señor Don Antonio de Ysunza assi oiga

oiga buenas nuevas de España, que fino lo sabé mi Señor Don Juan de Gamboa, que no se lo diga, que yo la echaré al momento. Y como se llama la tal muger? pregunto Don Antonio; Llamase Cornelia, respondió el page. El page que habia descubierto la zelada, que no era mui amigo de Santistevan, ni se sabe, si simplemente, ò con malicia, baxo donde estaban el Duque, Don Juan y Lorenzo, diciendo: Tomame el page, por Dios que le han hecho formar à la Señora Cornelia: escondida la tenia: à buen seguro, que no quifiera él que huvieran venido los Señores, para alargar mas el gaudeamus, tres, ò quatro dias mas. Oyó esto Lorenzo, y preguntole: Que es lo que decís Gentilhombre, donde está Cornelia? Arriba, respondió el page. Apenas oyó esto el Duque, quando como un rayo subió la escalera arriba à ver à Cornelia, que imaginó que habia parecido, y dio luego con el aposento donde estaba Don Antonio, y entrando dixo: Donde esta Cornelia, donde está la vida de la vida mia? Aqui está Cornelia, respondió una muger, que estaba envuelta en una ~~fabana~~ sábana de la cama, y cubierto el rostro, y prosiguió diciendo: Valame Dios, es este algun buey de hurto? es cosa nueva dormir una muger con un page, para hacer tantos milagrones? Lorenzo que estaba presente, con despecho, y colera, tiro de un cabo de la sábana, y descubrió una muger moza, y no de mal parecer, la qual de verguenza se puso las manos delante del rostro, y acudió à tomar sus vestidos, que le servian de almo hada porque la cama no la tenia, y en ellos vieron, que debia de ser alguna picara de las perdidas del mundo. Preguntóle el Duque, que si era la verdad, que se llamaba Cornelia, respondió que si, y que tenia mui honrados parientes en la ciudad, y nadie dixesse, de esta agua no beberé. Quedó tan corrido el Duque, que casi estuvo

estuvo por pensar, si hacian los Españoles burla de él: pero por no dar lugar à tan mala sospecha, volvió las espaldas, y sin hablar palabra, si guiendole Lorenzo, subieron en sus caballos, y se fueron, dexando à Don Juan, y à Don Antonio harto mas corridos que ellos iban, y determinaron de hacer las diligencias posibles, y aun impossibles en buscar à Cornelia, y satisfacer al Duque de su verdad, y buen deseo. Despidieron à Santistevan por atrevido, y echaron à la picara Cornelia, y en aquel punto se les vino à la memoria que se les habia olvidado de decir al Duque las joyas del Agnus, y la Cruz de diamantes que Cornelia les habia ofrecido, pues con estas Señas creeria, que Cornelia habia estado en su poder, y que si faltaba, no habia estado en su mano. Salieron à decirle esto, pero no le hallaron en casa de Lorenzo, donde creyeron que estaria: à Lorenzo si, el qual les dixo, que sin detenerse un punto se habia vuelto à Ferrara, dexandole orden de buscar à su hermana. Dixeronele lo que iban à decirle: pero Lorenzo les dixo, que el Duque iba mui satisfecho de su buen proceder, y que entrambos habian echado la falta de Cornelia à su mucho miedo, y que Dios feria servido de que pareciesse, pues no habia de haber ^{tragado} tragado la tierra al niño, y al ama, y à ella, Con esto se consolaron todos, y no quisiéron hacer la inquisicion de buscarla, por bandos publicos, sino por diligencias secretas, pues de nadie, sino de su prima se sabia su falta: y entre los que no sabian la intencion del Duque, correria riesgo el credito de su hermana, si laregonassen, y ser gran trabajo andar satisfaciendo a cada uno de las sospechas, que una vehemente presuncion les infunde. Siguió su viage el Duque, la buena suerte que iba disponiendo su ventura, hizo que llegasse à la aldea del Cura, donde ya estaban Cornelia, el niño, y su ama,

ama, y la consejera: y ellas le habian dado cuenta de su vida, y pedidole consejo de lo que harian. Era el Cura grande amigo del Duque, en cuya casa acomodada à lo de Clerigo rico, y curioso, solia el Duque venirse desde Ferrara muchas veces, y desde alli salia à caza, porque gustaba mucho, assi de la curiosidad del Cura, como de su donaire, que le tenia en quanto decia, y hacia. No se alboroto, por ver al Duque en su casa, porque como se ha dicho, no era la vez primera pero descontentóle verle venir triste: porque luego echó de ver, que con alguna passion tenia ocupado el animo. Entreoyó Cornelia, que el Duque de Ferrara estaba alli, y turbóse en extremo, por no saber con que intencion venia, torcíase las manos, y andaba de una parte à otra, como persona fuera de sentido. Quisiéra hablar Cornelia al Cura, pero estava entreteniendo al Duque, y no tenia lugar de hablarle. El Duque le dixo: Yo vengo padre mio tristissimo, y no quiero oy entrar en Ferrara, sino ser vuestro huesped, decid à los que vienen conmigo, que pasen à Ferrara, y que solo se quede Fabio. Hizolo assi el buen Cura, y luego fue à dar orden como regalar, y servir al Duque, y con esta ocasion le pudo hablar Cornelia, la qual tomándole de las manos le dixo: Ay padre, y Señor mio, y que es lo que quiere el Duque? Por amor de Dios Señor que le dé algun toque en mi negocio, y procura descubrir, y tomar algun indicio de su intencion, en efecto guielo como mejor le pareciere, y su mucha discrecion le aconsejare. A esto le respondió el Cura: El Duque viene triste, hasta agora no me ha dicho la causa, lo que se ha de hacer es, que luego se aderece este niño mui bien, y ponedle Señora las joyas todas que tuvieredes, principalmente las que os huviere dado el Duque, y dexadme hacer, que yo espero en el Cielo, que hemos de tener oy

un buen dia. Abrazóle Cornelia, y besóle la mano, y retiróse à aderezar, y componer el niño. El Cura salió à entretener al Duque, en tanto que se hacia hora de comer, y en el discurso de su platica pregunto el Cura al Duque, si era posible saberse la causa de su melancolia, porque sin duda de una legua se echaba de ver, que estaba triste. Padre, respondió el Duque, claro está que las tristezas del corazon salen al rostro: en los ojos se lee la relacion de lo que está en el alma. Y lo que peor es, que por ahora no puedo comunicar mi tristeza con nadie. Pues en verdad Señor, respondió el Cura, que si estuvierades para ver cosas de gusto, que os enseñara yo una, que tengo para mi que os le causara, y grande. Simple seria, respondió el Duque, aquel que ofreciendole el alivio de su mal, no quisiese recibirle. Por vida mia, padre, que me mostréis effo que decís, que debe de ser alguna de vuestras curiosidades, que para mi son todas de grandissimo gusto. Levantose el Cura, y fue donde estaba Cornelia, que ya tenia adornado a su hijo, y puestole las ricas joyas de la Cruz, y del Agnus, con otras tres piezas preciosísimas, todas dadas del Duque a Cornelia, y tomando al niño entre sus brazos, salió adonde el Duque estaba, y diciendolo, que se levantara, y se llegasse à la claridad de una ventana, Quitò al niño de sus brazos y le puso en los del Duque, el qual, quando miro, y reconocio los joyas, y vio que eran las mismas que él havia dado a Cornelia, quedo atonito y mirando ahincadamente al niño, le parecio que miraba su mismo retrato: y lleno de admiracion pregunto al Cura, cuya era aquella criatura, que en su adorno, y adrezo parecia hijo de algun Principe? No se, respondió el Cura, solo sé, que habrá no sé quantas noches, que aqui me le truxo un Caballero de Bolo-

era hijo de un valeroso padre, y de una principal y hermosísima madre. También vino con el Caballero una muger, para dar leche al niño, a quien yo he preguntado, si sabe algo de los padres de esta criatura? y responde que no sabe nada: y en verdad que si la madre es tan hermosa como el ama que debe de ser la mas hermosa muger de Italia. No la veriamos? pregunto el Duque. Si, por cierto, respondió el Cura, venios Señor conmigo, que si os ^{parece} suspende el adorno, y la belleza de esta criatura, como creo que os ha suspendido, el mismo efecto entiendo que ha de hacer à la vista de su ama. Quisole tomar la criatura el Cura al Duque, pero él no la quiso dexar, antes la apretó en sus brazos, y le dio muchos besos. Adelantose el Cura un poco, y dixo a Cornelia que saliesse sin turbacion alguna a recibir al Duque. Hizolo assi Cornelia, y con el sobresalto le salieron tales colores al rostro, que sobre el modo mortal la hermosearon.

Pasmose el Duque, quando la vio, y ella arrojandose a sus piès, se los quiso besar. El Duque sin hablar palabra dio el niño al Cura, y volviendo las espaldas se salio con gran priessa del aposento: lo qual visto por Cornelia, volviendose al Cura, dixo: Ay Señor mio, si se ha espantado el Duque de verme? si me tiene aborrecida? si le hé parecido fea? si se le han olvidado las obligaciones que me tiene? No me hablará si quiera una palabra? Tanto le cansaba ya su hijo, que assi le arrojó de sus brazos? A todo lo qual no respondia palabra el Cura, admirado de la huida del Duque, que assi le pareció que fuesse huida, antes que otra cosa, y no fue sino que salió a llamar à Fabio, y decirle: Corre Fabio amigo, y à toda diligencia vuelve à Bolognia, y dí, que al momento Lorenzo Bentivogli, y los

y los dos Caballeros Españoles, Don Juan de Gamboa, y Don Antonio de Ysunza, imponer excusa alguna vengan luego à esta aldea: mira amigo, que vuelvas, y no te vengas sin ellos, que me importa la vida el verlos. No fue perezoso Fabio, que luego puso en efecto el mandamiento de su Señor. El Duque volvió luego adonde Cornelia estaba derramando hermosas lagrymas. Cogióla el Duque en sus brazos, y anadiendo lagrymas à lagrymas, mil veces le bebió el aliento de la boca, teniendoles el contento atadas las lenguas. Y assi en silencio honesto, y amoroso se gozaban los dos felices amantes, y esposos verdaderos. El ama del niño, y la Ciuella por lo menos, como ella decia, que por entre las puertas de otro aposento habian estado mirando lo que entre el Duque y Cornelia passaba, de gozo se daban de calabazadas por las paredes, que no parecia, sino que habian perdido el juicio. El Cura daba mil besos al niño que tenia en sus brazos, y con la mano derecha, que desocupó no se hartaba de echar bendiciones à los dos abrazados Señores. El ama del Cura, que no se habia hallado presente al grave caso por estar ocupada aderezando la comida, quando la tuvo en su punto, entró à llamarlos, se sentassen à la mesa. Esto apartó los estrechos abrazos, y el Duque desembarazó al Cura del niño, y le tomó en sus brazos, y en ellos le tuvo todo el tiempo que duró la limpia, y bien fazonada mas que sumptuosa comida: y en tanto que comian dió cuenta Cornelia de todo lo que le habia sucedido, hasta venir à aquella casa, por consejo del ama de los dos Caballeros Españoles, que la habian servido, amparado, y guardado con el mas honesto, y puntual decoro que pudiera imaginarse. El Duque le conto asimismo a ella todo lo que por él habia passado, hasta aquel punto. Hallaronse presentes las dos amas, y hallaron en el Duque

que grandes ofrecimientos y promeſſas. En todos ſe renovó el guſto con el felice ſin de ſu ſucceſſo, y ſolo eſperaban à colmarle, y à ponerle en eſtado mejor que acertara à deſearſe con la venida de Lorenzo, de Don Juan y Don Antonio, los quales de allí à tres dias viniéron deſalados, y deſeſoſos, por ſaber ſi alguna nueva ſabia el Duque de Cornelia, que Fabio que los fue à llamar no les pudo decir ninguna coſa de ſu hallazgo, pues no la ſabia. Salíolos à recibir el Duque en una ſala endonde eſtaba Cornelia, y eſto ſin muestras de contento alguno, de que los recién venidos ſe entriſtecieron. Hizolos ſentar el Duque, y él ſe ſentó con ellos, y encaminando ſu plática à Lorenzo, le dixo: bien ſabeis Señor Lorenzo Bentivolli, que yo jamas engañé à vueſtra hermana, de lo que es buen teſtigo el Cielo, y mi conciencia ſabeis aſſimismo la diligencia con que la hé buſcado, y el deſeo que he tenido de hallarla, para caſarme con ella, como ſe lo tengo prometido. Ella no parece, y mi palabra no ha de ſer eterna. Yo ſoy moco, y no tan experto en las coſas del mundo, que no me dexe llevar de las que me ofrece el deleite à cada paſſo. La miſma aficion que me hizo prometer ſer eſpoſo de Cornelia, me llevó tambien à dar antes que à ella palabra de matrimonio à una labradora de eſta aldea, à quien penſaba de dexar burlada, por acudir al valor de Cornelia, aunque no acudiera à lo que la conciencia me pidia, que no fuera pequeña muestra de amor. Pero nadie ſe caſa con muger que no parece, ni es coſa pueſta en razon, que nadie buſque la muger que le dexa, por no hallar la prenda que le aborrece. Digo qua veais Señor Lorenzo, que ſatisfaccion puedo daros del agravio que no os hice, pues jamas tuve intencion de hacerosle, y luego quiero que me deis licencia para cumplir mi primera palabra, y deſpoſarme con la labradora, que

que ya esta dentro de esta casa. En tanto que el Duque esto decia, el rostro de Lorenzo se iba mudando de mil colores, y no acertaba à estar sentado de una manera en la silla, señales claras, que la colera le iba tomando possession de todos los sentidos. Lo mismo passaba por Don Juan y por Don Antonio, que luego propusieron de no dexar salir al Duque con su intencion, aunque le quitassen la vida. Leyendo pues el Duque en sus rostros sus intenciones, dixo. Sossegaos Señor Lorenzo que la hermosura que vereis en la que quiero recibir por mi esposa, os obligará à darme la licencia que os pido: que esta, y tan ^{preciosa} extremada, que de mayores yerros será disculpa. Esto dicho se levantó, y entró donde Cornelia estaba riquissimamente adornada, con todas las joyas que el niño tenia, y muchas mas. Quando el Duque volvió las espaldas, se levantó Don Juan, y puestas ambas manos en los dos brazos de la silla donde estava sentado Lorenzo, al oido le dixo: Por Santiago de Galicia, Señor Lorenzo, y por la fé de Christiano, y de Caballéro que tengo, que assi dexe yo salir con su intencion al Duque como volverme Moro: aqui, aqui, y en mis manos ha de dexar la vida, ó ha de cumplir la palabra que à la Señora Cornelia vuestra hermana tiene dada, ó à lo menos nos ha de dar tiempo de buscarla, y hasta que de cierto se sepa que es muerta, él no ha de casarse. Yo esto de esse parecer mismo, respondió Lorenzo. Pues del mismo estará mi camarada Don Antonio, replicó Don Juan.

En esto entró por la sala adelante Cornelia en medio del Cura, y del Duque, que la trahia de la mano, detrás de los quales venian Sulpicia la doncella de Cornelia, que el Duque habia enviado por ella à Ferrara, y las dos amas del niño, y la de

los Caballeros. Quando Lorenzo vió à su hermana, y la acabó de refigurar, y conocer, que al principio la impossibilidad à su parecer de tal suceso no le dexaba enterar en la verdad, ^{me cum} tropezando en sus mismos piés, fue à arrojarle à los del Duque, que le levantó, y le puso en los brazos de su hermana, quíero decir que su hermana, le abrazó con las muestras de alegría posibles. Don Juan, y Don Antonio dixeron al Duque, que había sido la mas discreta, y mas sabrosa burla del mundo. El Duque tomó al niño, que Sulpicia trahia, y dandosele à Lorenzo le dixo: Recibid Señor hermano á vuestro sobrino, y mi hijo, y ved, si quereis darme licencia, que me case con esta labradora, que es la primera à quien he dado palabra de casamiento. Seria nunca acabar contar lo que respondió Lorenzo, lo que preguntó Don Juan, lo que sintió Don Antonio, el regocijo del Cura, la alegría de Sulpicia, el contento de la consejera, el jubilo del ama, la admiracion de Fabio, y finalmente el general contento de todos. Luego el Cura los desposó, siendo su padrino Don Juan de Gamboa: y entre todos se dió ^{comunicacion} traza, que aquellos desposorios estuviessen secretos, hasta ver en qué paraba la enfermedad que tenia mui al cabo à la Duquesa su madre, y que en tanto la Señora Cornelia, se volviese à Bolonia con su hermano. Todo se hizo assi: la Duquesa murió, Cornelia entró en Ferrara alegrando al mundo con su vista: los lutos se volviéron en galas: las amas quedaron ricas. Sulpicia por muger de Fabio, Don Antonio y Don Juan contentísimos de haber servido en algo al Duque, el qual les ofreció dos primas suyas por mugeres, con riquíssima dote. Ellos dixeron que los Cavalleros de la nacion Vizcaina por la mayor parte se casaban en su patria, y que no por menosprecio, pues no era posible, sino por cumplir su loable costumbre,

y la

y la voluntad de sus padres, que ya los debian de tener casados no acceptaban tan illustre ofrecimiento. El Duque admitió su disculpa, y por modos honestos, y honrosos, y buscando ocasiones licitas les envió muchos presentes à Bolonia, y algunos tan ricos, y enviados en tan buena sazón, y coyuntura, que aunque pudiéran no admitirse, por no parecer que recibian paga; el tiempo en que llegaban lo facilitaba todo: especialmente los que les envió al tiempo de su partida para España, y los que les dió, quando fueron à Ferrara à despedirse de él, ya hallaron à Cornelia con otras dos criaturas hembras, y el Duque mas enamorado que nunca. La Duquesa dió la Cruz de diamantes à Don Juan, y el Agnus à Don Antonio, que sin ser poderosos à hacer otra cosa las recibieron. Llegaron à España, y à su tierra, adonde se casaron con ricas, principales, y hermosas mugeres, y siempre tuvieron correspondencia con el Duque, y la Duquesa, y con el Señor Lorenzo Béntivoli, con grandissimo gusto de todos.

La nouvelle suivante est de Lope de Vega, et une parfaite imitation de celles de Cervantes, et qui les surpassent peut-être dans l'artifice.

EL DESDICHADO POR LA HONRA.

DE

LOPE DE VEGA.

Novela II. Tomo VIII.

En una Villa insigne del Arzobispado de Toledo, con todas sus circunstancias de grave, hasta tener voto en Cortes, se crió un mancebo de gentil disposicion y tallo, y no menos virtuosas costumbres y entendimiento. Enviaronle sus padres en sus tiernos años à estudiar à la famosa Academia que fundò el valeroso conquistador de Oran Fr. Francisco Ximenes de Cisneros, Cardenal de España, persona que peleaba y escribía: era severo y humilde, y que dexó de sí tantas memorias, que aun siendo este lugar tan infimo, no se pasó sin ella. Habiendo oido Felisardo, que allí se ha de llamar este mancebo, y como si dixessemos, el heroe de la Novela, algunos años la facultad de Canones, mudò intento por algunos respetos: y viniendo à la Corte de Phelipe Tercero, llamado el Bueno, aplicóse à servir en la casa de un Grande de los mas conocidos de estos Reinos, allí por su ilustrissima sangre, como por la autoridad do su persona.

Era la de Felisardo tan buena, sus partes y costumbres tan amables, porque despues de ser mui valiente por sus manos, era de singular modestia por su lengua, que le llevo los ojos de este Principe y las voluntades de los amigos, que le trataban, de los quales tuvo muchos, y yo participé de su conver-

conversacion y compañía algunas horas. Mal he hecho en confesar, que escrivo historia de tiempos presentes, que dicen, que es peligro notable; porque en habiendo quien conozca alguno de los contenidos, ha de ser el autor vituperado, por buena intencion que tenga: pues no hai ninguno, que no quiera ser por nacimiento Godo, por entendimiento Platon, y por valentia el Conde Fernan Gonzalez: de suerte, que habiendo yo escrito el Asalto de Mastrique, dio el Autor, que representaba esta Comedia, el papel de un Alferéz a un representante de ruin persona, y saliendo yo de vista, me aparto un hidalgo, y dixo mui descolorido, que no habia sido buen termino de dar aquel papel a un hombre de malas facciones, y que parecia cobarde, siendo su hermano mui valiente, y gentil hombre, que se mudasse el papel, o que me esperaria en lo alto del prado, desde las dos de la tarde hasta las nueve de la noche. Yo que no he tenido ^{parte} dendo con los hijos de Arias Gonzalo, consolé al referido D. Diego Ordoñez, y dando el papel a otro, le dixé, que hiciesse muchas demostraciones de bravo, con que el hidalgo, que lo era tanto, me envió un presente. Aqui no correrá este peligro con Felisardo, porque irá su desdicha a solas, sin comprehender participantes, quando la historia fuera sangrienta. Finalmente, Señora Marcia, deseos de aumentar honor, y ver la hermosa Italia, llevaron este mancebo a uno de los Reinos, que Su Magestad tiene en ella, en servicio de un Principe, que habia de gobernarle, como lo hizo felicissimamente.

En habiendo este Señor comunicado a Felisardo, puso en él los ojos, honrandole y favoreciendole sin envidia de los demas criados, que parece imposible, y yo no hallo en el servir, con ser vida tan miserable, cosa tan aspera, como este infalible

aphorismo: Si el Señor os ama, los criados os aborrecen. De que se sigue lo contrario, pues para que ellos os quieran, el Señor os ha de tener en poco: mas la virtud de Felisandro, lo apacible comunicado, lo deseoso de hacer à todos gusto, y el hablar bien al dueño en ausencia, y solicitar, que se le hiciesse à todos, venció con novedad de suceso la barbara naturaleza del servicio. Gastaba algunos ratos Felisardo en escribir versos à una Señora de aquella ciudad, no menos hermosa que discreta, à quien se habia inclinado, y ella por su gentil disposición admitia en los ojos las veces, que con los suyos solicitaba este favor desde la calle. No le ferra difícil à V. M. creer, que era Poeta este mancebo en este fertilissimo siglo de este genero de legumbres, que ya dicen, que los pronosticos y almanaques ponen entre garbanzas, lentejas, cebada, trigo y esparragos, habrá tales y tales Poetas. Dexemos de disputar si era culto, si puede, ò no puede sufrir esta Gramatica nuestra lengua, que ni V. M. es de las que madrugan las Quaresmas al sermón discreto, ni yo de los que se rinden en esta materia por parecerlo, juzgando lo que desean entender por entendido, y remitiendo al que lo escribiò la inteligencia y la defensa. Pienso, que està V. M. diciendo. Si quereis decirme algun soneto en cabeza de este hombre, para que me quebras la mia? Pues vaya de soneto:

Quien se pudo alabar despues de veros,
 Si puede ser, que se libró de amaros,
 Ni mereció quereros, ni miraros,
 Pues que pudo miraros sin quereros:
 Yo que lo merecí, sin mereceros,
 Mil almas, quando os ví quisiere daros
 Si lo que me ha costado el desearos,
 A cuenta recibís del ofenderos.

Mandame

Mandame amor, que espere, y yo le creo,
Por lo que dicen, que esperando alcanza,
Aunque tan alta la esperanza veo.
Pero si os ha ofendido mi esperanza,
Dexadle la venganza à mi deseo,
Y no querais de mi mayor venganza.

Con una criada tuvo lugar Felisardo de enviar este soneto à la Señora Silvia; Dama verdaderamente en quien concurrían todas las partes, que hacen una muger perfecta en sus primeros años. Apetecia este mancebo en ella lo que no tenía, porque Silvia era rubia y blanca, y él no del todo moreno, y barbinegro, pero de fuerte, que parecia Español desde el principio de una calle. Con esta gala de ascribir en verso, licencia, que no se niega, y libertad, con que se dice mas de lo que se siente, continuaba Felisardo su voluntad, y Silvia le correspondia, disimulando por su calidad lo que no hubiera hecho sin ella: allí la tenían obligada los servicios personales de este mancebo, y las fuerzas de amañer en su calle, que ya ella, aunque con algún recato, se levantaba à verle. Por no impedir el curso de este amor habemos llegado aqui, sin tomar en la boca à Alexandro, Caballero insignie de esta ciudad, que voi en cubriendo, y notablemente rendido à la hermosura de esta Dama. Pareciale al referido, que pues Silvia no le amaba, no habria en el mundo quien la mereciesse, con que llegó el descuido à no reparar en Felisardo, hasta que le halló mas veces, que él quisiera, asida la mano à una reja baxa de su casa, y le pareció, que en la nueva manera de conversacion le favorecia. No le agradó assimismo à Felisardo el cuidado de Alexandro, porque no le faltaban à este Caballero meritos, si bien blancos y rubios, que por ser comunes en aquella tierra, no eran tan vistos. Con esto dieron

dieron entrambos en no dexar las noches desierta la campaña, guardando cada uno su puesto, y enviando centinelas perdidas. Sintió Alexandro, que estava en mejor lugar Felisardo, y dandole à los zelos, como el verdadero amor nunca tuvo termino en el amar, que assi lo sintió Propercio, llegó à ser descompostura en su autoridad y modestia, y mas declarado, que solia, habiendo conducido una noche con varios instrumentos excelentes musicos, quiso, que à sus mismas ^{era de la} rejas dos voces de las mejores la cantassen assi :

Deseos de un imposible
 Me han trahido à tiempos tales,
 Que no teniendo remedio,
 Solicitan remediarme.
 Dando voi passos perdidos
 Por tierra, que toda es aire:
 Que sigo mi pensamiento,
 Y no es posible alcanzarle.
 Desengañan me los tiempos,
 Y pidoles que me enganen,
 Que es tan alto el bien que adoro,
 Que es menor mal que me maten,
 Ay Dios; que loco amor, mas tan suave,
 Que me disculpa quien la causa sabe!
 Busco un fin, que no le tiene,
 Y con saber, que en buscarle
 Pierdo passos y deseos,
 No es posible que me canse
 Vivo en mis males alegre,
 Y con ser tantos mis males,
 La mayor pena que tengo,
 Es, que las penas me falten.
 Contento estoi de estar triste,
 No hai peligro que me espante,

Que como figo impossibles,
 Todo me parece facil.
 Ay Dios, que loco amor, mas tan suave,
 Que me disculpa quien la causa sabe!
 Hermoso dueño deseo,
 Y es tanto bien desearle,
 Que ver que no le merezco,
 Tengo por premio bastante.
 Tanto le estimo, que creo, *¡hazla*
 Que pudiendo darle alcance,
 Si su valor fuera menos,
 Me pesára de alcanzarle.
 Para su belleza quiero
 La gloria de lo que vale,
 Y para mis, siendo fuyas,
 Tristezas y soledades.
 Ay Dios, que loco amor, mas tan suave,
 Que me disculpa quien la causa sabe!

solamente No dormia en este tiempo Felisardo, que con
 cuidadosos passos habia reconocido el dueño de
 aquellos pensamientos y de la Musica. hacien-
 dolo mas zelos el estar tan bien escritos, que el
 haber tenido atrevimiento para cantarlos. Desfa-
 gradó à Alexandro sumamente la bachilleria de los
 pies de Felisardo, que mas curiosos de lo que fue-
 ra justo, trahian al dueño, y determinado à saber
 quien era, aunque ya la gentileza bastantemente
 lo publicaba, le dió dos gyros, pienso, que en
 Español se llaman vueltas: perdone V. M. la voz,
 que passa esta Novela en Italia. Felisardo, que no
 era bien *acondicionado* en materia de la honra, co-
 sa que *solamente* le hacia soberbio, declaróse à ma-
 nera de enfadarle, y diciendole, que era descort-
 esia, respondió Alexandro: *So non sono discortese,*
vos fiche avete per due volte fatto sentir al mondo
la bravura de li vostri mostachi. Creo, que aqui
 V. M.

V. M. me maldice, pues para decir: yo no soi descortés, vos si, que por dos veces habeis hecho sentir al mundo la braveza de vuestros bigotes, no habia necesidad de hablar tan baxamente la lengua Toscana: pues no tiene razon V. M. que esta lengua es mui dulce y copiosa, y digna de toda estimacion, y à muchos Españoles ha sido mui importante, porque no sabiendo Latin bastante, copian y trasladan de la lengua Italiana lo que se les antoja, y luego dicen: Traducido de Latin en Castellano: pero yo le doi palabra à V. M. de que pocas veces me suceda, sino es que se me olvida, porque soi flaco de memoria. Si V. M. tiene en la suya la ocasion, con que se amonaron estos dos amantes, haya de saber, que Felisardo no llevo bien que le hablasse en la braveza, ni en el cuidado de los bigotes, que aunque no habia los estantales, que les ponen ahora, ya de cuero de ambar, ya de lo que solia ser ~~realidad~~, y ahora ò los hace mas gruesos, ò los sustenta, que se llama en la botica: *vigotorum duplicatio*, como si dixessimos por donar a un gordo, tiene dos barbas: no los trahia con discuido, y porque se levantaban con solo el cuidado de las manos, los llamaba los obedientes; y retirandose un poco, principio de quien quiere acercarse, le dixo, la voz mas alta, que nunca tuvo el enojo hijos pequeños de cuerpo: Caballero, yo soi Español, y criado del Virrey, truxe estos bigotes de España, no para espantar cobardes, sino para adorno de mi persona: la musica lleva de las orejas este sentido. Replicó Alexandro: Desde lejos la pudiera oir quien las tiene tan largas, que por lo que oye, juzga, que los que no conoce son cobardes, que hai hombre aqui, que se las cortará de dos cuchilladas, y las clavará à los instrumentos, para que los oigan mas cerca. A tan descompuestas palabras, respondió Felisardo, la espada es la

la respuesta, y sacandola con gentil aire, y un broquel de la cinta, le hizo conocer, que no desdecia de la ^{espada} ~~compositura~~ de los bigotes. Todos los Musicos huyeron, que es gente, à quien embarazan los instrumentos por la mayor parte, que no se entien-
de en todos, y yo he conocido musico, que trahia tan bien las manos en la ~~espada~~, como en las cuer-
das: pero en fin tienen disculpa, con que van à guardar los instrumentos, que aventurar aquello, con que se gana de comer, es extrema ignorancia: de mas de que quien canta, està sin colera, y no le traxeron à reñir, sino à hacer passos de garganta, y el huir tambien es passos, y se pueden hacer con los pies à una ~~necesidad~~, como se ve en los que bailan, que no ~~carecen~~ los pies de harmonia y musica, que por esso la llaman ~~compas~~, que es todo el fundamento de la Musica. Esto es guardar el decoro à los Señores Musicos, que cantan en nuestra lengua, porque no son poco de temer enojados, pues con solo venir à cantar mal à la calle de quien los huviesse ofendido, pueden matar à un hombre, como con una pieza de artilleria. Los criados de Alexandro hicieron rostro, riñeron quatro con uno: si eran valientes, no lo disputemos: oigamos à Carranza, que dice en su libro de la Philosophia de la espada: Hai hombres de tan baxos animos, que no hace mucho uno solo en aventajarse à muchos; y prosigue mas adelante: Quando un hombre solo riñe con otro, se puede decir que riñe, pero si con dos otros, ellos riñen con él, y él solo se defiende. Y prosiguiendo esta materia del la razon, en que quatro movimientos constituyen quatro heridas, y que han de dar en quatro lugares indeterminados, y que el objeto no podrá resistir à quatro, pues à dos no pudo Hercules, como lo dice el adagio Latino. Cumpliendo voi lo que dixe, cansando à V. M. con cosas tan fuera de proposito, ya que

que lo sean del mio: pero, porque no tengo yo de pensar, que V. M. es belicosa, y que si se hallára al lado de Felisardo, por haber nacido tan cerca de su patria, estar en la extrangera, en amorado, y con buen talle, no se holgára de ayudarle, aunque fuera con voces? Las de la question fueron tantas, que acudienda la justicia, se libró Felisardo de aquel peligro, que el vulgo amenaza à los Españoles en toda Europa; en lo demás no salió herido, y lo quedó Alexandro y dos criados fuyos. Llevóle la justicia al Virrey, que no estaba acostado, porque era noche de ordinario à España: mostró indignacion à Felisardo, y al alguacil, ó Capitan, como allá se llama, mucho agradecimiento de su cuidado: mandóle poner gryllos y una cadena en su aposento, y en estando solos baxó à hacerse los quitar, y dandolé los brazos y una cadena, de las que llaman banda, de peso de ciento y cincuenta escudos, que foi tan puntual Novelador, que aun he querido que no le quede à V. M. este escrupulo de lo que pesaba, le dixo, que le contasse todo el suceso.

Oyóle el Principe con mucho gusto, y habiendo convalidado Alexandro, le hizo llamar, y llevandole al aposento de Felisardo, à quien para este efecto mandó poner la cadena y gryllos, le dixo, que mirasse la pena que queria darle, que aunque fuesse distierro à España, le enviaria luego Alexandro, que entendió, que el Principe le obligaba por aquel camino à perdonarle, y que de no hacerlo caeria en la desgracia de entrambos, escogió, como discreto, y dió los brazos à Felisardo, que por estar herido su contrario, habia visto y hablado à Silvia todas: las noches, que desde la bizzarria de la pendencia estaca mas rendida. Creció el amor, cultivado de la vista y de las privaciones de la execucion
de

de los deseos en conversaciones largas, que tantas honras han destruido, y tantas casas han abrasado. Llegaron las palabras à darse con juramento de matrimonio, en dando el Virrey à Felisardo algun grave oficio, que para la calidad de Silvia era necesario; y como amor es mercader, que fia, aunque despues nunca se pague, que esto tiene de Señor, quando ama, que no hay cosa, que le den en confianza, que no reciba, ni alguna, que despues, sino es por justicia, pague. Permitió que Felisardo llegasse à los brazos, hasta alli tan cuidadosamente defendidos, de que resultó poder encubrir mal, lo que antes de esta determinacion estuvo tan encubierto. No se puede ^{encubrir} encarecer con qué comun alegría celebraban sus vistas ^{conformación} los amantes, en su imaginacion esposos, y como revalidaba Felisardo el juramento, y Silvia le creía, que como cada uno se ama à si mismo, por opinion del Philosopho, aunque tema, dà credito, por entretenir su gusto, que nadie quiso tanto al otro, que no se quisiesse mas à si mismo y assi, quando V. M. oiga decir à alguno, cosa, que no le puede suceder, que la quiere mas que à si, digale, que Aristoteles no le sintió de essa suerte, y que à V. M. le consta, que este Philosopho era mas hombre de bien que Plinio, y que trataba mas verdad en sus cosas. Notable es la fortuna con los mercaderes, terrible ^{caja de} con los privados, cruel con los navegantes, desatinada con los jugadores, pero con los amantes notable, terrible, cruel y desatinada. En medio de esta paz, de esta union, de este amor, de esta esperanza y de esta agradable possession, se dividieron por el mas extraño suceso, que se ha visto en fortuna de hombre, ni ha cabido en humano entendimiento, pues sin dar disculpa, ni ocasion à Silvia, pidió licencia al Virrey Felisardo para ir à Napoles à unos negocios, y se partió de Sicilia. Dixe ya la

Ciudad? No importa, que aunque la Novela se funde en honra, no vendrá por esto á menos, aunque fuese conocida la persona; y yo gusto de que V. M. no oiga cosas, que dude, que esto de Novelas no es versos cultos, que es necesario solicitar su inteligencia con mucho estudio; y despues de haberlo entendido, es lo mismo, que se pudiera haber dicho con menos y mejores palabras. En sabiendo Silvia, que era partido este hombre, con tan fiera è indigna crueldad del amor, que le habia tenido de la honra, que le habia costado, y de las joyas y regalos, con que le habia servido, comenzó á derramar inmensa copia de lagrymas, y sin comer algunos dias, fue quitando á su hermosura el lustre, y á su vida el termino.

Retirabase de noche con Alfreda, una fiel criada fuya, y en un pequeño jardin, que por unas rejas miraba al mar, no poca dicha en aquella ocasion, que sus ventanas tuviesen texas, decia: O Cruel Español, barbaro como tu tierra! ó el mas falso de los hombres, á quien no iguala la crueldad de Vireno, Duque de Selandia, que á la cuenta debia de ser esta Dama leida en el Ariosto, ni todos los que olvidados de su nobleza y obligacion dexaron burladas mugeres principales è innocentes! Adonde vas, y me dexas sin honra, y sin ti, de quien ya solamente podia esperarla? Pues habiendo partido tan injustamente de mis ojos, no me queda de quien poder cobrarla, pues la prenda que me dexas, mas me la quita, y solo podré deberle mi muerte, pues es imposible que dexe de sentir tu crueldad, y que su sentimiento me quite á mi la vida. Quien pensara, Felisardo mio, que en la modestia y compostura de tu rostro, en la gentileza y gallardia de tu cuerpo cupiera tan duro corazon y alma tan fiera? Tu eres Español, enemigo? no es possible, pues de ellos oigo decir, y he

he leído, que ninguna nacion del mundo ama tan dulcemente las mugeres, ni con mayor determinacion pierde por ellas la vida. Si se te ofreció alguna precisa fuerza para ausentarte, porque no me la diste por disculpa, y despidiendote de mi me mataras con menos crueldad, aunque mas presto? Es possible siero Español, que ayer estabas en mis brazos, diciendo, que por mi perderias mil vidas, y que hoi te vas con una sola, que me has dado? Ay de mi, que tu por ventura ahora te estas riendo de mis lagrimas, ~~quejandome~~ atreando mis libertades, y infamando mis atrevimientos, de que fueron causa, no mi liviandad, sino tu gentileza, no mi libertad, sino mi adversa fortuna! Que cierto será, que estés ahora cantando á otra mas dichosa, que yo, pero tan cerca de ser tan desdichada, las locuras, que me has visto hacer, y las penas, que me has hecho sufrir? Pues no se burle ahora de mi la que te cree y te escucha, que presto me ayudará á quejarme de ti, y sabiendo quien eres, me disculpará, porque te quise, y me tendra lastima, porque te quiero. Estas y muchas decia Silvia llorando, sin bastar los consuelos de Alfreda á templar su furia, tan fundada en razon, como en desdicha. En estos medios llegó Felisardo á Napoles, ciudad que V. M. habrá oido encarecer por hermosura y riqueza, y donde viven mas Españoles, que en el resto de Italia, desde que el Gran Capitan Don Gonzalo Fernandez de Cordova echo de ella los Franceses, adquiriendo aquel famoso Reino á la Corona de Castilla, servicio, que con los demas suyos no podra olvidar el tiempo, ni acabar el olvido, si bien un escritor moderno, mas envidioso, que eloquente y docto, presumió, que podia su poca autoridad en un libro, que escribió llamado Raguillos del Parnasso, ~~oscurecer~~ el nombre, que no le pudieron negar hasta las naciones barbaras. Con la tristeza, que en ella vivia

Felifardo, no merece encarecimiento, porque en las cosas tan conocidas no se han de gastar palabras. Allí se determinó de escribir al Virrey de Sicilia la causa original de su ausencia. Recibió aquel Magnanimo Principe la carta, y leyendola, quedó admirado: no se si lo estará V. M. pero en ella decia así.

Al partirme de Sicilia no dije à V. Excelencia la causa, que no me dió lugar la verguenza, y ahora sabe Dios la que escribiendo tengo, pues con estar soló, me salen tantas colores en el rostro, como à los ojos lagrymas. Estando en servicio de V. Excelencia bien descuidado de tan gran desdicha, me escribieron mis padres, diciendome, que en el nuevo vando del Rey D. Phelipe III. acerca de los Moriscos habian sido comprehendidos; cosa, que à mi noticia jamas habia llegado, antes bien me tenia por Caballero hijo dalgo, y en esta fé y confianza me trataba igualmente con los que lo eran, porque mis padres eran de los antiguos de la conquista de Granada por los Reyes Catholicos, y si no me engañan, dicen, que Abencerrages, linage, que trahe consigo las desdichas y los merecimientos. Parecióme dexar su casa de V. Excelencia, con harto dolor mio, porque le amo naturalmente, que no es justo, que un hombre, à quien pueden decir esta nota de infamia, siempre que se ofrezca ocasion, viva en ella, ni mi tristeza y verguenza me dieran lugar, aunque yo me esforzara, por no estar con este rezelo cada dia, y mas donde he tenido buena opinion. V. Excelencia me perdone, que ni acierto à escribir, ni pienso, que hasta llegar esta à sus manos, podrá durar mi vida.

Notable fué el sentimiento de aquel gran Señor con esta carta, y tal, que se le conoció en su tristeza por muchos dias, al fin de los- quales le respondió así.

Felifar-

Felisardo, vos me habeis servido tan bien y procedido tan honradamente en todas vuestras acciones, que me siento obligado à quereros y estimaros mucho: en el nacer no merecen, ni desmerecen los hombres, que no está en su mano, en las costumbres si, que ser buenas, o malas corre por su cuenta. Hacedine gusto de volver à Sicilia, que os doi palabra por vida de mis hijos, de hacer de vos mayor estimacion, que hasta aqui, y tomar en mi honra qualquiera cosa que sucediera, contra la vuestra; y no se yo por que habeis de estar corrido, siendo, como sois, Caballero, pues no lo está el Principe de Fez en Milan, sirviendo à Su Magestad con un habito de Santiago à los pechos, y tan honrado del Rey, y de la Señora Infanta, que gobierna à Flandes, que él le quitaba el sombrero, y ella le hacia reverencia: porque la diferencia de las leyes no ofende la nobleza de la sangre, y mas en los que ya tienen la verdadera, que es la nuestra, como vos la teneis, y confirmada por tantos años. Volved pues, Felisardo, que en ninguna podeis estar mas defendido, que en mi compañía, donde os haré Capitan, y procuraré casaros de mi mano, sin apartaros de mi, lo que tuviere oficios de Su Magestad y vida.

Recibió Felisardo esta carta, toda escrita de su mano de este generoso Principe, accion tan digna de su ilustrissima sangre, y llorando infinitas lagrymas con ella, besando mil veces la firma, se dispuso à responderle assi,

Generoso y Magnanimo Principe, quando me partí de V. Excelencia, fui con desesperado animo de hacer al algun demostracion de mi valor. Yo estimo, y agradezco, como es justo, tanta merced y faver, y la escribo con sangre en mi alma para algun dia. Yo voi à Constantinopla, donde ya

reglio
estarán mis padres. que como hombres nobles esco-
gieron la Corte de aquel Imperio, no queriendo
quedarse en las costas de España por no acordarse.
Desde allí hará V. Excelencia, que intento llevo,
que pienso, que será para hacer un gran servicio à
Dios, al Rey y à mi patria. Desde que entré en
Palermo, servi, quise y merecí à la Señora Silvia
Menandra, cosa, que jamas comuniqué à ninguno:
may creo, que le queda en el pecho alguna desdichada
prenda. Suplico à V. Excelencia, que fie esta carta
de quien se la pueda dar, sinque aventure su ho-
nor, y favorezca lo que nació, haciendo cuenta,
que le expone la fortuna à los pies de su grandeza.

Con esto se embarcó Felisardo, atrevido y desa-
tinado mancebo, cuya accion no puedo *alabar*, pues
en casa de tan generoso Principe pudiera estar se-
guro, quando viniera à España, que en Italia no
lo habia menester, aunque fuese en los Reinos de
Su Magestad, pues solo pretendió echarlos de aquel-
la parte, con que presumieron levantarse, como se
vé en las cartas y persuasiones del Ilustrissimo Pa-
triarca de Antiochia, Arzobispo de Valencia, Don
Juan de Ribera, de santa y agradable memoria.
Dentro de nuestra Europa, à solos quatro estadios
del Asia, tanto que habiendose helado aquel mar,
por una puente de hielo y de nieve, que cagó en-
cima, se passava del Asia à Europa, yace Con-
stantinopla, primera Silla del Romano Imperio, de-
spues del Griego, y ahora del Turco, que por la
inmensidad de tierra, que posee, le llaman Grande:
destruyóla el Emperador Severo: reedificóla Con-
stantino, y ilustróla Theodosio. Tuvo cincuenta
millas de muro, que Anastasio fabricó por defen-
derla de los Barbaros; hoi diez y ocho, que son
seis leguas. Sus vecinos son sieteientos mil, las
tres partes Turcos, las dos Christianos, y el resto
Indios.

Indios. Tomóla Mahometo Segundo el año de MCCCCLIII, y desde entonces es Corte de sus Emperadores, que comúnmente llaman el Gran Señor. Está puesta en triangulo: en el un extremo está el palacio Real, que mira al levante, al encuentro de Calcedonia, parte del Asia. El otro angulo mira al medio dia, y poniente, donde están las siete torres, que sirven de fortalezas y de carcel mayor de la ciudad: desde este se vá al tercero por la parte de tierra, dispuesto tramontana, y donde está el palacio antiguo de Constantino en sitio eminente, y de quien se descubre toda, si bien inhabitable, desde el qual al que tiene el Turco, todo es puerto de una legua de mar, que entra por espacio de dos de largo, y de ancho poco mas de un tercio, habitado de varia gente, y de todos los vientos defendido.

Por la parte de las siete torres baña el mar las murallas, dexando el sitio, donde antiguamente fue la ciudad de Byzancio, de cuya grandeza solo se ven ahora las ruinas. Tiene insignes Mezquitas, fabricas de Sultan Mahamet, Bayazet y Selin, aunque ninguna iguala con la que hizo Soliman, y se llama de su nombre, deseando aventajarse al gran Templo de Santa Sophia, celebre edificio de Constantino el Grande. Conserva en ella el tiempo a pesar de los Barbaros algunas columnas de grandeza inmensa, mayormente la de este Principe, labrada toda de historias de sus hechos. Tiene asimismo quatro fuertes ferrallos para las riquezas y mercaderias de propios y extrangeras: una calle mayor famosa hasta la puerta de Andrinopoli, con la plaza, en que se venden los cautivos Christianos, como en España los mercados de las bestias, y con mayor miseria. Sus puertas son treinta y una, al levante, poniente y tramontana, con guardas de Genizaros: las casas, baxas, cuyos techos de madera

labrada cubren ricas labores de oro. No usan tapicerías, porque su grandeza, y aparato es vestir el suelo, que cubren riquísimas alfombras. Son las barcas, que de ordinario pasan la gente de una parte à otra, y que en su lenguaje llaman Cayques, o Permes, mas de doce mil, que es una cosa notable. Su sitio es tan frio, que desde Diciembre hasta fin de Marzo está cubierta de nieve. Los templos famosos de Christianos, mayormente el de Nuestra Señora y el de San Nicolas, con otros muchos han intentado quitar los Moriscos de la expulsion de España, y permitiendo el gran Visir, que los derribassen y destruyessen por doce mil escudos, que le daban, se fueron à despedir del Turco los Embaxadores de Francia, Alemania y Venecia, diciendo, que aquello era no querer paz con sus Principes, y por esta ocasion no salieron con su intento: ó lo mas cierto, porque Dios no permitió, que tantos Christianos careciesen del fruto de los tesoros de su Iglesia, donde tanto peligro corren sus almas. Aqui llegó Felisardo; y me parece, que V. M. estaba ya cansada de esperarle, no se le dando nada del estado, que ahora tiene y tuvo esta ciudad insigne, porque à muger, que tan poca estimacion ha hecho de los hombres de su ley, que se le dará del Turco? Pues sepa V. M. que las descripciones son mui importantes à la inteligencia de las historias, y hasta ahora yo no hé dado en Cosmographo, por no cansar à V. M. que desde su casa al prado le parece largo el mundo, aunque vaya por su gusto en hábito de tomar el acero, con tan buenos de matar lo que topa, que en ninguno la he visto mas enemiga de la quietud humana.

Vió Felisardo à sus padres, que como eran nobles, lloraron el deshonor juntos, y el peligro, que corria su salvacion en aquella tierra, si bien el ver
tantas

tantas Iglesias y hospitales les consolaba. La comun fortuna hace mayores las confianzas del remedio, y menores los sentimientos de las adversidades, como dixo, no sé fiera el Philosopho Myrtilo, como solia la buena memoria de Fr. Antonio de Guevara, escritor celebre, à quien de aqui y de allí jamas faltó un Philosopho para prohibirle una sentencia suya; y cierto, que algunas veces es menos lo que de ellos dixéron, que lo que podria decir ahora qualquier moderno: pero dáse autoridad à lo que se escribe, diciendo: Como dixo el gran Tamorian, ò se halla escrito en los annales de Moscovia, que están en la libreria de la Universidad del Cairo. Porque si ello es bueno; que importa que lo haya dicho en Griego, ò en Castellano? y si malo y frio, como podrá vencer la autoridad al entendimiento? Hallé una vez en un librito gracioso, que llaman Floresta Española una sentencia, que habia dicho un cierto Conde, que Vizcaya era pobre de pan, y rica de manzanas, y tenía puesto à la margen algun hombre de buen gusto, cuyo habia sido el libro: Si diria, que me pareció notable donaire. Pues como digo, y volviendo al cuento, estuvieron algunos dias Felisardo y sus padres dando trazas en su remedio, si para tal fortuna podia haber alguno. Y aqui confieso à V. M. Señora, que no sé porque no me lo dixeron, como, ò por donde vino à ser Felisardo no menos que Bajá del Turco, que parece de los disfraces de las comedias, donde à vuelta de cabeza es un Principe lagarto, y una dama hombre, y mui hombre; y à la fé, que dice el vulgo, que no le hablen en otra lengua, Turco pues era Felisardo, no lo apruebo: sus ropas palandas trahia y su turbante, y como era moreno, alto, y bien puesto de bigotes, veniale el habito como nacido: la disposicion, el brio, el aire, la valentia y la presuncion, dieron motivo al Turco

para tenerle muchas veces cerca de su persona: y así trataba de las cosas de España familiarmente. Llamabase el Turco Sultan Amath, hombre en esta *luz* razon de treinta y tres años. Tenia preso un hermano suyo llamado Mustapha de edad de treinta, à quien deseando matar, fiera costumbre de aquellos Barbaros, envió una mañana al Vastangibassi con otros ministros, y hallando la carcel cerrada, y al dicho Mustapha passeandose fuera de ella lo dixeran al Turco, que teniendolo por milagro le dexó preso: aconsejado despues del Mustri, que es el Principal de los que enseñan su ley, quiso matarle, y aquella noche soñó, que via un hombre armado, que con una lanza le amenazaba, y con este temor le dexó con vida, si bien despues le provocaron tanto, que desde una ventana, que caia à un jardin de Mustapha, le quiso tirar una flecha con veneno; y habiendole apuntado, fue tal el temblor que le dió, que se le cayó el arco de las manos. Tanta ha sido finalmente la humildad de este Turco, que ni vestido, ni oro, ni regalo la querido tomar de su hermano: él vive, y se entiende, que le ha de heredar, aunque Sultan Amath tiene muchos hijos, de los quales dos varones y dos hembras se ven y se comunican; los demás están recogidos y ocultos en su palacio.

Tenia tanto gusto de ver imagenes y retratos de Christianos, que enviaba por ellos à los Embaxadores y mercaderes, y en habiendolos visto se los volvia. Estando pues una fiesta mirando algunos, que en una nave, que tomaron, estaban en la tienda de un rico Hebreo, hizo llamar à Felisardo, que ya se llamaba Silvio Bajá, nombre de aquella Dama de Sicilia, por quien vivia en la mayor tristeza, que tuvo amante ausente: pues ni la desconfianza, que tenia de verla, ni la mudanza del Cielo y costumbres era parte para que la

la olvidasse, ni creo que lo fuera el rio Sileno, donde se bañaban los antiguos, cuya propiedad era olvidar toda amorosa passion, aunque fuese de muchos años. Venido Felisardo a su presencia, le preguntó, si conocia aquellos retratos; y él le respondió, que si, y se los fue mostrando por sus nombres, diciendo lo que tan bien sabia de la grandeza de sus personas, apellidos y casas. Holgóse mucho Amath de conocer al Emperador Carlos V, al Rey II. y III., al famoso Duque de Alba, Conde de Fuentes, y otros Señores. Quien dixera que el Turco se habia de holgar de esto? Entre las mugeres, que entonces tenia Sultan Amath, era la mas querida una cierta Señora Andaluza, que fue cautiva en uno de los puertos de España: esta holgaba notablemente de oir representar a los cautivos Christianos algunas comedias, y ellos descosos de su favor y ^{proteccion} amparo las estudiaban, comprandolas en Venecia a algunos mercaderes Judios para llevarse-las, de que yo ví carta de su Embaxador entonces para el Conde de Lemos, encargando lo que de este genero de escritura se extiende por el mundo, después que con mas cuidado se divide en tomos. Quiso nuestro Felisardo, mal dixe, pues ya no lo era, agradar a la gran Sultana Doña Maria, y estudió con otros mancebos, allí cautivos, como de la expulsion de los Moros, la comedia de *la Fuerza, lastimosa*: vistióse para hacer aquel Conde gallardamente, porque habia en Constantinopla muchos de los que hacian bien esto en España, y las telas y passamanos mejores de Italia. Como era tan bien proporcionado, y estaba tan hecho a aquel ^{traje} desde que habia nacido, no le hubo visto la Reina, quando puso los ojos en él, y ellos fueron tan libres, que se llevaron de camino el alma. Represento Felisardo unicamente, y viendose en su verdadero ^{interior} traje, lloraba lagrymas verdaderas, enter-

necido

necido de justas memorias, y arrepentido de injustas ofensas. Acabada la fiesta comenzó en Sultana este cuidado, y en todas las ocasiones, que podia, daba à entender à Felisardo, que le deseaba, de suerte que ^{en unos tiempos} à pocos lances fue entendida, porque no hai papeles mas declarados y efectivos, que unos ojos, que asisten à mirar amorosamente. Y así un dia alabandole la buena disposicion, y lastimandose de que por su voluntad huviesse dexado la verdadera ley, él le dixo, que su animo no era vivir en la de aquel infame y falso propheta, que aunque era verdad, que desesperacion le habia trahido à donde estavan sus padres, él venia con animo de hacer alguna cosa señalada en servicio del Rey de España, porque tenia el animo tan bizarro, que no volveria à ella, sin ser estimado y favorecido por alguna insigne hazaña. Si yo puedo, respondió la Sultana, favorecerte, aqui tienes la muger mas rendida y mas poderosa para ayudarte, porque à mi no me tiene Sultan Amath como à las demas, que le permite su ley y su grandeza. Refóle entonces la mane Felisardo, y ^{en un momento} lincado de rodillas lloró mirandola. Ella, conociendo la fiereza de Marte y la blandura de Adonis en aquel mancebo, levantandole de la tierra, le juró por la ley que tenia en el corazon impresa, de no desampararle en quantas acciones intentasse, aunque perdiessse la vida. La ocasion, que tomaron para verse, fue decir al Turco lo que gustaba de oir cantar à Felisardo, y así entraba y salia con libertad à entretenerla, y tal vez estando presente el mismo Sultan Amath, donde cantó así:

Dulce silencio de amor, ^{favore}
 Si tanta gloria callando
 Consegue quien sirve amando,
 No la pretendo mayor.

Poner en duda el favor
Suspende mi atrevimiento,
Y dice mi pensamiento, *disfrazare*
Que mas la causa le culpa, *culpa*
Pues no puede haber disculpa,
Donde no hai merecimiento.
Amar, sin osar decir
Tanto amor, es cobardia,
Mas perder el bien seria
Determinarse à morir:
Pero yo quiero sufrir
La pena, à que me condena
Fuerza de respetos llena,
Y no temer su mudanza,
Pues no pierdo la esperanza,
Mientras no pierdo la pena.
Del silencio, que he tenido,
Ya vive mi amor quejoso
Pues no llega à ser dichoso,
Quien no passa de atrevido.
Quisiera ser entendido,
Quando à entender no me doi;
Mas no decir lo que soi,
Por llegar à merecer,
Sin ser querido querer,
Mientras que callando estoi
Mi pensamiento contento
Configo mismo se halla,
Que por lo que piensa y calla,
Le llamaron pensamiento, *me*
Algunas veces intento *hauk*
Decir mi mal y su mengua, *diminuir*
Por ver si el dolor se amengua:
Pero son locos antojos,
Que quien habla con los ojos,
No ha menester otra lengua.

Dadme penas inmortales.
 Que siendo vos en el suelo
 Tan viva imagen del Cielo,
 Serán penas celestiales.
 Si llama gloria los males
 Quien à su bien los prefiere,
 Señora, bien es que espere,
 Que os obligue à que le deis
 Un bien de los que teneis,
 Quien tanto sus males quiere.
 Sin mi conoced mi mal,
 O causa hermosa, por quien
 Le tiene el alma por bien,
 Que vos fois bien celestial:
 Y si con ser tan mortal,
 Que le entendais no merezco,
 Como en los ojos le ofrezco,
 No quiero, aunque me confuma,
 Que otra lengua, ni otra pluma
 Os diga lo que padezca.

Parecióle à Sultana, que Felisardo habia compuesto estos versos à su sentimiento y proposito, y engañabase Sultana, porque los habia escrito por Silvia al principio de sus amores en Palermo: pero no se engañaba en la intencion, pues Felisardo busco estas decimas, porque lo creyese assi, entre los muchos versos, que sabia, como suele suceder à los musicos, que trahen copilla por las festividades de los Santos, que con solo mudar el nombre, sirve un villancico para todo el calendario; y assi es cosa notable ver en la fiesta de un Martyr decir, que bailan los pastores, trahiendolos de los cabellos desde la noche de Navidad al mes de Julio.

Notablemente crecia el amor en Sultana, conquistando la voluntad ausente de este moço, que ya

con

con libertad de hombre se determinaba, y ya con las obligaciones de hombre de bien se defendia. Pidióle, que suplicasse al Turco le diese algunas galeras y gente, de que le nombrasse Capitan, lo que alcanzó facilmente. Y allí comenzó à salir de Constantinopla con seis galeras bien armadas, sin consentir en ellas Morisco alguno, que no gustaba de su trato, ni les osaba fiar su pensamiento. Hizo algunos de alguna consideracion, y con poca guerra truxo à Constantinopla algunos cautivos, pero ninguno de España, que presentaba à Sultana, de quien recibia en satisfaccion joyas de notable precio, porque ella gustaba de que las truxesse en el turbante, que coronaba de diversas plumas. Corrió una vez la costa de Sicilia arrevidamente, y fuélo tanto, que se puso à la vista de Palermo. Silvia tenia de Felisardo un hijo de tres años, que criaba con libertad, por ser muertos sus padres, aunque no con tanta, que se persuadiesen los bien intencionados, que era su hijo, que los que no lo son, en las doncellas mas recatadas presumen mayores errores. Sucedió pues, que como en tanto tiempo no habia tenido nueva de Felisardo, la desconfianza la tenia con algun consuelo, y pienso, que por la furazon le hubiera olvidado, à no le tener en su hijo todos los dias presente con la mayor semejanza, que ha visto el refran Castellano en materia de esta duda, de que pido perdón à su imaginacion de V. M. que bien le merezco, pues no dixe adagio. Con esto solicitada de algunas amigas, que no era mucho en tres años de injusta ausencia, ni saber si era muerto Felisardo, salió en una tartana de un mercader Calabres à passar la mar, que con la bonanza la convidaba, y con la piedad de su adversa fortuna la movia, que tal vez se cansa de hacer disgusto, ò porque algun breve bien sea para sentir el mal con mayor fuerza. Y
en

en esta parte no puedo dexarme de reir de la definicion que da Ariltoteles de la fortuna: no le faltaba mas à este buen hombre, sino en que las Novelas huviesse quien se riesse de el. Dice pues, que la buena fortuna es, quando sucede alguna cosa buena, y la mala, quando mala. Mire V. M. si tengo razon: pues en verdad que lo dixo en el segundo de los Phisicos, que yo no se lo levanto. Harto mejor lo sintió Plutarco Cheroneo, diciendo por afrenta, que era palabra de muger decir, que ninguno podía evitar sus hados, ^{destino} ^{arbitrio} sentencia Catholica, como si él lo fuera, porque los alvedrios son libres para justificar el Cielo sus juicios. No suele descender milano, las pardas alas extendidas, el pico prevenido, y las manos abiertas, con mas velocidad y furia à los miserables pollos, que se alejaron del color de las plumas de su madre, como la Capitana de Felisardo à la tartana de Silvia. Tomola en breve con notable llanto suyo y de sus amigas: pasaronlas ^{allí} ^{allí} ^{con ellas} ella, abordando un barco, y quitando una parte de la banda de los hilaretes, llevaronlas à la popa, donde Felisardo estaba recoñando sobre una alfombra Turca de rizos de oro entre labores de seda, puesto el brazo en dos almohadas de brocado Persiano, color de nacar. Hincóse de rodillas Silvia, y con lagrymas en los ojos le dixo en lengua Siciliana, que tuviesse piedad de la muger mas desdichada del mundo, poniendole para moverle el pequeño infante en los brazos à los turbados ojos, à quien ya los oidos habian avisado de que aquella voz parecia la de Silvia.

Aqui, Señora Marcia, ni aun las hyperboles de los versos serian bastantes, quanto mas la llaneza de la prosa, que ni es historial, ni poetica, aunque la escribiera el autor de las relaciones de los toros, que joso de su fortuna adversa; y tiene muy justa

justa causa, pues le están en tanta obligacion los de Zamora, de quien no se acordará este lugar, despues que se dexaron de cantar los Romances del Rey Don Sancho, la traicion de Bellido de Olfos, y las tristezas de Doña Urraca, que casi llegaron a competir con los de Don Alvaro de Luna, que duraron hasta hoi, si no se huviera muerto un cierto Poeta de assonantes, que arrendó esta obligacion por veinte años à los regidores de la fortuna; y ya que nos hemos acordado de Bellido de Olfos, suplico V. M. me diga, si conoce algun pariente fuyo, que me ha dado cuidado ver, que en siendo un hombre ruin, no le queda ningun pariente en este mundo, y en habiendo procedido virtuosamente, ó hecho alguna cosa digna de memoria, todos dicen, que descienden de él; y yo conocí un hombre, que decia por instantes: Adan mi Señor, y podia mui bien, porque esto es lo mas cierto, aunque un hombre haya nacido en la Cochinchina, tierra donde dicen, que se halló Pedro Ordoñez de Cevallos, natural de Caen, y convirtió una Infanta, bautizando mas de docientas mil personas; y hizo mui bien, y Dios se lo pagará, si fué verdad, y fino, no. Todos estos intercolumnios han sido, Señora Marcia, por aliviar à V. M. la tristeza, que le habrán dado las lagrymas de Silvia, y excusarme yo de referir el contento y alegria de los dos amantes, habiendose conocido. Prometo à V. M. que me refirio uno de los que se hallaron presentes, que en su vida habia visto mas amorosas razones, ni mas tiernas lagrymas. Satisfizo Felisardo de aquella novedad à Silvia, assegurandole, que no habia dexado la verdadera fé, y que presto vendria à Sicilia, donde hiciesse al Rey de España un gran servicio, sin el que recibiria la Iglesia, con reducirle infinitas almas. Enloqueciole su hijo, y despues de haber estado aquella noche tratando de estas co-

fas, la hizo volver à Mecina antes del alba, cargada de ricas telas y preciosos diamantes, fuera de diez mil zequies de oro, que llevó en dos caxas. Iba Silvia instruida para hablar al Virrey, y darle cuenta de estos sucessos, quando él prevenia el salir à pelear con las galeras Turcas. Pensó infinitas veces este gallardo Principe, si seria bien verse con Felisardo, y al fin se vino à concertar, que él saliese con dos soldados cerca de la playa, y el Virrey en otra con los que fuesse servido: hizose assi, y acostandose el uno al otro, saltó Felisardo en la barca del Virrey, y echandose à sus pies le hizo fuerza para besarseles.

Admirados estaban los Christianos de ver la gentileza y lengua del Turco, porque no llevó el Virrey consigo hombre que le conociese. Hablaron de varias cosas, y al tiempo de despedirse le dió Felisardo una rosa de diamantes, que le habia dado la Sultana, de precio de veinte mil escudos, que esto se decia en Constantinopla, porque no se habia llegado à vender, por execucion de ningun Señor, ni por otra necesidad. Hizose à la vela Silvio Bajá, si le habemos de llamar assi, dexando en admiracion la ciudad que casi toda asistia en la playa al Virrey, de su determinado proposito, y à Silvia de haber visto lo que no esperaba, y en tan diverso habito y costumbres de lo que le habia conocido. La causa de no quedarse entonces este infeliz mancebo en Sicilia con su esposa y su hijo, donde se le quedaba el alma, presentando aquella esquadra de galeras con sus Turcos al Virrey, fue el agradecimiento, que debia à Sultana por tantas buenas obras, y el deseo y animo, que tenia de reducirla à la Fé, pues ella lo deseaba, y restituirla à sus padres, que tantas lagrymas habian derramado por ella, fuera de tener él tan segura mayor presa, siempre que tuviese gusto de volver à España. Entró

tró Felisardo por el canal de Constantinopla casi à la entrada del hibierno, llevando algunos cautivos de las Islas, y de otras costas, sin tocar en vasallo de Su Magestad, ni tomar tierra en parte, que fuesse fuya. Hizo gran salva à las torres y palacio Real del Turco: salto en tierra, y besandole el pié, alegró la ciudad, entristeció la envidia, y esforzo la esperanza de Sultana, que con lo que de sus deseos habia conocido, y no esperaba verle, tenia por sin duda, que faltando à la palabra dada y à tantas obligaciones se habia quedado en España.

Habia llegado pocos dias antes à Constantinopla Nasuf, Bajá primero, Visir del Turco, victorioso à su parecer de la guerra de Persia, cuya ostentacion y aplauso fue tan grande, que despues de un copioso exercito de gente, traia docientas y sesenta y quatro azemilas cargadas de zequies de oro; y advierta V. M. que por ser tan grande exemplo de la fortuna de los Principes, quiero, decirle el suceso de este hombre, que tambien fue causa de él que tuvieron los pensamientos de Felisardo.

Era este Nasuf Bajá yerno del Turco, y el mas estimado y temido de todo aquel grande Imperio. Mamut Bajá, hijo de Cigala, aquel famoso corsario, que ninguno despues de Ariadeno Barbaroxa tuvo mas nombre, competia con la grandeza de Nasuf, y era cuñado del Turco, casado con su mayor hermana. Sentia Mamut envidiosamente la ostentacion de su enemigo; y en aquella jornada particularmente, donde me ha quedado escrúpulo, si à V. M. le han parecido muchas las azemilas, y los soldados pocos; y à este proposito quiero que sepa, que un gentilhomme de este lugar, mas dichoso en hacienda, que en ingenio, visitaba una Dama de las que estiman mas el ingenio, que la hacienda, que deben de ser pocas. Contabale un dia la renta que tenia,

y entre otras necedades acabó con decir, que encerraba trecientas ^{libras} ~~manegas~~ de trigo, y ciento de cebada, con treinta carros de paja, y añadió, que le dixesse lo que le parecia de su hacienda: à quien ella respondió: Pareceme, Señor, que el trigo es mucho, y poca la cebada y paja, para lo que V. M. merece. Pero dexando à parte esta cantidad de azemilas, que à quien sabe la soberbia de aquella gente, no le parecieran muchas: digo, que Nasuf Bajá volvió à Constantinopla, diciendo, que dexaba firmadas paces con el Persiano, en fé de lo qual truxo consigo su Embaxador con ricos presentes de telas, zequies, piedras y otras cosas de valor y curiosidad increíble: mas como viesse Cigala, que el de Persia molestaba algunas tierras del Turco, vino en sospecha de que Nasuf tenia algun trato doble con él en grave ofensa de su Señor, assi por esto, como porque escribiendo à entrambos desde los confines de Persia, dónde estaba por Gobernador, ninguno le respondia. Con esto se partió à Constantinopla, y hallando en camino un correo, que Nasuf enviaba al Persiano, le convidó à cenar aquella noche, y habiendole dado mui bien à beber, cosa, que saben hacer, donde no lo vea Mahoma, con mui buen aire, durmióse el correo: quitóle Mamut Cigala las cartas, en que halló lo que deseaba, y la traicion descubierta. Hizo matar al correo, y enterróle en su misma tienda, y llegado à Constantinopla, pidió licencia à Nasuf para entrar: negosela Nasuf, si no le daba trecientos mil zequies. El Cigala, que estaba casado con la hermana del Turco, y no habia llegado à execucion su deseo por su larga ausencia, dió orden, que ella supiesse el inconveniente, por que no entraba: resolvióse Fatima, si à V. M. le parece que se llame assi, porque yo no sé su nombre, ir à ver à su marido, de quien supo la causa porque no entraba; y
ella

ella volviendo à Constantinopla la refirio à su hermano, el qual envió de noche con gran secreto por Mamut Cigala, y llegando en un caique, si V. M. se acuerda, que le dixe, que era pequeña barca, pero no excuso una palabra Turca, como algunos, que saben poco Griego, entró por una puerta falsa del palacio, y recibido bien de su cuñado, le refirió quanto sabia, y le mostró las cartas. Deseo desde entonces Sultan Amath ^{habituarse} quitar la vida à su yerno justamente, y como se encubra tan mal un grande ^{colera} enojo, adivinando Nasuf la causa por el semblante, saltó tres dias del consejo, dando por disculpa de esta falta la de su salud. Con esta ocasion el Turco le dixo, que queria ir à ver à su hija, y se previno la calle de lienzos por todas partes sobre altas lanzas, para que no fuesse visto, que solo tiene obligacion à dexarse ver un dia en la semana, y esse es el Viernes, que entre ellos es fiesta, y vá à su gran Mezquita à hacer ^{adoracion} el zafá. Con este engaño de telas passó un coche, en que iba el Vostangibasi con muchos Ayamolanos, hombres fortísimos, y creyendo, que fuisse el Turco, à quien esperaban mas de quatro mil personas, entró en casa de Nasuf el referido, y como iba entrando, iban asimismo cerrando las puertas los soldados con cuidado y silencio.

Estaba Nasuf con dos eunucos en un aposento bien descuidado de su fortuna: hizolos salir afuera el Presidente, y haciendo una gran reverencia à Nasuf, le dió un decreto, del Turco, en que le pedia su Real sello: turbado Nasuf se le dió, y dixo: Tiene el Gran Señor hombre que con mas lealdad pueda servirle en este oficio? Entonces el Vostangibasi le dió otro papel, en que le pedia la cabeza. Dió voces Nasuf diciendo: Que traicion es esta? que envidia? quien ha engañado à mi gran Señor,

à quien yo con tanta lealdad, y como obligacion, le
 he servido? Però viendo que no habia remedio pa-
 ra huir, razon para replicar, ni armas para defen-
 der la vida, se resolvió à la muerte, pidiendo al
 Vostan, que le dexasse hablar y despedir de su mu-
 ger, que estaba en otro quarto; y no pudiendo con-
 seguirlo, le suplicó de rodillas le dexasse liquiera
 hacer el zalá, para que su alma fuesse tan llena de
 necedades, como habia vivido. Esto le concedie-
 ron, pareciendolos que tocaba à la religion, siendo
 tan gran desatino: pero de afligido y turbado no
 fue possible, y esforzando la naturaleza, al mayor
 contrario, que no sé como se entienda aqui aquel
 consuelo de Seneca en la primera Epistola: Qué
 nos engañamos en la consideracion de la muerte por
 mayor, pues todo lo que pasó de la edad, ya lo
 tiene la muerte: se sentó en una silla, y dispuso la
 voluntad à la fuerza, y el animo del valor al miedo
 de la pena. Però si dixo el mismo Philosopho, que
 el morir de buena gana era la mejor muerte, como
 puede quien moria con tan poca, tenerla por buena,
 ni consolarse con que ya estaba muerto lo que ha-
 bia vivido? Mirandole estaba el Vostan, y los sol-
 dados llenos de admiracion, y miedo, à quien vol-
 viendo Nasuf severamente el rostro, dixo: Canalla;
 que estais mirando? haced vuestro oficio. Enton-
 ces se le atrevieron quatro de ellos, y echandole
 una toga à la garganta, le ahogaron. Cerró luego
 el Vostan las puertas, y dando cuenta al Turco le
 pidió la cabeza, que habiendosela trahido la mandó
 echar en el suelo, y dandola con el pié le llamó
 Brecaín, que quiere decir traidor. Tomó el Turco
 su hacienda, reservando solamente la que estaba en
 el quarto de su muger: fué la mayor riqueza que
 en hombre particular se ha visto, pues entre las ar-
 mas solas se hallaron mil y docientas espadas con
 guarniciones de plata y oro, que si à V. M. le pa-
 recieren

Q 4

puerta

puerta principal al poniente, enfrente de la Iglesia de Santa Sophia; à mano derecha de la puerta un hospital, que llaman Timarina, para todos los enfermos de palacio, y à la izquierda la iglesia antigua de Christianos, titulo de San Jorge, donde están las armas del Rey: figuese la segunda puerta, donde se apean los que van à consejo, y à esta una famosa calle de un tercio de legua, o poco menos: por la parte de tramontana hai una puerta, por donde entra y sale la Gran Sultana y todas las mugeres del Serrallo. Aqui doble V. M. la hoja: junto à la segunda puerta hai un jardin y huerta con mil hermosos arboles y venados, y à su lado una gran plaza cubierta, donde suele estar la guarda de los Genizaros, y comer los dias de consejo, porque los otros quedan de guarda. Hai asimismo doce Capigis, que son porteros, en cada puerta de las referidas, y por la parte de medio dia los cocinas para el Gran Señor y la familia de palacio, y para toda la corte el dia que es de consejo: y es tan inmenso el numero que come, que el de los cocineros es quatrocientos y cincuenta hombres: cosa que la cuentan y la escriben, y que podrá V. M. no creer sin ser descortés à la Novela, ni à la grandeza del Turco. Despues de todo se llega à la gran puerta de la Casa Real, guardada de eunucos blancos, donde no puede entrar persona alguna sin orden del Turco, no viendo la familia, aunque sea el Gran Visir. Por la puerta que dexé advertida, salió Señora Marcia, salió la Gran Sultana con dos renegados, de quien se habia fiado, y en habito de soldado Genizaro, que de otra suerte fuera imposible, caminó à la mar con gran peligro, donde fue recibida con igual silencio del animoso Felisardo, que con valor intrepido mandó alargar la esquadra, y que à la vuelta de Sicilia pusiesen las proas, donde decia, que pensaba hacer una famosa hazaña.

Tan

Tan desdichado fue este miserable mancebo, aunque digno de mejor fortuna, que apenas las galeras comenzaron à alejarse, y zarpando la Capitana azotar el agua y el aire con los remos y velas, quando cubriendose el cielo de improvise de una escurissima nube, comenzó à bramár con horribles truenos por los quatro angulos del mundo, acompañada de temerosos relampagos, que en cada uno parecia que venian infinitos rayos. Entumeciósse el mar, revolvieronse las olas, trabando entre si mismas tan espantosa batalla, que daban con la espuma en las estrellas, que con el temor de apagarle en las aguas, se escondian. Ya no aprovechaba amainar las velas, ni en tanta confusion hallaba remedio alguno el animo, ni el exercicio resistencia. Porfiaba Felisardo à que prosiguiesse el viage hasta sacar la espada: pero no pudo ser obedecido, por voluntad del cielo, que al declararse el alba dió con su Capitana y las demás galeras cañ al puerto: él quiso passar en su abrigo el dia, ocultando à Doña Maria en la camara de popa: pero como ya fuesse conocida su falta de algunas Griegas y Turcas, que la servian, habian dado tantas voces, que assombrados los Genizaros, dieron parte à su Capitan, y él à Mahamut Bajá, de quien lo supo el Turco, que con notable sentimiento pensó luego, que de envidia la habian muerto otras mugeres, ó amigas suyas: mas discurrendo entre varios pensamientos en unas y en otras cosas, que como Seneca dixo: Sucede facilmente la inconstancia à los que tienen el animo dudoso, dió en pensar, que se habia partido la misma noche Felisardo, de quien Sultana decia tanto mal, arguyendo de esso mismo, que le queria bien: porque es mui ordinario en las mugeres, ó por disimular lo que quieren, ó por engañar à otros; y con esta imaginacion hizo, que Vostan Bajá fuesse con cien Ayamolanos y con algunos Genizaros à

las galeras, sabiendo, que la tempestad las habia vuelto al puerto tan perdidas, que era imposible sin rehacerse volver al agua. No los hubo visto Feliardo, quando conociendo el peligro, se resolvió morir como Caballero, y no con varios tormentos a las manos de un verdugo infame. Bien quisiera el Bajá llevarle vivo, pero no dexandose prender, y resistiendose en la cuneta de la Capitana, sembró la cruzia de cuerpos muertos con sola una espada ancha, que trahia, y una rodela embrazada. Viendo Vostan, que seria imposible llevarle como el deseaba, mandó a los Genizaros, que le tirassen, y en un instante cayó muerto de quatro manos, aunque de ningún deseo, porque fue sumamente amado de aquellos Barbaros. Dicen, que dixo poco antes que cayesse: Turcos, sed testigo, que muero Christiano, y no he ofendido al Gran Señor, mas que en llevar a Doña Maria donde lo fuesse. Con esto el Bajá le cortó la cabeza para llevarla al Turco, y halló a Sultana, que cubierta de lagrymas habia mirado el valor y la desdicha de aquel mancebo tragico. Fue grande la alegria de Vostan, y consolandola con la mayor decencia que pudo, la llevó a palacio. No quiso el Turco verla en quatro dias; pero vencido del amor grande, que le tenia, se determino de perdonarla, que las iras que intervienen amando, como lo sienten el Amphitryon de Plauto, vuelven los que se aman a mayor amistad y gracia. Bien supo Sultana disculparse con solo el deseo de su patria y padres, pues siendo imposible la licencia, no podia, de otra suerte intentar verlos, y el zeloso Turco tambien creerla, porque deseaba abreviar sus enojos: cosa que en los colericos no dá lugar a que las mugeres lo sean. Y en este lugar me acuerdo de haber leído en una Comedia Portuguesa tratar un viejo con un amigo suyo, de que queria casar su hijo, y diciendole el otro: No lo hagais, que está enamo-

enamorado de una cortesana: respondió el viejo: *siguiente*
 Ya lo sé, y si intento casarle, es porque han reñi-
 do y *afirmado* averiguado unos zelos, y es buena la ocasion
 de este enojo para apartarle de ella: A quien re-
 plicó el amigo: Que poco sabeis de lo que pueda
 una voluntad antigua fundada en trato: esta es la
 hora, que anda vuestro hijo buscando disculpas à
 essa muger para el mismo agravio que le ha hecho.
 Este fue el fin de Felisardo, esta la desdicha por la
 honra: *afirmado* quedaron sus pensamientos burlados, y
 Silvia criando aquella desdichada prenda suya, que
 si creciere, como en las Comedias, tendrá V. M. la
 segunda parte: entre tanto lea el Epitaphio sigui-
 ente, ò elogio à su desdicha.

Aquí yace un desdichado,
 Que de si mismo nacido,
 Vivió por desconocido,
 Murió por desconfiado:
 Del proprio honor engañado,
 Aunque no sin culpa alguna,
 Dexó el sol, buscò la luna,
 Donde se vé, que el valor
 Quiere à fuerza del honor
 Resistir à la fortuna.

PARTIE POÉTIQUE

DE LOPE FELIX DE VEGA.

Jerusalem conquistada en el fin del libro tercero.

*C*ruïdon Lusignan Roi de Jerusalem perdit une partie de la sainte Croix dans le combat contre le Saladin et le Comte D. Remond Apostala, et il fut même fait esclave. Mais il trouva l'occasion de se mettre en liberté et de se rendre avec sa femme Sibylle à Ptolémaïde. Il s'abandonna à ses douleurs, les quelles augmentèrent encore plus à la nouvelle qu'il eut des cruautés commises par les Janissaires à Jerusalem. Enfin il s'arme contre Saladin.

Le Poète commence cette épisode par la harangue que Saladin fait à ses soldats, dont il tâche de bannir toute crainte, en leur disant, que le phénomène céleste que jadis Vermundo Patriarque de Jerusalem, et Balduin II. frere de Godefroi de Bouillon avoient vu, leur servira de signal militaire. Cette peinture est admirable; mais encore plus belle est la description du grand succès de son harangue.

En vérité la strophe qui achève son sermon est ravissante! Sibylle sa femme regarde ce spectacle d'un balcon, et dit à Isabele sa soeur ses tristes sentimens. Le poète peint avec plusieurs beautés poétiques les plaintes de cette Reine; mais la scene est plus touchante où elle se jette avec ses quatre enfans

aux

aux pieds de son mari en le suppliant d'abandonner la guerre. Guidon est touché, mais il demeure constant dans sa résolution.

I.

Assi turbado Guido à sus soldados
Dixo : ó claros varones belicosos,
Por tantas desventuras arrojados
Al fin postrero en que sereis dichosos :
Contra Jerusalem están armados
Los Cielos justamente rigurosos,
Mientras que nuestra voz fu autor ofenda,
Que sin quereis que vuestro Rey pretenda?

Con muros de diamantes imagino
Su alcázar fuerte à nuestro llanto grave,
Pues si por mar de lagrymas camino
La muerte es puerto, y el dolor la nave,
Quiero escribir al pescador divino,
Que hizo Dios de su dorada llave,
Que perdimos el brazo, en cuya palma
La raya de su vida mira el alma.

Sepa que si ganó la ciudad santa
Gofredo un tiempo del segundo Urbano,
Quando el tercero Urbano se levanta
La pierde Guido, y la conquista en vano.
En cuyo media con grandeza tanta
La barca del Pontifice Romano
Tuvo doce pilotos, y esta tierra
Siete Reyes ministros de su guerra.

Ellos han hecho por su parte quanto
Posible ha sido à su poder, y zelo,

Y noso-

Y nosotros habemos hecho tanto,
 Que baña nuestra sangre el santo suelo:
 Pero como sufrís que el muro santo,
 Donde estuvo la piedra, que en el cielo
 Servir quisiera el sol de engaste, y oro,
 Esté en poder del Troglodyta, y Moro?

Volvamos à morir, quien hai que quiera
 Vida con tal deshonra? que si falta
 La ya perdida celestial bandera,
 Dios nos dará la que su cielo *misere*
 Pedid que se abra la suprema esfera
 Por la parte del concavo mas alta,
 Y nos muestre aquel indice divino
 Que vieron Veremundo, y Balduino.

Antes que el alba con su dulce risa
 En el campo las flores provocasse
 A abrir los ojos, porque el sol à *prima*
 Sus lagrymas de perlas enxugasse
 Abrióse el cielo, y su mayor divisa
 Colgo del mismo sol, sin que turbasse
 La vista de la gente, que podia
 Discernir las colores que tenia.

Porque se vió la cruz labrada en oro
 Cubierta de rubies, y diamantes,
 Entre los rayos, del mayor thesoro
 Que vieron las estrellas circuntantes:
 Esta señal pidamos contra el Moro
 Señor indigno de los dos Atlantes,
 Pues con su luz, de nuestras almas vida,
 Restauraremos la que fue perdida.

Dixo: y todos las armas ofrecieron,
 Y las vidas de un mismo acuerdo, y voto,

Las caxas luego el aire enfordecieron

Del alba a Thétis su silencio roto:

Trocaron las banderas que vinieron

El verde prado en intrincado loto,

Siendo con tantas mezclas de colores

Las galas campos, y las plumas flores.

Estaba la bellísima Sibyla

En un balcon mirando el sacro alarde,

Mas varonil que Hypolita, y Camila,

Otro dichoso tiempo, y ya cobarde:

Las lagrymas hermosas que distila

Eran el agua que las lágrimas arde,

Porque adonde el honor defensas fragua

Orece su fuego untandole con agua.

No le parece à la turbada Reina

Que es bastante la gente de su esposo

Contra el feroz que en toda el Asia reina

De victoria tan prospera glorioso:

Las rubias hebras con las manos peina,

Que mas que de oriental marfil lustroso

Los agujeros, las penas, y los miedos

Hicieron peine sus eburneos dedos.

Miraba aunque animosos los soldados,

Rotos los mas, y fieramente heridos,

De consejo, y de acero defarmados,

Y de fingida presuncion vestidos:

Miraba los templarios destemplados,

Los lucidos Franceses deslucidos,

Los Latinos con tantos barbarismos,

Que muchos no se entienden à si mismos.

A su hermana Isabela, ò fuesse Elisa

Que de ocho años fue muger de Herfrando,

Tomandole las manos, donde à prisso
 Baxaba en agua el corazon llorando:
 Ay! (dixo) esta mi alma prophetisa,
 Que inquieta esta mi vida amenazando,
 Y no solo la mia, que à mi esposo.
 Quiere atreverse este dolor piadoso.

Elisa, que seran mis tristes sueños,
 Mis imaginaciones, y temores?
 Serán por dicha los Circasos dueños
 Del fruto de mis ansias, y dolores?
 Vendrán de Italia los armados leños
 Del leño que adoramos defensores?
 Moveránse los Principes Christianos
 At ruego y petition de los Romanos?

Veremos otra vez la santa piedra
 Que yace en el poder del Persa, y Moro?
 Cubriráse de verde y inutil hiedra,
 O volveráse à ver en cercos de oro?
 Si el mar entabla, si la tierra empiedra
 Con naves, y edificios, que el thesoro
 Nuestro le ha dado el Saladino fiero,
 Que camino abrirá Christiano acero?

Assi lloró Sibyla, y condolida
 Isabela responde, tiembla, y llora
 Ay dulce hermana! à tanto mal venida
 De tanto bien, no mueras desde agora:
 La sierpe vil que amenazó tu vida,
 El ruiseñor que el alcotan devora;
 Entiendes mal, que el daño quando viesse
 Las menos veces prevenciones tiesse.

El sueño que à creer te persuades
 Y con tus miedos abrazado lucha,

Es imagen de un Rey en las verdades
Que pocas veces ó ninguna escucha:
Perder victorias, y dexar ciudades
Bien puede ser, quando la fuerza es mucha;
Mas no vendrán à tanto mal los Reyes
Que lleguen à sufrir comunes leyes.

Espero en Dios, vendrá de Inga laterra
Quien rinda al yugo santo, el indomable
Monstro del Asia, y que la santa tierra
Saque de cautiverio miserable:
A la fortuna pintan, y à la guerra
Puesto sobre una rueda el pié mudable,
Que quien tocó ayer la primer nube
Oy tiene por antipoda el que sube.

No quiere en tal desdicha desengaño
Sibyla, dando credito al rezelo,
Que la muger quando aprehende el daño
Mal puede persuadirse en el consuelo:
Tomó sus hijos con dolor extraño,
Y como el agua entre florido suelo,
Hicieron de su llanto las corrientes,
Sus hijos balas, y sus ojos fuentes.

Echada pues Sibyla entre las plantas
De Guido, aquellos niños le presenta,
Paran las caxas, y arrogancias tantas
Una y otra nacion atenta:
Que banderas son estas que levantas?
Que guerra es esta que tu brazo intenta,
(Dice à su esposo) contra un hombre fiero,
De quien tu cuello ayer tembló el acero?

Mira aquestos pedacos de tu vida,
Soñados ya con la coyunda Perla,

Vuelvete à Italia, esposo, y la adquirida
 Corona rinde à la fortuna adversa:
 Tembló Guido de ver tan atrevida
 Una muger, que con piedad diversa
 Estimaba morir: paró el elarde:
 Que amor tieffe principios de cobarde.

relativamente
 Tu sola (respondió) remora fueras
 En este mar de mi valor Sibyla,
 Tu sola nuestra nave detuvieras,
 Sirena ya, que no triforme Scyla:
 Que puesto que oy de mis heridas fieras
 Sangriento humor su cicatriz distila
 Tuve por menos honra, y mas cuidado
 Vivir vendido, que morir vengado.

Pues ya de amigos, y de fuerzas falto
 Seguro vivo de bonanza alguna,
 Y das al alma tan sangriento asfalto
 Con soldados que aun lloran en la cuna?
 Hagan alto, si pueden hacer alto
 Los que tan baxos puso la fortuna:
 Pues han visto mis ojos en tus brazos,
 Que se parten las almas en pedazos.

Dixo, y lloró, y en un instante fueron
 Dobladas las banderas en las hastas:
 Las caxas las baquetas suspendieron
 Entre las cintas de las cuerdas bastas,
 Las armas al bagage peso hicieron,
 (Tanto al honor piadoso amor contrastas,)
 Y lo que en poco trecho en orden vino
 Sin orden ocupó mayor camino.

Al notable espectáculo de Guido
 Sibyla, y quatro niños, Marte cierra

Su templo de diamante, y escondido
 Quedó el furor de la sangrienta guerra.
 Llorá Jerusalem, que en triste olvido
 Ponen al Dios que en la Egypciána tierra
 Y en Cham hizo grandezas tan extrañas,
 Y abrió camino almar por sus montañas.

Jerusalem conquistada.

Libro quarto.

Guidon défit Saladin; mais celui-ci retournant avec une nouvelle armée assiegea Ptolémaïde, où il causa une si grande famine que la Reine même avec ses quatre enfans en devinrent les victimes. Les strophes suivantes peignent cette horrible scene, où le Poëte représente la Reine pleurante sur ses quatre enfans qui compare son état de Reine avec celui d'une mere désolée, dont le tourment affreux rend la scène admirable et touchante. v. 18 — 80. et l'on est encore plus attendri lorsqu'on entend parler l'ainé de ces enfans innocens à sa mere gemissante: O ma mere, lui dit-il, dites à toute la ville que vous êtes Reine. Elle ne vous refusera pas un pain pour prolonger encore un peu nôtre vie etc. v. 91 — 120. Sibylle n'est plus en état de répondre, mais elle tâche encore d'entretenir la vie à ses chers enfans par la foible haleine de sa bouche v. 125. comme l'on fait, lorsqu'on souffle dans la lumière d'une chandelle qui va s'éteindre. Admirable comparaison du Poëte v. 129 — 140. Lorsque Guidon qui étoit allé en ville pour chercher du pain, revient avec un pain qu'il avoit reçu d'un pauvre. Mais la malheureuse Reine n'étoit plus en état d'en prendre. La scene qui suit est terrible, et personne ne la lira sans admirer le grand génie de Lope.

2.

La hambre sin verguenza entró furiosa
 En el palacio de los Reyes tanto,
 Que osó llegar hasta la Reina hermosa,
 Y quatro niños que bañaba en llanto:
 Sibyla en fin (tragedia lastimosa)
 Que de Jerusalem en el muro santo
 Vivió otro tiempo con Real grandeza,
 Apenas se levanta de flaqueza.

Si tuvieras la gente que solias,
 O tuvieran los Principes Christianos
 Entrañas de piedad en breves dias
 Se librarán los muros soberanos:
 Mas passaronse allá sus piedras frias,
 Y acá sus corazones inhumanos,
 Causando en este mal, y en el futuro,
 Que se endurezca un Rey, y ablande un muro.

Como es possible que vencida gente
 Pueda vencer sin reparar su daño?
 Y que la muerte como el ave intente,
 A quien abraza su inocente engaño?
 Está en Jerusalem el rayo ardiente,
 Que fue de vuestras fuerzas defengaño,
 Y pretendeis con apetito ciego
 Dar tornos à su Luz, y morir luego?

Si de sus muros prosperos salistes
 De tanta multitud acompañados,
 Que del Jordan las aguas suspendistes,
 Por su florida margen alojados:
 Si al sol con las banderas toldo hicistes,
 Y no podia penetrar los prados,
 Llevando en campos, o en estrecha sendas
 Una ciudad portatil en las tiendas.

Si

Si con el brazo de la cruz divina,
Colana ardiente de mas alto fuego,
Entonces vuestro exercito camina,
Sin ella adonde vais à morir luego?
Si llevando tan alta disciplina
Del Latino, Español, Frances, y Griego
Volveis vencidos, donde vais agora
A ensangrentar la mano vencedora?

Vuelve, Señor, las armas arrojadas,
Y los precipitados pensamientos,
Hasta que con las fuerzas reparadas
Dedobles las banderas à los vientos:
En las vainas la luz de las espadas
Padezca eclipse, y aunque estos violentos
Los animes feroces detenidos,
Basta una vez si habeis de ser vencidos.

Ay triste! yo soñe (no porque haga
Sueños verdad) que qual oliva hermosa
Entre tiernos renuevos que propaga
Estaba con mis hijos amorosa:
Quando una sierpe los devora, y traga,
Revolviendo la cola venenosa
En sus cervices blancas, de tal suerte
Que tuve vida, hasta que ví su muerte.

El alba desta noche, Elisa mia,
Llamó con mas pereza à mi ventana,
Pufeme à yer, desde su marco el dia,
Y ví nacer el sol entre oro, y grana:
Entonces del jardin la fuente fria
Tan sonora corrió, que pienso hermana
Que mi desdicha, ó que mi nombre sabe
Pues vuelvo la cabeza al son suave,

Yo ví sobre un laurel estar quejoso
 Un raiſeñor, porque por alto andaba
 Un alcotan, que en vuelo preſſuroſo
 Las prendas de ſu nido amenazaba:
 No eſtava de ſu vida cuidadoſo,
 Las de ſus paxarillos procuraba,
 Porque le vió venir, y eſtuvo quedo,
 Que amor es niño, y no diſcurre al miedo,

La boca abierta con ^{grido} chillidos altos
 (Que amando no es milagro que preſuma
 Aun aguila igualarſe) dando ſaltos,
 Los guarda à coſta de ſu ſangre, y pluma:
 Mas ya los brios de eſperanza faltos,
 Que todo ſe deſangra, y ſe deſpluma;
 Muere oyendo ſus voces, y importuno
 Quiere beber ſu eſpiritu de alguno.

Mira que pueden ſer tantos ^{agüeros} agüeros,
 Dulce Iſabela mi querida hermana,
 Sino que me amenazan los aceros
 De la eſpada Genizara Perſiana:
 Ay hijos mios! ſi entre Turcos fieros
 La nacion puſilanime Chriſtiana
 Pienſa ponerlos llena de arrogancia
 Pierdaſe Jeruſalem, vuelvaſe à Francia.

Y viendoſe morir en un eſtrado
 Abrazada à los niños ſe deſnuda
 El pecho, y dice con accento helado
 En la garganta, haſta aquel tiempo muda:
 Hijos de mis entrañas, que he llegado
 (Tanto el tiempo veleç las coſas muda,)
 A verme y veros, donde apenas puedo
 Daros mi ſangre de flaqueza, y miedo.

Si à un ave es concedido abrirse el pecho,
 Y dar sangre à sus hijos patricidas,
 Como no està mi corazon deshecho,
 Y os sustenta el humor de mis heridas?
 Si hambre, si dolor al passo estrecho
 De la muerte reduce vuestras vidas,
 (Fortuna para Reyes tan impropria)
 Poned los ^{pechos} pìcos en mi sangre propia.

Veis aqui el pecho. aunque de suerte flaco,
 Que no podreis sacar humor ninguno,
 Pues apenas la voz tremula faco
 Para poderos dar consuelo alguno;
 Si el Cielo me castiga, y no le aplaco,
 Por mas que sus estrellas importuno
 Con ruegos, que haré yo por vuestras vidas,
 Primero que la muerte nos divida?

Canso el Cielo con lagrymas, y ^{funerale} endechas,
 Del flaco pecho en vago doi sus piros,
 Que como van sin fuerza, es gastar flechas,
 Como quien tira lejos flacos tiros:
 Prendas de amor en mis entrañas hechas
 Como no quiere su piedad oiros,
 Ya que cierra à mi llanto tantas puertas,
 Como se miran en su campo abiertas.

Pero si son del Cielo ^{celosia} celosias
 Las estrellas que bordan su azul manto,
 Siendo tan grandes ^{las} desdichas mias,
 Que por ellas no quepan, no me espanto:
 Mas si las han cerrado mis porrias,
 Y ha dado su rigor contra mi llanto
 En vista de mi mal tan cruel sentencia,
 Apelo à su piedad vuestra inocencia.

Decid que fois de un nuevo Adan Abeles
 Peregrino mortal del Paraíso,
 En tierra de los barbaros crueles,
 Mas que la Egypcia al pueblo circunciso:
 Mas como tantas palmas y laureles
 Con loco amor os desfilazo, y pido *quererme*
 Si os presentan à Dios tales martyrios
 Coronados de rosas, y de lirios?

Pasó el tiempo, dulcissimos despojos
 De las telas del alma fabricados,
 Que vi rendir el aire à mis antojos
 Sus aves, y los montes sus ganados:
 El mar sus peces libres, y à mis ojos
 Con abundante pompa atropellados
 Los regalos que inventa, y con que adula
 Al apetito vil la torpe gula.

Yo vi mis ojos, quando Dios queria,
 Y que en Jerusalem contenta estaba,
 Con tal grandeza la familia mia,
 Que el Phenix con ser unico buscaba!
 Ya envidia en este triste infeliz dia
 Lo que à los perros viles arrojaba,
 No para mi, que espero que mis hierros,
 Merecerán de Jezabel los perros.

Quisiera de manjares excessivos
 Ver vuestra mesa esplendida servida,
 Que fois del corazon pedazos vivos,
 Y yo viviera en fe de vuestra vida;
 Antes quieren morir estos altivos,
 Que no vivir, nuestra ciudad rendida:
 Pues tomad estas lagrymas en tanto,
 Si es de la sangre quinta essencia el llanto.

Affí decia con dolor Sibyla,
 Qual nunca madre le sintió tan fuerte,
 Rompiendo el corazon de que distila
 La sangre de las lagrymas que vierte:
 Ya para el duro golpe el corte *afila*
 La hambre vil ministro de la muerte,
 Ya como el alma vá rompiendo el velo,
 Lo que tuvo el calor, ocupa el hielo.

Con mas entendimiento y mas espanto
 Antberto, el mayor hijo que tenia,
 Bebiendo de la madre el tierno llanto
 Probaba à sustentarse y no podia:
 Rendido finalmente a dolor tanto,
 Volvió à llorar lo mismo que bebia,
 Qual fuente artificial, que en igual copia
 Corre dos veces con un agua propria.

Madre, decia, que fortuna *rigido* estrecha
 La puso en tanto mal? diga Señora
 El humano poder de que aprovecha,
 Sobre el cepiro real lagrymas llora?
 La ciudad de una vida sin sospecha
 Por hambre ha de ganar la muerte agora?
 O coronas prestadas, ayre leve,
 Bien peligroso à quien el fin se atreve.

Madre si puede acafo levantarse
 Diga que es Reina, llame à tanta gente,
 En toda una ciudad no puede hallarse
 Un pan que un hora nuestra vida aumente?
 De que sirve à los hombres coronarse
 El alma de ambicion, de oro la frente, *flanere*
 Si un pan que à un perro sobra no le alcanza?
 En Reyes el tiempo hace tal mudanza?

Ya no hablaba Sibyla, ya tan poca
 Respiracion de vida le quedaba,
 Mas con el calor debil de la boca
 Los quatro niños sustentar pensaba:
 Con flaco ^{aliento} ~~aliento~~ los anima, y toca,
 Como à la vela en que la luz se acaba,
 Que pensava, con dar su aliento en ellos,
 Con limitados soplos encendellos.

Qual suelen paxarillos chilladores
 A la madre que truxo el pecho herido
 Del campe al nido, dar varios clamores,
 Y ella teñir de sangre pluma, y nido:
 Affi con quejas dulces, con amores,
 Al cuello cada qual, y al alma ~~alido~~ ^{alido}
 Piden sustento en vano, y desmayados
 Se rinden de hambre, y de llorar cansados.

Tal suele el labrador en alta encina
 Hallar el nido, madre, y pollos muertos,
 Y del hielo con lastima ^{imagina} ~~imagina~~ ^{que} ~~que~~ ^{rigido}
 Que se quedaron en las pajas, yertos:
 Guido con passos timidos camina
 Al estrado, en que ya de morir ciertos
 Halló los niños, y la hermosa madre,
 Disculpando el dolor, culpando el padre.

Trahia un pan (como farepta à Elias)
 Ofrecido de un pobre, y viendo juntas
 Las reliquias del alma, y casi frias,
 Se la pailaron otras tantas puntas;
 Vivís (dice llorando) luces mias,
 O yá estais eclipsadas, y difuntas?
 Llegá, tiente los rostros, fiero espanto,
 Sin vista de tener suspenso el llanto.

Parte le preſto el pan, y los pedazos
 Pone en ſus bocas (miſeros deſpojos)
 No pueden ya comer, y entre ſus brazos
 Le eſtán mirando con abiertos ojos:
 Con ſuſpiros, con beſos, con abrazos,
 Con regalos, con anſias, con enojos
 Los ruega, los obliga; y importuno
 Pide á la hambre, que le dexé alguno.

I.

Poëme de F. Luis de Leon.

Du monde, et de ſes vanités.

Lo que teneis en tanto ~~rumore~~
 La vanidad del mundanal ruido,
 Qual aſpide al eneanto ~~del mundo~~
 Del magico temido
 Podreis ~~apurar~~ tapar el contumaz oido:
 Porque mi ronca Muſa
 En lugar de cantar como ſolia,
 Trifteſ querellas uſa,
 Y á ſatira la guia
 Del mundo la maldad y tirania.

Eſcuchen mi lamento
 Los que, qual yo, tuviéren juſtas quexas,
 Que bien podrá ſu acento
 Abraſar las orejas,
 Rugar la frente, y enarcar las cejas.
 Mas no podrá mi lengua
 Sus males referir, ni comprendellos,
 Ni ſin quedar ſin ~~lengua~~
 La mayor parte dellos,
 Aunque ſe vuelvan longuas mis cabellos.

Pluguiera

Pluguiera à Dios que fuera
Igual à la experiencia el defengaño!
Que daros le pudiera,
Porque si no me engaño
Naciera gran provecho de mi daño.
No condeno del mundo
La maquina, pues es de Dios hechura,
En sus abyssos fundo
La presente escritura,
Cuya verdad el campo me assegura,

Inciertas son sus leyes,
Incierta su medida y su balanza,
Sujetos son los Reyes,
Y el que menos alcanza
A miserable y subita mudanza.
Largas sus esperanzas,
Y para conseguir el tiempo breve,
Penosas las mudanzas
Del aire, sol, y nieve,
Que en nuestro daño el Cielo airado mueve.

Con rigor enemigo
Las cosas entre si todas pelean:
Mas el hombre consigo
Contra él todas se emplean,
Y todas perdicion suya desean.
La pobreza envidiosa
Es de los por quien fue mas alabada,
Mas esta no reposa
Para ser conservada,
Ni puede aquella tener gusto en nada.

La soledad huida
Es de los por quien fue mas alabada,
La trapala seguida
Y con sudor comprada
De aquellos por quien fue menospreciada.

Es el mayor amigo
(Espejo, dia, lumbré en que nos vemos)
En presencia testigo
Del bien que no tenemos,
Y en ausencia del mal que no hacemos.

Prodigo en prometernos,
Y en cumplir tus promesas, mundo, avaro,
Tus cargos y gobiernos
Nos enseñan bien claro,
Que es tu mayor placer de balde, caro.
Guay de aquel que procura,
Pues hace la prision, adó se queda
En servidumbre dura,
Qual gusano de seda,
Que en su delgada fabrica se enreda.

Y no solo fujetos
Los hombres viven á miserias tales,
Que por ser mas perfetos
Lo son todos sus males:
Sino tambien los brutos animales.
Del arado quejoso
El perezoso buey pide la folla,
Y él caballo brioso
(Mirad que maravilla)
Querria mas arar que no sufrilla.

Y lo que mas admira,
Mundo cruel de tu costumbre mala,
Es ver como al que aspira
Al bien que le Señala
Su misma inclinacion luego res bala.
Pues no tan presto llega
El termino por él tan deseado,
Quando es de torpe y ciega
Voluntad despreciado,
O de fortuna en tierno agraz cortado.

Basta.

Bastarànos la prueba
Que en otros tiempos ha la muerte hecho,
Sin la funesta nueva
De Don Juan, cuyo pecho
Alevemente della fue deshecho.
Con lagrymas de fuego,
Hasta quedar en ellas abrasado,
O por lo menos ciego,
De miserias llorado,
Viniessè à ser de todos consolado.

La rigurosa muerte
Del bien de los Christianos envidiosa
Rompió de un golpe fuerte
La esperança dichosa,
Y del infiel la pena temerosa.
Mas porque de cumplida
Gloria no goze de morir tal hombre
La gente descreida,
Tu muerte les affombre
Con solo la memoria de tu nombre.

Sientan lo que sentimos,
Su gloria vaya con pesar mezclada,
Recuerdense que vimos
La mar acrecentada
Con su sangre vertida, y no vengada.
La grave desventura
Del Lusitano por su mal valiente,
La soberbia bravura
De su animosa gente
ou fait Desbaratada miserablemente.

Siempre debe llorarse,
Si como manda la razon se llora,
Mas no podrá jactarse
La parte vencedora
Pues Reyes dio por Rey la gente Mora.

Affí que nuestra pena
 No les puede causar perpetua gloria,
 Pues siendo toda llena
 De sangrienta memoria,
 No se puede llamar buena victoria.

Callo las otras muertes
 De tantos Reyes en tan pocos dias,
 Cuyas funebres fuertes
 Fueron anatomias,
 Que liquidar podrian las peñas frias.
 Sin duda cosas tales,
 Que en nuestro daño todas se conjuran,
 De venideros males
 Muestras nos aseguran,
 Y al fin universal nos apresuran.

O ciego desatino!
 Que llevas nuestras almas encantadas
 Por aspero camino,
 Por partes desusadas
 Al Reino del Olvido condenadas.
 Sacude con presteza
 Del leve corazon el grave sueño,
 Y la tibia pereza,
 Que con razon deideno,
 Y al exercicio aspira que te enseno.

Soi hombre piadoso
 De tu misma salud que va perdida,
 Sacala del penoso
 France, do está metida,
 Evitarás la natural caída.
 A la qual nos inclina
 La justa pena del primer bocado,
 Mas en la rica mina
 Del immortal costado.
 Muerto de amor seras vivificado,

Del mismo autor.

El conocimiento de si mismo.

En el profundo del abysmo estaba
 Del no ser encerrado y detenido,
 Sin poder ni saber salir à fuera,
 Y todo lo que es algo en mi faltaba,
 La vida, el alma, el cuerpo, y el sentido,
 Y en fin mi ser no ser entonces era,
 Y assi desta manera
 Estuve eternamente;
 Nada visible y sin tratar con gente,
 En tal suerte, que aun era mui mas buena
 Del ancho mar la mas menuda arena,
 Y el gusanillo de la gente burlado
 Un Rey era con migo comparado.

Estando pues en tal tiniebla escura,
 Volviendo ya con cuerpo pressuroso
 El sexto siglo el estrellado cielo,
 Miró el gran padre Dios de la natura,
 Y vióme en si benigno y amoroso
 Y sacóme à la luz de aqueste suelo,
 Vistióme deste velo
 De flaca carne y hueso,
 Mas dióme el alma, à quien no hubiera peso
 Que impidiera llegar à la presencia
 De la divina inefable essencia,
 Si la primera culpa no agravara
 Su ligereza, y alas derribara.

O culpa amarga! y quanto bien quitaste
 Al alma mia! quanto mal hiciste!
 Luego que fue criada y junto infusa

Tu de gracia y justicia la privaste,
Y al mismo Dios contraria la pusiste,
Ciega, enemiga, sin favor confusa,
Por ti siempre rehosa *negare*
El bien, y, la molesta
La virtud, y à los vicios esta presta.
Por ti la fiera muerte ensangrentada,
Por ti toda miseria tuvo entrada,
Hambre, dolor, gemido, fuego, invierno,
Pobreza, enfermedad, pecado, infierno.

safore
Así que en los pañales del pecado
Fui como todos, luego al punto envuelto,
Y con la obligacion de eterna pena
Con tanta fuerza y tan estrecho atado,
Que no pudiera della verme suelto
En virtud propia, ni en virtud ajena,
Sino de aquella llena
De piedad tan fuerte
Bondad, que con su muerte à nuestra muerte
Mató, y gloriosamente hubo deshecho,
Rompiendo el amoroso y sacro pecho,
De donde mana soberana fuente
De gracia y de Salud à toda gente.

En esto plugo à la bondad inmensa
Darme otro ser mas alto, que tenia,
Bañandome en el agua consagrada
Quedó con esto limpia de la ofensa,
Graciosísima y bella el alma mia,
De mil bienes y dones adornada,
Enfin qual desposada
Con el Rey de la gloria.
O quan dulce y suavísima memoria!
Allí la recibió por cara Esposa,
Y allí le prometió de no amar cosa

Fuera del, ò por él, mientras viviesse
O si (de oy mas si quiera) lo cumpliesse.

Crecí despoes y fui en edad entrando,
Llegué à la discrecion con que debiera
Entregarme à quien tanto me habia dado,
Y en vez desto la lealtad quebrando,
Que en el bautismo sacro prometiera,
Y con mi propio nombre habia firmado,
Aun no hubo bien llegado
El deleite vicioso
Del cruel enemigo venenoso
Quando con todo di en un punto al traſte.
Ay corazon tan duro en si, que baste
A no romperse dentro en nuestro seno
De pena el mio, de lastima el ajeno?

Mas que la tierra queda tenebrosa,
Quando su claro rostro el sol ausenta,
Y à bañar lleva al mar su carro de oro;
Mas esteril, mas seca y pedegrosa,
Que quando largo tiempo está sedienta,
Quedó mi alma sin aquel tesoro,
Por quien yo plaño y lloro,
Y ay que llorar continuo,
Pues que quedé sin luz del sol divino,
Y sin aquel rocío soberano,
Que obraba en ella el celestial verano,
Ciega, disforme, torpe, y à la hora
Hecha una vil esclava de Señora.

O Padre immenso, que immovible estando
Das à las cosas movimiento y vida,
Y las gobiernas tan suavemente,
Que amor de tuvo tu justicia, quando
Mi alma tan ingrata y atrevida,
Dexando à ti del bien eterno fuente,

Con ansia tan ardiente
En aguas detenidas
Dé cisternas corruptas y podridas
Se echó de pechos ante tu presencia?
O divina y altísima clemencia!
Que no me despenastes al momento
En el lago profundo del tormento?

Sufrióme entonces tu piedad divina,
Y sacóme de aquel hediondo cieno,
Do sin sentir aun el hedor estaba,
Con falsa paz el anima mezquina,
Juzgando por tan rico y tan sereno
El miserable estado que gozaba,
Que solo deseaba
Perpetuo aquel contento:
Pero sopló à deshora un manso viento
Del Espiritu eterno, y enviando
Un aire dulce al alma, fue llevando
La espessa niebla que la luz cubria
Dandole un clare y mui sereno dia.

Vió luego de su estado la vileza,
En que guardando immundos animales
De su tan vil manjar aun no se fiataba:
Vió el fruto del deleite y de torpeza
Ser confusion y penas tan mortales:
Temió la recta y no doblada vara,
Y la severa cara
De aquel juez sempiterno:
La muerte, juicio, gloria, fuego, infierno,
Cada qual acudiendo por su parte,
La cercan con tal fuerza y de tal arte,
Que quedando confuso y temeroso,
Temblando estaba sin hallar reposo.

Ya que en mi vuelto sossegué algun tanto,
En lagrymas bañando el pecho y fuelo,
Y con suspiros abrafando el viento:
Padre piadoso (dixe) Padre santo,
Benigno Padre, Padre de consuelo,
Perdonad Padre aqueste atrevimiento,
A vos vengo, aunque sientio
(De mi mismo corrido)
Qué no merezco ser de vos oido:
Mas mirad las heridas que me han hecho
Mis pecados, quan roto y quan deshecho
Me tienen, y quan pobre y miserable,
Ciego, leproso, enfermo, lamentable.

Mostrad vuestras entrañas amorosas
En recibirme agora y perdonarme,
Pues es, benigno Dios, tan propio vuestro
Tener piedad de todas vuestras cosas.
Y si os place, Señor, de castigarme,
No me entregueis al enemigo nuestro.
A diestro y a siniestro,
Tomad vos la venganza
Herid en mí con fuego, azote y lanza:
Cortad, quemad, romped sin duelo alguno;
Atormentad mis miembros de uno à uno,
Con que despues de aqueste tal castigo
Volvais à ser, mi Dios, mi buen amigo.

Apenas huve dicho aquesto, quando
Con los brazos abiertos me levanta,
Y me otorga su amor, su gracia y vida,
Y à mis males y llagas aplicando
La medicina soberana y santa
A tal enfermedad constituida:
Me dexa sin herida
De todo punto sano,

Pero con las heridas del tirano
Habito, que iba ya en naturaleza
Volviendose, y con una tal flaqueza,
Que aunque sané del mal y su accidente,
Diez años ha que soi convaleciente.

3.

Del mismo autor.

La vie du Ciel.

Alma region luciente
Prado de bien andanza, que ni al hielo,
Ni con el rayo ardiente
Fallece, fertil suelo,
Produtor eterno de consuelo.

De purpura y de nieve
Florida la cabeza coronado,
A dulces pastos mueve
Sin honda ni cayado
El buen pastor en ti su hato amado.

Elva, y empos dichosas
Le figuen sus ovejas, do las paze
Con immortales rosas,
Con flor que siempre nace,
Y quanto mas se goza, mas renace.

Y dentro à la montaña
Del alto bien las guia, ya en la vena
Del gozo fiel las baña;
Y les das mesa llena,
Pastor y pasto el solo y fuerte buena.

Y de su esphera quando
 A cumbre altissima subido
 El sol, el festeando,
 De su hato ceñido.
 Con dulce son deleita el santo oído.

Toca el rabel sonoro,
 Y el immortal dulzor al alma passa,
 Con que envilece el oro,
 Y ardiendo se traspassa,
 Y lanza en aquel bien libre de tassa,

O son, ò voz siquiera
 Pequeña parte alguna decendiesse
 En mi sentido, y fuera
 De si el alma pudiesse,
 Y toda en ti, ò amor, la convirtiesse,

Conoceria donde
 Sesteas dulce esposo, y desatada
 Viviéra junta, sin vagar errada.

Parmi tous les grands hommes qui ont cultivé le Parnasse, il n'y en a peut-être un seul qui surpasse ni dans la propriété des mots, ni dans la culture des metaphores, ni dans l'élégance, ni enfin dans l'idée et dans le génie (à ce que dit le censeur plus rigoureux d'Espagne) la célèbre Soeur Jeanne de la Cruz de la ville du Mexique, laquelle a mérité les plus grands éloges, comme on peut le voir par celui qu'en a fait Louis Tineo de Morales un des plus savans hommes de l'Espagne. Voici ce qu'il dit en langue Castillane.

Luego que por decreto del Señor D. Alonfo de Portillo y Cardos, Vicario de esta Villa de Madrid, llegaron a mis manos las Poemas de la Señora Soror
 Juana

Juana Inez de la Cruz, Religiosa del Convento de S. Geronymo de la ciudad del Mexico con intento de darlas à la estampa reconocí no era possible, que un juez tan gran letrado, y tan buen cortesano, que no puede ignorar el respeto, con que se debe tratar à las mugeres, mucho mas à las de este porte me las remitiesse para censurarlas, sino para alabarlas, y celebrarlas. Yo à lo menos alli lo entiendo, y creo, que todos me lo tendrán à bien, porque lo que està tan probado, y admirado de todos los que pueden ser votos en la materia, ya, y con razon no fuera ser censor el censor, sino el censurado, y yo no me quiero tan mal, que quiera mas parecer juez integerrimo, con visos de indiscreto, en que peligran muchos, que el participar de las propiedades de aquel buen gusto, siquiera por parecer entendido, que en estos siglos sino el serlo, el parecerlo, sin duda que suele ser prenda de gran monta.

No soi nada mysterioso, pero à la verdad, que no me dexa de hacer algun reparo, ver que un thesoro, como este, que con tanta bonanza le conduxeron à España las ondas y las espumas, aunque no es mucho, si le sirvió à un tiempo de marinero, y de norte una cerda tan real, que ella sola basta à enfrenar el furor de todos los elementos: finalmente despues de haber executoriado esta dicha, quien no admira huviesse de tocar à mi la fuerte de venir destinado à tomar tierra en la corta capacidad de mi humilde albergue?

/ Rara muger hasta en esto! que en tales casos no hai circunstancia, en que no resuene harmonia de no vulgar providencia. No obstante, no hai que hacer mucha mansion, sino que en lo principal procure ahora desempeñarse la razon, la urbanidad, y el conocimiento.

Y cierto, que bien mirado, yo no se que por todos estos tres motivos, y qualquiera de ellos en particular, pueda haber alabanza mas bien empleada, ni debida mas de justicia, que à un sugeto, cuya singularidad le saca tan fuera de lo comun, que viene à ser una ave rara, que solo en un mundo nuevo pudiera hallarse; porque en el antiguo, por mas que lo predica el proverbio tan repetido: *Rara avis in terris*, hasta ahora dudo mucho que se haya visto, y mas con las circunstancias que aqui concurren. Ahora será de ponderar, que aprecio hiciera el Textor en su Oficina, de este genio mugeril, tan incomparable à todo su catalogo de las mugères doctas? Aquel numen tan prodigioso en una muger, aquel picante, y aquella abundancia de conceptos, que aunque dixo Tertuliano: *Semper abundantia in se ipsa contumeliosa est*: aqui goza de una tan exquisita afluencia de variedad tan hermosa, que no parece sino que para ella se hizo el simil tan proprio, y tan elegante del Nazianzeno, de la piedra tirada en el estanque, que entonces todo es verse coronado hermosamente el crystal, en varios circulos de tremulas, y transparentes ondas; uno mayor, y otro mayor: *Alius, atque alius subinde circulus excitetur, continenterque in superficiem agitatus, externum circulum semper dissolvat*: aquella propiedad de las voces, aquella cultura sin afectacion de las metaphoras. El Consul Plinio lo explicó admirablemente con su elegancia, haciendo aquella separacion tan discreta de letras, y letras, que à unas las llamó literas illiteratas, unas letras, cuerpo sin alma, à otras *literas literatissimas*, unas letras, alma sin cuerpo: que fue lo que dixo el Obispo Guevara, de aquel grande Almirante Don Fadrique Enriquez. Ahora diga el Caton mas rigido, si por ventura hai sylaba de Soror Juana, que no la eleve à tan exquisita linea de superlativo encare-

carecimiento, la idea, el ingenio, la llanura de las noticias, lo amaestrado del discurso, aquella facilidad dificultosa del Argensola, que parece que todo se lo halla dicho? Pues si todo esto junto, en un varon mui consumado fuera una maravilla, que será en una muger? Esto no es digno de inmortales aplausos? No merece eternas aclamaciones? Fuera el negarlo una torpe ignorancia, fuera una rustica groseria.

Hasta la misma Escritura sagrada nos explica lo singular, y lo raro con el nombre de precioso. *Et sermo Dei erat pretiosus in diebus illis.* El docto Cornelio: *Pretiosus, id est rarus, quae enim rara, sunt cara et pretiosa:* y Tertuliano con no menor viveza, tratando de las galas de las Damas de aquel tiempo, que en todos las debe haber habido de buena inventiva para el aliño de su misma extravagancia, las encarece: *De raritate, et peregrinitate sola, gratiam possident.* Pues donde la peregrinidad, y la novedad sola ella por si concilia gracia, y estimacion en los cuerpos, que será en las almas?

En el nacimiento de Platon escriben las Historias profanas, que llovió el cielo oro, para simbolizar lo precioso de aquel ingenio. En el nacimiento de Soror Juana no se dice, que genial el cielo se desatase en esta lluvia supersticiosa; pero sabemos, que nació en una tierra, que ella misma produce el oro como llovido. Si esto es pronostico de algun aprecio, no hai duda que este es mayor, y mas abundante.

Bien veo quan poco se aplica este metal hacia la parte de los genios verficantes: *Me nisi paupertas invita deprimeret.* Todo lo hace la poca honra del siglo, que es la que tiene esterilizado el plantel de los Mecenas, y juntamente el de las ac-

ciones gloriosas; con que no hai que extrañar no se estimen los escritores, donde no se atiende al obrar digno que se escriba.

Tampoco me admira por esta parte, que aunque Soror Juana haya nacido en las Indias, habiendola Dios dotada de tales gracias, viniese à ser una pobre Monja, pero este ya es otro secreto de superior Providencia. Sirva pues, el oro al realce, ó aprecio mysterioso de las prendas del alma, y vaya mui en buen hora, como prendas de la fortuna, à enjorar becerros al Horeb de la ignorancia humana, que al cabo, despues de toda su idolatria; me atengo al que lo merece, aunque no le adoren.

Cierto, que estando discurriendo en esto, me ocurrió un Epigrama de un Poeta insigne antiguo, en alabanza de un sugeto memorable de aquel tiempo, que mudadas ó trocadas algunas sylabas, no parece puede haber cosa mas à proposito:

Tu decus Indorum: virgo nam, gloria rara:

Gignere non aurum est, te genuisse magis.

De patria magni certatum est semper Homeri,

Vendicet ut tantum huic urbs sibi quaeque vi-
rum.

At tu major eris certandi causa, Joanna:

Terra etenim, ac coelum te volet esse suam.

Y para que se vea lo que son estas casualidades, si es que las hai, à este mismo tiempo llegó à mi mansion un ingenio grande de esta Corte; que suele frequentarla, y se agradó tanto del Epigrama, que tuvo gusto (y le tiene mui bueno) de traducir los tres disticos en tres redondillas, que por haber salido de tan buen aire, fuera delito el ocultarlas, y mas siendo en gracia de una forastera, ó por mejor decir, de una peregrina tan bene merita del arte:

Tu

Tu de las Indias serás,
Noble Virgen, el decoro,
Que no es lo raro su oro,
Engendrarte à ti es lo mas.

La patria de Homéro la fido
Con razon siempre pleiteada,
Porque gloria tan preciada
Cada ciudad la ha querido.

Yo, Juana, espero por ti,
Tierra, y cielo se hagan guerra,
Por quererte cielo, y tierra
Cada uno para si.

Bueno fuera que ignorara yo ahora alcabo de mi
vez el pecado original en que siempre fueron con-
cebidos los ingenios de esta classe, que es la envi-
dia, y emulacion de los necios.

Verdaderamente el docto Lipsio lo ponderó con
acierto: *Qui ignorant artes, negligunt artifices.*
Por esso los pintores no son buenos para Argel,
porque allá no se pinta. Bien conocia el Consul
Plinio este achaque quando dixo, como tan adver-
tido: *Nullum sine venia placuit ingenium.* Pensar
que no ha de haber contra pesos, es no querer na-
da bueno. Y quanto mas tendrá que sufrir un
ignorante, y mas si es presumido? La diferencia
que vá de nulidades de filigrana à unos cascores de
cal, y canto. Valgame Dios, que siempre se han
de mirar los resplandores por la parte que flaquean!
lo que dice Seneca: *Non aspiciunt lunam, nisi la-
borantem, nec solem nisi deficientem.* Rara provi-
dencia la del padre de familias al cap. 13. de S.
Matheo que no quiso que se arrancasse la cizaña,
que havia nacido con el trigo, basta que llegasse el
tiempo de estar maduras las mieses, Tenga un
poco

poco de paciencia el padre de familias, que tiempo tras tiempo viene: ello madurará, y será todo grano. No en vano dixo el Apostol S. Judas en su canonica: *Quaecunque ignorant blasphemant*. Para que se vea quan propria es la blasphemia de quien ignora.

Que arbol no produce primero la flor que el fruto? Antes ponderó con su elegancia Tertuliano, que en aquellos vistosos rudimentos de las flores amaestra el Octubre la sazónada erudición de sus frutos. No digo esto, porque yo llegue en esta materia à hacer el menor escrupulo, antes reconozco, que estas son unas prendas, y habilidades divinas que Dios las pone en algunos sugetos para demonstracion de su gran providencia, y motivos admirables de su mayor alabanza. Desdichadas prendas, y habilidades, si huvieran de ser ofensa de Dios! No son sino recreacion honestissima, y empleos decentissimos del Religioso mas ajustado, porque ya se vé, que es disparate pensar, que ha de estar siempre tirada la cuerda al arco, que es lo que trae Cassiano de S. Juan Evangelista, que gustava el S. Apostol de una perdicilla mansa con que se entretenia. Lo que veo es, que estas gracias, Dios no se las dá à todos, y particularmente à los tontos: la causa, claro está que ellos no la ignoraran siendo los que todo lo saben.

Yo confieso, que de oficio he hecho este reparo valga lo que valiere, porque como reconozco que, *stultorum infinitus est numerus*, podrá ser que entre tantos, no falten algunos de los que bautizan el idiotismo con nombre de santidad, que piensen que han de canonizarlos con publicar guerra à los consonantes de *intra claustra*, como si fuera à la secta de Lutero, lo que sé es, que los de esta profession saben mejor conceptuar sus negocios, y cultivar

tivar sus conveniencias, que los que tratan de cultivar el Parnasso, y conceptuar discreciones; con que se puede entender, que estos viven mas apartados del mundo.

Este es numen prodigioso, un furor divino, que es imposible ocultarse, esté donde estuviere, que fue lo que dixo Ennodio: *Occultari se non patitur futura sublimis*. Traslado à S. Teresa, que tambien supo hacer versos: y como enseña la Theologia la gracia no destruye la naturaleza, sino antesda perfecciona: lo cierto es, que no es incompatible ser mui siervos de Dios, y hacer mui buenas coplas. Asi vemos mui grandes santos, que habiendoles dado Dios este numen (que sin duda es dadiva suya) no se han desdenado de practicarle, y por él han conseguido mui singulares aplausos los Tertulianos, los Ambrosios los Nazianzenos y otros.

Soneto.

A la louange de cette fille poëte, religieuse du Couvent de Saint Jérôme, de la Ville du Mexique par le célèbre D. Joseph de Montoro, un des plus grands poëtes du siècle passé en Espagne.

La Mexicana Musa, hija eminente
De Apolo, y que las nueve mas divina,
Porque fuese del sol la Benjamina
Le nació en la vejez de su poniente.
Que sutil! si discurre! que eloquente
Si razona, si habla, que ladina!
Y si canta de amor, cuerda es tan fina,
Que no se oye rozado en lo indecente.
Unica poetiza, esse talento
(Que no le desprecias, que le empleas)
Aun la envidia mi amor, que es lynce à tiento!

O! en

O! en hora buena peregrina seas
 Por si vago tal vez mi pensamiento
 Se encontrasse contigo en sus ideas.

Du même Montoro

Romance.

Citharas Europeas, las doradas
 Cuerdas templad, y el delicado pulso
 Pruebe à ver si acompaña un nuevo affombro,
 Que es numerica voz del nuevo mundo.

Sagrados Vates debaos el prodigio,
 Que en estas breves lineas os anuncio,
 Todo el cuidado, y el primor de atentos,
 Si os cabe en la desorden de confusos.

Una muger baldona afeminados
 Los fastidicos partos mas robustos
 Que à luz dieron Homeros, y Virgilio,
 Persios, Lucanos, Senecas y Tulios,

Una muger para animar conceptos,
 Que no se dexa en la question de bultos;
 Emendando el error de Promethéo,
 Repite el riesgo, pero logra el hurto.

Hurto dixé, y los es, que tanto fuego
 De la Delphica llama y tan sin humo,
 Mejor se enciende en la eleccion del rapto
 Que se atiza en la fuerza del influxo.

Una muger, del bipartido monte,
 La cumbre huella, y no corona el triumpho,
 Porque no halla laurel tan elevado
 Que no sea mas alto su cothurno.

Allá, donde parece à nuestros ojos,
Que al tramontar su inaccesible curso;
Despeña Phebo el refulgente carro,
Que cada dia es cuna, y es sepulcro.

Allá, donde en los senos de los montes,
Que el codicioso asan dexa infecundos,
Solo se aspira à que propagne Apolo
Las civiles tareas de Mercurio.

Allá, que no debió à la vacilante
Délo el natal hospicio, y que su adulto
Veterano pulsar suena excedido;
Si no rompió la lyra, la depuso.

No rota, pues, cedida à mejor mano,
La atiende el orbe, y oiga en contrapunto
Elevadas las voces à unos signos,
Que son, aun siendo graves, mas que agudos.

Oiga la perfeccion de los sonidos,
Clausulas, y cadencias, de tan puro
Enthusiasmos, que afinan en el accento,
Hasta la consonancia del impulso.

Oiga de Julia desperdidos breves,
En que el character de su estado impuso
La ley, con que dispensa pretendidos,
Ya que no sus cuidados, sus descuidos.

Oiga, Celebre, admire, pásme, y juzgue
(Quando en estos fragmentos tan maduros
Sazonados esquilmos le dá el ocio)
Qual sera la cosecha de su estudio?

Goza, o felice America, esse nuevo
Ignorado thesoro, que difuso
Ya en la noticia, vale el nuevo aplauso
Con que el resto del orbe se hace tuyo.

1.

Soneto.

On verra dans le sonnet le premier trait du génie de notre femme poète où elle se plaint de la fortune : et insinue son aversion aux vices , et justifie son amusement avec les Muses.

En perseguirme, Mundo, que interessas?
 En que tē ofendo? quando solo intento
 Poner bellezas en mi entendimiento,
 Y no mi entendimiento en las bellezas?
 Yo no estimo thesoros, ni riquezas,
 Y assi, siempre mē causa mas contento,
 Poner riquezas en mi entendimiento;
 Que no mi entendimiento en las riquezas.
 Yo no estimo hermosura, que vencida,
 Es despojo civil de las edades;
 Ni riqueza me agrada fementida:
 Teniendo por mejor en mis verdades,
 Consumir vanidades de la vida,
 Que, consumir la vida en vanidades,

2.

Soneto.

Dans le sonnet, elle temoigne son ressentiment contre les applaudissemens à son génie.

Tan grande (ay hado!) mi delito ha sido?
 Que por castigo de él, o por tormento,
 No basta el que adelanta el pensamiento,
 Sino el que le previenes al oido?
 Tan severo en mi contra has procedido,
 Que me persuado de tu duro intento,

A que

A que solo me diste entendimiento,
 Porque fuesse mi daño mas crecido.
 Disteme aplausos, para mas baldones,
 Subir me hiciste, para penas tales;
 Y aun pienso, que me dieron tus traiciones,
 Penas à mi desdicha desiguales;
 Porque viendome rica de tus dones
 Nadie tuviesse lastima à mis males.

3.

Soneto.

*Dans ce sonnet elle tâche de démentir les éloges, que
 la vérité a inscrit à un de ses portraits, ce qu'elle
 nomme passion.*

Este que vés, engaño colorido,
 Que, del arte ostentando los primores,
 Con falsos sylogismos de colores
 Es cauteloso engaño del sentido:

Este, en quien la lisonja ha pretendido
 Exusar de los años los horrores,
 Y venciendo del tiempo los rigores
 Triumphar de la vejez, y del olvido:

Es un vano artificio del cuidado;
 Es una flor al viento delicada,
 Es un resguardo inútil para el hado;

Es una necia diligencia errada;
 Es un afán caduco; y bien mirado,
 Es cadaver, es polvo, es sombra, es nada.

4.

Soneto.

Dans ce sonnet elle dit qu'on doit plutôt aimer la mort, que s'exposer aux outrages de la vieillesse.

Miró Celia una rosa, que en el prado
Ostentaba feliz la pompa vana,
Y con afeites de carmin, y grana
Bañaba alegre el rostro delicado;

Y dixo: goza, sin temor del hado,
El curso breve de tu edad lozana;
Pues no podrá la muerte de mañana
Quitarte lo que huvieres oy gozado:

Y aunque llega la muerte presurosa,
Y tu fragante vida se te aleja
No sientas el morir tan bella y moza:

Mira que la experiencia te aconseja,
Que es fortuna morirte siendo hermosa,
Y no ver el ultrage de ser vieja.

5.

Soneto.

Elle résout la question si c'est une peine plus cuisante, aimer, ou haïr dans une correspondance amoureuse.

Que no me quiera, Fabio, al verse amado,
Es dolor, sin igual, en mi sentido:
Mas, que me quiera Sylvio aborrecido,
Es menor mal, mas no menor enfado,

Que

Que sufrimiento no estará cansado,
 Si siempre le resuenan al oído
 Tras la vana arrogancia de un querido,
 El cansado gemir de un desdenado?

Si de Sylvio me cansa el rendimiento
 A Fabio canso, con estar rendida:
 Si deste busco el agradecimiento,

A mi me busca el otro agradecida:
 Por activa, y pasiva es mi tormento,
 Pues padezco en querer, y en ser querida.

6.

Soneto.

Que l'amour d'un seul objet est raisonnable, et convenable.

Fabio, en el ser de todos adoradas,
 Son todas las beldades ambiciosas,
 Porque tienen las aras por ociosas,
 Sino las vén de victimas colmadas:

Y assi, sé de un solo son amadas,
 Viven de la Fortuna querellosas;
 Porque piensan, que mas que ser hermosas,
 Constituye Deidad el ser rogadas.

Mas yo soi en aquesto tan medida,
 Que en viendo à muchos, mi atencion zozobra;
 Y solo quiero ser correspondida

De aquel que de mi amor reditos cobra;
 Porque es la sal del gusto el ser querida,
 Que daña lo que falta, y lo que sobra.

7.

Soneto.

*Elle adoucit un sentiment jaloux par la rhétorique
des larmes.*

Esta tarde, mi bien, quando te hablaba,
Como en tu rostro, y tus acciones via,
Que con palabras no te persuadia,
Que el corazon me vieses descaba:

Y Amor, que mis intentos ayudaba,
Venció lo que imposible parecia;
Pues entre el llanto, que el dolor vertis,
El corazon deshecho destilaba.

Baste ya de rigores, mi bien, baste,
No te atormenten mas zelos tyranos;
Ni el vil rezelo tu quietud contraste,

Con sombras necias, con indicios vanos;
Pues ya en liquido humor, viste, y tocaste
Mi corazon deshecho entre tus manos.

8.

Soneto.

L'action heroïque de Lucrece.

O famosa Lucrecia, gentil Dama,
De cuyo ensangrentado noble pecho,
Salió la sangre, que extinguió, a despecho
Del Rey injusto, la lasciva llama!

O con quanta razon el mundo aclama
Tu virtud, pues por premio de tal hecho,
Aun es para tus sienes cerco estrecho
La amplissima corona de tu fama!

Pero,

Pero, si el modo de tu fin violento
 Puedes borrar del tiempo, y fus annales;
 Quita la punta del puñal sangriento,
 Con que pusiste fin à tantos males,
 Que es mengua de tu honrado sentimiento
 Decir, que te ayudaste de puñales.

9.

Nouvelle Louange du même fait.

Intenta de Tarquino el artificio
 A tu pecho, Lucrecia, dar batalla;
 Ya amante llora, ya modesto calla;
 Ya ofrece toda el alma en sacrificio:
 Y quando piensa yá, que mas propicio
 Tu pecho à tanto imperio se avasalla;
 El premio, como Sisypho, que halla,
 Es empezar de nuevo el exercicio.
 Arde furioso, y la amorosa thema
 Crece en la resistencia de tu honra,
 Con tanta privacion mas obstinada:
 O Providencia de Deidad supréma!
 Tu honestidad motiva su deshonra;
 Y tu deshonra te eterniza honrada!

10.

S o n e t o.

Elle confronte l'amour avec le feu matériel, et veut trouver des rémissions à celui-ci, à l'occasion du récit du succès de Porcia.

Que passion, Porcia, que dolor tan ciego
 Te obliga à ser de ti fiera homicida?

O en que te ofende tu inocente vida,
Que así le das batalla, à sangre, y fuego?

Si la fortuna airada al justo ruego
De tu esposo se muestra endurecida;
Bastale el mal de ver su accion perdida:
No acabes con tu vida su sosiego.

Dexa las brazas, Porcia, que mortales
Impaciente tu amor elegir quiere;
No al fuego de tu amor el fuego iguales:

Porque si bien de tu passion infiere,
Mal morirá à las brasas materiales,
Quien à las llamas del amor no muere.

II.

*Dans ce poëme Soeur Juana confronte les deux tri-
omphes des deux Egyptiennes, Savoir, Cleopatre,
et la glorieuse Martyre Ste. Cathérine.*

Un aspid al blanco pecho
Aplica amante Cleopatra:
O que excusado era el aspid
Adonde el amor estaba!
Ay, que lastima! ay Dios!
Ay, que desgracia!

Pero heroica descendiente
De su generosa rama,
De mejor amor herida
Aspira à muerte mas alta,
Pero no muere quien
De amor no acaba.

El seno ofrece al veneno
La valerosa Gitana

Que

Que no siente herir el cuerpo
La que tiene herida el alma.
Que en quien lo mas perece,
Lo menos falta.

Amor, y valor imita:
Pero mejora la causa
Catharina, porque sea
La imitacion con ventaja.
Que quien por Christo muere
La vida alarga.

Porque no triumphasse Augusto
De su beldad soberana,
Se mata Cleopatra, y precia
Mas que su vida, la fama.
Que muerte mas prolixa
Es ser esclava.

Assi Catharina heroica
La eburnea entrega garganta
Al filo, porque el infierno
No triumphe de su constancia.
Y assi, muriendo triumpho
De quien la mata.

Infamia en Cleopatra, ò muerte,
La dulce vida amenazan:
Pero ella elige por menos
Mal la muerte, que la infamia;
Porque mas que la vida
El honor ama:

Assi mejor Egypcia,
A las corcantes navajas
Ofrece los miembros bellos,
Y al triumpho aspira gallarda
Y por medios de muerte
La vida alcanza.

C o p l a s.

A l'honneur de la fusdite Martyre.

Ya fuesse vanidad, ya providencia,
El Philadelpho invicto Tolomeo,
Traduxo por setenta y dos varones
La ley sagrada en el idioma Griego.

Quiso Dios, que debiesse à su cuidado
La pureza del Viejo Testamento
La Iglesia, y que emendasse por sus libros
Lo que en su original vició el Hebreo.

Mas porque (ò Cielos!) porque à un Rey pagano
Concedió Dios tan alto privilegio,
Como hacerlo custodio soberano
De la profundidad de sus secretos?

O Providencia altissima! quien duda,
Que solo fue por ascendiente re
De Catharina, en quien la ley de Gracia
Su defenía miró, y su cumplimiento?

Porque si de Moyfes conservo Egypto
En su traduccion pura los preceptos,
Tambien en Catharina ministrasse,
Quien defendiesse los del Evangelio.

Que mucho, si la cruz, que por oprobrio
Tuvo Judea, y el Romano Imperio,
Entre sus geroglyphicos Egypto,
De su Serapis adoró en el pecho?

Heredo Catharina con la sangre
(Aunque en viciado culto) ardiente zelo

De la ley, y la cruz, y Dios en ella
Reduxo lo viciado à lo perfecto.

Fue de cruz su martyrio: pues la rueda
Hace con dos diametros opuestos
De la cruz la figura soberana,
Que en quatro se divide angulos rectos.

Fue en su circulo puesta Catharina:
Pero no murió en ella, porque siendo
De Dios el geroglyphico infinito,
En vez de topar muerte, halló el aliento.

Goza Eglypto dichofo esse florido
De tantos regios arboles renuevo,
Si en una sola Alexandrina rosa
Te ha concedido Dios verano eterno.

13.

Coplas.

*Victoire de Catherine contre les cinquante Philo-
sophes.*

De una muger se convencen
Todos los sabios de Eglypto,
Para prueba de que el sexo
No es effencia en lo entendido.

Prodigio fue, y aun milagro:
Pero no estuvo el prodigio
En vencerlos, fino en que
Ellos se den por vencidos.

Que bien se vè que eran sabios
En confessarse rendidos!
Que es triumpho el obedecer
De la razon el Dominio.

Las luces de la verdad
No se oscurecen con gritos;
Que su eco sabe valiente
Sobresalir del ruido.

No se avergüenzan los sabios
Le mirarse convencidos;
Porque saben como sabios,
Que su saber es finito.

Estudia, arguye, y enseña,
Y es de la Iglesia servicio,
Que no la quiere ignorante
El que racional la hizo.

O que soberbios vendrían
Al juntarlos Maximino!
Mas salieron admirados
Los que entraron presumidos.

Vencidos, con ella, todos
La vida dan al cuchillo.
O quanto bien se perdiera
Si docta no hubiera sido!

Nunca de varon ilustre
Triunpho igual habemos visto;
Y es que quiso Dios en ella
Honrar el sexo femineo.

Ocho, y diez vueltas el sol
Era el espacio florido
De su edad: mas de su ciencia
Quien podra contar los siglos?

Perdióse (o dolor)! la forma
De sus doctos sylogismos:
Pero, los que no con tinta,
Dexó con su sangre escritos.

14.

Redondillas.

*A un Chevalier, qui dit, qu'une femme par son
amour elle devient plus belle.*

Silvio tu opinion vá errada,
Que en lo comun, si se apura
No admiten por hermosura,
Hermosura enamorada.

Pues si hacen de la extrañeza,
El atractivo mas grato,
Es el agrio de lo ingrato
La fazon de la belleza.

Porque gozando exenciones
De perfeccion mas que humana,
La acredita soberana
Lo libre de las passiones.

Que no se conserva bien,
Ni tiene seguridad
La rosa de la beldad,
Sin la espina del delden.

Mas si el amor hace hermosas,
Pudiera excusar ufana
Con merecer la manzana
La contienda de las Diosas.

Belleza llegó à tener
De mano tan generosa,
Que dices, que seré hermosa,
Solamente con querer.

Y assi en la lid contenciosa
Fuera siempre la triumpante;

Que

Que pues nadie tan amante,
Luego nadie tan hermosa.

Mas, si de amor el primer
La belleza me asegura,
Te deberé la hermosura,
Pues me causas el amor.

Del amor tuyo confío
La beldad, que me atribuyo;
Porque siendo obsequio tuyo,
Resulta en provecho mio,

Pero à todo satisfago,
Con ofrecerte de nuevo
La hermosura, que te debo,
Y el amor, con que te pago.

15.

*Dans ce poëme suivant soeur Juana accuse l'hydro-
pisie de beaucoup de science, qu'elle craint même
inutile à savoir, et nuisible à la vie et à l'ame.*

Fingamos, que soi feliz,
Triste pensamiento, un rato;
Quizá podreis persuadirme,
Aunque yo sepa, lo contrario.

Que, pues solo en la aprehension.
Dicen, que estriban los daños;
Si os imaginais dichoso,
No sereis tan desdichado.

Sirvame el entendimiento
Alguna vez de descanso,
Y no siempre esté el ingenio
Con el provecho encontrado.

Todo el mundo es opiniones,
De pareceres tan varios,
Que lo que el uno, que es negro,
El otro prueba, que es blanco.

A unos sirve de atractivo,
Lo que otro concibe enfado;
Y lo que este por alivio
Aquel tiene por trabajo.

El que está triste, censura
Al alegre de liviano,
Y el, que está alegre, se burla,
De ver al triste penando.

Los dos Philosophos Griegos
Bien esta verdad probaron
Pues, lo que en el uno risa,
Causaba en el otro llanto

Celebre su oposicion
Ha sido, por siglos tantos,
Sin que qual acertó, esté
Hasta ahora averiguado.

Antes en sus dos bandéras,
El mundo todo alistado,
Conforme el humor le dicta,
Sigue cada qual el bando:

Uno dice que de risa
Solo es digno el mundo vario;
Y otro que sus infortunios
Son solo para llorados.

Para todo se halla prueba,
Y razon, en que fundarlo;
Y no hai razon para nada,
De haber razon para tanto.

Todos son iguales jueces,
Y siendo iguales, y varios;
No hai quien pueda decidir,
Qual es lo mas acertado.

Pues si no hai quien lo sentencie,
Porque pensais, vos, errado,
Que os cometiò Dios à vos
La decision de los casos?

O porque contra vos mismo,
Severamente inhumano,
Entre lo amargo, y lo dulce,
Quereis elegir lo amargo?

Si es mio mi entendimiento,
Porque siempre he de encontrarlo,
Tan torpe para el alivio,
Tan agudo para el daño?

El discurso es un acero,
Que sirve por ambos cabos;
De dar muerte por la punta
Por el pomo, de resguardo.

Si vos, sabiendo el peligro,
Quereis por la punta usarlo,
Que culpa tiene el acero
Del mal uso de la mano?

No es saber, saber hacer
Discursos sutiles vanos;
Que el saber consiste solo
En elegir lo mas sano:

Especular las desdichas,
Y examinar los presagios;
Solo sirve de que el mal
Crezca con anticiparlo,

En los trabajos futuros,
La atencion futilizando
Mas formidable, que el riesgo,
Suele fingir el amargo.

Que feliz es la ignorancia
Del que, indoctamente sabio
Halla, de lo que padece,
En lo que ignora, sagrado!

No siempre suben seguros
Vuelos del ingenio ofiados,
Que buscan trono en el fuego,
Y hallan sepulcro en el llanto.

Tambien es vicio el saber;
Que si no se va atajando,
Quanto menos se conoce,
Es mas nocivo el estrago.

Y si el vuelo no le abaten;
En futilidades cebado
Por cuidar de lo curioso,
Olvida lo necesario.

Si culta mano no impide
Crecer al arbol copado;
Quitan la substancia al fruto
La locura de los ramos.

Si andar à nave ligera,
No estorba lastre pesado;
Sirve el vuelo de que sea
El precipicio mas alto.

En amenidad inutil
Que importa al florido campo,
Si no halla fruto el Otoño,
Que ostente flores el Mayo?

De que le sirve al ingenio
El producir muchos partos,
Si à la multitud se sigue
El malogro de abortarlos?

Y à esta desdicha, por fuerza
Ha de seguirse el fracasso,
De quedar el que produce,
Si no muerto, lastimado.

El ingenio es como el fuego,
Que con la materia ingrato;
Tanto la consume mas,
Quanto él se ostenta mas claro.

Es de su proprio Señor
Tan rebelado vasallo
Que convierte en sus ofensas
Las armas de su resguardo.

Este pessimo exercicio
Este duro afan pesado,
A los hijos de los hombres
Dió Dios, para exercitarlos.

Que loca ambicion nos lleva,
De nosotros olvidados?
Si es para vivir tan poco,
De que sirve saber tanto?

O si como hai de saber
Huviera algun seminario,
O escuela, donde à ignorar
Se enseñaran los trabajos.

Que felizmente viviera,
El que flocamente cauto
Burlára las amenazas
Del influxo de los astros!

Aprendamos à ignorar
 Pensamientos, pues hallamos,
 Que quanto añadido al discurso,
 Tanto le usurpo à los años.

16.

*Félicitation à un jeune homme qui a reçu le laurier
 de Docteur.*

Vista tus ombros el verdor lozano,
 Joven, con que tu ciencia te laurea
 Y puesto en ellos dignamente sea
 Indice de tus meritos ufano:

Corone tu discurso soberano
 La que blanda tus fienes lisonjea,
 Insignia literaria, en quien se emplea
 El flamante sepulcro de un gusano.

O que enseñanza llevan escondida
 Honrosos los halagos de tu suerte
 Donde despierta la atencion dormida!

Pues esse verde honor, si bien se advierte,
 Mientras mas brinda gustos à la vida,
 Mas ofrece recuerdos à la muerte.

17.

R o m a n c e.

*Elle raisonne avec une ingénuité spirituelle, sur la
 passion de la jalousie, elle montre que cette passion
 est le sentier unique pour trouver l'amour; et elle
 contredit à un problème de D. Joseph Montoro,
 un des plus celebres Poètes de son siècle.*

Si es causa Amor productivo
 De diversidad de afectos,

U

Que,

Que, con producirlos todos,
Se perfecciona à si mismo:

Y, si el uno de los mas
Naturales, son los zelos;
Como sin tenerlos, puede
El amor estar perfecto?

Son ellos, de que hai amor,
El signo mas manifesto:
Como la humedad del agua
Y como el humo del fuego.

No son (que dicen) de Amor
Bastardos hijos groseros;
Sino legitimos, claros,
Sucesores de su Imperio.

Son credito, y prueba suya;
Pues solo pueden dar ellos
Authenticos testimonios,
De que es amor verdadero.

Porque la fineza, que es
De ordinario el thesorero
A quien remite las pagas
Amor, de sus libramientos;

Quantas veces, motivada
De otros impulsos diversos,
Executa por de amor
Decretos del galanteo?

El cariño, quantas veces,
Por dulce entre tenimiento
Fingiendo quilates, crece
La mitad del justo precio?

Y quantas mas, el discurso,
Por ostentarse discreto,
Acredita por de amor
Partos del entendimiento?

Quantas veces hemos visto
Distrazada en rendimientos,
A la propia conveniencia,
A la thema, ó al empeño?

Solo los zelos ignoran
Fabricas de fingimientos,
Que como son locos, tienen
Propiedad de verdaderos.

Los gritos que ellos dan, son,
Sin dictamen de su dueño,
No, ilaciones del discurso;
Sino, abortos del tormento.

Como de razon carecen.
Carecen del instrumento,
De fingir, que a questo solo
Es en lo irracional bueno.

Desbocados exercitan
Contra si el furor violento;
Y no hai quien quiera en su daño
Mentir sino en su provecho.

Del phrenetico, que fuera
De su natural acuerdo,
Se despedaza; no hai quien
Juzgue, que finge el extremo,

En prueba de esta verdad
Mirense quantos exemplos,
En bibliothecas de siglos,
Guarda el archive del tiempo.

A Dido fingió el Troyano,
Mintió à Ariadna Theséo
Ofendió à Minos Pafyphe,
Y engañaba à Marte Venus.

Semiramis maltó à Nino,
Helena deshonró al Griego,
Jafon agravio à Medea,
Y dexó à Olympia Vireno.

Persabe engañava à Urias
Dalida al Caudillo Hebreo,
Jael à Sisara horrible,
Judith à Holophernes fiero.

Estos, y otros, que mostraban
Tener amor, sin tenerlo,
Todos fingieron amor,
Mas ninguno fingió zelos.

Porque aquel puede fingirse
Con otro color, mas estos
Son la prueba del amor.
Y la prueba de si mesmos.

Si ellos no tienen mas padre,
Que el amor; luego son ellos
Sus mas naturales hijos,
Y mas legitimos dueños.

Las demas demostraciones,
Por masque finas las vemos,
Pueden no mirar à amor,
Sino à otros varios respectos.

Ellos solos se han con él,
Como la causa, y efecto;
Hai zelos? luego hai amor:
Hai amor? luego habrá zelos.

De la fievre ardiente fuya.
 Son el delirio mas cierto;
 Que, como están sin sentido,
 Publican lo mas secreto.

El que no los siente amando,
 Del indicio mas pequeño,
 En tranquilidad de tibio,
 Goza bonanzas de necio.

Que assegurarle en las dichas,
 Solamente puede hacerlo
 La villana confianza
 Del propio merecimiento.

Bien se, que tal vez furiosos,
 Suelen passar desatentos,
 A profanar de lo amado
 Ofadamente el respo.

Mas no es esto effencia fuya,
 Sino un accidente annexo,
 Que, tal vez lo acompaña,
 Y tal vez dexa de hacerlo.

Mas doi que siempre: aun de viera
 El mas soberano objeto,
 Por la prueba de lo fino,
 Perdonarles lo groffero.

Mas no es, vuelvo à repetir,
 Preciso, que el pensamiento
 Passe à ofender del decoro
 Los sagrados privilegios.

Para tener zelos, basta
 Solo el temor de tenerlos;
 Que ya está sintiendo el daño,
 Quien está sintiendo el riesgo.

Temer yo, que haya quien quiera,
Festejar à quien festejo;
Aspirar à mi fortuna,
Y solicitar mi empleo;

No es ofender lo que adoro,
Antes es un alto aprecio
De pensar, que deben todos
Adorar lo que yo quiero.

Y este es un dolor preciso,
Por mas que divino el dueño,
Ass-gure en confianças,
Prerogativas de exempto.

Decir, que este no escuidado,
Que llegue à desassossiego;
Podrá decirlo la boca;
Mas no comprobarlo el pecho.

Persuadirme, à que es lisonja
Amar lo que yo apetezco,
Aprobarme la eleccion,
Y calificar mi empleo;

A quien tal tiene à lisonja,
Nunca le falte este obsequio:
Que yo juzgo que aqui solo
Son duros los lisonjeros.

Pues solo fuera, à poder
Contenerse estos afectos
En la linea del aplauso,
O en el coto del cortejo.

Pero quien con tal medida
Les podrá tener el freno,
Que no rompan desbocados
El alacran del consejo?

Y aunque ellos en si no passen
El termino de lo cuerdo;
Quien lo podrá persuadir,
A quien los mira con miedo?

Aplaudir lo que yo estimo;
Bien puede ser sin intento
Segundo; mas quien podrá
Tener mis temores quedos?

Quien tiene enemigos, suelen
Decir, que no tenga sueño;
Pues como ha de fosegarfe
El que los tiene tan ciertos?

Quien en frontera enemiga,
Descuidado ocupa el lecho
Solo parece que quiere,
Ser del contrario tropheo.

Aunque inaccessible sea
El blanco, si los flecheros
Son muchos, quien assegura,
Que alguno no tenga acierto?

Quien se alienta à competirme
Aun en menores empeños,
Es un dogal, que compone
Mis ahogos de su aliento.

Pues que será, el que pretende
Excederme los afectos,
Mejorarme las finezas,
Y aventajar los deseos?

Quien quiere usurpar mis dichas?
Quien quiere ganarme el premio?
Y quien en galas del alma
Quiere quedar mas bien puesto?

Quien, para su exaltacion,
Procura mi abatimiento?
Y quiere comprar sus glorias
A costa de mis desprecios?

Quien pretende, con los fuyos,
Deslucir mis sentimientos?
Que en los defaires del alma
Es el mal sensible duelo?

Al que este dolor no llega,
Al mas reservado seno
Del alma, apueste insensibles
Competencias con el hielo

La confianza ha de ser
Con proporcionado medio;
Que dexe de ser modestia,
Sin passar à ser despejo.

El que es discreto, à quien ama
Le ha de mostrar, que el rezelo
Lo tiene en la voluntad,
Y no en el entendimiento.

Un desconfiar de si
Y un estar siempre temiendo,
Que podrá exceder al mio
Qualquiera merito ageno:

Un temer que la fortuna
Podrá, con airado ceño,
Despojarme, por indigno
Del favor, que no merezco.

No solo no ofende, antes
Es el esmalte mas bello
Que a las joyas de lo fino,
Les puede dar lo discreto.

Y aunque algo exceda la queja,
Nunca queda mal, supuesto,
Que es gala de lo sentido,
Exceder de lo modesto.

Lo atrevido en un zeloso,
Lo irracional, y lo terco,
Prueba es de amor, que merece
La beca de su Colegio.

Y aunque muestre, que se ofende;
Yo sé, que por allá dentro,
No le pesa à la mas alta
De mirar tales extremos.

La mas airada Deidad,
Al zeloso mas grosero,
Le está aceptando servicios,
Los que riñe atrevimientos.

La que se queja oprimida
Del natural mas estrecho,
Hace ostentacion de amada,
El que parece lamento.

De la triumpante hermosura
Tiran el carro soberbio,
El desdichado con quejas,
Y el zeloso con despechos.

Uno de sus sacrificios
Es este dolor acerbo;
Y ella ambiciosa no quiere
Nunca tener uno menos.

O dectissimo Montoro,
Assombro de nuestros tiempos,
Injuria de los Virgilio,
Airenta de los Homeros,

Quando de amor precindiste
Este inseparable afecto,
(Precision que solo pudo
Formarla tu entendimiento).

Bien se vé, que solo fue
La empreña de tus talentos,
El probar lo mas dificil,
No persuadir à creerlo.

Al modo, que aquellos, que
Sutilmente defendieron,
Que de las nubes los ampos
Se visten de color negro.

De tu sutileza fue
Airoso, galan empeno,
Sophistica bizzarria
De tu soberano ingenio.

Probar lo que no es probable
Bien se vé, que fue el intento
Tuyo, porque lo evidente
Probado se estaba ello.

Acudistes al partido,
Que hallastes mas indefenso,
Y à la opinion desvalida
Ayudaste, Caballero.

Este fue tu fin, y assi
Debaxo de este supuesto,
No es esta, ni puede ser,
Replica de tu argumento:

Sino solo una obediencia
Mandada de gusto ajeno,
Cuya insinuacion en mi
Tiene fuerza de precepto.

Confieso,

Confieso, que de mejor
Gana siguiera mi genio
El extravagante rumbo
De tu no hollado fendero.

Pero, sobre ser difícil,
Inaccesible lo has hecho;
Pues el mayor imposible
Fuera ir en tu seguimiento.

Rumbo, que estrenan las alas
De tu remontado vuelo
(Aun determinado al daño)
No lo intentara un despecho.

La opinion, que yo queria
Seguir, seguiste primero;
Distenle zelos, y tuve
La contraria con tenerlos.

Con razon se reservó
Tanto asunto à tanto ingenio;
Que à fuerzas solo de Atlante
Fia la esfera su peso.

Tenla, pues, que si configues
Persuadirla al universo
Colgará el genero humano
Sus cadenas en tu templo.

No habrá quejosos de amor;
Y en sus dulces prisioneros
Serán las cadenas de oro,
Y no dorados los yerros.

Será la sospecha inutil,
Estará ocioso el rezelo,
Desterraráse el indicio,
Y perderá el ser el miedo.

Todo será dicha, todo
Felicidad, y contento.
Todo venturas, y en fin
Pasará el mundo à ser Cielo.

Deberanse los mortales
A tu valeroso esfuerzo
La mas dulce libertad
Del mas duro cautiverio.

Mucho te deberan todos
Y yo mas qua todos, debo
Las discretas instrucciones
A las luces de tus versos.

Dálos à la estampa, porque
En caracteres eternos
Viva tu nombre, y con él
Se extienda al comun provecho.

18.

G l o s a.

Elle exhorte à connoître les biens fragiles.

En vano tu canto suena;
Pues no advierte en su desdicha,
Que será el fin de tu dicha,
El principio de tu pena:
El loco orgullo refrena,
De que tan ufano estás,
Sin advertir, quando das
Cuenta al aire de tus bienes;
Que si ahora dichas tienes,
Presto zelos llorarás.

En lo dulce de tu canto
El justo temor te avisa,
Que en un amante no hai rifa,
Que no se alterne con llanto:
No de desvanezca tanto
El favor, que te hallarás
Burlado, y conocerás
Quanto es necio un confiado
Que si oy bláfonas de amado
Presto zelos llorarás.

Advierte, que el mismo estado,
Que al amante venturoso,
Le constituye dichoso,
Le amenaza desdichado:
Pues le dá tan alto grado,
Por derribarle no mas:
Y assi tu, que ahora estás
En tal altura, no ignores,
Que si oy ostentas favores,
Presto zelos llorarás.

La gloria mas levantada,
Que amor à tu dicha ordena;
Contemplala, como ajena;
Y tenla, como prestada:
No, tu ambicion engañada
Pienfe, que eterno serás
En las dichas; pues verás
Que hai aspid entre las flores;
Y que si oy cantas favores
Presto zelos llorarás.

Soneto.

Elle pretend par un trait de subtilité forcer le dictamen que l'absence est un plus grand tourment que la jalousie.

El ausente, el zeloso se provoca,
 Aquel con sentimiento, este con ira;
 Presume este la ofensa, que no mira;
 Y siente aquel la realidad, que toca:
 Este templa tal vez su furia loca,
 Quando el discurso en su favor delira;
 Y sin intermission, aquel suspira,
 Pues nada à su dolor la fuerza apoca.
 Este aflige dudoso su paciencia;
 Y aquel padece ciertos sus desvelos;
 Este al dolor opone resistencia;
 Aquel, sin ella, sufre desconfuelos:
 Y si es pena de daño al fin la ausencia;
 Luego es mayor tormento, que los zélos.

Elle écrit à son maître.

Machinas primas de su ingenio agudo
 A Archimedes, artífice famoso
 Raro renombre dieron de ingenioso;
 Tanto el afan, y tanto el arte gudo:
 Invencion rara, que en el marmol rudo,
 No sin arte, gravó maravilloso
 De su mano su nombre prodigioso
 Entretejido en flores el escudo
 O! así permita el Cielo. que se entregue
 Lynce tal mi atencion en unitarte,
 Y en el mar de la ciencia así se anegue
 Vaxel que al discurrir, por alcanzarle
 Alcance, que el que à ver la hechura llégue,
 Sepa tu nombre del primor del arte.

20.

D e c i m a s.

Dans le petit poëme suivant elle dit que le seul amour par election d'arbitre, est digne d'une correspondance raisonnable.

Al amor qualquier curioso
Hallará una distincion,
Que uno nace de eleccion,
Y otro de influxo imperioso:
Este es mas afectuoso,
Porque es el mas natural,
Y assi es mas sensible: al qual
Llamaremos afectivo,
Y al otro, que es electivo,
Llamaremos racional.

Este, à diversos respetos
Tiene otras mil divisiones,
Por las denominaciones,
Que toma de sus objetos:
Y assi, aunque no mude efectos,
Que muda nombre es llano:
Al de objeto soberano,
Llaman amor racional;
Y al de deudos, natural,
Y si es amistad, urbano.

Mas dexo esta diferencia,
Sin apurar su rigor;
Y pasando à qual amor
Merece correspondencia?
Digo, que es mas noble essencia
La del de conocimiento:
Que el otro, es un rendimiento
De precisa obligacion,

Y solo

Y solo al que es de eleccion
Se debe agradecimiento.

Pruebolo: si aquel que dice,
Que idolatra una beldad,
Con su libre voluntad
A su passion contradice;
Y llamandose infelice,
Culpa su estrella de avara,
Sintiendo que le inclinára,
Pues si en su mano estuviera,
No solo no la quisiera,
Mas, quizá, la despreciára.

Si pende su libertad
De un influxo superior,
Diremos que tiene amor,
Pero no que voluntad:
Pues si ajena potestad
Lo constriñe à obedecer;
No se debe agradecer,
Aunque de su pena muera,
Ni estimar el que la quiera;
Quien no la quiere querer.

El que à las prendas se inclina
Sin influxo celestial,
Es justo, que donde el mal
Halle tambien medicina:
Mas aquel que le destina
Influxo que le atropella,
Y no la estima por bella;
Si no porque se inclinó
Si su estrella le empenó,
Vaya à cobrar de su estrella.

Son en los dos los intentos
Tan varios, y las acciones

Que en uno hai veneraciones,
Y en otro hai atrevimientos,
Uno aspira à sus contentos,
Otro no espera el empleo:
Pues si tal variedad veo,
Quien tan barbara será,
Que ciega no admitirá
Mas un culto que un deseo?

Quien ama de entendimiento,
No solo en amar da gloria,
Mas ofrece la victoria
Tambien del merecimiento.

21.

Redondillas.

*Dans ces redondilles elle enseigne la manière avec la
quelle la beauté sollicitée d'un amour importun
puisse le repousser avec une intégrité si obligeante,
qu'elle rende agréable le dedain même.*

Dos dudas, en que escoger,
Tengo, y no sé à qual prefiera;
Pues vos sentis que no quiera,
Y yo sentiera querer.

Con que, si à qualquiera lado
Quiero inclinarme, es forzoso,
Quedando el uno gustoso,
Que otro quede disgustado.

Si daros gustos me ordena
La obligacion, es injusto,
Que por daros à vos gusto,
Haya yo de tener pena.

Y no juzgo que habrá quien
Apruebe sentencia tal
Como que me trate mal,
Por trataros à vos bien.

Mas por otra parte siento,
Que es tambien mucho rigor,
Que lo que os debo en amor,
Pague en aborrecimiento.

Y, aun irracional parece,
Este rigor, pues se infiere,
Si aborrezco à quien me quiere,
Que haré con quien aborrezco?

No sé como despacharos,
Pues hallo al determinarme,
Que amaros es disgustarme,
Y no amaros, disgustaros.

Pero dar un medio justo
En estas dudas pretendo,
Pues no queriendo, os ofendo;
Y querendoos, me disgusto.

Y sea esta la sentencia
Porque no os podais quejar,
Que entre aborrecer, y amar
Se parta la diferencia.

De modo que entre el rigor,
Y el llegar à querer bien,
Ni vos encontréis desden,
Ni yo pueda hallar amor.

Esto el discurso aconseja;
Pues con esta conveniencia
Ni yo quedo con violencia
Ni vos os partís con queja.

Y, que

Y. que estaremos infiero,
Gustosos con lo que ofrezco;
Vos, de ver que no aborrezco;
Yo, de saber que no quíero.

Solo este medio es bastante
A ajustarnos, si os contenta
Que vos me logreis atenta
Sin que yo pàsse à lo amante.

Y assi quedo, en mi entender,
Esta vez bien con los dos;
Con agradecer, con vos;
Con migo, con no querer.

Que aunque à nadie llega à darse
En esto, gusto cumplido;
Ver, que es igual partido,
Servirá de resignarse.

22.

S o n e t o.

*Elle dit que les pleurs sont inevitables devant l'objet
qu'on aime.*

Mandas, Anarda, que sin llanto affista
A ver tus ojos, de lo qual sospecho,
Que el ignorar la causa, es quien te ha hecho,
Querer, que yo emprenda tanta conquista.

Amor, Señora, sin que me resista
Que tiene en fuego el corazon deshecho,
Como hace huir la sangre allá en el pecho,
Vaporiza en ardores por la vista.

Buscan luego mis ojos tu prefencia,
Que centro juzgan de su dulce encanto,
Y quando mi atencion te reverencia,

Los visuales rayos entretanto,
Como hallan en tu nieve resistencia,
Lo que salió vapor, se vuelve llanto.

23.

*Elle rapporte avec justesse la tragédie de Pyramus
et Tysbe.*

De un funesto moral la negra sombra,
De horrores mil, y confusiones llena,
En cuyo hueco tronco, aun oy, resuena
El eco, que doliente à Tysbe nombra;

Cubrió la verde matizada alfombra,
En que Pyramo amante abrió la vena
Del corazon, y Tysbe de su pena
Dió la señal, que aun oy, el mundo assombra.

Mas viendo del amor tanto despecho
La muerte, entonces de ellos lastimada,
Sus dos pechos juntó con lazo estrecho:

Mas ay de la infeliz, y desdichada,
Que à su Pyramo dar no puede el pecho,
Ni aun por los duros filos de una espada.

24.

*Elle accuse de cruauté dissimulée le soulagement que
donne l'esperance.*

Diuturna enfermedad de la esperanza,
Que así entretienes mis cansados años,

Y en

Y en el fiel de los bienes, y los daños,
Tienes en equilibrio la balanza.

Que siempre suspendida en la tardanza
De inclinarse, no dexan tus engaños,
Que lleguen à excederse en los tamaños
La desesperacion ò confianza.

Quien te ha quitado el nombre de homicida?
Pues lo eres mas fevera, si se advierte,
Que suspendes el alma entretenida,

Y entre la infausta, ò la felice suerte,
No lo haces tu, por conservar la vida,
Sino por dar mas dilatada muerte.

25.

G l o s a.

*Elle montre à la beauté le péril évident d'être mé-
prisée après avoir été possédée.*

Rosa, que al prado encarnada
Ostentas presuntuosa,
De grana, y carmin bañada;

Campa lozana, y gustosa,
Pero no; que siendo hermosa,
Tambien serás desgraciada.

26.

D e c i m a s.

Ves de tu candor que apura
Al alba el primer albor?
Pues tanto el riesgo es mayor.
Quanto es mayor la hermosura:

No vivas de ella segura :
 Que si confientes errada,
 Que te corte mano osada,
 Por gozar beldad, y olor;
 En perdiendose el color,
 Tambien serás desdichada.

Ves aquel que mas indicia
 De seguro en su fineza?
 Pues no estima la belleza
 Mas de en quanto la codicia;
 Huye la astuta caricia,
 Que si necia, y confiada,
 Te aseguras en lo amada;
 Te hallarás despues corrida;
 Que en llegando à poseida,
 Tambien serás desdichada.

A ninguno tu beldad
 Entregues; que es sinrazon,
 Que sirva tu perfeccion
 De triumpho à su vanidad:
 Goza la celebridad
 Comun, sin verte empleada,
 En quien, despues de lograda,
 No te acierte à venerar;
 Que en siendo particular
 Tambien serás desdichada.

27.

S o n e t o.

*Elle console un jaloux, en épilogant la suite des
 amours.*

Amor empieza por desaffossiego,
 Solicitud, ardores, y desvelos

Crece

Crece con riesgos, lances, y rezelos,
Sustentase de llantos, y de ruego,

Doctrinanle tibiezas, y despego,
Conserva el ser entre engañosos velos,
Hasta que con agravios, o con zelos
Apaga con sus lagrymas su fuego,

Su principio, su medio, y fin es este,
Pues porque Alcino, sientes el desvío
De Celia, que otro tiempo bien te quiso?

Que razon hai de que dolor te cueste?
Pues no te engaño Amor, Alcino mio;
Sino que llegó ya el termino preciso.

28.

*Censure morale à une rose, et en elle à ses sembla-
bles.*

Rosa divina, que en gentil cultura,
Eres con tu fragrant futeleza
Magisterio purpureo en la belleza,
Enseñanza nevada à sa hermosura,

Amago de la humana architectura,
Exemplo de la vana gentileza,
En cuyo ser unió naturaleza
La cuna alegre, y triste sepultura:

Quan altiva en tu pompa, presumida,
Soberbia, el riesgo de morir desdenas,
Y luego desmayada, y encogida,

De tu caduco ser das mustias señas,
Con que con docta muerte, y necia vida,
Viviendo engañas, y muriendo enseñas.

29.

Raillerie à la même rose.

Señora Doña Rosa, hermoso amago
 De quantas flores miran Sol, y Luna
 Como si es Dama ya, se está en la cuna,
 Y si es Divina teme humano estrago?

Como expuesta del cierzo al rigor vano
 Teme humilde el desden de la fortuna,
 Mendigando alimentos importuna
 Del turbio humor de un cenagoso lago?

Bien sé, que ha de decirme, que el respeto
 Le pierdo con mi mal limada prosa,
 Pues à fé, que me he visto en harto aprieto;

Y advierta Vuestra merced, Señora Rosa,
 Que no le escribo mas este soneto,
 Que, porque todo poeta aqui se roza.

30.

*Effets fort pénibles de l'amour mais quelque grands
 qu'ils soient n'égalent pas les prerogatives de
 l'objet qui les cause.*

Vesme, Alcino, que atada à la cadena
 De Amor, passo, en sus hierros arrojada,
 Misera esclavitud, desesperada
 De libertad, y de consuelo ajena?

Ves de dolor, y angustia el alma llena
 De tan fieros tormentos lastimada,
 Y entre las vivas llamas abrasada,
 Juzgarse por indigna de su pena?

Chrestomathie Espagnole.

Vesme seguir fin alma un desatino,
Que yo misina condéno por estraño?
Vesme derramar sangre en el camino,

Siguiendo los vestigios de un engaño?
Mui admirado estas pues, vès, Alcino?
Mas merece la causa de mi daño.

31.

Decimas.

L'effort honorable de la raison contre la basse tyrannie d'un amour violent.

Dime, vencedor rapaz,
Vencido de mi constancia,
Que ha sacado tu arrogancia
De alterar mi firme paz?
Que aunque de vencer capaz,
Es la punta de tu harpon
El mas duro corazon:
Que importa el tiro violento,
Si à pesar del vencimiento
Queda viva la razon?

Tienes grande señorío,
Pero tu jurisdiccion
Domina la inclinacion,
Mas no passa al albedrio:
Ya, si, librarme confio
De tu loco atrevimiento;
Pues, aunque rendida sientto,
Y presa la libertad,
Se rinde la voluntad;
Pero no el consentimiento.

En dos partes dividida
Tengo el alma en confusion,
Una, esclava à la passion,
Y otra, à la razon medida:
Guerra civil, encendida
Aflige el pecho importuna;
Quiere vencer cada una,
Y entre fortunas tan varias
Moriran ambas contrarias,
Pero vencerá ninguna.

Quando fuera amor te via,
No merecí de ti palma,
Y oy, que estás dentro del alma
Es resistir valentia:
Corrase, pues tu porfia,
De los triumphos, que te gano;
Pues quando ocupas tyrano
El alma sin resistillo,
Tienes vencido el castillo,
El invencible el castellano.

Invicta razon alienta
Armas contra tu vil saña,
Y el pecho escorta campaña
A batalla tan sangrienta:
Y assi amor en vano intenta
Tu esfuerzo loco ofenderme;
Pues podre decir al verme
Esperar sin entregarme,
Que conseguiste matarme,
Mas no pudiste vencerme.

32.

L i r a s.

Sentimens d'absence.

Amado dueño mio,
Escucha un rato mis cansadas quejas,
Pues del viento las fio,
Que breve las conduzga á tus orejas:
Si no se desvanece el triste accento,
Como mis esperanzas, en el viento.

Oyeme con los ojos,
Ya que están tan distantes los oídos,
Y de ausentes enojos,
En ecos de mi pluma mis gemidos:
Y ya que á ti no llega mi voz ruda,
Oyeme sordo, pues me quejo muda:

Si del campo te agradas,
Goza de sus frescuras venturosas,
Sin que aquellas cansadas
Lagrymas te detengan enfadosas;
Que en él verás, si atento te entretienes,
Exemplos de mis males, y mis bienes.

Si el arroyo parlero
Vés galán de las flores en el prado,
Que amante y lisongero
A quantas mira intima su cuidado,
En su corriente mi dolor te avisa,
Que á costa de mi llanto tiene risa.

Si vés que triste llora
Su esperanza marchita en ramo verde,
Tortola gemidora,
En él, y en ella mi dolor te acuerde,
Que imitan con verdor, y con lamento;
El, mi esperanza, y ella mi tormento.

Si la flor delicada,
Si la peña, que altiva no consiente
Del tiempo ser hollada,
Ambas me imitan, aunque variamente,
Ya con fragilidad, ya con dureza,
Mi dicha aquella, y esta mi firmeza.

Si vés el ciervo herido,
Que baxa por el monte acelerado,
Buscando dolorido
Alivio al mal en un arroyo helado,
Y sediento al crystal se precipita,
No en el alivio, en el dolor me imita;

Si la fiebre encogida
Huye medrosa de los galgos fieros;
Y por salvar la vida,
No dexa estampa de los pies ligeros;
Tal mi esperanza en dudas, y rezelos
Se ve acosada de villanos zelos.

Si vés el cielo claro,
Tal es la sencillez del alma mia:
Y si, de luz avaro,
De tinieblas emboza el claro dia,
Es con su obscuridad, y su inclemencia,
Imagen de mi vida en esta ausencia.

Añi que, Fabio amado,
Saber puedes mis males sin costarte
La noticia cuidado:
Pues puedes de los campos informarte,
Y pues yo à todo mi dolor ajusto,
Saber mi pena sin dexar tu gusto.

Mas quando (ay gloria mia!)
Mereceré gozar tu luz serena?
Quando llegará el dia,

Que pongas dulce fin à tanta pena?
Quando veré tus ojos, dulce encanto,
Y de los mios quitarás el llanto?

Quando tu voz sonora
Herirá mis oidos delicada,
Y el alma, que te adora,
De inundacion de gozos anegada,
A recibirte con amante prisa
Saldrá à los ojos desatada en risa?

Quando tu luz hermosa
Revestirá de gloria mis sentidos?
Y quando yo dichosa
Mis suspiros dare por bien perdidos;
Teniendá en poco el precio de mi llanto
Que tanto ha de penar, quien goza tanto?

Quando de tu apacible
Rostro alegre veré el semblante afable
Y aquel bien indecible,
A toda humana pluma inexplicable?
Que mal se ceñirá à lo definido,
Lo que no cabe en todo lo sentido.

Ven pues, mi prenda amada,
Que ya fallece mi cansada vida
De esta ausencia pesada:
Ven pues, que mientras tarda tu venida,
Aunque me cueste su verdor enojos,
Regaré mi esperanza con mis ojos.

Redondillas.

*Elle décrit raisonnablement les effets déraisonnables
de l'amour.*

Este amoroso tormento,
Que en mi corazon se vé,
Sé, que lo siento, y no sé
La causa, porque lo siento.

Siento una grave aonía
Por lograr un devaneo,
Que empieza como deseo,
Y para en melancholia.

Y quando con mas terneza
Mi infeliz estado lloro,
Sé que estoi triste, y ignoro
La causa de mi tristeza.

Siento un anhelo tyrano,
Por la ocasion à que aspiro;
Y quando cerca la miro,
Yo misma aparto la mano.

Porque si acaso se ofrece,
Despues de tanto desvelo,
La defazona el rezelo,
O el fusto la desvanete.

Y si alguna vez sin fusto,
Configo tal possession,
Que qualquier leve ocasion
Me malogra todo el gusto.

Siento mal del mismo bien
Con rezeloso temor,

Y me obliga el mismo amor,
Tal vez à mostrar desden.

Qualquier leve ocasion labra
En mi pecho de manera,
Que el que impossibles venciera,
Se irrita de una palabra.

Con poca causa ofendida
Suelo, en mitad de mi amor,
Negar un leve favor,
A quien le diéra la vida.

Ya sufrida, ya irritada,
Con contrarias penas lucho,
Que por él, sufriré mucho,
Y con él sufriré nada.

No sé en que logica cabe,
El que tal question se pruebe,
Que por él, lo grave es leve,
Y con él, lo leve es grave.

Sin bastantes fundamentos
Forman mis tristes cuidados,
De conceptos engañados,
Un monte de sentimientos,

Y en aquel fiero conjunto
Hallo, quando se derriba,
Que aquella machina altiva.
Solo estribaba en un punto.

Tal vez el dolor me engaña,
Y presumo sin razon,
Que no habrá satisfaccion,
Que pueda templar mi saña.

Y quando á averiguar llego
El agravio, porque riño,
Es como espanto de niño,
Que para en burlas, y juégo.

Y aunque el defengaño toco,
Con la misma pena lucho,
De ver, que padezco mucho,
Padeciendo por tan poco.

A vengarse se abalanza
Tal vez el alma ofendida,
Y despues arrepentida
Tomò de mi otra venganza.

Y si al desden satisfago,
Es con tan ambiguo error,
Que yo pienso que es rigor,
Y se remata en halago.

Hasta el labio desatento
Suele equivoco tal vez,
Por usar de la altivez
Encontrar el rendimiento.

Quando por soñada culpa
Con mas enojo me incito,
Yo le acrimino el delito,
Y le busco la disculpa.

No huyo el mal, ni busco el bien:
Porque en mi confuso error,
Ni me asegura el amor,
Ni me despecha el desden.

En mi ciego devaneo,
Bien hallada con mi engaño,
Solicito el defengaño,
Y no encontrarlo deseo.

Si alguno mis quejas oye,
Mas à decirlas me obliga;
Porque me las contradiga,
Que no porque las apoye.

Porque si con la passion
Algo contra mi amor digo,
Es mi mayor enemigo,
Quien me concede razon.

Y si acaso en mi provecho
Hallo la razon propicia,
Me embaraza la justicia,
Y ando cediendo el derecho.

Nunca hallo gusto cumplido:
Porque entre alivio y dolor,
Hallo culpa en el amor,
Y disculpa en el olvido.

Esto de mi pena dura
Es algo del dolor fiero,
Y mucho mas no refiero,
Porque passa de locura.

Si acaso me contradigo
En este confuso error,
Aquel que tuviere amor,
Entenderá lo que digo.

34.

*Eloge plaisant que fait Soeur Inez d'une beauté, où
l'on voit la subtilité du génie et l'étendue de
sa capacité.*

El pintar de Lifarda la belleza,
En que à si excedió naturaleza,

Y

Con

Con un estilo llano,
Se me viene à la pluma, y à la mano.
Y cierto que es locura,
El querer retratar yo su hermosura,
Sin haber en mi vida dibuxado,
Ni saber que es azul, ò colorado:
Que es regla, que es pincel, obscuro, ò claro;
Aparejo, retoque, ni reparo:
El diablo me ha metido en ser pintora:
Dexemoslo, mi Musa, por ahora,
A quien sepa el oficio:
Mas esta tentacion me quita el juicio.
Y sin dexarme pizca,
Ya no solo me tienta, me pellizca,
Me cosca, me hormiguea,
Me punza, me rempuja, y me aporrea.
Yo tengo de pintar, de donde diere,
Salga como saliere:
Aunque saque un retrato
Tal, que despues le ponga: este es gato.
Pues no foi la primera,
Que con hurtos, de sol, y primavera,
Echan, con mil primores,
Una muger, en infusion de flores;
Y despues que mui bien alambicada,
Sacan una belleza destilada;
Quando el hervor se entibia,
Pensaban, que es rosada, y es endibia.
Mas no pienso robar yo sus colores:
Descansen por aquesta vez, las flores,
Que no quiere mi Musa, ni se mete,
En hacer su hermosura ramillete;
Mas con que he de pintar, si ya la vena,
No se tiene por buena,
Si no forma, hortelana en sus colores,
Un gran quadro de flores?
O figlo desdichado, |y| desvalido,

En que todo lo hallamos ya servido!
Pues que no hai voz, equivoco, ni phrase
Que por comun no passe;
Y digan los censores:
Eſſo, ya lo pensaron los mayores.
Dichosos los antiguos, que tuvieron
Paño de que cortar, y así vistieron
Sus conceptos de albores,
De luces, de reflexos, y de flores:
Que entonces era el sol nuevo fiamante,
Y andaba tan valido lo brillante;
Que el decir, que el cabello era un thesor
Valia otro tanto oro:
Pues las estrellas con sus rayos roxos,
Que aun no estaban cansadas de serojos;
Quando eran celebradas;
O dulces luces, por mi mal halladas,
Dulces, y alegres, quando Dios queria;
Pues ya no os puede utar la Musa mia,
Sin que diga severo algun letrado
Que Garcilaso está mui maltratado
Y en lugar indecente;
Mas si no es à su Musa competente,
Y le hé de dar enojo semejante;
Quite aquellos dos versos, y adelante.
Digo, pues, que el coral entre los sabios,
Se estaba con la grana aun en los labios,
Y las perlas con nitidos orientes,
Andaban enseñandose à ser dientes;
Y alegaba la concha, no mui locas
Que si ellos dientes son ella es la boca;
Y así entonces, no hai duda,
Empezó la belleza à ser conchuda.
Pues las piedras (ay Dios! y. que riqueza!)
Era una plateria, una belleza,
Que llevaba por dote en sus facciones
Mas de treinta milones:

Esto si era hacer versos descansado;
Y no en aqueste siglo desdichado,
Y de tal desventura,
Que ya está cansada la hermosura
De verse en los plantéles,
De azucenas, de rosas, y claveles,
Ya del tiempo marchitos,
Recogiendo humedades, y mosquitos,
Que con enfado extraño,
Quisiéra mas un saco de hermitaño,
Y assi andan los poetas desvalidos,
Achicando antiguallas de vestidos;
Y tal vez, sin mancilla,
Lo que es jubon ajustan à robilla,
O hacen de unos centones,
De remiendos diversos los calzones,
Y nos quieren vender por extremada,
Una belleza rota, y remendada.
Pues que es ver las metaphoras cansadas,
En que han dado las Musas alcanzadas,
No hai ciencia, arte, ni oficio,
Que con extraño vicio,
Los poetas con vana sutileza,
No anden acomodando à la belleza;
Y pensando que pintan de los cielos
Hacen unos retablos de sus duelos.
Pero díranme ahora,
Que quien à mi mete en ser censora,
Que de lo que no entiendo es grave exceso,
Pero yo les respondo, que por esso,
Que siempre el que censura, y contradice,
Es quien menos entiende lo que dice
Ellas si alguno se irrita,
Murmúreme tambien quien se lo quita.
No haya miedo, que en esso me fatigue,
Ni que à ninguno obligue,
A que encargue su alma,

Tengasela en su palma,
Y haga lo que quisiere,
Pues su sudor le cuesta alque leyere;
Y si ha de disgustarse con leello,
Venguenfe del trabajo con mordello,
Y allá me las den todas,
Pues yo no me he de hallar en esas bodas.
Ver? pues esto de bodas, es constante,
Que lo dixe por solo el consonante,
Si alguno halla otra voz, que mas expresa,
Yo le doi mi poder, y quiteme essa.
Mas volviendo à mi harenga comenzada,
Valgate por Lisarda retratada,
Y que difícil eres!
No es mala propiedad en las mugeres.
Mas ya lo prometí, cumplillo es fuerza,
Aunque les manos tuerza,
A acaballo me obligo,
Pues tomo bien la pluma, y Dios conmigo.
Vaya, pues, de retrato:
Denme un, Dios te socorra de barato.
Ay con toda la trampa,
Que una Musa de la ampa,
A quien ayuda tan propicio Apolo,
Se haya rozado con Jacinto Polo,
En aquel conceptillo desdichado,
Y pensaran que es robo mui pensado!
Es pues, Lisarda, es, pues; ay Dios! que aprieto!
No sé, quien es Lisarda, les prometo;
Que à mi atencion sencilla,
Pintarla prometió, no definilla.
Digo, pues, o que puses tan sococes tu
Todo el papel he de llenar de puses.
Jesus! que mal empiezo:
Principio iba à decir, ya lo confieso,
Y acordéme al instante,
Que principio no tiene consonante;

Perdonen, que esta mengua
Es de que no me ayuda bien la lengua.
Jesus! y que cansados
Estarán de esperar desesperados;
Los tales mis oyentes!
Mas si esperar no gustan impacientes,
Y suzgaen, que es largo, y que es pesado,
Vayan con Dios, que ya esto se ha acabado;
Que quedandome sola, y retirada
Mi borrador haré mas descansada.
Por el cabello empiezo, estense quedos,
Que hai aqui que pintar muchos enredos;
No hallo comparacion que bien le quadre:
Que para poco me parió mi madre!
Rayos del sol? ya aqueſſo se ha paſſado,
La prematica nueva lo ha quitado.
Cuerda de arco de amor, en dulce trance?
Eſſo es llamarlo cerda, en buen Romance.
Que linda ocasion era
De tomar la ocasion por la mollera;
Pero aqueſſa ocasion ya se ha paſſado,
Y calva eſtá, de haberla repelado.
Y aſſi en tu calva liſa,
Su cabellera irá tambien poſtiza,
Y el que llega á cogella,
Se queda con el pelo, y no con ella;
Y en fin, después de tanto dar en ello,
Que tenemos, mi Muſa, de cabello?
El de Abſalon viniera aqui nacido,
Por tener mi diſcurſo ſuſpendido;
Mas no quiero meterme yo en hondura,
Ni hacerme que entiendo de Eſcritura,
En ſer cabello de Liſarda quede,
Que es lo que encarecerſe mas ſe puede,
Y baxeſe á la frente mi reparo.
Gracias á Dios, que ſalgo hacia lo claro,
Que me pude perder en ſu elpeſſura,

Si no saliera por la comissura.
Tendrá, pues, la tal frente,
Una caballeria lorgamente,
Segun está de limpia, y despejada,
Y si temen por esto verla arada,
Pierdan esse rezelo,
Que estas caballerias son del cielo:
Que apostamos, que agora piensan todos,
Que he perdido los modos
Del estílo burlesco,
Pues que ya por los cielos encarezco?
Pues esse no fue mi intento,
Que yo ne me acordé del firmamento:
Porque mi estílo llano,
Se tiene aca otros cielos mas à mano:
Que à ninguna belleza se le veda,
El que tener dos cielos juntos pueda.
Y como uno en su boca, otro en la frente:
Por Dios que lo he emendado lindamente.
Las cejas son, agora diré arcos?
No, que es su consonante luego zarcos,
Y si yo pinto zarca su hermosura,
Darà Lisarda al Diabolo la pintura;
Y me dirà, que solo algun demonio
Levantàra tan falso testimonio.
Pues yo lo he de decir, y en esto agora,
Conozco, que del todo soi pintora:
Que mentir de un retrato en los primores,
Es el ultimo examen de pintores.
En fin, ya con ser arcos se han salido;
Mas, que piensan que digo de Cupido?
O el que es la paz del dia?
Pues no son sino de una cañeria,
Por donde encaña el agua à sus enojos,
Por mas señas, que tiene alli dos ojos.
Esto, quien lo ha pensado?
Me diràn, que esto es viejo, y es trillado!

Mas ya que los nombré, fuerza es pintallos,
Aunque no tope versos en que colgallos;
Nunca yo los mentára!
Que quizás al lector se le olvidara.
Empiezo à pintar, pues, nadie se ria
De ver que titubea mi Thalia,
Que no es hacer buñuelos,
Pues tienen su pimienta los ojúelos,
Y no hallo en mi conciencia
Comparacion que tenga conveniencia
Con tantos arreboles;
Jesus! no afluve en un tris de decir soles:
Que grande barbarismo!
Apolo me defienda de si mismo:
Que à los que son de luces sus pecadós,
Los veo condenar de halucinados,
Y temerosa yo, viendo su arrojó,
Trato de echar mis luces en remojo.
Tentacion sola riega en mi es extraña,
Que se vaya à tentar à la montaña;
En fin, yo no hallo simil competente,
Por mas que doi palmadas en la frente,
Y las uñas me como;
Donde el viste estará, y el así como,
Que siempre tan activos,
Se andan à principiar comparativos?
Mas ay! que donde vistes hubo antaño,
No hai así como ogaño;
Pues vayanse sin ellos mui serenos,
Que no por esso dexan de ser buenos:
Y de ser manantial de perfecciones,
Que no todo ha de ser comparaciones,
Y ojos de una beldad tan peregrina,
Razon es ya, que salgan de Madrina,
Pues à sus niñas fuera hacer ultrage,
Querer tenerlas siempre en pupilage.
En fin, nada les quadra, que es locura

Al circulo buscar la quadradura.
Siguese la nariz, y es tan seguida,
Que ya quedo con esto definida:
Que hai nariz tortizosa, tan tremenda,
Que no hai geometra alguno, que la entienda.
Passome à las mexillas;
Y aunque es su consonante maravillas,
Yo las quiero yo hacer predicadores,
Que digan, aprended de mi à las flores:
Mas si he de confesarles mi pecado,
Algo el carmin, y grana me ha tentado;
Mas agora ponerfela no quiero:
Si ella la quiere, gaste su dinero:
Que es grande boberia
El quererla afeitar à costa mia.
Ellas, en fin, aunque parecen rosa;
Lo cierto es, que son carne, y no otra cosa.
Valgame Dios! lo que se sigue agora;
Haciendome está cocos el aurora,
Por ver si la comparo con su boca,
Y el Oriente, con perlas me provoca;
Pero no hai que mirarme,
Que ni una sed de Oriente ha de costarme:
Es en efecto, de color tan fina,
Que parece bocado de cecina;
Yo no he dicho mui mal, pues de salada,
Dicen que se le ha puesto colorada.
Ven como sé hacer comparaciones,
Mui proprias en algunas ocasiones?
Y es, que donde no piensa el que es mas vivo,
Salta el comparativo:
Y si alguno dixere, que es grossera
Una comparacion de esta manera,
Respondame la Musa mas ufana,
Es mejor el gusano de la grana?
O el clavel? que si el gusto los apura,
Hará echar las entrañas su amargura?

Con todo, numen mio,
Aquesto de la boca vá mui frio:
Yo digo mi pecado,
Ya está el pincel cansado;
Pero pues tengo ya frialdad tanta,
Gastemos esta nieve en la garganta:
Que la tiene tan blanca, y tan helada,
Que le sale la voz garapiñada:
Mas por sus passos, yendo à passo llano,
Se me vienen las manos à la mano:
Aqui habré menester grande cuidado,
Que ya toda la nieve se ha gastado,
Y para la blancura que athesora,
No me ha quedado, ni una cantimplora;
Y fue la causa de este,
Que como ~~iba~~ sin sal, se gastó presto.
Mas puesto, que pintarla solícito,
Por la Virgen, que esperen un tantito,
Mientras la pluma taxo,
Y me alivio un poco del trabajo.
Y por decir verdad, mientras suspenso
Mi imaginacion piensa
Algun concepto, que à sus manos venga:
O si Lisarda se llamára Menga!
Que equivoco tan lindo me ocurria,
Que solo por el nombre se me enfria!
Ello fui desgraciada,
En estár ya Lisarda bautizada:
Acabemos, que el tiempo nunca sobra;
A las manos, y manos à la obra.
Empiezo por la diestra,
Que aunque no es menos bella la siniestra;
A la pintura, es llano,
Que se le ha de assentar la primera mano.
Es pues blanca, y hermosa con exceso,
Porque es de carne, y hueffo;
No de marfil, ni plata, que es chimera,

Que à una estatua servir solo pudiera,
Y con esto, aunque es bella,
Sabe su dueño bien servirse de ella;
Y la estima bizarra,
Mas no porque luce, porque agarra;
Pues no le queda en fuga la finiestra;
Porque aunque no es tan diestra,
Y es algo menos en su ligereza;
No tiene un dedo menos de belleza.
Aqui viene rodada
Una comparacion acomodada:
Porque no hai duda, es llano,
Que es la una mano como la otra mano:
Y si alguno dixere que es friolera
El querer comparar de esta manera;
Respondo à su censura,
Que el tal no sabe lo que se murmura;
Pues pudiera mui bien naturaleza
Haber sacado manca esta belleza;
Que he yo visto bellezas mui amponas,
Que si mancas no son, son mancarronas.
Aora falta à mi Musa la estrechura
De pintar la cintura,
En ella he de gastar poco capricho,
Pues con decirlo breve, se està dicho:
Porque ella es tan delgada,
Que en una linea queda ya pintada.
El pie yo no lo he visto, y fuera engaño
Retratar el tamaño;
Ni mi Musa sus puntos confidéra,
Porque no es zapatora;
Pero segun airoso el cuerpo mueve,
Deve el pie de ser breve,
Pues que es, nadie ha ignorado,
El pie de arte mayor, largo, y pesado;
Y si en cuenta ha de entrar la vestidura,
Que ya es el traje parte en la hermosura,

El hasta aquí del garbo, y de la gala,
 A la suya no iguala,
 De fiesta ò de reyuelta,
 Porque está bien prendida, y mas bien suelta.
 Un adorno garboso, y no afectado,
 Que parece descuido, y es cuidado;
 Un aire, con que arrastra la tal niña,
 Con aseado desprecio la basquiña,
 En que se van pegando
 Las almas entre el polvo que vá hollando.
 Un arrojar el pelo por un lado,
 Como que la congoja por cepado;
 Y al arrojar el pelo,
 Descubrir un: por tanto digo cielo,
 Quebrantando la ley; mas que importára,
 Que yo la quebrantára?
 A nadie cause escandalo, ni espanto,
 Pues no es la ley de Dios la que quebranto;
 T con tanto, si á Ustedes les parece,
 Será razon, que ya el retrato cesse:
 Que no quiero canfarme,
 Pues ni aun el costo de él han de pagarme,
 Veinte años de cumplir en Mayo acaba:
 Juana Ines de la Cruz la retrataba.

35.

D e c i m a s .

*D'une ame, qui à la fin se rend à l'amour, auquel
 elle à longtems résisté: c'est une allegorie de la
 ruine de Troye.*

Cogióme sin prevencion,
 Amor astuto, y tirano:
 Con capa de cortesano,
 Se me entro en el corazon:

Descui-

Descuidada la razon,
Y sin armas los sentidos,
Dieron puerta inadvertidos;
Y él por lograr sus enojos,
Mientras suspendió los ojos,
Me falseó los oídos.

Disfrazado entró, y mañoso,
Mas ya que dentro se vió,
Del Paladion salió,
De aquel disfraz engañoso:
Y con animo furioso,
Tomando las armas luego,
Se descubrió astuto Griego,
Que iras brotando, y furores,
Malando los defensores,
Puso a toda el alma fuego.

Y buscando sus violencias
En ella al Priamo fuerte,
Dió al entendimiento muerte,
Que era Rey de las potencias;
Y sin hacer diferencias
De Real, ó plebeya grey,
Haciendo general ley,
Murieron a sus puñales,
Los discursos racionales,
Porque eran hijos del Rey.

A Cassandra su fiereza
Busco', y con modos tyranos,
Ató a la razon las manos,
Que era del alma Princesa:
En prisiones su belleza,
De soldados atrevidos,
Lamenta los no creidos
Desastres, que adivinó;

Pues por mas voces que dió,
No la oyeron los sentidos.

Todo el palacio abrasado
Se vé, todo destruido;
Deiphobq, alli mal herido,
Aqui Paris maltratado:
Prende tambien su cuidado,
La modestia en Polyxena;
Y en medio de tanta pena,
Tanta muerte, y confusion,
A la licita afi ion
Solo reserva en Helena.

Ya la ciudad que vecina
Fue al cielo, con tanto arder,
Solo guarda de su ser
Vestigios en su ruina:
Todo el amor lo extermina,
Y con ardiente furor,
Solo se oye entre el rumor,
Con que su crueldad apoya,
Aqui yace un alma Troya,
Victoria por el Amor.

Cette chanson chantée par Damon berger se trouve dans le livre quatrieme de la Galatée de Miguel de Cervantes, écrite par Lauso, qui apres avoir servi la Cour, et le Dieu Mars, et dégouté du monde l'envoya à Larfileo courtisan expert.

El vano imaginar de nuestra mente,
De mil contrarios vientos arrojada,
Acá, y allá con curso pressuroso,
La humana condicion flaca doliente:
En caducos placeres ocupada,

Chrestomathie Espagnole.



Do busca [sin hallarle algun reposo:
El falso, el mentiroso mundo,
Prometedor de alegres gustos,
La voz de sus Sirenas
Mal escuchada apenas,
Quando cambia su gusto en mil disgustos,
La Babilonia, el chaos que miro, y leo
En todo quanto veo,
El cauteloso trato cortesano,
Junto con mi deseo,
Puesto han la pluma en la cansada mano.

Quisiéra yo, Señor, que allí llegára
Do llega mi deseo, el corlo vuelo
De mi grossera mal cortada pluma,
Solo para que luego se ocupára
En levantar al mas subido vuelo
Vuestra rara bondad, y virtud fuma.
Mas quien hai que presume
Echar sobre sus hombros tanta carga,
Sino es un nuevo Atiante
En fuerzas tan bastante,
Que poco el cielo le fatiga, y carga,
Y aun le será forzoso que se ayude,
Y el grave peso mude
Sobre los brazos de otro Alcides nuevo;
Y aunque se encorve, y sude,
Yo tal fatiga por descanso apruebo.

Ya que à mis fuerzas esto es imposible,
Y el inutil deseo doi por muestra
De lo que encierra el justo pensamiento,
Veamos si quizá será posible
Mover la flaca mal contenta diestra
A mostrar por enigma algun contento:
Mas tan sin fuerzas sienta
Mi fuerza en esto, que será forzoso

Que

Que apliqueis los oídos
A los tristes gemidos
De un desdenado pecho congojoso,
A quien el fuego, el aire, el mar, la tierra
Hacen continuo guerra,
Todos en su desdicha conjurados,
Que se remata, y cierra,
Con la corta ventura de sus hados.

Si esto no fuera, facil cosa fuera
Tender por la region del gusto el passo;
Y reducir cien mil à la memoria,
Pintando el monte, el rio, y la ribera,
No amor, el hado, la fortuna, y caso
Rindieron à un pastor toda su gloria.
Mas esta dulce historia
El tiempo triumpho, y solo queda della
Una pequeña sombra,
Que agora espanta, assombra
Al pensamiento que mas piensa en ella.
Condicion propia de la humana suerte,
Que el gusto nos convierte,
En pocas horas en mortal disgusto,
Y nadie habrá que acierte
En muchos años con un firme gusto.

Vuelva, y revuelva en alto, suba, o baxe
El vano pensamiento al hondo abysmo,
Corra en un punto desde Tile à Batro,
Que el dirá quanto mas fude, y trabaje,
Y del termino salga de si mismo
Puesto en la esphera, o en el cruel baratro,
O una, y tres, y quatro,
Cinco, y seis, y mas veces venturoso
El simple ganadero,
Que con un pobre apéro
Vive con mas contento, y mas reposo

Que el rico Crasso, ò el avariento Mida,
Pues con aquella vida
Robusta, pastoral, sencilla, y sana
De todo punto olvida
Esta misera falsa cortesana.

En el rigor del erizado invierno,
Al tronco entero de robusta encina
De Vulcano abrasada se calienta,
Y allí en sosiego trata del gobierno
Mejor de su ganado, y determina
Dar de sí al Cielo no entricada cuenta.
Y quando ya se ahuyenta
El encogido esteril, yerto frio,
Y él gran Señor de Delo
Abraza el aire, el fualo
En el margen sentado de algun rio
De verdes sauces, y alamos cubierto,
Con rustico concierto
Suelta la voz, ò toca el caramillo,
Y à veces se vé cierto
Las aguas de tenerse por oillo.

Poco allí se fatiga el rostro grave
Del privado que muestra en apariencia
Mandar allí do no es obedecido,
Ni el alto exagerar con voz suave
Del falso adulador que en poca ausencia
Muda opinion, Señor, bando, y partido,
Ni el desden facudido
Del sutil secretario le fatiga,
Ni la altivez honrada
De la llave dorada,
Ni de los varios Principes la liga;
Ni del manso ganado un punto parte,
Porque el furor de Marte
A una, y à otra parte suene airado,

Regido por tal arte,
Que apenas su sequaz se vé medrado.

Reduce à pocos passos sus pisadas
Del alto monte al apacible llano,
Desde la fresca fuente al claro rio,
Sin que por ver las tierras apartadas
Las movibles campañas del oceano
Are con loco antiguo desvario.
No le levanta el brio
Saber que el gran Monarca invicto vive
Bien cerca de su aldéa,
Y aunque su bien deseá,
Poco disgusto en no verle recibe.
No como el ambicioso entremetido,
Que con seso perdido
Anda tras el favor, tras la privanza,
Sin nunca haber teñido
En Turca, ò en Mora sangre espada ò lanza.

No su semblante, ò su color se muda,
Porque mude color, mude semblante
El Señor à quien sirve, pues no tiene
Señor que fuerce à que con lengua muda
Siga qual Glyce à su dorado amante
El dulce, ò amargo gusto que le viene.
No le vereis que pene
De temor que un descuido, una nonada,
En el ingrato pecho
Del Señor el derecho
Borre de sus servicios, y sea dada
De breve despedida la sentencia,
No muestra en apariencia
Otro de lo que encierra el pecho sano
Que la rústica ciencia
No alcanza el falso trato cortesano.

Quien tendrá vida tal en menosprecio?
 Quien no dirá que aquella sola es vida
 Que al sosiego del alma se encamina?
 El no tenerla el cortesano en precio
 Hace que su bondad sea conocida
 De quien aspira al bien, y al mal declina,
 O vida do se afina
 En soledad el gusto acompañado,
 O pastoral baxeza
 Mas alta que la alteza
 Del cetro mas subido, y le vantado.
 O flores olorosas, ò sombríos
 Bosques, ò claros rios,
 Quien gozar os pudiera un breve tiempo
 Sin que los males míos
 Turbassen tan honesto passa tiempo.

S o n e t o.

Ce sonnet est du divin poëte Herrera.

El lamentable son del campo Griego,
 Los golpes fieros del Troyano fuerte,
 Mil espantosos generos de muerte,
 Y en suma, quanto pueden hierro, y fuego
 Achilles oye, y mira con sosiego,
 Sin que se duela de su adversa suerte:
 Antes tañe su lyra, y se divierte
 Y al son confunde la piedad, y el ruego.
 En él vive la injuria solamente
 De que Briseida bella, su querida,
 De Agamennon por fuerza ocupa el lecho:
 Y así con sigo mismo es inclemente,
 Pues de su gloria, que es lo mas se olvida,
 Tanto puede la fuerza de un despecho.

Soneto.

Ce sonnet se trouve dans la Galatée de Cervantes Saavedra, qui fait le portrait de l'amour profane.

Un vano descuidado pensamiento
 Una loca, altanera phantasia
 Un no sé que, que la memoria cria
 Sin ser, sin calidad, sin fundamento;

Una esperanza que se lleva el viento,
 Un dolor con renombre de alegría,
 Una noche confusa do no hai dia,
 Un ciego error de nuestro entendimiento;

Son las raices propias de do nace
 Esta chiméra antigua celebrada,
 Que Amor tiene por nombre en todo el suelo,

Y el alma que en amor tal se complace
 Merece ser del suelo desterrada,
 Y que no la recojan en el cielo.

Soneto.

Sonnet burlesque tiré du Cancionero de George Montemayor.

Señora, no trateis de essas burletas
 Cata que es gracia? y mis anillos quiere,
 Mal año me de Dios, si yo los diere
 Por esso no me andeis con chançonetas.

Mas como estas Señoras son discretas
 En querer mas al que mas cayere,
 Jamàs las veis doler del que se muere,
 Que à sola la moneda están sujetas.

Que necio está el que pinta al Dios Cupido
Desnudo, su arco y flechas immortales:
Pues no hai destos Cupidos en el suelo.

Pintallo deben de oy mas vestido,
En una mano un gran bolsón de reales,
En la otra raso, felpa ó terciopelo.

Soneto.

No fueron tus divinos ojos, Ana,
Los que al yugo amoroso me han rendido:
Ni los rosados labios, dulce nido
Del ciego niño, donde nectar mana,

Ni las mejillas de color de grana;
Ni el cabello, que al oro es preferido:
Ni las manos, que à tantos han vencido:
Ni la voz, que está en duda si es humana.

Tu alma, que en tus obras se trasluce,
Es la que sugetar pudo la mia,
Porque fuese immortal su cautiverio;

Así todo lo dicho se reduce
A solo su poder, porque tenia
Por ella cada qual su ministerio.

Sonnets burlesques tirés du premier tome des oeuvres poétiques de la femme poëte du Mexique.

I.

Ines, quando te riñen por bellaca
Para disculpas no te falta achaque,
Porque dices, que traque y que barraque,
Con que sabes mui bien tapar la caca,

Si coges la parola, no hai hurraca,
Que assi la gorja de mal año saque.
Y con tronidos, mas que un trique traque,
A todo el mundo aturdes, qual matraca.
Esse bullicio todo lo trabuca
Esse embeleco todo lo embeleca,
Mas aunque eres, Ines tan mala cuca
Sabe mi amor mui bien lo que se peca;
Y assi con tu aficion no se embabuca,
Aunque eres Zancarron, y yo de Meca.

2.

Aunque eres, Terefilla, tan muchacha,
Le das que hacer al pobre de camacho,
Porque dara tu disimulo un chacho,
A aquel que se pintare mas sin tacha.
De los empleos que tu amor despacha
Anda el triste cargado como un macho,
Y tiene tan crecido ya el penacho,
Que ya no puede entrar sino se agacha.
Estás à hacerle burlas ya tan ducha,
Y à salir de ellas bien estás tan hechá,
Que, de lo que tu vientre desembucha,
Sabes darle à entender, quando sospecha,
Que has hecho, por hacer su hacienda mucha,
De ajena siembra, fuya la cosecha.
Ines, yo con tu amor me refocilo
Y viendome querer, me regodeo
En mirar tu hermosura me recreo
Y quando estás zelosa me requilo
Si à otro miras, de zelos me aniquilo,
Y tiemblo de tu gracia, y tu meneo;
Porque sé Ines que tu con un voleo
No dexarás humor, ni aun para chylo.
Quando estás enojada no refuello:
Quando me das picones me refino:

Quando

Quando sales de casa no reposo;
Y espero, Ines, que entre esto, y entre aquello,
Tu amor acompañado de mi bino,
Cé conmigo en la cama, ò en el cofo.

3.

Vaya con Dios Beatriz, el ser estafa
Que esso se te conoce, hasta en el tufo:
Mas no es razon, que siendo yo tu ruse,
Les sirvas à otros gustos de garrafa
Fiasse en que tu traza es quien te zafa
De mi colera, quando yo mas bufo,
Pues advierte, Beatriz, que si me atuso,
Te abriré en la cabeza tanta rafa.
Dime si es bien, que el otro à ti te estafe,
Y quando por tu amor echo yo el bofe,
Te vayas tu con esse mequetrefe
Y yo me vaya al rollo, ò à Getafe.
Y sufra que el picaño de mi mose,
En afa, ufo, afe, ofe, y efe.

4.

Aunque presumes, Nise, que soi tofco,
Y que qual palomilla me chamusco;
Yo te asseguro, que tu luz no busco,
Porque ya tus engaños reconozco.
Y assi, aunque en tus enredos mas me embosco,
Mui poco viene à ser lo que me ofusco;
Porque, si en el color soy algo fusco
Soy en la condicion mucho mas hosco.
Lo que es de tus picones, no me frasco,
Antes estoy con ellos ya tan fresco
Que te puedo servir de helar un frasco;
Que à darte nieve solo me enternezco;
Y assi (Nise) no pienses darme chasco;
Porque yo sé muy bien lo que me pesco.

Los Canciones de Estevan Manuel
de Villegas.

I.

De Amor y Lydia.

*Si Villegas n'avoit composé que ce petit chant, il
mériteroit le nom d'Anacréon Espagnol que ses
compatriotes lui ont donné.*

Lydia, Amor, y yo estando,
O dulce y claro día!
Cogiendo tiernas flores,
La beldad contemplando
De aquella que allí via
En sus varios colores:
Sentí nuevos olores
Derramarse en mi alma:
Sentí dichosa calma
Esparcirse en mis venas:
Y libre de las penas,
Que hasta allí Amor tyrano
En sujecion eterna
Obró con llama interna,
Y con ingrata mano:
Lydia amorosa, y tierna
Embebecida estaba,
Amor, que la miraba
Con señas que me hacia
Mis animos movia
Y al hecho me llamaba,
Yo de Amor incitado,
Por fin de mis congojas
En sus mejillas rojas
Libre mi boca añado:
Mas ella que usurpado

Su nectar vió fabroso,
Y en el trance forzoso
Su clavel en mi labio,
Por vengar tal agravio
De Amor la flecha toma,
Con que las almas doma,
Y así vengar intenta
Esta suave afrenta.
Pero el Amor que la mira,
Piadoso à mis querellas
Hirio sus carnes bellas
Con la indomable vira.
Lydia bañada en ira
Viendo rotos los bronce,
Que imaginó inmortales,
Y con la esfera iguales,
Dixo: pierda la vida
Quien vive inadvertida,
Niño, de tu centella,
Que dando desde entonces
Ella de amor herida,
Y yo de amores della.

2.

Miraba, Lydia, atenta
Las flores, que le ofrece
Su jardin heredado,
Cuyo pies humedece
El Chrystal desatado
De una fuente sedienta:
Amor que solo intenta
Darle algunos pesares
En unos colmenares,
Principios deste daño
Con ligeros talaras
A robar fue sus miéles:

Las abejas crueles
 Movidas del engaño,
 A gozar la venganza,
 Sin ninguna tardanza
 Con puntas de diamantes
 Se aprestan susurrantes,
 Mas viendose burladas,
 Unas se vuelven luego
 A sus dulces moradas,
 Otras con vago juego
 A gustar los licores
 De las nativas flores
 Se esparcen revolando:
 De aqueſte iniquo vando
 Una la mas traviessa
 Se llega à Lydia hermosa
 Y pensando que es rosa
 La boca le atravieſſa.

3.

A un arroyuelo.

Para blanco arroyuêlo
 Hecho cinta de hielo,
 El curso, que aprovechas?
 Por margenes estrechas,
 Cuyas aguas divinas
 Crystal ſon, ſi continas,
 Y aljofar, ſi deshechas:
 O torcida la frente
 A tu nativa fuente
 Diſcurſivo, y no acaſo,
 Alarga, alarga el paſſo,
 Y vuelve la corriente.
 Vueltete atrás amigo
 Pues eres fiel teſtigo,

Que aquella ingrata Lydia
Dixo: Muera de invidia,
Si firme no te adoro:
Porque no solo el brio
Deste que vuela, rio,
Sino el triste que lloro
Que parara no ignoró;
Que atras volverá fio:
Primero que qual Luna,
Ya que Sol me deseas
En mi mudanza veas,
Y en ti no haya ninguna.
Mas sigue tu fortuna
Arroyuelo de perlas.
No dexes de verterlas
Por esta antigua roca
Pues te ofrece su boca,
Ni al Hebro de pagarle
Crystal con que aumentarle:
Que si Lydia dió al viento
La fé, y el juramento,
Disculpas hai en ella
Por muger, y por bella.

4.

A Camila,

Quando no fueras hija
De Sabina, y Tyrrheno
Bastabe ser hermana
De Flavia la de Celio,
De cuyas bellas manos,
De cuyo trato honesto
Heridos falen muchos,
Curado, ni uno dellos.
Que herencia son Camila

De todos tus avuelos
 Castidad en las almas,
 Y hermosura en los cuerpos.
 O quantos dió tu madre
 Galeotes al remo
 Del barco de Cupido,
 De la concha de Venus
 Que Penelope casta
 Fue por solo las telas.
 Serás de mi querida:
 Porque cosa mas buena
 Es ser casta, y idiota,
 Que docta, y deshonestá.

5.

A Celia de Gratidia por Nearcho.

Las gentilezas verdes
 Del mancebo Nearcho,
 No las esperes, Celia,
 Floridas por hogaño.
 Por mas que el mes de Venus
 Se niegue al mes de Mayo
 Ni del toro de Creta
 Se aparte el sol un passo.

Que virtud, mas valiente
 Que el tiempo, ni los astros
 Le robó sus carmines,
 Le dió sus violados.
 Pues no por mas excessos
 Que por hacerte cambio
 Del cuerpo, con passeos
 Del alma, con recados:

Que zelosa Gratidia
 De tus dulces abrazos

Exerce en sus estambres
Los hilos del encanto.
Vencerá, si porfia:
Que es riguroso el pacto,
Por mas que se defienda
Con recetas, ni ensalmos;

Que de sus mandamientos
No está seguro el chaos,
Ni Pluton en su throno
Ne la luna en su carro.
De todos se ha valido:
Pero que? no me espanto,
Que à mas obligan zelos,
Si son averiguados.

6.

A L e s b i a.

Al fon de las castañas,
Que saltan en el fuego:
Echa vino muchacho,
Beba Lesbia, y juguemos.

Siquiera el capricorno
Tire lanzas de hielo,
Mal aguero à casados,
Buen auspicio à solteros:

Enemigo de Baccho.
Quando estava en el fuelo,
Destrozandole vides,
Rumiandole sarmientos.

Y agora no tan docil,
Que no procure vernos
Aguados con mil aguas
Y helados con mil hielos.

Yo apostare, mi Lesbia,
Que si le dieffe el Cielo
Poder en causa propria
Que nos hiciesse yermos.

O como el insolente
Diéra fin al viñedo,
Y juntamente en Darro
Con todos los sedientos:

Porque daños mayores
Se le figuen al cuerpo
Beber tus aguas Tajo,
Que echarse en las del Ebro,

Pero ya que los astros,
Mejor que esto lo hiziéron,
Echa vino muchacho,
Beba Lesbia, y juguemos.

Tu pues cuida del pavo,
Que vino de las Indias,
Que vino vendrá luego
Para mi, desde Esquibias.

7.

A Drufila arguyente.

Basta que ya Drufila
Das en ser bachillera,
Como si professaras
La logica de escuelas.
Alabo tu memoria,
Repruebo tu prudencia,
Que muger, y muchacha
No es cosa para letras
Y no porque tu ingenio
Se limpie de agudezas

Sino porque las tales
Despuntan con la ciencia.
Doctissima fue Sapho
Entre todas las Lesbias,
Y entre todas ninguna
Fue tan loca, y tan necia.
Sino digalo el salto
De la Leucade peña,
Concluyente argumento
De sus antecedencias.
Tu pues sophisterias
Por los hilados dexa,
A quien ni los diez años
De vida redimieron:
Ni el llanto derramado,
Ni el padecido riesgo:
Hasta que tu buen padre
Hipomenes entre ellos
A la sorda casado
Fue lima de sus hierros.

8.

Cantilena XIX.

de Lydia.

Luego que por Oriente
Muestra su blanca frente
El alba, que à porfia
Sano nos muestra el dia,
Y à la tarde doliente:
Veras salir las aves,
Ya ligeras, ya graves,
Y ya libres del sueño
Esclavas à su dueño
Dar canticos suaves:

Las auras distrahidas,
Que soplan esparcidas
Por selvas no plantadas,
O se mueven paradas,
O se paran movidas.
Los arroyos, que argentan
Las partes que frecuentan
Crystales mil que crian,
O sanos los envian,
O rotos los aumentan.
Las flores desmayadas,
Ya entonces esmaltadas,
Antes que el sol las venza,
O envidian con verguenza
O matan con envidia.

Affí mi blanca Lydia.
Alba no menos clara
La oscuridad avara
Que usurpada la tierra
Quita, ausenta, y destierra,
Dora, pule, y aclara:
Las aves la reciben,
Saliendo da sus nidos,
Con cantos no aprendidos.
Y volando contentas,
Manfas sí, no violentas
Al sueño se prohiben.
Las auras luego exentas
Alegres se aperciben,
Y soplando suaves,
Celebran su llegada.
Imitando à las aves,
Los claros arroyuelos,
Ya libres de los hielos
Con musica entonada
Le dan el alborada,

Las desmayadas flores,
 Que bordaban el pra'o,
 Ya cobran sus colores,
 Y como à dueño amado
 Danle en tributo olores.
 Aves que andais volando,
 Vientos, que estais soplando,
 Rios, que vais corriendo,
 Flores que estais creciendo,
 Que os importara agora
 Decid, la blanca aurora ?
 O con luces, que envia
 Que os remediara el dia,
 Si en esta ausencia fiera
 Mi Lydia no saliera ?

Vocabulaire des mots les plus difficiles contenus dans la Chrestomathie.

<i>Abeja</i> , abeille	<i>Aconsejar</i> , conseiller
<i>Abraçar</i> , brûler, embraser	<i>Acosar</i> , poursuivre
<i>Abrazar</i> , embrasser	<i>Agarrar</i> , saisir, ou em-
<i>Acabar</i> , achever	poigner
<i>Acarrrear</i> , charier	<i>Aguardar</i> , attendre
<i>Acercar</i> , approcher	<i>Aguero</i> , augure
<i>Achacar</i> , accuser	<i>Agujero</i> , trou
<i>Achaque</i> , prétexte - dé-	<i>Ahagar</i> , manier
tour	<i>Ahijar</i> , adopter
<i>Achicar</i> , diminuer	<i>Ahogar</i> , étrangler
<i>Acogida</i> , retraite, ou	<i>Ahondar</i> , creuser appro-
amas	fondir
<i>Acogimiento</i> , accueil	<i>Ahorvar</i> , épargner
<i>Acometer</i> , attaquer, bra-	<i>Alurto</i> , furtivement
ver	<i>Ajustar</i> , accomoder
	A a <i>Alacrán</i> ,

Alacrán, petit chaînon*Alambicar*, distiller*Alamo*, peuplier*Alano*, gros chien*Alarde*, ostentation*Albricias*, étrennes qu'
on donne à quelqu'un
que porte de bonnes
nouvelles*Alborotar*, troubler*Alcabo*, au bout*Alcalde*, juge, ou chate-
lain*Alcance*, atteinte*Alchymia*, alchymie*Aldea*, village*Alejar*, éloigner*Alfombra*, ou *Alhombra*,
tapis de Turquie*Algavada*, course*Aliento*, haleine, souffle*Alistar*, enrôler*Aliviar*, soulager*Allanar*, applanir*Allegar*, joindre*Almeja*, poisson de mer*Almendra*, amande, fruit*Almoneda*, encan*Almorzar*, déjeuner*Altanero*, hautain*Altivez*, fierté, arrogan-
ce*Alumbrar*, éclairer*Amago*, menace*Amarillez*, pâleur jeu-
nâtre*Amainar*, baisser les voi-
les*Ambar*, ambre*Amenazar*, menacer*Amenguarse*, se diminuer*Amohinarse*, se fâcher*Amonestacion*, rémon-
trance*Ampa*, bravade*Amparo*, protection*Ampon*, blancheur fa-
stueuse*Anegar*, noyer*Anheito*, délir extrême*Ansia*, tourment*Antes*, même, au contraire*Añadir*, ajouter*Apacible*, paisible*Apagar*, éteindre*Aparejo*, appareil, ou pré-
paratif*Apellido*, surnom*Apetecer*, désirer*Apocar*, diminuer*Aporrear*, donner des
coup de poin*Aposento*, chambre*Apoyar*, appuyer*Apuntar*, marquer, ou
pointer une arme à
feu*Apurar*, épurer*Arbotante*, arc boutant*Arrastrar*, traîner*Arrimar*, appuyer, appro-
cher*Arrimo*,

Arrimo, appui
Arrojar, jeter
Asir, saisir
Asqueroso, dégoutant
Affombrar, épouvanter,
 émerveiller
Affomo, essai, signe
Affombro, merveille
Atajar, couper
Atizar, fomentier
Atrás, derrière
Atrevimiento, audace
Atropellar, fouler aux
 pieds
Atufarse, s'irriter
Aturdir, étourdir
Aventurar, hasarder
Averiguar, vérifier
Aun, encore
Ayunque, enclume
Azahar, fleur d'orange
Azeite, huile.

B.

Baldon, opprobre
Baldonar, outrager
Balumba, grand amas
Banda, bande
Bando, édit
Barajar, mêler, contester
Basquina, jupe habille-
 ment de femme
Beca, espèce d'ornement
Bellaca, méchant, fourbe
Besar, baiser
Bicha, insecte
Bigote, moustache

Bino, démangeaison
Bien quisto, chéri
Bipartito, sépare, écarte
Blason, gloire, honneur
Bodas, noces
Bofe, bouffon
Borrar, effacer
Botica, apothèque
Bramar, rugir
Bramido, rugissement
Braveza, bravoure
Brindar, offrir, inviter
Brio, vivacité
Broquel, bouclier
Buba, verole
Bufar, bouffer, souffler
Buitre, vautour
Bullicio, tumulte
Bulto, paquet, amas
Buscar, chercher
Buxeria, parure de femme
Buzo, plongeur, ou vo-
 leur subtil
Buzon, canal.

C.

Cabeza, tête ou chef
Cabo, bout
Caca, terme dont usent
 les enfans en voulant
 aller du ventre
Cachorro, jeune chien,
 ou autre animal
Cal, chaux
Callar, se taire
Calzas, culotte
Camacho, lit sale

Canfar, ennuyer, fatiguer
Cantimplora, tuyau recourbé

Canto, pierre
Canto, chant

Capotillo, petit manteau
Carcañares, talons

Cariño, amour, ou tendresse

Carmin, couleur rouge
Cartapacio, livre de mémoire

Casamantero, paronyme

Casco, crâne
Cascote, débris d'un bâtiment

Catar, observer, lorgner
Cauteloso, prudent, précautionné

Caza, chasse
Cebat, nourrir
Cecear, appeler par siffemens

Cecina, chair salée
Cerda, crin, poil
Cercha, cercle, terme d'architecture

Chacho, terme du jeu de l'homme

Chamufcar, brûler légèrement

Chasco, niche, moquerie
Chismear, chuchoter
Cinta, ruban
Cintillo, petit ruban
Clavar, clouer

Cobarde, lâche
Cobrar, recevoir
Coco, grimace qu'on fait pour épouvanter les enfans

Codiciar, désirer
Codo, coude
Collarin, la partie supérieure d'une colonne

Comedimiento, civilité
Compelir, pousser
Conchudo, couvert d'écaillés, fin, ruse

Congojarse, s'affliger
Conhortar, animer, consoler

Convalecer, reprendre force

Copado, touffu
Cordura, sagesse
Corniza, corniche
Corrido, confus
Cortejo, compagnie
Cosecha, récolte

Coso, enclos
Coto, taxe
Cuca, charanson
Cuero, cuir
Cumplir, remplir, accomplir.

D.

Debaxo, dessous
Dentellon, grosse dent de ferrure
Desabrido, dégoûtant
Desatar, délier

Desa-

Desatinarfe, faire des folies

Desatino, folie

Descaminado, égaré

Descompostura, dérangement, ou impolitesse

Descompuesto, déplacé, ou impoli

Descontento, mécontent

Descuido, oubli; négligence

Desembucharfe, se décharger, ou vomir

Desde ahora, dès à présent

Desden, dédain

Desmayarfe, s'évanouir

Desmandarfe, sortir des bornes

Despachar, dépêcher

Despego, division, rupture

Despejar, détacher, débarrasser

Despierto, éveillé

Despojo, dépouille

Destierro, exil

Desvanecer, s'évanouir

Desvelo, vigilance

Desvio, égarement

Dibuxar, désigner

Disfraz, déguisement

Dogal, corde

Donaire, agrément, grace

Duda, doute

Dueña, Dame d'honneur, vieille domestique

Dueño, maître, seigneur

Dulcedumbre, douceur

Dulces, confitures

Dulzor, *dulzura*, douceur

Duplicidad, duplicité d'un fourbe.

E.

Ea ! ça ! courage !

Echar, jeter

Echar de ver, appercevoir

Embabucarfe, de froter

Embeleco, enchantement, forcilège

Emboscarfe, se mettre en embuscade

Empañarfe, se ternir, ou s'obscurcir

Encarecer, enchérir

Encerrar, enfermer

Encima, par dessus

Endecha, plainte

Endivia, chicorée

Enfadar, ennuyer

Enflaquecer, affoiblir

Enlazar, enfiler, lier

Enojar, irriter

Enredo, chicane, détour

Ensalzar, élever

Enjañar, irriter

Enternecer, attendrir

Entibiarfe, s'atiedir, ou se refroidir

Enxuto, sec

Espantar, effrayer

Esparrago, asperge

A a 3

Esquimo,

Esquilmo, fruit, revenu,
profit

Estacada, barrière

Estafar, escroquer

Estantal, appui, arc-bou-
tant

Estorbar, empêcher

Estrado, canapé.

F.

Fallecer, manquer, tré-
passer

Falsia, fausseté

Faltar, manquer

Fatidico, qui prédit l'a-
venir

Fealdad, laideur

Felpa, pluche, ou panne
de soye

Fementido, rebelle, par-
jure,

Feo, laid

Flaco, foible

Flaqueza, faiblesse

Fragosa, rude, raboteux

Fragua, forge

Framea, javelot

Frangé, divisé d'un bou-
clier

Frangle, bande étroite

Frasco, bouteille

Friolera, sottise, niaiserie

Fuero, usage

Fusco, sombre, noir.

G.

Gala, parure

Galante, gaillard, amou-
reux

Galgo, chien levrier

Gana, envie

Ganado, petit troupeau

Ganar, gagner

Garapiñado, gelé, glacé

Garganta, gorge

Getafe, potence

Golosina, gourmandise

Golpe, coup

Gorja, gosier

Gozar, jouir

Gramma, gramin

Grey, troupeau

Grangear, acquérir

Grito, cri

Gryllo, carcan, fex

Gusano, ver.

H.

Hacia, vers

Hado, destinée

Halago, douceur, charmé

Hallar, trouver

Hallazgo, trouvaille ou
invention

Hambre, faim

Harto, rassasié

Hasta, lance

Hasta, jusques

Haya, hêtre

Hazaña, exploit

Herir, blesser

Hervor, bouillonnement

Hondo, profond

Hormiguear, avoir des
demangeaisons par tout
le corps

Hosco,

Hosco, fier, fastueux,
sombre

Huella, trace

Hurraca, pie

Hurto, vol

J. I.

Jaez, nature

Jubon, pourpoint

Juez, juge

Juguete, petit jeu d'a-
dressé

Juncia, fouchet

Juntar, joindre

Izquierdo, gauche.

L.

Labrar, travailler

Ladino, expert, subtile

Lagarto, lézard

Lastima, pitié

Lastre, lest d'un vaisseau

Leido, lettre

Lejos, loin

Lenteja, lentille

Lerdo, lourd, pesant

Libramiento, délivrance

Limpieza, netteté

Lisonja, flatterie

Lisonjeor, flatter

Llaga, playe

Llagar, blesser,

Llaneza, sincérité

Llanto, plainte pleur

Llave, clef

Lleno, plein

Llevar, porter

Loco, fou

Locura, folie

Lograr, acquérir, obte-
nir, réussir

Lograr sus enojos, satis-
faire ses dédains

Lonja, tranche, Magazin,
ou boutique de mar-
chand

Lozania, verdure, gaiété

Lozano, verd, gai

Luchar, lutter

Luego, d'abord, vite, ment,
ou donc conjonction

Lynce, lynx.

M.

Macho, gros mulet

Madrugar, se lever de
bonne heure

Maldad, méchanceté

Malograr, manquer le
coup

Malogro, mauvais succès

Mal mirado, impoli

Mancarron, défectueux

Mancebo, jeune homme

Mancha, tâche

Manco, manchot

Mañoso, artificieux, rusé,
industriel

Manoseur, manier

Mantel, nappe

Manzana, pomme

Maraña, broussaille

Marchitarje, se pourrir

Matar, tuer

Matizado, émaillé
Matraca, instrument de
 bois qui fait grand bruit
Mediania, médiocrité
Medida mesure
Medrado, profité
Medroso, timide
Meneo, remuement
Menester, besoin
Mengua, manque, dimi-
 nution
Menosprecio, mépris
Mercad, grâce
Mequetrefe, intrigue
Mexilla, joue
Mies, moisson
Moser, se moquer
Mojar, mouiller
Molde, moule
Moldura, mesure géo-
 metrique
Mollera, sommet de la
 tête
Monta, valeur
Moreno, brun
Moscon, grosse mouche
Mozo, jeune
Muchedumbre, multitude
Mueca, grimace
Muela, grosse dent
Mustio, lâche languissant.

N.

Nada, rien
Nadar, nager
Nadie, personne
Necedad, simplicité

Necio, sot
Nieto, petit fils
Niña, petite fille, la pru-
 nelle de l'oeil
Niño, enfant
Nunca, jamais.

O.

Obra, ouvrage, action
Ojo, oeil
Oir, entendre
Olvidar, oublier
Oreja, oreille
Oso, ours
Otorgar, accorder
Oveja, brébis
Oxala, plutôt à Dieu.

P.

Paladear, donner des
 coups de bâton
Pañal, linge
Pañuelo, mouchoir
Parar, s'arrêter
Parecer, paraître
Pared, muraille
Parir, enfanter
Partera, accoucheuse
Passamanos, galons pas-
 semens
Pata, patte d'animal
Pedigon, demandeur im-
 portun
Pegote, parasite
Pelaveta, alopecie
Pelear, combattre
Pellizcar, pincer

Pelon,

Pelon, plumé, tondue
Penacho, panache
Pendon, étendard
Peñasco, rocher
Pertrechar, munir
Pertrechos, armoirs
Picaño, gâteaux
Picon, raillerie
Pintar, peindre
Pisar, fouler aux pieds
Pizca, pincement
Platicar, converser
Plintho, tailloir
Ponzoñoso, venimeux
Porfiar, s'entêter, persister

Q.

Quanto antes, au plutôt
Quebrantar, briser
Quebranto, contrition,
douleur
Quedar, rester
Queja, plainte
Quizá, peut-être
Quitar, ôter.

R.

Rafa, fente
Ramillete, bouquet de
fleurs
Rascar, égratigner
Rasgar, déchirer
Raso, ras, satin ouvrage
Rato, moment
Raya, ligne, ou bord
Rayo, foudre

Recado, message
Recato, modestie
Recoger, ramasser, retirer
Redundar, déborder, retomber
Regalo, plaisir
Refocilar, récréer, rafraîchir
Regar, arroser
Regodearse, se divertir
Recocijar, réjouir
Reja, grille de fer
Relampago, éclair
Remate, fin
Rempujar, repousser
Rendimiento, soumission
Reñir, gronder, disputer
Reparo, observation
Requebrar, rompre
Requerir, former demande
Requiebro, parole amoureuse
Resalto, rébondissement
Resguardo, défense
Resollar, respirer
Retoque, retouchement
Rezar, réciter
Revalidar, ratifier
Revolver, renverser
Rezelo, peur
Robador, voleur, ravisseur
Robo, vol
Robre, rou
Roble, arbre
Rociar, arroser
Rodear, entourer

Rodeo, roulement
 Rollo, carcan
 Rasada, fleur d'odeur
 Rostro, visage
 Rotulo, inscription
 Roxo, rouge
 Razar, farder
 Rufo, maquereau
 Ruido, bruit
 Ruin, vilain.

S.

Sabandija, insecte
 Sacar, arracher
 Salpicar, éclabousser
 Salva, salve, salut militaire
 Saña, colere, fureur
 Santiguarse, faire des signes de croix
 Sarao, assemblée
 Sazonado, bien cuit
 Senda, sentier
 Señalar, marquer
 Señalarse, se distinguer
 Sequedad, sécheresse
 Seso, cerveau, jugement
 Sestear, dormir l'après dinée
 Sierra, forêt
 Sabrar, être de trop
 Sobresaltar, s'effrayer
 Sobresalta, sursaut
 Sombra, ombre
 Sombrero, chapeau
 Soñar, raver
 Sortija, bague

Sospechar, soupçonner
 Sospecho, soupçon
 Sotabanca, soubalement, terme d'architecture
 Sueño, rêve
 Suegro, beau père
 Susto, peur

T.

Tajar, tailler
 Talgo, sac
 Talia, génie, terme burlesque
 Talvez, quelquefois
 Tamaño, grandeur, grosseur
 Tantear, tâter
 Tapar, boucher
 Tarja, bouclier
 Templar, accorder un instrument
 Terciar, croiser
 Terneza, ou Ternura, tendresse
 Tibio, tiède
 Timbre, action glorieuse
 Titubear, chanceler
 Tobillo, l'os de la cheville
 Tomar, prendre
 Tortuoso, tortueux
 Trabucar, renverser
 Traza, trace, disposition
 Trazar, disposer
 Trabrar, lier
 Trahar, apporter
 Trampa, piège, fourberie
 Traspies,

Traspies, faux pas
Trigo, bled
Trulla, bruit confus
Tuso, toupet
Tullido, paralytique.

V. U.

Vejez, vieillesse
Vela, chandelle
Venganza, vengeance
Verdor, verdure
Verdugo, bourreau
Verguenza, honte
Ufano, arrogant
Ufo, parasite
Vislumbre, lueur
Vistoso, brillant
Volver, retourner, rendre
Uracho, intraitable, mé-
 fiant

Ustedes, Messieurs synco-
 pe de *Vuestras Merce-*
des
Vuelta, retour.

X.

Xerga, étoffe grossière
Xergo, grand sac.
Xergon, habit mal fait,
 ou pailleuse
Xeto, ruche de mouche
 à miel.

Z.

Zafar, laver, metaphor:
 deffendre
Zancarron, faux prophete
Zapatero, cordonnier
Zarco, bleu clair qui ti-
 re sur le blanc.

Vocabulaire d'une grande partie de mots
 Espagnols dont on uioit anciennement, et qui
 ont été bannis de la langue Castillane, et en
 même tems de ceux que les modernes
 écrivains y ont substitués.

Mots Antiques.

Acucia, diligence,
Adufe, espece de tambour,
Afruenta, affront,
Afuciar, donner esperance,
Al, autre chose,
Affaz, assez,
Ataifor, table ronde,
Ayuso, en bas,

Modernes.

diligencia
pandero
afrenta
esperanzas
otra cosa
harta
aparador
abajo.

B. Ban-

Antiques.	B.	Modernes.
Bandero, partial,		parcial.
	C.	
Cada que, toujours,		siempre
Cabero, dernier,		ultimo, postrevo
Cobijar, couvrir,		cubrir,
Cohecho, subornement		soborno
Claoftra, cloître,		clauftro
Cocho, cuit,		cocido
Cormano, cousin germain,		primo hermano
Catar, chercher, lorgner,		buscar
Cadiva, chaise,		filla
Coftribar, travailler,		trabajar
Cuita, fatigue, peine,		fatiga.
	D.	
Dende, de-là		de ahí
Deshar, défaire,		deshacer,
Desque, quand		quando
Ducho, accoutumé,		acostumbrado.
	E.	
Embazado, embarrassé		embarazado
Encentar, couper un membre,		partir
Engenõ, genie,		ingenio
Engorrrar, retarder.		tardar
Erguir, élever.		levantar.
	F.	
Falla, faute,		falta
Fallecer, manquer,		faltar
Fiucia, confiance,		confianza.
	G.	
Galduda, perte,		perdida
Gañivete, couteau,		cuchillo
Garzon, jeune homme,		mancebo
Gorgona, forcieri,		bruxa.

Antiques.	H.	Modernes.
<i>Halagueno</i> , aimable,		<i>cariñoso</i>
<i>He aquí</i> , voici,		<i>veis aquí</i>
<i>Henchir</i> , remplir,		<i>llenar</i>
<i>Hemencia</i> , tourment,		<i>ansia</i>
<i>Hijodalgo</i> , gentilhomme		<i>hidalgo</i>
<i>Hiniesta</i> , fenêtre		<i>ventana</i>
<i>Hinojo</i> , genou,		<i>rodilla</i>
<i>Hito</i> , importun,		<i>importuno</i>
<i>Hueste</i> , armée		<i>ejercito</i>
<i>Hurraca</i> , pie		<i>rodilla.</i>
L.		
<i>Ledo</i> , joyeux		<i>alegre</i>
<i>Lislar</i> , couper,		<i>cortar</i>
<i>Lobrego</i> , triste,		<i>triste</i>
<i>Lobregura</i> , tristesse,		<i>tristeza</i>
<i>Luengo</i> , long,		<i>largo.</i>
M.		
<i>Maguer</i> , quoique,		<i>aunque</i>
<i>Mecha</i> , ou <i>Torcida</i> , mèche,		<i>mecha</i>
<i>Membrar</i> , rappeler,		<i>acordar</i>
<i>Mentar</i> , nommer,		<i>nombrar</i>
<i>Mingrana</i> , fruit du grenadier,		<i>granada.</i>
O.		
<i>Osire</i> , et <i>Odrevo</i> , peau de bouc,		<i>cuero et botero</i>
<i>Omecillo</i> , inimitié,		<i>enemistad.</i>
P.		
<i>Pescuda</i> , demande		<i>pregunta</i>
<i>Popar</i> , mépriser,		<i>despreciar</i>
<i>Poyal</i> , couverture de bancs,		<i>bancal</i>
<i>Pujez</i> , figue,		<i>higa.</i>
R.		
<i>Raez</i> , facile,		<i>facil</i>
<i>Raudo</i> , dur, fort,		<i>recio</i>
<i>Rece</i> , facile,		<i>facil</i>
<i>Rendir</i> , produire des revenus,		<i>rentar</i>
<i>Riende</i> , revenu,		<i>renta.</i>
		S. Sage,

Antiques.	S.	Modernes.
Sage, cruel,		cruel
Sayon, bourreau.		verdugo
Remejable, semblable,		femejante
Sobrar, surpasser,		sobrepujar
Sohez, vil,		vil
Solaz, plaisir,		placer, regocijo
Suso, en haut,		arriba.
	T.	
Palante, envie, volonté,		gana, voluntad
Tintor, teinturier,		tintorero
Trotero, coureur,		corredor
	V.	
Vocero, procureur,		procurador
Vuelto, obscur,		turbio.
	Z.	
Zaque, peau de bouc, ou yvrogne,		cuerdo de vino, y borracho
Zatico, morceau de pain,		mendruco.

La langue Espagnole, quoiqu'elle ne soit pas originale, elle a comme les langues meres des mots conlignificatifs, qui signifient la même chose tant joints que séparés comme les suivans :

Artimaña, adresse, sagacité, et aussi pour attraper les oiseaux dans le filet ou d'autres animaux.

Altibaxo, haut et bas, incertitude, et métaphoriquement revers de fortune.

Barbitoro, qui a la barbe rouge.

Cariredondo, qui a le visage rond.

Destripaterrones, laboureur, gagne pain.

Echacantos, briseur de pierres, figurativement fanfaron.

Filigrana, pièce d'or fevrerie ouvree.

Gana-

Ganapan, gagne-pain.

Hidalgo, gentilhomme.

Largomira, longue vue.

Maniator, lier les mains.

Narigudo, qui a un grand nez.

Ojinegro, qui a les yeux noirs.

Patituerto, qui a les jambes de travers.

Quitafol, parasol.

Rofrituerto, qui a le visage de travers.

Salpimentar, jeter du sel et du poivre sur les mets.

Terciopelo, velours.

Valparaíso, paradis.

Autre Vocabulaire

de quelques mots Arabes introduits dans la langue Castillane, en quelque façon corrompus, dont les Espagnols se servent continuellement, mis par ordre alphabétique par François Lopez Tamarid Familier et Interprete de la langue Arabique, dans la Sainte Inquisition.

Abahar, chauffer, re-
chauffer un plat

Abusmales, clous de fer
d'une lance

Acelga, bette, herbe,

Acial, moraille

Acibar, aloë

Acicalar, fourbir, polir

Acicate, éperon à la ge-
nette

Acitara, muraille com-
mune, arçon de selle

Adahid, guide

Adarbe, promenade sur
les remparts

Adarga, bouclier

Adelfa, laurier-rose

Adivas, Iquinancie, ma-
ladie

Aduana, douane

Aduar, cabane

Adufe, tambour de ba-
sque

Agujeta, aiguillette

Aguinaldo, présent, é-
trennes que l'on don-
ne

- ne la veille de Noel ou
 des Rois
Alambique, alembic
Alamin, homme de con-
 fiance
Alamud, verrou
Alarife, attendant d'édi-
 fices
Alazor, cartame, herbe
Albacea, exécuteur d'un
 testament
Albaida, blancheur
Albala, acquit
Albanega, coiffe de toile,
 bonnet
Albañar, cloaque
Albañil, maçon
Albaquia, reste d'un
 compte
Albarazos, espece de le-
 pre
Albarco, confusion de
 voix
Albareoque, courtage
Albarrana, oignon fau-
 vage
Albayalde, blanc de plomb
Albeitar, maréchal fer-
 rant
Alberca, réservoir
Albergador, hôte
Alberguero, aubergiste
Albiharez, yeux de boeuf
Albogue, haut-bois
Albornia, jatte de fayence
Albornoz, manteau à ca-
 puche
Albricias, étrenne
Albur, ablette
Alcabala, droit royal
Alcacer, orge verd
Alcaduz, tuyan
Alcahueta, maquerelle
Alcahuete, maquereau
Alcaiceria, endroit qu'on
 terme tous les soirs
Alcaide, juge
Alcalde, gouverneur d'un
 chateau
Alcana, lieu pour les bou-
 tiques de marchands
Alcancia, boule de terre
 cuite au soleil
Alcandora, chemise
Alcantara, pont
Alcantarilla, petit pont
Alcaparra, capre
Alcaravan, butor
Alcaravea, graine de car-
 vi
Alcarchofa, artichaut
Alcartaz, cornet de pa-
 pier
Alcatifa, tapis de Tur-
 quie, mortier qui sert à
 égaliser un plancher
Alcazar, maison Royale
Alcazava, forteresse
Alcohol, antimoine
Alcoran, loi du faux
 prophete Mahomet
Alcorque, chaussure an-
 cienne de femme
Alcorza, pâte de sucre
Alcotan,

Alcotan, lanier
Alcrebite, souffre
Alcuña, race
Alcuza, huilier
Alcuzcuz, grain de pâte
 faite avec de la farine
 crue
Aldaba, marteau de porte
Aldea, hameau
Alerze, cedre
Alexia, bouillie faite de
 farine d'orge
Alfajor, boisson faite
 avec du vin
Alfakar, poterie
Alfaharero, potier
Alfalfa, sainfoin, herbe
Aljaneque, sorte de fau-
 con
Alfange, sabre
Alfaque, homme de let-
 tres
Alfarda, tribut du au
 Prince
Alfarge, moulin à huile
Alfargia, planche, ais
Alfayate, tailleur
Alfenique, pâte de sucre
Alferez, enseigne, porte
 drapeau
Alfiler, épingle
Alforja, besace,
Alforza, grand pli de ju-
 pes de femmes
Algaida, bois, buisson
Algalia, civette, fonde
 de Chirurgien

Algar, cave, caverne
Algara, partie de cava-
 lerie qui court le pays
 pour le dévaster
Algarbe, occident
Algarroba, carrobe, car-
 rouge
Algazara, clameur, con-
 fusion, tumulte
Algebra, algebre, art de
 compter par les lettres
Algebrista, celui qui fait
 l'algebre
Algeceria, platriere
Algibe, citerne
Algodon, coton
Alguacil, archer, sergent
Alhaja, vaisselle, orne-
 ment de maison
Alhamel, gagne-pain
Alhazena, armoire prati-
 tiquée dans un mur
Alhelga, cercle de métal
Alholba, fenugrec, herbe
Alhombra, tapis de Tur-
 quie
Alhoridiga, magasin pu-
 blic
Alhori, monnoye de cui-
 vre
Alhuzema, lavande, pri-
 mevere
Aljama, assemblée de Mo-
 res ou Juifs
Aljamia, assemblage de
 plusieurs langues, bar-
 barisme

- Alicates*, petites, tenail-
les
Aljofar, semence de per-
les fines
Aljonjoli, sésame
Aljuba, hardes dont se
servent les Turcs
Alizar, sorte de lumbres
pour garnir les mai-
sons
Alloso, amandier sauvage
Almaciga, mastix, lieu sé-
paré dans les jardins
podagers
Almaden, reine de métal
Almadena, barre de fer
Almadraba, pêche, tui-
lerie
Almagra, ocre rouge
Almaizar, soude, herbe
Almalafe, capot des Turcs
Almanaque, répertoire
Almandarache, lieu où l'
on met les navires
Almarraza, vase
Almartaga, écume de
plomb
Almazén, magasin
Almea, espèce de gomme
Almedano, bedeau de
confrérie
Almedina, grande ville
Almenara, lampe de cui-
vre
Almez, alifier
Almiar, grenier
Almirez, mortier
Almiron, chicorée sau-
vage
Almizcle ou *Almizque*,
musc
Almocafre, bêche
Almocrebe, muletier
Almodrote, espèce de ra-
ve
Almofrex, malle
Almohada, oreiller
Almohaza, étrille
Almojabana, bignet ga-
teau
Almoradux, marjolaine
Almotalefe
Almotazen, Agent des
rentes Royales
Almoxarife, receveur des
revenus de la mer
Almud, boisseau
Alnase, brasier
Aloxa, boisson faite d'eau
de miel
Alpargate, soulière de
cordes
Alqueria, métairie
Alquerines, boisson de
graine
Alquerque, merelle, jeu
d'enfants
Alquicer, vêtement des
Arabes
Alquiler, leyer
Alquitara, guitare
Alquitran, goudron
Ambar, ambre
Añacal, voiturier qui
apporte du pain
Añafil,

Añafá, trompette
Añazea, chose plaisante
Añiv, indigo
Arambel, toile peinte
Arfil, piece du jeu d'échecs
Arrabal, fauxbourg
Arroez, Capitaine de navire, batelier
Arrayan, myrte
Arrexaque, instrument de fer à trois pointes
Arriate, chauffée, chemin, passage
Arroba, poids de vingt cinq livres
Arrope, vin cuit
Asarabacor, nard sauvage
Aspa, aile de moulin à vent
Atabal, timbale
Atahona, moulin à bras
Ataifor, table ronde des Mores
Atalaya, echaugette
Atambor, tambour
Atanor, tuyau
Atanquia, composition pour arracher les cheveux
Atarragar, battre le fer avec un marteau
Ataud, cercueil
Atocha, joni menu
Atriaca, theriaque

Atun, thon, poisson de mer
Aulaga, genêt
Avoleza, bassesse, lâcheté
Axaqueca, migraine
Axavaca, corde, lacs
Axarase, terrasse, platte forme
Axarabe, sirop
Axedrez, jeu des échecs
Axente, argent
Axemuz, nielle, plante sauvage
Aximenez, lieu exposé au soleil
Axorea, bracelet d'or
Axuar, la dot d'une femme
Azabache, jais, pierre
Azache, soye fort noire
Azagaya, javelot
Azar, hazard
Azarcon, terre de plomb brûle
Azebuche, olivier sauvage
Azemite, fleur de farine
Azeite, huile
Azeituna, olive
Azemilas, mulet de somme
Azemite, fleur de farine
Azeña, moulin à eau
Azogue, vis argent
Azor, autour, oiseau de proie

Azufre, souffre

Azulague, espece de betun dont on se sert pour mastiquer les conduits.

B.

Bacia, grand bassin de meral

Badana, peau de brebis

Bahari, epervier, espece de faucon

Baho, exhalaison

Balar, bêler

Bailena, baleine

Bancal, escabelle

Banco, banc

Barcina, filet

Barrena, perçoir

Barrenar, percer

Barro, argille

Batan, moulin à fouter les draps

Beltota, gland

Berengena, pomme d'amour

Bodigo, pain blanc

Bolsa, bourse

Borne, marrin, merrin, bois dont se servent les menuisiers

Borni, espece d'oiseau de proye

Bruneta, espece de drap.

C.

Cacha, manche de corne d'un couteau

Cahiz, mesure de grain qui contient la charge d'une bête de somme

Calabaza, citrouille

Calahorra, forteresse

Cambuz, voile

Camisa, chemise

Canal, canal

Candil, lampe

Canfora, camphre

Cañuto, tuyau

Caparazon, couverture qu'on met aux chevaux

Capote, gros manteau de pluie

Capuz, vêtement de deuil

Caracol, limaçon

Carda, caresse, flatterie

Cartabon, equerre

Casca, crane, têt

Castaña, charaigne

Ceca, maison de devotion de Cordoue, où alloient les Mores

Cenacho, panier d'osier

Centi, monnoye moresque qui couroit à Ceura

Chanqueto, espece de jeu de tocadille

Chirivia, chervis, plante

Chorra, le son de la voix qui sort de la poitrine

Cid, Cidi, maître, ou seigneur

Clavellina, oeillet, sauvage

Clueca, poule qui glousse

Cocina, cuisine

Consite,

Confite, confiture
Corral, basse-cour
Cosquilla, chatouille-
 ment.

D.

Debaldo, pour rien
Digue, digue.

E.

Escosina, râpe
Esparragos, asperges
Espelta, épautre
Espinaca, épinards.

F.

Faisan, faisan
Fanal, lanterne
Fanal ou *Farol*, lanterne
Faxa, bande
Foluz, monnoye de cui-
 vre
Francolin, francolin
Fulano, un tel.

G.

Gaillo, grappe de raisin
Gaita, musette
Galana, espece de legu-
 me
Galapago, tortue
Galeza, animal d'Afrique
Gallo, coq
Ganada, plusieurs trou-
 peaux ensemble
Garbin, sorte de coëffure
 de nuit

Garrama, tribut que les
 Mores payoient en
 Espagne.

Garramar, dépouiller,
 voler

Garza, heron

Girifalte, gerfaut, espece
 de faucon

Gorra, bonnet

Guida, guide

Guilla, moisson, usufruit

Guillote, usufruituaire

Guiron, étendart.

H.

Habarrax, grain pour tuer
 les poux

Hacino, homme avare

Hafiz, garde de la soye

Halda, jupe

Hanega, fanégue, mesu-
 re de grain et de terre

Harambol, toile rayée de
 fil de laine

Haron, lache, paresseux

Harre, cri des charretiers

Itelga, cercle d'or

Hilacha, fil qui se deta-
 chet de l'étoffe

Horno, four

Hou, adverbe pour ap-
 peller.

I.

Iaez, nature, condition

Jazarina, cotte de maille

Jazmin, jasmin

Bb 3

Jofre,

Jofre, muraille faite de
 pierre sèche
Jugar, jouer.

L.

Ladilla, morpion
Lampazo, feuille d'her-
 bes potageres
Laut, luth
Lebeche, vent d'ouest
Lebrillo, jatte de fayence
Legua, lieue
Lexia, lessive
Lima, lime
Limon, limon
Liso, uni.

M.

Madexa, écheveau de
 laine
Madroño, arbroufier
Magazen, magasin
Maginacete, electuaire
 des Mores pour l'in-
 digestion
Magran, tribut
Maluco Muley, Roi angé-
 lique c'est ainsi qu'on
 nommoit le Roi de Fez
Mamchico, Mammelu,
 espece de milice que
 les Soudans d'Egypte
 avoient à leur solde
Mandil, tablier
Mancar, entraver un che-
 val
Manta, couverture

Mantel, nappe
Marchallo, cachet
Marjal, prairie, vallon
Marlota, vêtement des
 Maures

Marrubio, marrube, plan-
 te

Matalahuga, anis
Matraca, instrument de
 bois qui fait du bruit,
 raillerie

Mazacote, homme sot
Mazmorra, cachot
Mazorca, fusée de fil
Mezquino, avare
Milla, mille, partie d'une
 lieue

Mochuelo, duc, espece de
 chouette

Moco, morve
Monfi, brigand
Morado, violet
Moxama, mascarade
Moxicon, gourmand
Mozarabe, messe à To-
 ledo

Mulon, gros mulnt
Murcielago, chauve-sou-
 ris.

N.

Nagueta, maison pauvre
Naipes, jeu de cartes
Naranja, orange
Nebli, espece de faucon
Nutria, loutre, animal
 amphibie

O. *Onza*,

O.

Onza, once, panthere
Oron, espece de digue
Orozuz, réglisse
Oruga, chenille, roquette
Oxala, plutôt à Dieu.

P.

Pandero, tambour
Panilla, mesure d'huile
Papa, racines qui vient dans la terre sans pousser des feuilles
Pegujar, labourer
Perexil, persil
Pestillo, pène d'une serrure
Pezon, queue de fruit, mamelon
Picota, colonne de pierre
Porra, massue
Poya, pain que l'on donne dans un four bannal sur chaque dizaine qu'on y cuit
Pujavante, boutoir, outil de maréchal
Pulga, puce
Pulgar, pouce.

Q.

Quilate, carat, degré de perfection
Quintal, quintal, poids de cent livres
Quiza, peut-être.

R.

Rabel, violon de berger
Rambla, terre sablonneuse
Raza, tige, racine
Regaifa, gâteau
Rehen, orage
Refina, raffine
Retama, genêt, arbrisseau
Ridoquin, pièce d'artillerie
Rincon, coin, angle
Ronda, patrouille
Roque, roc, tour, pièce du jeu d'échecs.

S.

Sacre, espece de faucon, ou de pièce d'artillerie
Sargo, espece de poisson
Saya, jupe
Sirga, manière de conduire les barques sur mer.

T.

Tabano, taon, insecte
Tapia, muraille de terre

V.

Verruga, verrue

Z.

Zabila, aloës, plante medicinale
Zaga, partie de derrière
Zagal, garçon fort et vigoureux
Zagala,

<i>Zagala</i> , jeune bergere	<i>Zapato</i> , soulier
<i>Zaguán</i> , entrée couverte d'une grande maison	<i>Zaquizami</i> , grenier
<i>Zaharron</i> , déguisement, habit de masque	<i>Zaraguelles</i> , culottes à la suisse
<i>Zahinas</i> , bouillie, claire	<i>Zaratan</i> , cancer qui vi- ent au sein des fem- mes
<i>Zalea</i> , peau de mouton préparé sans en ôter la laine	<i>Zazaban</i> , certaine soye ouvrée que les Mores fabriquent
<i>Zalona</i> , grande cruche	<i>Zocodover</i> , place où l'on vend les bêtes
<i>Zamboa</i> , espèce de ci- tron ou de limon	<i>Zorzal</i> , becfigue.
<i>Zanquear</i> , tortiller les jambes en marchant	

D'autres mots Arabes

que le Docteur Bernard

Aldrete prit dans le Fuero Juzgo de las Partidas,
histoire du Roi Alphonse et de l'Infant
Don Manuel.

<i>Abesa</i> , malle d'un cou- rier de la poste	lerie qui court les pays pour le dévaster
<i>Abra</i> , il viendra	<i>Alogar</i> , louer, donner à louage
<i>Acoitar</i> , procurer	<i>Almosfar</i> , partie de la cuirasse
<i>Acuciar</i> , presser	<i>Alfageme</i> , barbier
<i>Afrontar</i> , requérir	<i>Alzada</i> , appel
<i>Agegado</i> , allié	<i>Amesnador</i> , un de la gar- de du Roi
<i>Agiontamiento</i> , embarras pressant	<i>Amesnar</i> , garder
<i>Agruador</i> , devin	
<i>Algara</i> , partie de Cava-	

Astragar,

Astragar, détruire
Avoleza, bassesse, lâcheté
Axar, trouver.

B.

Balener, navire court
Bandero, partial
Barrunte, espions
Beblada, enivrée
Bona, biens
Brafoneras, cuissarts.

C.

Cabdal, étendart avec
 le bouclier
Cabdellar, commander en
 Capitaine
Cabdilho, capitaine, chef
Cabezalero, exécuter te-
 stamentaire
Camisote, armure
Capellina ou *Capillo de*
hierro, casque
Carcavear, faire une fosse
 du creux cause par les
 eaux
Catar, regarder
Cazurra, parole injurieuse
Cazurro, hideux laid
Coa, queue
Cohita de casa, faux-
 bourg fortifié
Coma, crinière
Condesar, mettre en dé-
 pôt

Conducho, entretien,
 maintien
Cras, demain.

D.

Delexadas, les donner
Demigo, il répandit
Denosto ou *Dennesto*,
 deshonneur
Deslaidar, enlaidir
Despesa, dépense
Desposajas, épousailles
Defranchar, brouiller
Devandicho, susdit
Doncas, donc.

E.

Encha, dédommagement
Enciente, précédemment
Engafecer, avoir la lepre
Enrizar, irriter
Enfundecer, devenir fou
Esleir, élire, choisir
Espondido, étendu
Espotonada, foule de
 gens à cheval furieuse
Estaionero, libraire
Evad, regardez, remar-
 quez.

F.

Facienda, bataille, ren-
 contre de guerre
Falaguero, aimable

Falquias, caveffon double

Feble, foible

Femencia, véhémence

Fito, fiché

Fonsadera, forte d'impôt qu'on payoit autrefois pour l'entretien des fossés des châteaux de la Castille

Fornesino, bâtard

Froles, fleurs

Frucko, fruit

Fuego Greguifco ou *Guir-guesco*, feu gregeois

Fueffa, fépulture

Fuftigado, baffonné.

G.

Gafco, lépreux

Galea, galere, galiote

Gardar, garder

Gardingo, Capitaine de la garde, ou Garde major

Gobierno, foutien

Golhin, charlatan, habilleur, habillard

Granado, plein, accompli

Guarir, guérir

Guisar, apprêter

H.

Haces, escadrons mis en rang de bataille

Hu, la

Hondrado, honoré, honnête

Hofte, armée

Huiar, couper, tailler avec une hache

J.

Jogiar ou *Joglar*, bouffon

Joguer, fe coucher.

L.

Lande, gland

Laxdrador, laboureur

Ledo, joyeux

Leño, navire

Loguero, loyer

Loriga, cuiraffe

Lorigon, grande

Lueñe, loin

M.

Maguer, quoique

Malfetria, crime, forfait

Manlieva, dépense

Mandadero, ambaffadeur

Mandaderia, ambaffade

Manseffor, exécuteur testamentaire

Meneftral, officier

Mercendo, journal

Merced, pitié, mifericorde

Mefnada, compagnie, famille

Mefura,

Mesura, politesse
Meye, medecin
Morhi ou *Morbidil*, maravedi, petite monnoye de cuivre
Morria, il mouroit.

N.

Nado, né
Naochero, marinier, mâtelot.

O.

Omecillo, inimitié
Omildanza, humilité
Orebse ou *Orise*, orfevre
Ostalero, aubergiste.

P.

Paladinamente, clairement
Paños fofsegados, vètement long d'une personne grave et respectable
Parcionero, partial
Pardal, moineau
Pedir raciones, demander à manger par charité
Penedencial, Religieuse qui fait pénitence
Pinaza, pinasse, espece de navire
Planchete, babiche
Piego, il plut

Previco, forcier
Punar, combattre.

R.

Rafez, vil, méprisable
Recabdar, recevoir, recouvrir
Redimiento, remede, ressource
Renda, qu'il rendes qu'il paye
Renduda, rendue, livrée abandonnée
Renziella, querelle, dispute
Reziedumbre, rigueur
Riedro, voiture redoublée.

S.

Sabor, désir
Saetia, navire à rames
Segaduremos, nous poursuivrons
Senfala, sans testament
Seña, étendart
Señaleza, signe
Señero, enragé, furieux
Serraniles, arme offensive
Serrante, navire à rames
Seso, bon sens
Sirgo, foye
Sobejanas palabras, trop de paroles

Sofaño, dénouement*Sueno*, son*Sufrencia*, souffrance.

T.

Talante, volonté*Tallar*, couper, tailler*Tardante*, navire à rames*Teble*, terrible*Templamiento*, douceur*Terrazuela*, pot de terre*Topo*, aveugle*Trebejar*, se moquer.

V.

Vizgo, qui regarde de
travers luche*Vocero*, avocat*Vusco*, avec vous

X.

Xaga, blessure, playe*Xaheriz*, moulin à huile*Xamar*, appeller.

Z.

Zoccar, aigrir le chien.

F I N.







